This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER LIBRARY
HX JRUI F

25225.3

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

SAMUEL SHAPLEIGH,

(Class of 1789),

LATE LIBRARIAN OF HARVARD COLLEGE.

LE
CABINET
DES FÉES.

TOME DOUXIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

La Tour ténébreuse et les Jours lumineux, Contes Anglois, par Mademoiselle l'Héritier.

SAVOIR :

Ricdin-Ricdon. La Robe de sincérité.

Les Aventures d'Abdalla, fils d'Anif, ou son voyage à l'île de Borico, traduction de l'arabe.

D'où vient, ma bonne Femme, que vous maltraitez si fort cette jeune Fille?

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME DOUZIÈME.

A ᵛ *GENÈVE,*

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVII.

252253

BERLIN 12 APR 1912

LA TOUR TÉNEBREUSE, *ET* LES JOURS LUMINEUX.

CONTES ANGLOIS.

L'INTRÉPIDE Richard, roi d'Angleterre, après avoir cent fois ſignalé ſon courage dans la Paleſtine avec le vaillant Philippe Auguſte, roi de France; après s'être couvert encore d'une nouvelle gloire depuis le départ de ce monarque, avoit été obligé de reprendre la route de ſes états, dont l'eſprit de faction & de révolte s'étoit preſqu'entièrement emparé. Mais comme ce prince, qui avoit de puiſſantes raiſons pour ne pas ſe faire connoître en Allemagne, traverſoit déguiſé, ce vaſte pays, il avoit tout-à-coup diſparu, ſans qu'on pût ſavoir en aucune manière ce qu'il étoit devenu. En vain les chefs de ce qui lui étoit reſté de fidelles ſujets avoient fait des perquiſitions exactes pour découvrir le

lieu où il pouvoit être caché : ils n'en avoient appris aucunes nouvelles ; & après seize mois de peines inutiles, ils avoient enfin presque perdu l'espérance de retrouver ce roi généreux, & avoient renoncé au dessein de le chercher : ce qui n'avoit pas donné une joie médiocre au prince son frère, comte de Mortagne & de Lancastre, qui fomentoit secrètement la faction des rebelles, & avoit inspiré, par des voies cachées, la résolution qu'on avoit prise de ne plus faire de perquisitions de Richard.

Le savant Blondel de Nesle, fut le seul qui ne put se résoudre à abandonner ce soin. Ce gentil-homme françois devoit sa fortune au roi Richard, à qui il s'étoit donné, il y avoit plusieurs années, par la permission du roi Philippe Auguste. Animé de zèle & de reconnoissance pour un illustre maître à qui il devoit tout le bonheur de son sort, il étoit résolu de parcourir sans cesse le monde, jusqu'à-ce qu'il eût découvert quelle étoit la destinée de ce prince. Blondel avoit déjà fait tout le tour de l'Europe sans avoir recueilli le moindre fruit de ses travaux. Il avoit commencé ses voyages par l'Allemagne, avoit ensuite

traverſé l'Italie, la France, & divers autres pays; & puis enfin étoit encore revenu en Allemagne.

Après en avoir parcouru toutes les provinces, pendant un temps aſſez conſidérable, un jour qu'il ſe trouva dans la ville de Lintz en Autriche, comme, ſelon ſa coutume, il raiſonnoit avec ſon hôte, il apprit qu'il y avoit aſſez proche de la ville, à l'entrée d'un bois, une tour antique extrêmement forte, dans laquelle il y avoit un priſonnier qu'on gardoit avec beaucoup de ſoin. Blondel treſſaillit à cette nouvelle; un ſecret preſſentiment ſembla lui annoncer que ce priſonnier étoit le roi d'Angleterre; & il ne ſongea plus qu'à chercher à s'éclaircir ſi ſon preſſentiment étoit juſte. Il porta donc auſſi-tôt ſes pas au pied de cette tour, dont le ſeul aſpect faiſoit frémir. Il fit connoiſſance avec un payſan qui alloit ſouvent y porter des vivres, & le queſtionna beaucoup. Mais quoiqu'il fît bien des libéralités à ce payſan pour l'engager à ne lui rien taire, & que ce bon homme lui déclarât en effet tout ce qu'il ſavoit, il ne put lui dire le nom ni la qualité du priſonnier; il lui apprit ſeulement qu'il étoit gardé avec une

grande exactitude, & qu'il n'avoit de communication avec qui que ce fût, qu'avec le concierge & les domestiques de cet homme. Il lui dit encore que ce prisonnier n'avoit point d'autre divertissement, que de regarder assez souvent dans la campagne au travers d'une petite fenêtre grillée, qui étoit la seule qui éclairoit son appartement. Il lui fit ensuite à sa manière une description de toute la tour, qu'il lui dit être un séjour affreux, & dont tous les appartemens & les escaliers étoient si noirs, qu'il falloit en plein jour des flambeaux pour s'y conduire. Blondel écouta avec une attention extrême tout ce que lui dit le payſan, & chercha à en profiter; mais quoiqu'il prît diverses sortes de déguisemens, & qu'il donnât la torture à son esprit, il n'avançoit rien dans la découverte qu'il souhaitoit.

Enfin, un jour qu'il se promenoit à l'entrée du bois, du côté de la tour, il entendit tousser quelqu'un à la petite fenêtre dont le payſan lui avoit parlé. Plein de l'espérance que ce pouvoit être son cher maître, il brûloit du désir de voir le prisonnier au visage; mais la petitesse & la hauteur de la fenêtre grillée ne lui permet-

toient pas de ſe flatter qu'il pourroit avoir ce plaiſir ; il voyoit bien qu'il ne lui étoit pas plus permis de chercher à entrer par ſes diſcours dans quelques éclairciſſemens avec ce priſonnier ; il n'auroit pu s'en faire entendre qu'en parlant extraordinairement haut : ce qui n'auroit pas manqué d'être remarqué des gardes & du concierge de la tour, & de leur donner de la défiance ; &, pour être en état de ſervir utilement le priſonnier, il ne falloit pas qu'on s'apperçût qu'il eût deſſein d'avoir la moindre intelligence avec lui. Dans l'agitation que lui donnoient toutes ſes penſées, ſa préſence d'eſprit ne l'abandonna point. Il ſe ſouvint qu'il avoit autrefois compoſé le commencement d'une chanſon dont le roi d'Angleterre avoit achevé les cinq derniers vers. Il ſavoit que ce prince s'étoit très-diverti de ce jeu d'eſprit ; ainſi il ne doutoit point qu'en quelque lieu qu'il fût, il n'en eût conſervé la mémoire. Dans cette perſuaſion, il crut que c'étoit-là un sûr moyen pour découvrir ſi le priſonnier étoit le roi Richard ; &, plein de cette idée, malgré la ſituation inquiète où il étoit, il ne laiſſa pas de trouver de la voix, &

chanta fort haut & fort agréablement ces quatre vers :

Coriſe a beau m'être ſévère ;
Je reſterai toujours dans ſon charmant lien ;
Elle eſt pour mon amour indiférente & fière ;
Mais du moins elle n'aime rien.

Après avoir chanté ces quatre vers ; Blondel s'arrêta tout court, & entendit, avec raviſſement, qu'une voix qui venoit de la petite fenêtre, continua ainſi ſa chanſon, la reprenant à l'endroit où il l'avoit laiſſée.

Puiſque de mes rivaux elle fuit l'entretien,
J'aime mieux en ſouffrir des rigueurs éternelles ;
Que de ſoupirer pour ces belles
Qui flattent de leur tendre choix
Cinq ou ſix amans à la fois.

Blondel fut tranſporté de joie, étant convaincu par ces vers, & par le ſon de la voix qu'il venoit d'entendre, que c'étoit le roi ſon maître qui étoit renfermé dans cette tour : il ne ſongea donc plus qu'à s'y introduire. Pour y parvenir, il ſe déguiſa mieux que jamais, & apprit diverſes nouvelles touchant le concierge & ſa famille ; il ſut que cet homme avoit une fille qu'il aimoit fort, à qui il ſouhaitoit beaucoup

de faire apprendre à chanter ; il fut encore que ce concierge avoit un domeſtique dangereuſement malade, & cherchoit quelqu'un pour remplir ſa place. Habillé d'une manière qui convenoit à l'état dans lequel il ſe diſoit être, Blondel alla s'offrir au concierge pour le ſervir, & n'oublia pas d'annoncer qu'il ſavoit la muſique. Sa phyſionomie plût ſi fort à toute la famille, qu'il fut auſſi-tôt accepté, & dès le jour même qu'il fut reçu domeſtique dans cette maiſon, ſon nouveau maître le mena avec lui porter à manger au priſonnier dont il ſouhaitoit la vue avec tant de paſſion. Quel raviſſement pour le fidelle Blondel, quand il reconnut les traits auguſtes d'un grand roi, pour qui il ſe ſentoit un attachement ſi ardent & une reconnoiſſance ſi vive ! Le roi, à qui la chanſon de Blondel avoit extrêmement réveillé les idées ſur ſon ſujet, le reconnut dès qu'il ſe préſenta à ſes yeux, & n'eût guère moins de joie qu'en avoit ce zèlé favori ; mais tous deux cachèrent parfaitement bien les mouvemens de leur ame au concierge. Cependant cet homme, qui naturellement étoit fort pareſſeux, ſe remit bientôt entièrement ſur Blondel du ſoin d'aller dans la chambre du

prisonnier lui porter ses besoins. Il prit une confiance extrême en ce nouveau domestique, qui lui paroissoit plein d'esprit & de prudence; d'ailleurs, il étoit si persuadé de l'excellence des serrures de la tour, & de la fidélité des gardes, qu'il comptoit que si l'on osoit jamais tenter de sauver le prisonnier, ce seroit toujours inutilement. Il se contenta de dire à Blondel, que c'étoit un criminel d'état qui lui étoit bien recommandé; que, du reste, il étoit fort doux & fort civil, & qu'il se faisoit un grand plaisir qu'il ne manquât de rien. Blondel eut donc la touchante satisfaction de parler au roi seul à seul. Il pensa expirer de joie aux pieds de son maître. Ce prince le releva avec bonté, l'embrassa avec tendresse, & lui dit cent choses obligeantes. Richard brûloit d'impatience de savoir de quelle manière Blondel avoit découvert sa prison, & comment il s'y étoit introduit; il lui en rendit compte en peu de mots; & après qu'il l'eut assuré qu'il avoit encore beaucoup de fidelles sujets en Angleterre, & qu'il eut ajouté qu'il ne doutoit pas, que, dès qu'on sauroit certainement de ses nouvelles, le parti du prince son frère ne se dissipât, il de-

manda au roi par quelle triſte aventure il avoit perdu la liberté. C'eſt par un trait de perfidie étrange, répondit ce prince. Mais, mon cher Blondel, ajouta-t-il, comme il ne faut pas que tu demeures ſi long-temps avec moi, de crainte qu'on ne ſoupçonne notre intelligence, je te ferai une autre fois le récit que tu ſouhaites. Blondel entra dans les ſentimens du roi, & ſe retira; mais comme les talens qu'il avoit pour le chant & pour les inſtrumens, car il jouoit auſſi délicatement du ciſtre & du manicordion, qu'il chantoit agréablement; comme ſes talens en muſique, dis-je, lui donnoient un grand luſtre chez tous ceux qui habitoient la tour, le roi feignit d'en être frappé auſſi, & pria le concierge de permettre qu'il vînt ſouvent auprès de lui chanter & jouer des inſtrumens, pour adoucir un peu, diſoit-il, les ennuis de ſa priſon. Le concierge y conſentit avec plaiſir; ainſi l'on ne fut plus ſurpris de voir Blondel reſter des temps aſſez longs auprès du priſonnier. Il ne s'y amuſoit pas aux exercices de la muſique; il écoutoit avec une avide attention les diſcours de ſon illuſtre maître, & répondoit aux queſtions qu'il lui faiſoit. Mais

pour satisfaire la forte envie qu'il avoit d'apprendre la manière dont le roi étoit devenu captif, un jour ce prince lui parla ainsi :

Quelque temps après le départ du roi de France, j'eus un grand démêlé avec Léopold, duc d'Autriche. Le bonheur que j'avois eu de faire la conquête du royaume de Chypre en si peu de temps, & la gloire que je m'étois acquise en partageant avec le roi de France l'heureux succès des armes chrétiennes en Syrie, avoient fait naître dans le cœur de Léopold une envie secrète, dont il lui échappoit assez souvent des mouvemens qu'il cherchoit à couvrir par d'autres prétextes ; ainsi qu'il fit pendant le cours du démêlé que nous eûmes, dans lequel ce prince, qui avoit cependant tout le tort de son côté, agit avec un emportement si étrange, qu'il paroissoit forcené. Comme j'avois la justice pour moi, tout ce qu'il y avoit dans la Palestine de princes & de seigneurs croisés prirent mon parti ; & l'emporté Léopold, sans en avertir personne, s'en retourna brusquement en Allemagne. L'empereur est, comme tu sais, mon implacable ennemi depuis long-temps. Le duc d'Autriche,

qui ne cherchoit qu'à me nuire, réveilla ſa haine, en lui diſant que quand les princes croiſés s'étoient rendus maîtres de la ville d'Acre, mes troupes avoient effacé les armes impériales de pluſieurs endroits de cette ville pour y placer les miennes. L'empereur & le duc formèrent contre moi mille projets de vengeance, & réſolurent de tout mettre en uſage pour les exécuter; & pour cet effet, ils renvoyèrent de leurs émiſſaires dans la Paleſtine, & gagnèrent, par de groſſes ſommes d'argent, Varnery, un de mes domeſtiques. J'ai ſu depuis toutes ces particularités par une voie que je te dirai bientôt.

Cependant tous les princes croiſés marquoient toujours pour moi une eſtime & une déférence qui me combloient de gloire, & ils avoient une confiance dans ma conduite, qui ne contribuoit pas peu à faire réuſſir ce que nous entreprenions. La priſe de Gaza, celle de Jaffa, & la grande victoire que nous remportâmes ſur Saladin, firent en Aſie & en Europe un bruit fort glorieux pour nous; & je me préparois à aller mettre le ſiége devant Jéruſalem, lorſque je reçus la nouvelle des troubles d'Angleterre. La fatalité de ces troubles

ſéditieux me donna le chagrin que tu peux t'imaginer, voyant que la néceſſité de ma préſence en mon royaume m'alloit obliger à abandonner le cours de mes conquêtes dans la Paleſtine : car tu ſais que les plus zèlés ſujets que j'euſſe en Angleterre m'écrivirent de hâter mon retour au plutôt ; & tu te ſouviens, ſans doute, que tu n'étois pas des moins ardens à me marquer qu'il te paroiſſoit abſolument néceſſaire.

Je me réſolus donc à ce départ ; & après avoir fait une trêve avec Saladin, & remis le ſoin de toutes les affaires de l'Aſie au comte de Champagne, je m'embarquai : mais une violente tempête m'ayant pouſſé vers la Dalmatie, & fait échouer ſur les côtes de ce pays : le malheur de mon naufrage fut cauſe que je me vis obligé de continuer ma route par l'Allemagne, & je me déguiſai pour la traverſer. Comme ma ſuite étoit réduite à un très-petit nombre de perſonnes, & que je n'ignorois pas les mauvais ſentimens que l'empereur & le duc d'Autriche avoient à mon égard, je crus que la prudence vouloit que je priſſe cette précaution, elle fut cependant inutile ; le traître Varnery donna avis au

duc d'Autriche de toutes mes démarches; & malgré mon habit de marchand, je fus arrêté proche de Vienne, comme j'étois dans un bois éloigné du village dans lequel Varnery avoit envoyé tous mes gens, sous des prétextes qui regardoient mon service, & étoit resté seul auprès de moi. Ce fut en vain que je voulus me défendre contre les gens de Léopold, ils m'enveloppèrent malgré ma résistance. Dès que ce perfide duc m'eut en son pouvoir, il me remit sous celui de l'empereur, à qui je fis vainement demander une conférence, il ne voulut jamais me l'accorder. J'allois oublier de te dire que dans le temps qu'on me remettoit des mains de Léopold dans celles de l'empereur, j'entendis par hasard un entretien de ce duc avec Varnery, par lequel j'appris toute la trahison de ce perfide domestique, qui se préparoit encore à donner sur mon sujet de nouvelles instructions à l'empereur : j'écrivis cependant à ce prince, que quoiqu'il fût vrai que n'ayant aucune guerre ni avec lui, ni avec le duc d'Autriche, ma détention étoit absolument contre la bonne foi & le droit des gens, je ne laisserois pas néanmoins de me soumettre de bonne grâce à ma desti-

née, & que je lui payerois exactement la rançon à laquelle il me mettroit ; mais que je le priois de la fixer promptement, parce que j'avois des affaires preſſantes qui me rappeloient dans mes états. L'empereur ne daigna pas répondre à ma lettre, & me fit dire inſolemment qu'il ne bornoit pas la vengeance qu'il vouloit prendre de moi à la peine légère de payer une rançon ; mais que, puiſqu'il étoit le maître abſolu de mon ſort, perſonne au monde ne ſachant ce que j'étois devenu, il me feroit paſſer ma vie entière en priſon, ſans que qui que ce fût de mes amis ni de mes ſujets pût jamais apprendre de mes nouvelles.

Cette cruelle réponſe m'affligea beaucoup d'abord ; mais enſuite mettant ma confiance dans la protection du ciel, je me perſuadai que ſa juſtice ne me laiſſeroit point paſſer mes jours dans une obſcure priſon, puiſque je n'avois jamais fait aucune action qui me dût attirer ce malheureux ſort : j'eſpérai donc que quelque coup de la providence me tireroit de ma captivité ; & comme tu ſais que par mon tempérament, je ne m'abandonne que bien difficilement à un violent chagrin, j'ai ſupporté un temps aſſez long ma deſtinée avec conſtance, & cherché même à

charmer les ennuis de ma prison en m'amusant à composer divers contes & diverses petites histoires galantes, dans le même goût que tu sais que j'en ai composé dans ma première jeunesse. Mais, malgré la disposition que j'ai à bien espérer de toutes sortes d'évènemens, & malgré ma fermeté naturelle, la longueur de ma prison, & toujours dans l'impossibilité d'en avertir mes amis, épuisoit enfin ma constance: je voyois les mois s'écouler sans qu'il arrivât aucun changement à mon triste sort; j'atteignis une année toujours en même situation; & depuis quelques mois j'avois la douleur de me voir encore prêt à en atteindre une autre. Une si longue suite de malheurs avoit enfin triomphé de la force de mon ame, & j'allois entrer dans le dernier désespoir sans ton arrivée ici; mais puisque le ciel a daigné rapprocher de moi un cœur généreux qui m'est aussi dévoué que le tien, je veux me redonner entièrement au penchant naturel que j'ai à la joie: je sens renaître toute mon espérance; je suis persuadé que par tes soins, je ne serai pas long-temps à recouvrer la liberté.

Blondel répondit avec autant d'esprit que de zèle à toutes les choses obligeantes que

lui dit le roi. Enſuite, il rendit un compte exact à ce prince de la ſituation des affaires de ſon royaume : il l'informa à fond des procédés de tous les ſeigneurs Anglois qui lui étoient reſtés fidelles, & ne lui fit pas un détail moins inſtructif des intrigues cachées & des cabales ouvertes de ceux qui étoient animés de l'eſprit de rébellion ; & puis cherchant par généroſité à juſtifier le comte de Mortagne : je vous aſſure, ſeigneur, pourſuivit-il, que le prince votre frère ne s'eſt point aviſé, de propos délibéré, de former des partis contre votre autorité : l'inſolence du chancelier, dont l'équité de vos ordres & le zèle de vos barons ont déjà puni l'audace, a d'abord engagé le comte de Mortagne, preſque malgré lui, dans des mouvemens ; puis enſuite les ſollicitations ſecrètes du roi de France, & les brillantes promeſſes de ce monarque ont achevé d'entraîner ce comte dans quelques pratiques contraires à l'obéiſſance qu'il vous doit ; mais on voit bien qu'il a honte lui-même de ſon égarement, puiſqu'il n'entre dans ces intrigues factieuſes que couvertement, & que ſa raiſon déſavoue en public les démarches injuſtes qu'une aveugle ambition lui fait faire en ſecret. Tu n'as pas be-

ſoin, répondit Richard, de chercher à excuſer auprès de moi les ambitieux égaremens du comte de Mortagne; dès que je ſerai libre, & que j'aurai recouvré toute mon autorité, je n'écouterai que les ſentimens de la nature, qui me parleront en faveur d'un frère à qui il ſera beau de pardonner quand il ne ſera plus en état de me nuire; mais tant que je ſerai captif, & que je verrai en Angleterre un parti de ſéditieux, je veux que tout ce que j'ai de fidelles ſujets regardent & traitent le comte de Mortagne comme un ingrat à ſon frère & un rebelle à ſon roi. Il eſt vrai, ſeigneur, répartit Blondel, que vos bontés & vos procédés généreux redoublent bien le crime dont le comte de Mortagne eſt coupable envers vous; car jamais roi n'a comblé ſon frère de tant de marques d'amitié & de tant de bienfaits magnifiques, que vous en avez comblé ce prince. Tout le monde ſe ſouvient que quelques démarches imprudentes que lui avoit fait faire une jeuneſſe un peu trop légère, du temps du feu roi votre père, lui avoient fait perdre les bonnes grâces de ce monarque, qui, l'ayant voulu punir en ne lui donnant aucun appanage, lui avoit fait acquérir par toute l'Europe le déſagréable ſur-

nom de Jean-ſans-Terre. On ſe ſouvient même, ſeigneur, que quand vous parvîntes à la couronne, non-ſeulement vous comblâtes ce prince de richeſſes & de titres, mais encore vous l'en accablâtes. On n'a pas oublié, qu'outre le comté de Mortagne & les conquêtes que le roi votre père avoit faites en Irlande, vous lui donnâtes les comtés de Cornouailles, de Den, de Sommerſet, de Dorſet, de Nottingham & de Lancaſtre; de ſorte qu'il s'en falloit peu que la grandeur de ſes biens n'égalât la puiſſance & la gloire de la couronne. Mais, ſeigneur, ce ſont ces mêmes bontés que vous avez eues pour le comte de Mortagne, qui vous engagent à avoir de l'indulgence pour lui: ce prince vous doit tout le bonheur de ſa vie, vous ſerez ravi de conſerver votre ouvrage, la ſplendeur de ſon ſort eſt l'effet de votre libéralité, le repos de ſes jours ſera l'effet de votre clémence. Songeons, répliqua le roi, à me mettre en état de l'exercer cette clémence. Mais, dis-moi, que fait la reine ma mère dans tous ces troubles? N'eſt-elle pas bien affligée de leur excès, & la reine ma ſœur n'en eſt-elle pas bien touchée auſſi? La reine mère, reprit Blondel, eſt toujours toute pleine de zèle & de

tendreſſe pour vous ; & il ſeroit à ſouhaiter, pour le bien de vos affaires, qu'elle eût ſur l'eſprit des factieux tout le crédit & l'autorité qu'elle devroit avoir : pour la reine de Sicile, quoiqu'elle ſoit très-chagrine de l'audace des rebelles, elle eſt encore bien plus affligée d'ignorer le deſtin d'un frère tel que vous, & à qui elle a de ſi grandes obligations : mais, ſeigneur, ajouta-t-il, vous ne me demandez point de nouvelles de la reine Alaſie. Ne donne point, répondit le roi, le titre de reine à la princeſſe Alaſie, tu ſais qu'elle-même ſeroit fâchée de le porter, s'il falloit avoir, avec ce titre, véritablement le nom de mon épouſe. Cependant, ſeigneur, répartit Blondel, la princeſſe Alaſie a toujours paru prendre un grand intérêt aux ſuccès de vos armes ; mais, ſeigneur, continua-t-il en ſouriant, ſi vous n'êtes pas empreſſé à me demander des nouvelles de la princeſſe de France, demandez-m'en du moins de celle de Navarre, car je ne puis croire que toutes vos victoires de Syrie, ni la perte de votre liberté, vous aient fait oublier les charmes de l'aimable Berengere. Je t'avouerai, répliqua le roi, que je rends toujours aux attraits de la princeſſe de Navarre, la même juſtice que je leur ai rendu

toute ma vie : mais tu te trompes beaucoup, mon cher Blondel, ſi tu t'imagines que ſes attraits, tout brillans qu'ils ſont, aient jamais fait aucune impreſſion ſur mon cœur. Quoi, ſeigneur, reprit Blondel, ce n'eſt pas la princeſſe de Navarre qui eſt cauſe de l'éloignement que vous avez eu à vous unir d'un lien éternel avec la princeſſe de France ! Non, répondit le roi, la princeſſe Berengere n'a jamais eu le moindre empire ſur mon cœur, malgré l'envie que la reine ma mère a toujours eue de l'y faire régner ; mais pour te tirer entièrement de la prévention où tu es à cet égard, je veux bien te confier aujourd'hui un ſecret ; apprends que la charmante princeſſe de Flandres, épouſe de l'heureux comte de Hainaut, eſt la ſeule perſonne qui m'ait jamais inſpiré de l'amour, & la ſeule auſſi avec qui les nœuds d'un ſacré lien auroient fait le bonheur de ma vie : à préſent que tu ſais mes ſentimens, ajouta Richard, c'eſt à toi à m'informer de tout ce que tu fais de la ſituation où eſt cette adorable comteſſe. Quand j'apprends, répliqua Blondel, que c'eſt la comteſſe de Hainaut qui eſt l'objet de votre tendreſſe, je vous plains beaucoup, ſeigneur ; car cette comteſſe paroît fort attachée au

comte

comte ſon époux, & vit avec lui dans une parfaite union. Il eſt vrai cependant, que quelque beauté qu'ait cette princeſſe, on voit ſur ſon viſage & dans toutes ſes manières une certaine langueur, qui pourroit bien être l'effet de quelque paſſion malheureuſe; ainſi, ſeigneur, j'ai grand penchant à croire que vous êtes tendrement aimé de la belle comteſſe de Hainaut, & que pendant que vous avez toute ſon inclination, elle n'eſt attachée à ſon époux que par les ſeuls ſentimens que lui inſpire ſa vertu. Hélas! s'écria le roi, tu devines juſte! Et c'eſt ce qui fait ma douleur & ma joie dans une paſſion ſi tendre: je ſais que la princeſſe que j'adore partage mes maux; je ſais qu'elle ſoupire en ſecret du nœud fatal qui l'attache à un autre que moi; mais ſi je ſens mille douceurs d'avoir les vœux de cette admirable perſonne, je ſouffre auſſi une douleur mortelle des chagrins où elle ſe livre, car je ſais que par ſa vertu délicate, elle ſe fait ſans ceſſe des reproches de ne pouvoir mettre d'accord ſon cœur & ſa foi. J'ai remarqué, en effet, reprit Blondel, qu'elle eſt dans une grande mélancolie: j'ai paſſé à ſa cour depuis peu, & la confidence dont vous venez de m'honorer, ſeigneur,

me fait faire à préſent des réflexions que je n'avois point faites dans cette cour ; la comteſſe me demanda des nouvelles de votre ſort avec un empreſſement particulier ; & lorſque je lui eus répondu qu'on étoit toujours dans une triſte incertitude ſur ce que vous étiez devenu, elle garda le ſilence, & parut dans un accablement extrême. Dans le temps, je ne fis point à ces choſes les attentions qu'elles méritoient qu'on y fît ; mais en ce moment je ſuis perſuadé que vous êtes plus chéri que jamais de la charmante comteſſe de Flandres. Je crois, ſeigneur, continua Blondel, que vous vous doutez bien qu'on donne aujourd'hui ce nom à la princeſſe que vous aimez. Dès qu'on a ſu certainement en Europe que l'Aſie avoit vu mourir Philippe, comte de Flandres, Baudouin, comte de Hainaut, voyant ſon épouſe héritière de cette belle ſouveraineté, par la mort de ſon frère, expiré ſans enfans, a quitté le nom de comte de Hainaut, pour prendre celui de comte de Flandres ; & tout le monde admire le ſort du comte Baudouin, qui, par ſon heureuſe étoile, ſe trouve l'époux d'une ſi belle princeſſe & d'une ſi riche héritière ; mais quand on vante le bonheur de ce comte, c'eſt

qu'on ignore qu'il ne poſsède point le cœur de ſon aimable épouſe, qui n'eſt uniquement rempli que de l'image du grand roi Richard. Hé, que me ſert, s'écria ce prince, la tendreſſe de ſes ſentimens, puiſque pour l'intérêt de ſa gloire, qui par la pureté de mon ardeur m'eſt plus chère que la mienne propre, je ne puis même aſpirer à être heureux! Il faut eſpérer, dit Blondel, que la fortune fera naître quelques évènemens qui vous ſeront favorables : vous & la comteſſe de Flandres avez tous deux trop de vertus & trop de qualités aimables pour mener toujours une vie traverſée par des malheurs, & il eſt ſûr que le ciel donnera ſa protection à une tendreſſe auſſi noble & auſſi innocente qu'eſt la vôtre. Faſſe ce juſte ciel, s'écria de nouveau le roi, que tu prédiſes juſte! J'aime à m'en flatter; tu ſais avec quelle facilité je m'abandonne à l'eſpérance : je veux bien me livrer aujourd'hui à ſes plus agréables idées; mon eſprit & mon cœur, mortellement fatigués de ce que le déſeſpoir leur a fait ſouffrir, reſaiſiſſent avidement tout ce qui peut leur donner l'image d'un heureux avenir : je vais même chercher à me divertir du paſſé; je vais rappeler le ſouvenir de tous ces doux momens

que nous paſſions toi & moi à nous entretenir de l'hiſtoire & de la poéſie, & je veux repaſſer dans ma mémoire ces vers ſi galans & ſi tendres que tu me venois montrer quand tu les avois compoſés pour la jeune Berthelide. Mais, dis-moi, ajouta Richard, des nouvelles de cette charmante perſonne, & ſi tu n'as point enfin ſu vaincre ſon indifférence ? Seigneur, répondit Blondel, un peu déconcerté, j'ai à vous rendre compte de tant de choſes importantes qui regardent votre ſervice, que vous me permettrez bien de ne pas employer à des bagatelles qui aient rapport à moi, les précieux momens qu'on me permet de reſter auprès de vous : je commence même à m'appercevoir que j'y reſte peut-être trop aujourd'hui ; il faut donc que je m'arrache à préſent à ce bonheur, pour être en état de me le conſerver. Je conſens que tu me quittes, reprit Richard, quand tu m'auras dit ſi tu ne ſais point ce qu'eſt devenu le comte d'Eſtanfort, que Varnery avoit écarté de moi lorſque je fus pris ? Non, Seigneur, répondit Blondel, on ne ſait aucune nouvelle de ce comte, ce qui m'eſt très-ſenſible.

Après ces mots, Blondel quitta le roi, & s'en alla remplir les emplois auxquels la

figure qu'il faiſoit dans la maiſon du concierge l'engageoit; il continuoit à ſe faire conſidérer de plus en plus de cet homme & de toute ſa famille; & en très-peu de temps il s'acquit auprès d'eux une ſi parfaite confiance, qu'on l'auroit vu paſſer des demi-journées entières avec le priſonnier qu'on n'en auroit pas eu la moindre inquiétude. Il profitoit en habile homme de cette diſpoſition favorable; mais quelques ſoins qu'il ſe donnât, & quelques ſecrettes tentatives qu'il fît pour découvrir des moyens de faire ſauver Richard, il n'en pouvoit entrevoir encore aucune apparence, & ſon bonheur ne ſe bornoit alors, qu'à ſentir la douceur de conſoler ce prince, & le plaiſir de lui faire oublier quelquefois, dans ſes entretiens, les chagrins & les incommodités que lui cauſoit ſon affreuſe priſon.

Un jour qu'il ſavoit qu'il pourroit reſter long-temps avec cet héroïque maître, il lui dit: Je n'ai pas oublié, ſeigneur, que vous m'avez fait la grâce de me dire, que vous avez compoſé dans cette ténébreuſe tour divers contes & diverſes petites hiſtoires. J'eſpère que cette même bonté qui vous engageoit autrefois à me faire part des excellentes productions de votre eſprit, vous

portera encore à m'honorer de cette marque de votre bienveillance. Je t'avoue, répondit le roi, que je me ferai un plaisir de te lire ou de te raconter toutes les fables de différentes espèces que j'ai composées ici: on ne m'a jamais laissé manquer des choses dont on a besoin pour écrire; cet amusement m'a été d'un grand secours: je t'assure, que si le divertissement qu'il donne ne m'avoit pas soutenu, il est de certains momens où je serois expiré d'ennui. Je vais donc te faire part des seuls plaisirs que m'ait pu permettre mon loisir forcé. Après ces mots, le roi récita à Blondel un conte, dont je vais rapporter tout le fond & la substance; mais je n'en conserverai pas les termes ni les narrations trop étendues: je me croirai cependant permis d'y ajouter quelques petites réflexions; mais en même-temps j'en retrancherai diverses circonstances, qui ne seroient pas du goût de notre siècle; ce n'est donc pas le roi Richard qui parle, c'est moi.

RICDIN-RICDON.

CONTE.

DANS un des plus beaux royaumes de l'Europe, dont les hiſtoriens, cependant, ne marquent point le nom, régnoit un prince, qui, par ſon équité, la droiture de ſon ame, & ſon amour paternel pour ſes ſujets, s'étoit acquis le glorieux ſurnom de roi Prud'homme, qui, dans ces temps-là, ſignifioit parfaitement roi plein de probité & d'honneur. Ce roi étoit uni à une épouſe qui avoit auſſi beaucoup de vertu; & comme cette princeſſe, qui étoit naturellement vive & agiſſante, s'occupoit ſans ceſſe à quelqu'amuſant travail, le peuple l'avoit ſurnommée la reine Laborieuſe. Ce roi & cette reine n'avoient qu'un fils unique, dont les inclinations n'étoient pas dans le fonds moins portées à la vertu que ceux dont il avoit reçu la naiſſance; mais comme ce jeune prince, qui tenoit de la vivacité de la reine ſa mère, n'avoit point encore d'occupation, il en cherchoit dans les plaiſirs, & il marquoit tant de goût pour le

bal, les ſpectacles, les carouſels, les magnifiques parties de chaſſe, & en un mot il étoit ſi empreſſé pour tout ce qui pouvoit contribuer à lui fournir des divertiſſemens agréables, qu'on l'avoit ſurnommé le prince Aimant-joie.

Le roi & la reine, qui voyoient que les plaiſirs qui l'amuſoient étoient innocens, ne s'oppoſoient point au penchant qu'il avoit pour eux, & comptoient que l'empreſſement un peu trop ardent qu'il avoit à les faire naître, ſe paſſeroit avec ſa première jeuneſſe. Du reſte, ce prince étoit d'une figure très-aimable, & faiſoit voir par toutes ſes actions qu'il n'avoit pas l'eſprit moins rempli de pénétration que de feu.

Ce qui ſurprenoit tout le monde, c'eſt qu'un jeune prince ſi vif ne fût point encore amoureux, & ne fît point entrer les amuſemens de cœur au nombre de ceux auxquels il étoit ſi ſenſible. Mais les fêtes galantes & la chaſſe faiſoient ſeules l'objet de ſes déſirs; & lui fourniſſoient ſeules de certains plaiſirs qui lui paroiſſoient fort piquans, par leurs nouveautés ſingulières & par leur variété. Quelquefois en courant un cerf, il s'égaroit de ſa ſuite, & quelquefois avant que de pouvoir retrouver aucuns de

ſes gens, il ſe ſentoit ſi fortement preſſé de la faim, qu'il entroit chez le premier gentilhomme campagnard, ou chez le premier payſan qu'il rencontroit ſur ſon chemin; & comme ordinairement il ne ſe faiſoit pas connoître, il lui arrivoit ſouvent des aventures bizarres qui le réjouiſſoient beaucoup, & qu'il racontoit au roi ſon pere & à ſa cour avec un plaiſir extrême.

Un jour qu'il s'étoit ainſi écarté de ſes gens, comme il traverſoit un hameau qui paroiſſoit déſert, il vit ſortir d'un jardin champêtre une jeune fille d'une beauté à éblouir, qu'une vieille femme, d'une figure fort déſagréable, traînoit avec violence vers une maiſon ruſtique, qui étoit vis-à-vis le jardin, de l'autre côté de la route publique.

Cette jeune fille avoit à ſon côté une quenouille chargée de lin, & tenoit dans un des pans de ſa robe un amas de fleurs, qu'elle venoit de cueillir dans le jardin; la vieille les lui arracha, les jeta dans le milieu de la route, donna à la belle quelques coups aſſez rudes; & puis la reſaiſiſſant par le bras, lui dit d'un ton plein de fureur: Allons, allons, petite malheureuſe, rentrons vîte dans la maiſon; c'eſt-là que je vous ferai ſentir comme il faut ce que

c'eſt que d'avoir l'inſolence de me déſobéir.

Le prince, qui s'étoit arrêté tout court pour conſidérer ce ſpectacle, s'approcha de la vieille comme elle étoit prête à rentrer dans ſon logis, & lui dit d'un air doux: D'où vient, ma bonne femme, que vous maltraitez ſi fort cette jeune fille? qu'elle faute a-t-elle faite, pour s'attirer ainſi votre colère? La payſanne, qui, naturellement étoit fort emportée & n'aimoit pas qu'on ſe mêlât de ſes affaires, s'apprêtoit à répondre inſolemment au prince; mais ayant jeté les yeux ſur ſes habits, & jugeant par leur extrême richeſſe que celui qui les portoit devoit être quelque perſonne d'une grande conſidération, elle retint ſon emportement, & ſe contenta de lui répondre d'un ton aigre: Seigneur, je querelle ma fille, parce qu'elle fait toujours le contraire de ce que je lui dis: je voudrois qu'elle ne filât point, & elle file depuis le matin juſqu'au ſoir, encore eſt-ce avec une diligence qui n'a point ſa pareille; & je ne lui fais toutes les réprimandes que vous voyez, qu'à cauſe qu'elle file trop. Comment, dit le prince, eſt-ce là un ſujet pour ronder ainſi cette pauvre enfant? Ah! vraiment ma bonne femme, ſi vous haïſſez les

filles qui ſe plaiſent à filer, vous n'avez qu'à donner la vôtre à la reine ma mère, qui ſe divertit ſi fort à cet amuſement, & qui aime tant les fileuſes ; la reine fera la fortune de votre fille. Hélas ! ſeigneur, répondit la vieille, ſi cette mijorée-là, avec ſa belle adreſſe, vous paroît ſi propre pour notre bonne reine, vous n'avez qu'à l'emmener tout-à-l'heure, ſi bon vous ſemble, car il y a long-temps qu'elle me pèſe ſur les épaules, & que j'ai envie d'en être défaite.

Comme elle achevoit ces mots, une partie de la ſuite du prince vint le rejoindre : il dit à un de ſes valets de chambre de mettre la belle en croupe derrière lui. Cette jeune perſonne avoit encore le viſage couvert des larmes que les menaces de la vieille lui avoient fait répandre, mais ſes pleurs ne déroboient rien à ſes charmes. Le prince cherchoit à la conſoler, en l'aſſurant qu'avec l'adreſſe dont elle étoit partagée, elle ne manqueroit pas de s'attirer abondamment les bienfaits de la reine. La pauvre fille cependant, étoit ſi éperdue de ſe voir entourée de tant d'hommes, qu'elle n'entendoit pas la moitié de ce qu'on lui diſoit. Sa mère la vit partir ſans témoigner prendre la moindre part à ſon ſort ; mais les habi-

tans du hameau trouvoient qu'ils n'avoient pas d'assez grands yeux pour la considérer au milieu de tous ces seigneurs couverts d'or : ils furent des petits officiers du prince qu'on la menoit à la reine, ce qui fit envier son destin par toutes les jeunes paysanes de ce lieu.

Pendant le chemin, le prince apprit que le nom de la belle étoit Rosanie : dès qu'il fut arrivé au palais, il la présenta à la reine sa mère, comme la plus adroite & la plus diligente fileuse de tous ses états. La reine la reçut avec bonté, la considéra avec attention, & loua même beaucoup les charmes modestes & touchans dont elle étoit partagée, ce qui ne fut pas une légère mortification pour certaines femmes de la cour, qui se piquoient de parfaite beauté. La reine fit loger Rosanie dans un appartement, où il y avoit une enfilade de chambres toutes remplies d'amas des plus célèbres filasses qui fussent dans le monde. On y voyoit du chanvre de Syrie, du lin de l'île d'Ithaque ; on y voyoit aussi du chanvre de Bretagne, du lin de Picardie, du lin de Flandres, & même de ce fameux lin incombustible, dont on fait une toile merveilleuse, que le feu le plus ardent ne sauroit endom-

mager. On dit à Roſanie, comme une bonne nouvelle, qu'elle n'avoit qu'à choiſir parmi toutes ces filaſſes, celle par où elle voudroit commencer; puis on ajouta que cela lui devoit être aſſez indifférent, parce que, comme elle étoit fort jeune & plus adroite qu'une autre, la reine, qui vouloit la garder long-temps, & lui faire beaucoup de bien, la deſtinoit à les filer toutes.

Quand la pauvre fille fut ſeule, elle s'abandonna au plus violent déſeſpoir: elle avoit pour le métier de filer une averſion inſurmontable, qui lui faiſoit regarder comme un ſupplice affreux l'obligation de donner quelques heures à ce travail. Il eſt vrai que quand elle avoit le courage de faire un aſſez grand effort ſur elle pour s'y occuper quelque temps, elle s'en acquittoit avec une adreſſe infinie. Son fil étoit d'une fineſſe & d'une égalité parfaite; mais elle filoit avec une lenteur ſi exceſſive, que quand même elle auroit pu gagner enfin ſur elle de s'y tenir aſſidue, du matin au ſoir, elle n'auroit qu'à peine pu parvenir à filer une demi-fuſée de fil par jour.

A ces diſpoſitions, on peut juger de la douleur qu'elle avoit des ſentimens où la reine ſe trouvoit à ſon égard; elle ne com-

prenoit pas comment elle pourroit ſe tirer de l'embarras où la malice de ſa mère l'avoit jetée; elle étoit cependant ravie d'être tirée des mains de cette mère, qui n'avoit que de barbares duretés pour elle. La bonté gracieuſe avec laquelle la reine l'avoit traitée enchantoit ſon imagination. La cour, où elle ne faiſoit que d'arriver, & qu'elle n'avoit vue que comme un éclair, lui paroiſſoit déjà un ſéjour tout agréable : tous les objets qui s'y étoient préſentés à ſes yeux l'avoient charmée; mais elle voyoit bien qu'elle ne pouvoit ſe ſoutenir dans cette cour que ſur le pied d'une habile fileuſe, & elle ne ſentoit que trop qu'elle n'en auroit jamais le talent. Occupée de ces cruelles inquiétudes, elle paſſa toute la nuit ſans dormir un ſeul moment. Le prince ne dormit pas davantage : les attraits touchans & les grâces naïves de Roſanie avoient ſi fortement frappé ſes yeux, & fait une vive impreſſion ſur ſon cœur, que tout plein de l'idée de cette charmante fille, il paſſa la nuit entière à s'en entretenir.

Cependant, dès qu'il fut jour chez la reine, elle envoya dire à Roſanie qu'elle vouloit lui parler : il y avoit ce matin-là grande toilette chez cette princeſſe ; ainſi quand

Roſanie y arriva, une foule de dames attachèrent avidement leurs regards ſur ſon viſage. Le roi qui ne l'avoit point encore vue, & qui dans ce moment étoit chez la reine, regarda cette jeune beauté avec application, & lui donna diverſes louanges. Le prince qui étoit auſſi dans ce lieu, & qui en penſoit beaucoup plus que le roi ſon père, n'en dit néanmoins pas tant. Il eſt vrai que Roſanie, malgré la ſimplicité de ſon corſet violet, & la ruſtique manière de ſa coëffure, enchantoit les yeux de tous ceux qui la regardoient. On lui voyoit une taille fine & bien priſe, accompagnée d'un dégagement ſi aiſé, qu'en dépit de l'éducation qu'avoit eu la belle, elle n'avoit rien de l'air gauche du village. Ses cheveux qui étoient du plus beau blond cendré, ornoient un front d'albâtre, au-deſſous duquel on voyoit briller de grands yeux bleus auſſi pleins de douceur que de vivacité : elle avoit le nez dans la plus juſte proportion : elle avoit la bouche petite, agréablement façonnée, & enfin comme il faut qu'elle ſoit pour être parfaitement belle ; les dents admirables ; le teint d'une blancheur à éblouir, & rehauſſé d'un léger incarnat, qui lui donnoit tout l'éclat poſſible. Et avec

toute la régularité de ſes traits, & les vives couleurs de ſon teint, on voyoit encore ſur ſon viſage & dans toute ſa perſonne ces charmes piquans, & ce je ne ſais quoi, qui ſont l'ame de la beauté.

Quoiqu'elle n'eût point dormi la nuit, elle n'en paroiſſoit pas plus abattue : la confuſion qu'elle ſentoit d'être ainſi expoſée aux regards d'une nombreuſe cour, lui donnoit une rougeur qui ne ſervoit qu'à faire briller chacun de ſes attraits dans tout leur jour ; & l'on voyoit bien que ſon métier de fileuſe, qui l'avoit obligée à reſter ſous les toits, avoit préſervé ſon teint des ravages du hâle. Toutes les dames qui prétendoient à la beauté, étoient animées d'un dépit extrême, & tâchoient à lui faire trouver des défauts dans le viſage & dans la taille. Les jeunes étourdis formoient ſur ſon ſujet mille deſſeins ridicules ; enfin, par diverſes vues elle attiroit l'attention de toute la cour. En s'en allant, le roi s'aviſa de dire à la reine, qu'il lui conſeilloit de donner un autre habit à la belle fileuſe, parce que le ſien étoit trop bizarre & trop différent de celui de toutes les autres filles de ſa maiſon. La reine répondit qu'elle y avoit déjà penſé ; & en

effet, quelques heures après, on apporta à Rosanie un habit & des coëffures très-propres, & parfaitement dans le goût de la mode qui régnoit alors à la cour du roi Prud'homme. Les femmes de la reine la coëffèrent & l'habillèrent avec beaucoup de soin, & lui montrèrent fort en détail comment elle devoit s'y prendre dorénavant pour bien placer tous ces ajustemens elle-même sur sa personne. Ils lui allèrent admirablement bien, & elle parut en cet état au temple où le prince la vit : il la trouva plus belle qu'il ne l'avoit jamais trouvée, & lui donna tout haut derrière elle des louanges sans bornes. Tous ceux de la cour qui ne l'avoient pas vue chez la reine, la regardèrent avec une curiosité empressée ; & comme mille gens n'avoient pas retenu son nom, & que le roi l'avoit appelée la Belle Fileuse, ce nom flatteur lui demeura ; & elle devint si à la mode, en moins de vingt-quatre heures, qu'à la cour & à la ville il ne se fit pas une conversation où la Belle Fileuse n'entrât pour quelque chose.

Mais pendant que cent jeunes beautés, fatiguées d'en entendre parler sans cesse, envioient son bonheur & sa gloire, cette

fille qui faiſoit naître tant de jalouſie, paſſoit de bien triſtes momens. Dans le cours de la première journée qu'elle paſſa au palais, pour s'exempter de cette occupation de filer, qui lui étoit ſi inſupportable, elle dit qu'elle avoit des crampes dans les doigts, & pendant cette journée, le plaiſir d'être richement parée, & celui d'entendre donner mille louanges à ſa beauté, ſuſpendirent l'inquiétude que lui donnoit le gênant travail qui lui étoit deſtiné : les femmes de la reine, dont la plupart n'étoient plus jeunes, & ne ſe piquoient point de beauté, avoient pris d'abord pour Roſanie beaucoup d'affection, à laquelle cette jeune perſonne répondoit par une docilité & une complaiſance extrêmes ; elles la promenèrent par tout le palais, & même en divers endroits de la ville ; ce qui divertit fort cette nouvelle habitante de la cour, qui n'avoit pas les yeux accoutumés à des objets ſi magnifiques ; mais lorſque le ſoir elle fut retournée dans le fatal appartement ſi garni de filaſſe, cette odieuſe vue la replongea dans tout ſon déſeſpoir ; elle reprit néanmoins quelque tranquillité, & dormit beaucoup mieux qu'elle n'avoit fait l'autre nuit. Le lendemain dès qu'elle fut

levée, elle ſongea à ſe parer des plus beaux ajuſtemens que lui avoit donné la reine; mais bien loin d'avoir retenu les leçons que les femmes de cette princeſſe lui avoient données pour ſe les mettre d'un bon air, elle ne put jamais venir à bout de les placer d'une manière un peu ſupportable, quoiqu'elle ſe décoëffât & ſe déshabillât plus de vingt fois pour y réuſſir. Enfin, après tant de peines inutiles, elle reſta coëffée & habillée tout de travers, & de fort mauvaiſe grace. Très-chagrine du peu de ſuccès que ſes ſoins avoient eu de ce côté-là, elle chercha à s'en dédommager par quelqu'autre endroit; elle chargea ſa quenouille & ſe mit à filer; mais ſa main ſe trouvant toujours auſſi lente qu'à l'ordinaire, malgré tous les efforts qu'elle fit, elle ne parvint pas à filer le quart d'une fuſée de fil, depuis dix heures qu'elle avoit fini ſa parure, juſqu'à plus de midi & demi, qu'on lui vint dire de la part de la reine, que cette princeſſe demandoit à voir ſon ouvrage.

Dès que Roſanie eut entendu cet ordre, elle répandit bien des larmes: puis enfin elle tâcha de trouver de nouveau dans ſon eſprit quelqu'excuſe apparente, qui pût

encore la tirer d'affaire : elle ſe préſenta devant la reine, avec un air abattu, & lui dit qu'elle étoit au déſeſpoir de ce qu'un violent rhumatiſme, qui lui rendoit le bras tout entrepris, l'empêchoit de lui marquer ſon zèle par ſon travail. Elle ajouta qu'elle avoit fait toutes ſortes d'efforts pour vaincre ſon mal, mais qu'ayant repris vingt fois vainement la quenouille & le fuſeau, malgré toute ſa perſévérance, en dix repriſes différentes, elle n'avoit jamais pu filer que ce peu de fil qu'elle montroit à la reine. Cette laborieuſe reine le trouva admirablement beau, ce qui la confirma dans l'idée qu'elle avoit de l'habileté de Roſanie, & comme cette princeſſe étoit bonne, elle la plaignit, lui dit qu'elle ne vouloit pas qu'elle forçât ſon bras, & elle ajouta qu'elle le feroit voir à ſon premier médecin. Roſanie qui trembloit qu'on ne découvrît qu'elle n'avoit nul mal, dit à la reine que le ſien n'avoit beſoin d'aucun remède, & ne ſeroit pas aſſurément long à guérir, puiſque toutes les fois qu'il lui prenoit, il ne lui falloit que du repos pour le faire paſſer. La reine ſe contenta de ces raiſons, mais dès que Roſanie ne fut plus devant ſes yeux, les ouvrières de cette

princeſſe, qui étoient fort envieuſes des grandes diſtinctions qu'on avoit eues tout d'un coup pour cette nouvelle venue, dirent tout haut, qu'aſſurément les crampes & les rhumatiſmes n'étoient que des maladies de commande, & qu'il y avoit beaucoup d'apparence que cette beauté qu'on diſoit ſi habile & ſi diligente, n'étoit qu'une mal-adroite & une lambine. La pauvre Roſanie, qui entendoit tous ces diſcours, en avoit une affliction extrême, & d'un autre côté, pour comble de diſgraces, les filles de la reine & les autres dames de la cour, qui voyoient l'excès du mauvais air dont étoient mis ſes habits & ſa coëffure, en faiſoient de grands éclats de rire, & faiſoient mille plaiſanteries ſur ſon corſet violet, & ſur ſon cotillon, qu'elles ſoutenoient qu'on avoit eu grand tort de lui ôter, puiſqu'ils lui alloient bien mieux que les ajuſtemens de demoiſelle.

Roſanie ne put tenir contre tant de choſes chagrinantes, elle quitta le palais, paſſa dans les jardins, & en ſe promenant toujours, ſe trouva dans un bois fort épais qui étoit au bout du parc. Quand elle fut dans ce lieu, elle ſe ſentit ſi laſſe, qu'elle s'aſſit promptement ſur le bord d'un ruiſ-

ſeau rapide, qui ſerpentoit dans ce bois. Là, elle ſe mit à rêver triſtement à ſa malheureuſe deſtinée & au parti qu'elle devoit prendre dans l'état où elle étoit. Quelquefois elle étoit réſolue de s'en retourner vers ſa mère, toute dure & barbare qu'elle étoit; mais quand elle venoit à penſer aux mauvais traitemens qu'elle en avoit toujours reçus depuis qu'elle avoit perdu ſon père, elle ſe blâmoit d'avoir la moindre idée de ce retour: avec cela, toute jeune & ſans expérience du monde qu'elle étoit, elle ſe ſentoit pour le ſéjour & la manière de vivre du village une averſion que l'air de la cour n'avoit pas diminuée, quoiqu'il n'y eut encore que fort peu de temps qu'elle le reſpirât: d'un autre côté, elle voyoit bien qu'elle alloit s'attirer l'indignation de la reine, être chaſſée du palais avec honte, & peut-être punie, quand cette princeſſe verroit manifeſtement qu'elle ui en avoit impoſé ſur ſes talens en filerie. Elle voyoit bien cependant que la vérité alloit éclater: elle étoit au bout de toutes ſes défaites, & il n'étoit plus temps de feindre avec ſuccès des crampes & des rhumatiſmes. Elle n'attendoit plus que le moment où elle alloit

être la fable & le jouet de toutes les perſonnes dont elle avoit été ſi enviée.

Dans ces cruelles réflexions, s'abandonnant toute à ſon déſeſpoir, elle ſe dit qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre pour elle, que celui de ſe donner la mort : pleine de cette penſée, oubliant ſa laſſitude, elle ſe leva pour aller gagner un pavillon fort élevé, qui étoit à l'autre bout du bois, & que les femmes de la reine lui avoient fait voir le jour précédent, en la menant promener : elle prétendoit monter tout au haut de ce pavillon, qui étoit ouvert, & puis ſe jeter de la fenêtre en bas. Néanmoins l'amour naturel qu'on a pour la vie, des retours ſur ſa tendre jeuneſſe, & ſur-tout la ſecrète complaiſance qu'elle ſentoit pour ſa beauté lui faiſoient donner des larmes à ſa mort, & chercher d'un pas très-lent le lieu fatal où elle s'étoit condamnée à périr.

Comme elle traverſoit un ſentier, qui menoit au pavillon, elle vit tout-à-coup paroître devant elle un grand homme brun, fort bien vêtu, d'une phyſionomie aſſez ſombre, mais qui prit un air riant & gracieux en lui parlant : où allez-vous, ma belle enfant, lui dit-il ? il me ſemble que

je vois couler des larmes de vos yeux ; dites-moi quelle eſt votre affliction ? il faudra qu'elle ſoit bien étrange ſi je ne puis vous donner du ſecours. Helas ! répondit Roſanie ; il n'y a point de remède contre le chagrin qui m'accable, ainſi il eſt fort inutile que je vous en diſe le ſujet ; peut-être, repartit l'inconnu, le ſecours n'eſt-il point ſi déſeſpéré que vous penſez, mais du moins on ſoulage ſes maux en les racontant ; apprenez-moi donc les vôtres, vous ne les pouvez confier à perſonne qui y prenne plus de part que moi. Puiſque vous m'en preſſez avec tant d'inſtance, répliqua Roſanie, je vais vous informer de toute ma deſtinée.

J'ai le malheur d'être née dans une condition fort obſcure : mon père étoit un bon payſan, plein de probité & de bon ſens, qui s'étoit acquis une ſi grande croyance parmi les habitans de ſon hameau, & parmi ceux des villages d'alentour, qu'ils le prenoient pour arbitre de tous leurs différends ; & comme il étoit fort ſecret, & n'étoit jamais empreſſé à parler, ils l'avoient ſurnommé Diſant-peu. Ce père, qui m'aimoit avec une tendreſſe extrême, avoit autrefois porté les armes, & même

avoit

avoit eu toute la confiance de ſon capitaine : cela étoit cauſe qu'il n'avoit point dans le langage & dans les manières cette ruſticité rebutante qu'ont ceux qui ne ſont jamais ſortis du village. Dès mon enfance il prenoit mille ſoins pour me donner tous les enſeignemens dont il étoit capable ; & ſi j'ai beaucoup d'amour pour la vertu, & ne ſuis pas tout-à-fait ſtupide, c'eſt à lui ſeul que j'en ai l'obligation ; car pour ma mère, elle eſt d'une groſſièreté épouvantable ; & de plus, elle n'a jamais pris la peine de me donner aucune inſtruction ſur quoi que ce puiſſe être ; elle n'a toujours eu pour moi que dureté & averſion, toute ſa tendreſſe étoit pour mon frère.

Malgré le ſéjour du village & les foibles lumières de mon éducation, je me trouvai des ſentimens & des inclinations beaucoup au-deſſus de ma naiſſance, dont la baſſeſſe me déſeſpéroit. Les traits de mon viſage ſeuls étoient capables de m'en conſoler ; ils me donnèrent de bonne heure de flatteuſes eſpérances pour ma fortune ; & je n'avois pas encore douze ans, que déjà je ne trouvois point de fontaine ni de ruiſſeau, par qui je n'aimaſſe à me faire redire, que je ne reſterois pas aſſurément

ſous une chaumière. Avec de pareilles idées, je mépriſois beaucoup les complaiſances des jeunes garçons de ma condition. Cependant, j'étois à peine ſur ma quatorzième année, que pluſieurs des meilleurs partis où une perſonne de mon état pût aſpirer, me demandèrent en mariage à mon père; mais je répandis tant de larmes quand il me les propoſa, & je lui dis toujours ſi fortement, que j'aimerois autant la mort que de pareils mariages, que ſon amitié pour moi le porta à ne point me contraindre de les accepter. Ma mère en grondoit beaucoup, & diſoit ſans ceſſe qu'il me gâtoit par ſon aveugle complaiſance à mes volontés. Mais malgré tous ſes diſcours, il n'en devenoit pas plus terrible pour moi; au contraire, il lui reprochoit ſouvent qu'elle ne m'aimoit point, & qu'il n'y avoit que ſon fils qui lui fût cher. Hélas! je ne fus pas long-temps ſans éprouver combien il diſoit vrai. Il fit un voyage dont il ne nous dit point le ſujet, en nous aſſurant, cependant, qu'il reviendroit bientôt; mais il faut qu'il ſoit péri dans ce malheureux voyage, car il y a beaucoup de temps paſſé par-deſſus celui

auquel il nous avoit marqué qu'il ſeroit de retour.

Depuis que ma mère s'eſt vue abſolument maîtreſſe de moi, il n'y a ſorte de mauvais traitemens que je n'aie reçus d'elle. Enfin, il y a deux jours qu'après m'avoir cruellement querellée de ce que je n'avois pas aſſez filé, comme elle me traînoit dans notre maiſon, en me menaçant avec beaucoup de colère, le fils du roi de ce pays-ci paſſa devant notre porte, & lui demanda par quelle raiſon elle me maltraitoit ſi fort; elle lui répondit en ſe moquant, que c'étoit parce que je filois trop : le prince crut qu'elle parloit ſérieuſement ; & comme notre reine ſe plaît fort à toutes ſortes d'ouvrages, & ſe divertit beaucoup entr'autre choſe à faire filer, le prince me demanda auſſi-tôt pour la reine ſa mère à la mienne, qui, ravie de ſe défaire de moi, me remit au moment même entre les mains de ſes gens. On m'a préſentée à la reine comme la meilleure & la plus diligente fileuſe de tout ſon royaume, & jamais perſonne n'a été plus éloignée que moi d'avoir ces qualités-là. Cependant, la reine prévenue que je les poſsède, m'a deſtiné une ſi horrible quantité de travail, que la

ſeule vue m'en fait frémir : je crois qu'elle a raſſemblé tout ce qu'il y a jamais eu de filaſſe dans le monde pour m'en accabler. Avec la haine terrible que je me ſens pour la filerie, & la lenteur que j'ai dans ce métier, je ne ſais par où commencer ni par où finir un ſi ennuyeux & ſi aſſommant travail ; cependant, je n'ai point d'autre moyen pour reſter dans cette cour, où je me plairois tant, que d'y être ouvrière de la reine. Hélas ! quand je me ſuis vue d'abord dans ce palais, & que j'y ai entendu donner tant de louanges à ma beauté, j'ai rappelé les idées que ma vanité m'avoit données dès mon enfance ; je me ſuis flattée que quelque ſeigneur de la cour, ou du moins quelqu'officier du roi, prendroit aſſez d'inclination pour moi, pour me faire partager ſa fortune en m'épouſant. J'ai cru même, pendant quelques momens, ah ! quelle orgueilleuſe penſée ! que le prince me regardoit avec des yeux animés de paſſion. Hé ! de tout cela, que me reſte-t-il ! que le déſeſpoir de ſentir que par mon manque d'adreſſe à me parer, je défigure les dons que m'a fait la nature, & que par le même manque d'adreſſe, faute de ſavoir filer vîte, je vais être chaſ-

ſée honteuſement par la reine, & ſervir de jouet à d'envieuſes compagnes que ma beauté & ma faveur naiſſante faiſoient trembler. Vous voyez bien, obligeant inconnu, continua Roſanie, qu'il n'y a point de remède à mes maux; cependant, ajouta-t-elle avec un ſoupir, j'eſpère m'en épargner le ſupplice par un moyen funeſte que je ne dis pas. Mais, reprit l'inconnu, ſi au lieu d'un moyen funeſte, on vous donnoit un moyen doux & agréable pour éviter ces maux, n'auriez-vous pas bien de l'obligation aux gens, & ne feriez-vous pas quelque choſe en leur faveur? Tout ce que je pourrois faire raiſonnablement, répondit Roſanie avec précipitation; excepté l'honneur & le devoir, il n'eſt rien qu'on ne me vît ſacrifier à la reconnoiſſance. Puiſque vous êtes dans ces ſentimens-là, repartit l'inconnu, je vais m'engager avec plaiſir à vous ſervir; mais faiſons auparavant exactement nos conventions.

Regardez, continua-t-il, la baguette que je tiens à ma main, & prenez-la dans la vôtre. Roſanie prit cette baguette, & la conſidéra: elle étoit fort petite, & d'un bois gris-brun très-luiſant, dont on ne pou-

voit dire le nom ; elle étoit garnie d'une pierre changeante, qui n'étoit ni agathe, ni cornaline, ni aucune autre pierre connue. Enfin, il n'étoit pas plus facile de dire le nom de la pierre, que celui du bois. Lorſque Roſanie eut conſidéré quelque temps cette baguette, elle la remit entre les mains de l'inconnu, qui lui dit : Vous voyez bien cette petite baguette, elle a des propriétés admirables. Dès que vous en toucherez toutes ſortes de chanvres & de lins, elle en filera par jour autant que vous le voudrez, & d'une fineſſe telle que vous le ſouhaiterez. Elle a encore le don, que dès qu'on en touche de la laine, de la ſoie & des canevas, on en fait la plus belle tapiſſerie du monde, & des ouvrages de petit-point qui le diſputeroient aux plus excellentes miniatures. Je vous prêterai, pourſuivit-il, cette merveilleuſe baguette pour trois mois, pourvu que vous demeuriez d'accord de ce que je vais vous dire. Si d'aujourd'hui en trois mois, jour par jour, lorſque je reviendrai querir ma baguette, vous me dites en me la rendant : Tenez, Ricdin-ricdon, voilà votre baguette ; je reprendrai ma baguette ſans que vous ſoyez engagée à nulle obligation envers moi ; mais ſi au jour marqué vous

ne pouvez retrouver mon nom, & que vous me diſiez ſimplement : Tenez, voilà votre baguette ; je ſerai maître de votre deſtinée ; je vous mènerai par-tout où il me plaira, & vous ſerez obligée de me ſuivre.

Roſanie rêva quelque temps ſur ce qu'elle avoit à répondre ; mais il lui parut que le nom de Ricdin-Ricdon, étoit ſi facile à retenir, qu'il lui ſembla qu'elle ne couroit aucun riſque d'accepter le favorable ſecours de la baguette ; elle ſe faiſoit déjà une joie ſecrète du plaiſir qu'elle auroit à confondre l'orgueil de ſes concurrentes par le beau fil que la baguette alloit filer. Mais cependant, il y avoit encore un chagrin qui l'inquiétoit : elle étoit trop touchée des avantages que lui donnoit ſa beauté, pour conſentir aiſément à en perdre quelques-uns ; & elle s'imaginoit que le mauvais air dont elle ajuſtoit ſa coëffure & ſes habits lui en déroboit beaucoup ; elle enviſageoit donc avec une douleur extrême le déplaiſir de reſter dans le palais toujours ainſi coëffée & habillée de mauvaiſe grâce. La foule de ces penſées ſuſpendit aſſez de temps la réponſe qu'elle vouloit faire à celui qui lui parloit. Enfin, elle lui dit : Seigneur Ricdin-ricdon, j'accepterai la convention que vous voulez

n'avoient pas manqué de lui aller faire des contes de la manière gauche dont la belle fileuſe mettoit les ajuſtemens de demoiſelle. Le prince avoit écouté ſans ſourire tout ce qu'on lui avoit conté ſur ce ſujet ; mais il n'avoit oſé leur marquer combien il etoit perſuadé que Roſanie étoit toujours charmante dans quelque habillement qu'elle fût : car il craignoit trop qu'on ne découvrît les ſentimens qu'il avoit pour cette belle fille.

Dès qu'il l'apperçut, il fut, à ſon ordinaire, enchanté de ſes attraits ; & puis enſuite examinant ſa parure, & voyant qu'elle étoit la mieux entendue du monde, il ſe tourna vers un de ces froids plaiſans, qui l'avoit fatigué il y avoit quelques heures, d'un récit fade, qu'il avoit cru fort comique ; le prince lui fit cent railleries fines & piquantes ſur la calomnie & l'inſipidité de ſon récit ; enſuite il ſalua Roſanie avec autant de politeſſe que ſi elle eût été une perſonne des plus qualifiées de la cour ; & en paſſant auprès d'elle, il lui demanda obligeamment ſi elle avoit vu jouer les eaux ; & comme elle répondit que non, il lui dit qu'il vouloit qu'on les fît jouer pour elle le lendemain. Après avoir fait une profonde révérence, elle ſe retira dans ſon apparte-

ment, ſi tranſportée de joie de la poſſeſſion de la merveilleuſe baguette, que, dans ſes tranſports, elle perdit le ſouvenir du nom de celui de qui elle la tenoit. La joie l'empêcha autant de dormir, qu'avoit fait le chagrin la première nuit qu'elle paſſa dans le palais; & pendant toutes les heures qu'elle devoit donner au ſommeil, elle ne s'occupa que d'idées agréables, qui lui firent beaucoup plus de plaiſir que n'auroient pu faire les rêves les plus flatteurs.

Quand il fut grand jour, elle ſe leva, & ſa baguette, en un inſtant, la ſervit comme auroit fait la femme de chambre favorite de la plus habile coquette. Enſuite elle ſe hâta d'éprouver le don de cette même baguette ſur un petit paquet de lin de la reine, qui, par le pouvoir de ce bois enchanté, devint ſur le champ une livre de fil, tel que le plus beau fil de Flandres. Roſanie, charmée des heureux ſuccès de la baguette, ſerra une partie du fil qu'elle avoit filé, & n'en retint, pour montrer à la reine le ſoir, qu'un peu au-deſſus de ce qu'en auroit pu filer par jour la plus aſſidue & la plus diligente ouvrière qui fût dans le monde. Après avoir été voir jouer les eaux, qui, par les bons ordres qu'avoit donné le prince, allè-

rent mieux qu'elles n'avoient été de long-temps, quand le jour fut fini, elle attendit au paſſage la reine qui devoit aller à la promenade. Lorſque cette princeſſe parut, elle lui dit que ſes crampes & ſes rhumatiſmes l'ayant quittée, elle avoit employé ſa journée, & prenoit la liberté de venir lui préſenter ſon travail. La reine le prit, & le regarda avec empreſſement; mais comme le jour étoit fort baiſſé, & que les appartemens n'étoient point encore éclairés de flambeaux, la reine les fit allumer promptement. Elle fut enchantée de la beauté du fil en queſtion, & s'amuſa ſi long-temps à le conſidérer & à parler de toile, qu'elle laiſſa paſſer l'heure de la promenade, & dit qu'elle n'y vouloit plus aller: ce qui fit encore bien murmurer une partie des dames de la cour contre la belle fileuſe, à qui la reine cependant dit mille choſes gracieuſes, & ordonna de venir le lendemain à ſon lever. Roſanie, après avoir bien dormi toute la nuit, ne manqua pas de s'y rendre exactement, & porta avec elle l'autre partie de la livre de lin qu'elle avoit filée. Madame, dit-elle à la reine en la lui préſentant, comme j'ai vu que mon petit travail a eu le bonheur de vous plaire, & qu'il pourra

peut-être contribuer quelquefois à vous divertir, j'ai passé la nuit à en faire de nouveau pour vous marquer mon zèle. Ah! la pauvre enfant! s'écria la reine en se tournant vers sa dame d'honneur; elle est aussi affectionnée qu'adroite & diligente. Mais, ajouta-t-elle en s'adressant à Rosanie, je ne veux pas, ma fille, que vous fassiez ainsi une coutume de veiller, cela altéreroit trop votre santé, qui paroît si ferme & si brillante. Non, madame, répondit Rosanie, j'aurai l'honneur de beaucoup travailler pour vous sans que cela me fasse mal; j'ai ma santé & mes forces de dix-sept ans; à cet âge-là, rien n'incommode. Je vous supplierai seulement d'avoir la bonté de permettre que je me divertisse quelques heures tous les jours; quand j'aurai cette permission, il ne me coûtera rien de passer les nuits. La reine assura Rosanie, que quand même elle ne mettroit pas un seul moment à veiller, elle prétendoit qu'on lui donnât tous les jours du temps pour se divertir. Après une telle assurance, cette belle fille reprit ainsi: Avant que de vous avoir fait voir, madame, ce que je sais faire avec la quenouille & le fuseau, je n'ai point osé vous informer que je n'ai pas moins de talens

pour tapiſſer, que j'en ai pour filer ; mais aujourd'hui que vous avez vu de mon travail en filerie, je prends la liberté de vous dire, que quand il vous plaira de me faire donner de la laine, de la ſoie & du canevas, je vous ferai toutes ſortes d'ouvrages de tapiſſerie & de petit-point, tels que vous les ſouhaiterez. Vraiment, dit la reine en ſe récriant encore, cette petite fille-là eſt un prodige d'adreſſe. Allez, mon enfant, pourſuivit-elle, allez cueillir des fraiſes dans le jardin fruitier avec mes femmes, tantôt je vous ferai donner tout ce qu'il faut pour faire de la tapiſſerie, & vous y travaillerez demain. J'ai encore, madame, dit Roſanie, une grâce à vous demander : c'eſt que vous ayez la bonté d'ordonner, que lorſque je ſerai renfermée dans un appartement, on m'y laiſſe tranquille & ſolitaire, ſans que perſonne vienne m'y troubler, ni me regarder travailler : la compagnie n'accommode pas quand on travaille avec autant d'application que je le fais. J'approuve votre demande, répondit la reine, & je donnerai ordre qu'on vous laiſſe dans une entière liberté & dans un plein repos.

Enſuite de ce diſcours Roſanie ſe retira, & paſſa la journée à ſe divertir & la nuit à

dormir. Quoiqu'elle eut oublié le nom de l'homme à la baguette, elle ne ſongeoit pas beaucoup à cet oubli: & quand elle y penſoit, c'étoit avec peu d'inquiétude, car elle ne doutoit pas que ce nom ne revînt dans ſa mémoire quand elle prendroit bien de la peine à l'y rappeler; & d'ailleurs, trois mois qu'elle ſe voyoit devant elle pour profiter tranquillement de tous les dons de la baguette, lui paroiſſoient un temps auſſi long, qu'un demi ſiècle paroît à telle autre perſonne.

Cependant, le prince n'étoit plus occupé que de ſon amour: les divertiſſemens qui lui avoient autrefois paru les plus doux ne lui donnoient plus aucun plaiſir; la chaſſe & les ſpectacles lui paroiſſoient des amuſemens inſipides, & il s'ennuyoit par-tout où il ne voyoit pas Roſanie; la voir, lui parler de ſa tendreſſe, la lui prouver par que que grand ſervice, & toucher ſon cœur étoient alors l'objet de tous les ſouhaits de ce jeune prince; néanmoins il n'oſoit s'attacher à ſes pas autant que ſon penchant l'y portoit, de crainte que la cour ne remarquât ſes empreſſemens. Mais malgré les précautions qu'il prenoit, la plupart des vieux courtiſans avoient déjà démêlé ſes véritables ſentimens, ce qui ne contribua pas peu

à attirer à Rosanie, de leur part, beaucoup de complaisance & d'égards. Pour les jeunes gens, ils ne s'imaginèrent point du tout, que le prince fût sensible pour cette jeune beauté, & ils ne pensèrent à elle que comme à une agréable conquête pour eux.

La reine, cependant ordonna à une de ses femmes, nommée Vigilentine, de mener Rosanie par-tout où elle voudroit aller, & de lui servir de mère. Vigilentine fut ravie de cette commission : elle trouvoit Rosanie toute charmante, & se fit un grand plaisir de mettre ses soins à lui apprendre tout ce qu'elle savoit sur la politesse, & à lui inspirer de se bien conduire dans toutes ses démarches; & comme cette femme avoit beaucoup d'esprit & d'usage du monde, en peu de temps elle forma agréablement les manières de Rosanie.

Il y avoit, dans la ville capitale du roi Prud'homme, un jardin public, dans lequel les beautés de la cour & de la ville venoient faire un pompeux étalage de leurs attraits. La galanterie y tenoit ses grands jours; la coquetterie y avoit divers tribunaux. L'on respiroit dans ce jardin un air enflammé, que l'haleine des zéphirs rafraîchissoit peu, & l'on couroit risque d'y être plus entêté des

fleurettes que des fleurs. Vigilentine ne mena Rosanie dans ce lieu orageux, qu'après l'avoir instruite de la manière dont il falloit s'y conduire pour en éviter les écueils : aussi, malgré le bon goût & l'air galant que le secours de la baguette répandoit sur les ajustemens de Rosanie, les leçons de Vigilentine lui firent prendre un extérieur modeste, qui, se mêlant avec ses charmes & son air brillant, la fit paroître une personne toute admirable; & aussi propre à inspirer du respect que de l'amour. Elle fut regardée avec des yeux bien jaloux par quatre ou cinq jeunes beautés à la mode, qui étoient venues de toutes les provinces du royaume dans la capitale, dans le dessein d'y attacher, par de beaux nœuds, la fortune à leurs chars. Sur la foi de leurs attraits, elles s'étoient imaginées, que dès qu'elles paroîtroient dans cette grande ville, tout ce qu'il y avoit d'hommes les plus élevés par leurs richesses & par leur rang, viendroient à l'envi leur offrir leur cœur & leur main. Mais elles avoient été convaincues par une triste expérience, que dans ce royaume-là, comme dans bien d'autres, on étoit plus touché de l'éclat de l'or que de celui de deux beaux yeux. En vain elles s'étoient donné mille

mouvemens pour annoncer leurs charmes de tous côtés avec un bruyant fracas, preſque perſonne n'avoit penſé à elles pour un lien ſolide; & en dépit de tous leurs ſoins, il ne leur reſtoit que la frivole gloire d'être courues par les étrangers, obſédées par les jeunes étourdis, & ſecrettement miſes à prix par les financiers. Le ſeul avantage qu'elles avoient, étoit que le public rendoit juſtice à leur vertu, & étoit perſuadé, comme il étoit vrai, qu'elles ſavoient ſe garantir de tant de pièges dangereux.

Ces belles concurrentes, qui d'ordinaire étoient fort diviſées, ſe réunirent toutes contre Roſanie. L'encens qu'on lui prodiguoit de tous côtés, les acclamations qu'elle faiſoit naître dès qu'elle paroiſſoit en public, les aigrirent étrangement; elles ne pouvoient ſouffrir ſans emportement, qu'une ruſtique bergère vînt leur ravir l'empire de la beauté, que chacune d'elles prétendoit ſeule mériter; mais qu'elles vouloient du moins partager entr'elles. Comme elles avoient chacune un parti, ces divers partis prirent grand ſoin de décrier les charmes de Roſanie dans tous leurs diſcours. L'un lui allongeoit le nez, l'autre lui grandiſſoit la bouche, un autre enfin lui rappetiſſoit

les yeux & lui bruniſſoit le teint; & ils répandirent de tous côtés ces bruits avec tant d'art, que tous ceux qui n'avoient pas vu Roſanie, ou ne l'avoient vue qu'imparfaitement, furent la dupe de leurs fauſſes peintures, & ſe diſoient l'un à l'autre, que cette belle fileuſe de la reine, dont on parloit tant, n'étoit point une beauté ſi merveilleuſe; qu'au contraire, ſon viſage avoit beaucoup de défauts, & qu'il entroit bien de la prévention dans l'admiration qu'on avoit pour elle. Cependant, quelque peine qu'on ſe donnât à établir ces idées, dès que Roſanie paroiſſoit, elle les diſſipoit toutes. Ceux qui l'avoient déjà vue, la regardant avec plus d'attention, la trouvoient plus belle que la première fois qu'ils l'avoient enviſagée; & ceux qui n'en avoient qu'entendu parler, ſe récrioient en la voyant, qu'il y avoit bien de la malice ou du mauvais goût dans les peintures qu'on leur en avoit faites. Vigilentine la mena aux ſpectacles, & la foule qui rempliſſoit le vaſte édifice dans lequel on les donnoit, la combla avec grand bruit de tant d'applaudiſſemens, qu'elle en fut embarraſſée, & même chagrine. Non pas qu'elle fût fâchée qu'on l'admirât: elle étoit de l'humeur dont ſont

preſque toutes les belles, qui ſont toujours avides d'encens; mais c'eſt que Vigilentine lui dit qu'il n'y avoit rien de ſi fatal pour une jeune perſonne, que d'être trop remarquée; & que puiſqu'on la regardoit tant, elle ne la mèneroit que fort rarement aux promenades publiques & aux ſpectacles. Une telle réſolution chagrina fort Roſanie, qui ſe plaiſoit beaucoup dans les lieux où une grande variété d'objets frappoit ſa vue.

Elle eut bientôt ſujet de ſe conſoler de ce petit chagrin par les heureux ſuccès des travaux de ſa baguette. Quoiqu'elle employât preſque tous ſes momens à ſe promener & à ſe divertir, elle trouvoit toujours bien le temps de faire faire par jour, à cette officieuſe baguette, tout le travail de la plus habile ouvrière. Ainſi elle continuoit à faire voir ſouvent à la reine le plus beau fil du monde; & quand huit ou dix jours ſe furent écoulés, depuis qu'on lui avoit donné laine, ſoie & canevas, elle fit voir auſſi à cette princeſſe de la tapiſſerie plus belle & mieux travaillée que celle d'Arachné. La reine, qui avoit pour toutes ces ſortes d'ouvrages une paſſion qui alloit quelquefois juſqu'à l'excès, fut tranſportée à cette vue; elle prodigua à Roſanie ſes louan-

ges & ſes careſſes, & depuis ce jour combla ſans ceſſe cette belle fille de bienfaits & de marques de ſa faveur. Il ſembla même qu'on oublioit l'extrême baſſeſſe de ſa naiſſance, car dans toutes les fêtes qu'on donna à la cour, elle fut placée avec les filles d'honneur de la reine ; & parmi cette troupe, elle ne fut pas de celles qui reçurent les plus petites marques de diſtinction. Toutes ces jeunes perſonnes en étoient fort irritées, excepté une ſeule qu'on nommoit Sirène. Cette Sirène étoit d'une figure très-aimable, & avoit l'ame fort généreuſe ; elle rendoit juſtice à la beauté & à l'adreſſe de Roſanie ; & bien loin de la mépriſer à cauſe de la baſſeſſe de ſa naiſſance, elle diſoit qu'on devoit lui tenir plus de compte de ſa vertu & de ſa douceur, qu'on n'en devoit tenir à une perſonne née d'un ſang illuſtre, qui eſt obligée de n'avoir rien que de noble dans les ſentimens & dans les procédés. Cette équitable fille avoit la voix ſi belle & ſi touchante, & chantoit avec tant d'agrément, qu'un avantage ſi précieux lui avoit fait donner le nom de Sirène. Mais ce qui lui avoit acquis bien des ſuffrages à la cour, c'eſt qu'elle avoit l'humeur auſſi douce que

la voix. Roſanie, qui ſentoit bien les diſpoſitions favorables où elle étoit ſur ſon ſujet, prit pour elle une véritable amitié. Sirène y répondit toujours par des manières toutes gracieuſes & toutes obligeantes, & fit par inclination & avec joie, ce que ſes compagnes ne firent que par politique & avec chagrin. Non-ſeulement les honnêtetés qu'elles étoient obligées d'avoir pour Roſanie leur coûtoient beaucoup, mais encore, ainſi que je l'ai déjà dit, elles étoient au déſeſpoir des honneurs diſtingués qu'elles lui voyoient rendre, & des éloges flatteurs qu'on lui donnoit.

Le prince étoit ravi des égards qu'on avoit pour l'objet de ſon amour, mais la ſatisfaction qu'il en ſentoit, étoit bien troublée par la difficulté qu'il trouvoit à lui parler de ſa tendreſſe. Il étoit parvenu au bonheur de la voir ſouvent ſans qu'on y trouvât à redire, mais il ne pouvoit l'entretenir un ſeul moment en particulier. Il n'étoit permis à qui que ce fût d'entrer dans ſon appartement; & dès qu'elle n'y étoit plus renfermée, Viligentine ne la quittoit jamais d'un pas. C'étoit en vain qu'on donnoit des bals, où d'ordinaire on trouve le moyen de parler à ce qu'on aime.

Comme la pauvre Roſanie ne ſavoit point danſer, car quoiqu'on lui eût donné un maître auſſi-tôt qu'elle avoit été dans le palais, à peine avoit-elle eu déjà aſſez de leçons pour avoir appris à bien faire la révérence. Comme elle ne ſavoit point encore danſer, dis-je, elle étoit obligée de n'être que ſpectatrice, & de reſter dans le gros d'une troupe, où il n'étoit guère poſſible de trouver quelques inſtans propres pour lui conter ſes raiſons. Ce n'étoit pas que le prince, par mille actions galantes & par divers diſcours à mots couverts, n'eût cherché à lui faire entendre la paſſion qu'il avoit pour elle, & qu'il n'eût remarqué par cent petites choſes qu'elle avoit dites, & par encore un plus grand nombre ſur leſquelles elle s'étoit tue, qu'il en avoit été entendu. Mais ce n'étoit pas aſſez pour un amour auſſi vif que le ſien, d'être connu de celle qui l'avoit fait naître, il vouloit ſavoir s'il feroit des impreſſions favorables ſur ſon cœur. Il voyoit, avec un dépit extrême, que juſques ſous les yeux de Vigilentine, beaucoup de gens de la cour & de la ville avoient déjà oſé haſarder des déclarations en forme auprès de Roſanie; il ſavoit même qu'un ambaſ-

ſadeur, oubliant la dignité de ſon caractère, avoit eu la hardieſſe de vouloir tenter ſa vertu par l'offre d'une ſomme prodigieuſe : ce qui avoit irrité au dernier point cette belle fille, en qui l'on ne voyoit jamais, ſur toutes les choſes eſſentielles, que des ſentimens nobles & élevés.

Du reſte, elle étoit fort enfant dans ſes inclinations & dans ſes amuſemens. Elle aimoit avec une paſſion démeſurée les rubans, les chiens & les oiſeaux. La converſation des femmes bien ſérieuſes l'impatientoit en fort peu de temps, & elle ne ſe plaiſoit qu'avec les perſonnes de ſon âge. Si elle aimoit les ſpectacles, ce n'étoit pas pour les ſpectacles mêmes, elle n'étoit touchée que du plaiſir de voir en mouvement un ſi grand nombre de perſonnes raſſemblées. La pauvre fille entendoit peu de choſe aux bons mots ſatiriques d'une comédie, & encore bien moins aux politiques métaphores & aux poëtiques tendreſſes d'une tragédie ; & ſi ce n'eût été le plaiſir de voir & d'être vue, bien loin de s'empreſſer pour aller aux repréſentations des pièces de théâtre, elle auroit préféré à tous les Cinna, les Iphigenie & les Miſantropes de ſon temps, le

piquant

piquant divertiſſement du jeu de Climuſette ou de celui de Colin-Maillard. Néanmoins, quoiqu'elle eût encore, à certains égards, les inclinations ſi enfantines, comme elle étoit naturellement tendre, elle ne laiſſoit pas d'être fort ſenſible aux ardens empreſſemens du prince; mais le penchant qu'elle avoit pour la vertu la faiſoit s'oppoſer à celui qu'elle ſe ſentoit pour un amant ſi aimable. Elle ſe diſoit ſans ceſſe, que l'élévation de ſon rang devoit lui fermer les yeux ſur ſon amour & ſur ſon mérite, puiſque cette élévation étoit un obſtacle invincible, qui les empêcheroit à jamais de pouvoir être unis d'un ſacré lien. Au milieu de toutes ces réflexions, la belle continuoit toujours à faire filer & tapiſſer ſa baguette avec un ſuccès merveilleux, & ne faiſoit pas moins admirer dans tous les temps la bonne grâce de ſa parure. Elle réuſſiſſoit très-bien auſſi à apprendre à danſer, quoiqu'il n'entrât aucun enchantement dans les leçons qu'on lui donnoit de cet art; elle n'y avoit pas d'autre avantage que celui d'être guidée par un bon maître. Mais quoiqu'on lui montrât avec un pareil ſoin à lire & à écrire; elle n'y faiſoit que de bien foi-

bles progrès. Assembler des lettres & tracer des caractères, lui paroissoit des choses fort ennuyeuses, & elle n'avoit pas la force de mettre beaucoup d'application à ce qui ne la divertissoit point.

Cependant, le prince bruloit toujours d'impatience d'entretenir Rosanie de son ardeur, du moins quelques momens sans contrainte. Celle où il se voyoit obligé de vivre, lui donnoit un chagrin qui lui changeoit l'humeur. Il y avoit parmi ses courtisans, des plus assidus, un jeune chevalier fort spirituel, surnommé Bonavis, qui avoit beaucoup de part dans sa faveur: il lui fit confidence de ses désirs; & Bonavis, qui étoit ingénieux, trouva bien vîte le moyen de le servir. Comme il suivoit son maître par-tout, quand le prince se rencontra dans les lieux où étoit Rosanie, Bonavis sut si adroitement occuper Vigilentine en l'entretenant d'affaires qui paroissoient de conséquence pour elle, que le prince eut le loisir de parler long-temps à Rosanie de son amour; il lui en fit des peintures si vives & si tendres, qu'elle en fut fort touchée; mais, quelle que fût la sensibilité de la belle, elle ne laissa pas de lui dire qu'il devoit au plutôt étouffer

cette ardeur, puiſque, malgré tout le mérite dont il étoit partagé, elle n'avoit pas l'ame aſſez baſſe pour ſe réſoudre jamais à être ſa maîtreſſe; & qu'elle n'étoit pas d'une naiſſance à pouvoir devenir ſon épouſe. Le prince lui répondit qu'il n'étoit point nouveau de voir des rois épouſer des bergères, & que perſonne ne voyoit rien d'étrange dans un lien dont l'amour & le mérite ſerroient les nœuds. Roſanie, qui n'entendoit point au théâtre les manières de parler figurées, les entendoit parfaitement bien, quand elles ſortoient de la bouche d'un amant qui lui étoit cher. Le prince l'aſſura tant que ſon amour étoit plus ardent que tous ceux dont on avoit jamais aimé; il lui proteſta ſi bien qu'il renonceroit plutôt mille fois au trône qu'à elle; il lui fit tant de ſermens que, quoiqu'il pût arriver, il n'auroit jamais d'autre épouſe qu'elle, & qu'en attendant, il ne lui offriroit ſes vœux qu'avec le même reſpect qu'il les auroit offerts à la première princeſſe de la terre; enfin, dis-je, il parla d'une manière ſi paſſionnée & ſi naturelle, que la belle ſe laiſſa perſuader que ſon amour étoit ſincère & pur, & permit qu'il l'en entretint

quelquefois, pourvu que ce fût avec le reſpect qu'il lui promettoit, & qu'il fût bien réſolu à lui garder la fidélité qu'il lui avoit jurée. L'amoureux prince lui jura encore de nouveau qu'il ne ſongeroit jamais à plaire qu'à elle, qu'il n'auroit jamais de ſenſibilité que pour elle, & il le lui jura avec les plus terribles ſermens.

Depuis ce jour où les cœurs de ces deux amans furent d'intelligence, leurs yeux le furent parfaitement auſſi, & ſe donnèrent ſouvent de tendres explications de leurs ſentimens ſecrets. Bonavis ſut leur ménager diverſes converſations, mais il ne put pas toujours y réuſſir avec tant d'adreſſe, qu'on ne démêlât quelque choſe de l'attachement du prince. On en avertit en même-temps le roi & la reine: le roi ne s'inquiéta pas beaucoup de cette inclination de ſon fils; qu'il regarda comme un amuſement paſſager; & pour la reine, elle avoit tant de confiance dans la vertu de Roſanie, qu'elle ne craignit rien de fatal d'un tel attachement. Le prince faiſoit tous ſes efforts pour le cacher aux yeux de la cour, mais il n'y réuſſit guère bien: l'amour eſt une de ces paſſions turbulentes

qu'on ne peut cacher que rarement ſous le voile de la diſcrétion.

Dès que les concurrentes de Roſanie furent informées de l'illuſtre conquête qu'elle avoit faite, leur jalouſie & leur haine redoublèrent à ſon égard de plus de la moitié. Mais parmi celles qui ſe livrèrent à de ſi injuſtes ſentimens, il n'y en eut point qui en fût ſi tyranniſée qu'une des filles de la reine, qui aimoit ſecrettement le prince depuis long-temps. Cette fille, qu'on nommoit Penſéemorne, avoit quelque beauté, beaucoup d'ambition, un violent penchant à l'amour, & une ame noire, auſſi vindicative qu'artificieuſe. Tant qu'elle avoit vu le prince indifférent pour toutes les belles, elle s'étoit conſolée de ne point toucher un cœur que perſonne n'avoit le don de rendre ſenſible, & s'étoit flattée que ſi jamais il ſe tournoit du côté de l'amour, il ne manqueroit pas de s'attendrir en ſa faveur : elle comptoit extrêmement ſur la force de ſes charmes ; & de plus, elle avoit fait au prince beaucoup d'avances qu'elle ne pouvoit point ſe réſoudre à croire perdues ; car elle n'ignoroit pas qu'elles avoient été remarquées de celui pour qui elles avoient été faites. Quand

elle vint donc à ſe perſuader que ce prince, qu'elle avoit fait l'objet de tous ſes vœux, n'avoit payé ſes tendres démarches que d'ingratitude, & s'étoit donné à une odieuſe rivale qu'elle haïſſoit déjà plus que la mort, tout ſon amour ſe tourna en fureur, & elle ne s'occupa plus qu'à former les projets d'une barbare vengeance. Pour y parvenir, elle alla trouver une pernicieuſe magicienne, qui étoit fort dans ſes intérêts, mais qui, cependant, n'avoit pas pu réuſſir par les ſecrets de ſon art à la faire aimer de celui qui lui avoit ſu plaire. Malgré vos bonnes intentions, lui dit-elle en l'abordant, vous n'avez pas pu ſervir mon amour, mais je ſais que vous ſerez la maîtreſſe de ſervir aujourd'hui ma vengeance; faites donc périr l'ingrat qui a mépriſé mes feux, & faites périr en même-temps d'une manière terrible l'indigne rivale qu'il m'a préférée. La Magicienne l'aſſura qu'elle entroit comme elle-même dans les ſentimens de ſa vengeance, & lui promit de la ſervir de ſon mieux.

Cependant, le prince, dont la tendreſſe étoit plus contente qu'elle n'avoit été, reprit ſes amuſemens ordinaires. Il alla

chaſſer au fond d'une forêt, dans laquelle, comme cela lui arrivoit très-ſouvent, il s'égara de ſes gens en pourſuivant la bête avec trop d'ardeur. Après l'avoir bleſſée à mort, il ſe trouva inopinément devant la porte d'un palais d'une ſtructure & d'une magnificence admirables : il fut fort ſurpris de voir dans ce lieu déſert un édifice ſi pompeux ; mais ſon étonnement augmenta beaucoup encore, quand il vit ſortir de ce palais une dame d'une grande beauté & magnifiquement vêtue, qui étoit ſuivie de pluſieurs autres dames qui paroiſſoient toutes lui porter un grand reſpect. Cette belle dame l'aborda d'un air gracieux, & lui dit : Prince, ſi vous aimez la gloire, & ſi vous êtes ſenſible aux malheurs des infortunés, pour votre intérêt & le leur, entrez avec moi dans ce palais, & ne refuſez pas de m'y écouter. Sans répondre que par une profonde révérence, le prince lui donna la main, & ils entrèrent tous deux dans un appartement où l'on voyoit briller à l'envi l'or & les pierres précieuſes. Le prince témoigna à la dame l'impatience où il étoit, d'apprendre s'il ne ſeroit point aſſez heureux pour avoir occaſion de lui rendre quelque ſervice, dans les infortunes

dont elle se plaignoit. Après qu'elle l'eut prié de s'asseoir, elle lui parla ainsi :

Vous voyez devant vous, Seigneur, une malheureuse princesse, la plus proche parente & l'héritière d'un roi, maître pendant sa vie d'un fertile royaume voisin, dont un cruel tyran s'est mis en possession depuis plus de quinze années. A cette peinture vous reconnoissez sans doute le royaume de Fiction, dont le barbare Songecreux s'est emparé, après avoir défait & tué le roi Planjoli dans le dernier combat qu'il eut contre cet aimable prince. La reine Riante-image, épouse du roi Planjoli, fut prise prisonnière : elle étoit grosse, e tyran fit mourir l'enfant dont elle accoucha, & retient depuis tant d'années cette pauvre reine captive. J'étois presqu'au berceau quand le roi Planjoli fut détrôné ; & par la mort de ce prince, & par celle de son enfant, je me trouvai l'héritière du royaume de Fiction. Ma mère, qui étoit première princesse du sang, fut assez heureuse pour me soustraire au pouvoir du tyran, & un sage magicien, maître de ce palais, nous donna retraite dans un château solitaire, qui sert souvent d'asile à d'illustres infortunés. Ma mère m'éleva

dans ce lieu avec tous les soins possibles; mais depuis une année que j'ai eu le malheur de perdre cette princesse, le sage magicien a été mon seul appui. Il m'a amenée dans ce superbe palais que vous voyez, où je suis servie avec un éclat digne de mon rang. Mais il a découvert depuis peu par les secrets de son art, que le temps est venu auquel je dois entrer en possession de mon royaume, & punir l'usurpateur, pourvu que je puisse trouver un protecteur né de sang royal, qui emploie pour moi la valeur de son bras, & qui veuille bien prendre mes intérêts à certaines conditions, que ce savant magicien lui proposera. J'ai vu votre portrait, Seigneur, ajouta la princesse inconnue en baissant les yeux, & sur la foi de ce qu'il offre de grand à nos regards, j'ai prié mon sage conducteur de vous faire les propositions dont il s'agit; je me retire pour quelques momens, & il va venir vous entretenir: heureuse! si sans les discours éloquens de ce généreux vieillard, ma vue a su vous disposer un peu à vous intéresser pour mon parti.

Après ces mots, la princesse se retira, & il parut aussi-tôt devant le prince un

vieillard de bonne mine, mais sec & décharné, & qui semblôit plier sous le faix des années; prince, lui dit-il, en le saluant avec un air respectueux, les grandes qualités dont vous êtes partagé m'ont donné une si forte inclination pour vous, que je me trouverai heureux si je puis employer le pouvoir de mon art pour votre bonheur & pour votre gloire. Daignez donc vous laisser guider par moi: la belle princesse que vous venez de voir a pour vous le plus tendre penchant: elle est héritière d'un grand royaume, & il ne tiendra qu'à vous d'unir sa couronne à celle que le ciel vous destine, si vous voulez recevoir les conseils & les dons de Labouréelamboy, c'est ainsi que je m'appelle; voici, continua-t-il, en tirant une bague de son doigt, un anneau qui a le pouvoir de rendre sans cesse victorieux celui qui le porte; eussiez-vous un monde d'ennemis, ils succomberont sous l'effort de votre bras, dès que vous aurez cet anneau: il n'y a point de valeur qui puisse tenir contre lui; & si vous voulez aimer notre princesse, & lui jurer un amour éternel, je vous ferai présent de cet anneau rare: aussi-tôt vous vous mettrez à la tête d'un

puiſſant parti qui s'eſt formé dans le royaume de Fiction contre le tyran Songecreux, vous en triompherez, & puis ajoutant enſuite à ſa défaite cent triomphes nouveaux, vous vous rendrez maître des états d'une foule de rois, & deviendrez un des plus grands conquérans qui ait jamais été ſur la terre. Le prince avoit écouté ce diſcours avec un étonnement extrême; mais dès qu'il vit que le magicien avoit ceſſé de parler, & qu'il attendoit ſa réponſe, ſans héſiter un ſeul moment, il lui dit: je ne puis plus offrir de l'amour à aucune dame, mon cœur & ma foi ſont engagés à une charmante perſonne, que j'aimerai juſqu'à mon dernier ſoupir; mais quand même je ſerois en état d'offrir ma tendreſſe à la belle princeſſe que je viens de voir, je lui préſenterois mes vœux, & volerois contre ſes ennemis ſans vouloir accepter votre anneau: j'aime la gloire, & celle que donne le triomphe des armes, me paroît la plus touchante de toutes. Je la chercherai avec empreſſement auſſi-tôt qu'il me ſera poſſible, mais je ne veux jamais devoir la victoire qu'à mon courage & à la force de mon bras, & je me garderai bien d'accepter le ſecours d'un

pouvoir surnaturel. Vous êtes bien délicat, Seigneur, repartit Labouréelamboy ; je connois beaucoup de princes & de généraux d'armée qui ont cherché avec bien des soins ce que vous refusez ; mais si vous dédaignez les secours de mon art, du moins ne mépriſez pas les conseils de mon expérience : il y a si long-temps que je vis, que je semble avoir acquis quelque droit d'en donner aux personnes de votre âge. Souffrez donc que je vous dise que le vain scrupule du serment que vous avez fait à une autre beauté, ne doit pas vous empêcher d'offrir votre cœur à l'héritière du royaume de Fiction : cette princesse a un puissant parti dans ses états, vous n'avez qu'à vous mettre à la tête de ce parti, & il est sûr que sans le secours de la bague que vous refusez, vous ne laisserez pas de triompher du tyran. Après sa chûte, vous épouserez la princesse, & par ce mariage vous acquérerez une couronne que vous joindrez un jour à celle qui vous regarde ; d'ailleurs, vous ferez une action de générosité en faveur d'une princesse aimable, qui a pour vous l'ardeur la plus vive & la plus tendre. Le prince répondoit toujours que son cœur & sa foi n'é-

tant plus à lui, il n'en pouvoit plus disposer, mais il fut bien surpris quand il vit rentrer la princesse toute couverte de larmes, qui vint avec précipitation se jeter à ses genoux, en lui disant: ah! seigneur! si mes foibles attraits ne vous peuvent toucher, soyez sensible à mes malheurs & à ma tendresse, je mourrai si vous continuez de mépriser les ardens témoignages que je vous en donne.

Le prince étoit dans une confusion & dans un embarras extrêmes; il avoit été à genoux aussi-tôt que la princesse; mais quand il l'eut relevée, & qu'il se fut relevé aussi, il gardoit un silence inquiet en la regardant; il lui voyoit un visage brillant d'attraits, sur lequel néanmoins la douleur étoit peinte; il s'accusoit de barbarie en secret, de ne répondre que par des froideurs aux vœux d'une personne si charmante. D'un autre côté, le tendre amour & les sacrés sermens qui l'engageoient à Rosanie se présentoient vivement à son imagination, & ne lui pouvoient permettre la moindre étincelle de feu pour un autre objet. Il prit donc le parti que lui inspiroient son inclination & sa bonne foi; & il crut qu'en même

temps il pourroit ſatisfaire la généroſité & la politeſſe. Une beauté, dit-il, telle qu'eſt la vôtre, madame, mérite un amour ſans partage & un cœur tout entier; le mien n'eſt plus en ma puiſſance; les nœuds les plus forts & la foi de mes ſermens l'ont attaché pour jamais à un objet digne de toute ma tendreſſe. Mais, madame, ſi je ne puis vous donner mon cœur, je vous conſacrerai le plus profond reſpect, & je deſtinerai pour vous tous les efforts de mon bras. Allons, madame, partons; je ſerai ravi d'aller ſeconder le zèle de vos fidelles ſujets, & je verſerai mon ſang avec joie pour terraſſer l'uſurpateur de votre couronne. Je t'en quitte, ingrat, s'écria la princeſſe avec emportement: je n'ai que faire de tes ſervices ſi tu me refuſes ton cœur; ce n'eſt qu'à ce cœur ſeul que j'aſpire; hélas! mon amour, ma colère..... Comme elle prononçoit ces mots, on vit paroître ſubitement dans la chambre un jeune enfant d'une beauté éblouiſſante: il portoit dans ſa main une eſpèce de ſceptre d'or, dont il frappa la princeſſe & le magicien, qui à l'inſtant ſe mirent à fuir avec des hurlemens terribles. Il frappa auſſi les murailles de la chambre, & au moment même tout

le palais disparut, & le prince se trouva dans le milieu de la forêt, entouré d'arbres, & n'ayant que ce charmant enfant auprès de lui. Prince, lui dit-il, je viens de dissiper la fatale illusion qui offusquoit tes sens, pour te récompenser de la généreuse fidélité que tu viens de faire voir à garder tes sermens. Si le ciel punit sévèrement les parjures, il n'est pas moins exact à récompenser la bonne foi. Celle que tu viens de témoigner envers Rosanie t'a fait mériter des grâces célestes. Saches que cet objet qui vient de paroître à tes yeux une belle princesse, est un démon revêtu d'un corps fantastique par les conjurations d'une perfide magicienne qui veut te perdre. Cet esprit de ténèbres, déguisé en princesse, a mal pris ses mesures en se disant héritière du royaume de Fiction. Le roi Planjoli n'avoit aucune parente qui ne soit à présent dans la vieillesse; mais il a laissé un enfant qu'on te fera connoître quelque jour. Pour cette figure qui t'a paru ici vieillard, c'est un démon, ainsi que la prétendue princesse. Si ton cœur, séduit par la beauté de l'une & par les flatteuses promesses de l'autre, avoit violé les sermens que tu as fait à l'objet de ta tendresse, ces cruels démons se

ſeroient auſſi-tôt emparés de toi, & tu ſerois reſté aſſujetti à leur pouvoir juſqu'à la fin des ſiècles. Mais, puiſque tu as généreuſement triomphé de toutes leurs attaques, pour le prix de ta victoire & pour couronner ta bonne foi, le ciel veut t'affranchir pour jamais de leurs pièges. Tiens, amant ſincère, continua l'aimable enfant, en préſentant une bague au prince, voilà un anneau qui eſt abſolument le contraſte de celui que vouloit te donner tout-à-l'heure l'eſprit ſéducteur : c'étoit l'anneau de menſonge, & celui que tu vois eſt l'anneau de vérité : porte-le toujours, il empêchera que les dangereuſes illuſions de l'enfer n'aient jamais aucun pouvoir ſur toi, & tu verras les magiciens & les démons faire leurs noires opérations, ſans qu'ils s'apperçoivent jamais que tu les vois. Après ces mots, avec une action toute gracieuſe, le charmant enfant mit l'anneau au doigt du prince, & puis diſparut. Le prince avoit toujours été dans une ſi grande ſurpriſe, qu'il n'avoit pu trouver l'uſage de la voix, & il n'avoit témoigné ſes ſentimens à cet enfant qui lui avoit paru divin, que par des ſignes de reſpect & de reconnoiſſance. Enfin, ſon départ le laiſſant un peu plus à lui-même, il ren-

dit grâces au ciel, avec beaucoup d'ardeur, d'avoir évité les affreux périls qui l'avoient menacé cette journée. Enſuite il ſe mit à marcher, & ſonna du cor pour retrouver ſes gens, qu'il retrouva en effet. Quand il fut de retour au palais, les charmes de la préſence de Roſanie, & l'innocente tendreſſe qu'il démêloit dans ſes beaux yeux, lui firent oublier tous les mouvemens inquiets qui l'avoient agité dans ſa chaſſe.

Cependant, Penſéemorne & la magicienne ſa confidente étoient au déſeſpoir d'avoir manqué leur vengeance. Elles avoient beaucoup compté ſur le palais de la forêt ſolitaire : car c'étoit effectivement une production de leur malice ; elles avoient beaucoup compté, dis-je, ſur ce palais enchanté, & voyoient avec une douleur mortelle le prince échappé de leurs filets. Penſéemorne, irritée du foible pouvoir de l'art magique, ſe réſolut de ſe venger par des moyens humains, les plus pernicieux que l'artifice & la perfidie pût inſpirer. Comme elle avoit des eſpions auprès de Roſanie, & auprès de tous ceux qui prenoient intérêt à cette belle fille, elle ſut que l'ambaſſadeur qui lui avoit fait des offres, qui, l'avoient ſi fort offenſée, étoit plus amoureux d'elle que

jamais ; elle ſut même qu'il ne gardoit plus de ménagement dans ſa paſſion, & qu'il étoit capable de lui ſacrifier les plus grands intérêts de ſa fortune.

En effet, ce miniſtre étant convaincu qu'il étoit impoſſible de parvenir à la poſſeſſion de Roſanie que par le mariage, ſe réſolut à l'épouſer. Après lui avoir demandé pardon des vues offenſantes qu'il avoit eues d'abord pour elle, il lui offrit ſa main, en l'aſſurant que le petit chagrin qu'elle pourroit avoir d'aller paſſer ſa vie dans un pays étranger, ſeroit entièrement adouci par l'éclat du rang, & par la complaiſance ſans bornes que ſon époux auroit éternellement pour elle. Roſanie dit à l'ambaſſadeur, qu'elle lui étoit fort obligée de l'honneur qu'il lui vouloit faire en l'épouſant ; mais que, cependant, elle le remercioit de cet honneur, ne pouvant pas ſe réſoudre à s'éloigner pour jamais de la reine ſa maîtreſſe, à qui elle étoit attachée par un zèle ſi ardent, & dont elle étoit traitée avec tant de bonté. L'ambaſſadeur, qui étoit violent, eut une colère extrême de cette réponſe : néanmoins il diſſimula ſa fureur & ſe contenta de prendre la réſolution de ſatisfaire ſon amour à quelque prix que ce pût être.

Comme le roi Richard étoit en cet endroit de ſon récit, on vint dire à Blondel que le concierge le demandoit : il fallut que ce généreux favori quittât l'entretien du vainqueur de Syrie, pour aller recevoir les ordres d'un vil geolier. Il lui dit, d'un air empreſſé, que l'empereur étoit à Lints, & que la princeſſe Sophie, ſœur de ce prince, s'étant venue promener dans le bois proche d'eux, avoit entendu parler de ſa voix aux habitans du village, qui lui avoient été porter des fruits, & qu'elle ſouhaitoit de l'entendre chanter. Blondel alla trouver cette princeſſe, & ſe préſenta devant elle d'un air reſpectueux & aſſuré tout-à-la-fois.

Si elle fut ſurpriſe de voir ſi bien fait un homme de la ſorte dont elle le croyoit, elle le fut encore davantage de l'entendre s'exprimer avec tant d'eſprit & de politeſſe ; car il parloit auſſi-bien le langage (1) teutonique, qu'il parloit la langue romance, qui étoit la langue françoiſe de ce temps là.

(1) Le langage teutonique étoit en ce ſiècle-là le langage qu'on parloit en Allemagne.

Il chanta à la princeſſe Sophie une chanſon dont il avoit fait les paroles. Ces paroles, qui étoient en langue romance, que la princeſſe entendoit bien, étoient telles pour le ſens :

Si l'amour ne livroit aux mêmes aventures
Les ſincères amans & les amans parjures,
Si ce redoutable vainqueur
Savoit récompenſer la conſtance d'un cœur;
Dans mille doux plaiſirs je paſſerois ma vie;
Mais la pitié chez lui, pour toujours endormie,
Fait qu'il ne veut point me guérir,
Ni me laiſſer mourir.

La princeſſe Sophie fut extrêmement contente de la voix & de la manière de chanter de Blondel. Elle lui donna bien des louanges; mais elle lui en auroit donné, ſans doute, encore beaucoup plus, ſi elle avoit ſu que les vers & l'air qu'il avoit chantés étoient de ſa compoſition. Elle chercha à l'engager à venir à la cour impériale par des promeſſes obligeantes; mais quoiqu'il trouvât cette princeſſe fort belle & fort gracieuſe, il la remercia de la protection qu'elle lui offroit dans cette cour; & parut à Sophie ſi indolent ſur la fortune, que comme on avoit dit à cette princeſſe que le concierge avoit une aſſez jolie fille, elle crut

que Blondel en étoit amoureux ; & s'imagina que l'entêtement dont il étoit plein lui faiſoit négliger une occaſion que d'autres que lui auroient cherchée avec empreſſement. La princeſſe reprit le chemin de Lints ſans faire de plus longues réflexions, & Blondel s'en retourna à la tour, où il ne fut pas long-temps ſans informer le roi de ſon entretien avec la princeſſe Sophie ; & puis, dès la première fois qu'il en trouva la commodité, il pria ce prince de vouloir bien ſatisfaire la forte envie qu'il avoit d'apprendre le reſte des aventures de Roſanie. Le roi lui dit en ſouriant, que l'occupation de faire des contes & d'en écouter étoit bien pardonnable à des gens dont la vie étoit auſſi ſtérile de plaiſirs qu'étoit la leur. Après ces mots, ce prince, dont la politeſſe égaloit la valeur, reprit ainſi le récit de ſon conte :

SUITE DU CONTE DE RICDIN-RICDON.

QUAND Penſéemorne ſut le refus que Roſanie avoit fait d'un mariage qui paroiſſoit ſi avantageux pour une perſonne de ſa condition, elle entra dans une rage qu'il ſeroit difficile de décrire : comment, s'écria-t-elle, cette audacieuſe payſanne trouve donc que ce n'eſt pas encore aſſez pour elle, qu'un ſeigneur, jeune, bien fait, & auſſi conſidérable qu'eſt l'ambaſſadeur ; à ce que je vois, c'eſt au trône qu'elle en veut, & il ne lui faut pas moins que des amans qui doivent porter des couronnes ; ah ! vraiment, je ſaurai bien rabaiſſer les vues de ſon inſolent orgueil. Pleine de cette idée, elle fit agir le confident de l'ambaſſadeur, qui étoit tout à elle. Ce confident inſpira à ſon maître le deſſein d'enlever Roſanie ; & ce maître forcené d'amour & de dépit, applaudit tout d'un coup à ce téméraire projet. Son ambaſſade finiſſoit : en quittant les états du

roi Prud'homme, il ſentoit qu'il ſeroit ravi d'en emporter cette belle proie. Il ne ſongea plus qu'à prendre toutes les meſures néceſſaires pour y réuſſir: il prit le temps que le roi & le prince étoient allés à une maiſon de plaiſance faire un voyage, dont la reine n'avoit point été, à cauſe de quelque indiſpoſition. Le palais étoit donc beaucoup moins rempli qu'à l'ordinaire. Un ſoir que Roſanie revenoit de prendre l'air avec Vigilentine dans le jardin public, dont nous avons parlé, comme elle rentroit dans le palais par les cours des cuiſines, quatre hommes maſqués ſaiſirent bruſquement Roſanie; & l'entraînant par une porte dérobée contre laquelle elle étoit, elle ſe trouva tout d'un coup dans une rue déſerte, où, malgré ſes cris & ſa réſiſtance, on la fit monter dans un chariot, qui courut enſuite avec une auſſi grande vîteſſe que s'il eût volé. Après qu'il eut ainſi couru quelque temps, eſcorté d'un bon nombre de cavaliers, il s'arrêta, & on y mit des relais. Alors la triſte Roſanie qui ſe déſeſpéroit, vit monter dans le chariot l'audacieux ambaſſadeur, auteur de ſon enlèvement. A cette vue elle redoubla ſes cris & ſes larmes; ne vous affligez pas, madame, lui dit-il, je ſuis bien éloigné d'a-

voir deſſein de vous faire aucun outrage : je ne veux vous conduire en mon pays que pour vous faire un ſort agréable, & vous donner un rang digne de vous en vous épouſant. Ah ! ſeigneur, s'écria Roſanie, avec une voix entrecoupée de ſanglots, telles que puiſſent être vos intentions, elles ceſſent d'être légitimes dès que vous employez la violence pour les accomplir. Au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, daignez me remener auprès de la reine ma maîtreſſe : l'obligation que je vous en aurai me donnera ſans doute plus de ſenſibilité pour vos déſirs que je n'en ai eu juſqu'à préſent, & me déterminera à quitter ma reine pour aller paſſer mes jours avec vous ; mais ſi je ne reviens point, que penſera de moi cette grande princeſſe ? Hélas ! elle croira que j'ai conſenti, ſans ſon aveu, à diſpoſer de mon deſtin. Au nom de dieu, ſeigneur, permettez que j'aille détruire ce ſoupçon dans ſon eſprit. Non, non, ingrate, répondit l'ambaſſadeur, je ne vous laiſſerai point ſortir de mes mains ; je vois votre artifice ; ſi vous en étiez une fois dehors, vous vous mocqueriez encore de mon amour ; après avoir eu tant de peine à me rendre le maître de mon bonheur, je

n'ai

n'ai garde de le laiſſer échapper. Perfide! répliqua Roſanie, puiſque tu as ſi peu d'égard pour mes prières, je ne m'abaiſſerai pas davantage à t'en faire; mais j'eſpère que le ciel prendra ma défenſe: je me flatte qu'il me tirera de tes indignes mains, & qu'il ne laiſſera pas ta trahiſon impunie.

Pendant qu'ils faiſoient de ſemblables diſcours, le chariot couroit toujours avec une vîteſſe inconcevable; mais le charton étoit ſi occupé à le conduire rapidement, qu'il s'égara de la route que ſon maître lui avoit ordonné de prendre: il s'en apperçut, & voulut ſe remettre en voie; mais lorſqu'il commençoit à s'y employer avec application, le chariot rompit, & jeta Roſanie dans le milieu du chemin proche d'un bois de haute-futaie. Comme elle ne ſe ſentit point bleſſée, loin d'être effrayée de cet accident, elle en conçut un favorable augure. Cependant l'ambaſſadeur juroit avec un emportement terrible contre ſon écuyer, ſon charton, & tout le reſte de ſes gens, qui, tous étoient deſcendus de cheval pour tâcher de relever le chariot, & le remettre en train d'aller, tandis que Roſanie, dont tout cet embarras redoubloit le courage, faiſoit des cris de toute ſa force pour atti-

rer quelques paſſans à ſon ſecours : elle auroit bien voulu s'enfuir, mais il lui étoit impoſſible. L'ambaſſadeur avoit ordonné à un de ces domeſtiques de la tenir par le bras : elle trembloit donc que ſes cris ne fuſſent pouſſés en vain ; & flottant entre l'eſpérance & la crainte, elle regardoit ſans ceſſe à la clarté de la lune, qui étoit fort brillante cette nuit-là, ſi elle ne verroit point paroître quelqu'un. Elle ne fut pas long-temps ſans voir ſortir trois hommes du bois ; ſeigneurs, leur cria-t-elle à haute voix, dès qu'elle les vit paroître, daignez donner du ſecours à une malheureuſe fille qu'on enlève malgré elle. Auſſitôt les trois inconnus mirent l'épée à la main, & vinrent fondre ſur l'ambaſſadeur & ſes gens, qui n'eurent pas le temps de remonter à cheval. Tous les coups que portoient ces trois inconnus étoient autant de coups mortels : un d'eux ſur-tout ſe faiſoit remarquer par une valeur & une adreſſe ſans égale : il donna la mort au confident & à deux autres des gens de l'ambaſſadeur, qui, tranſporté de rage, vint à ſon tour fondre ſur lui comme un lion furieux : le brave inconnu le reçut avec la même vigueur que s'il avoit commencé le combat, & quoiqu'il eut une bleſſure à

l'épaule gauche, il porta un coup ſi terrible à l'ambaſſadeur, qu'il l'étendit ſans vie à ſes pieds. Dès que les gens de ce miniſtre virent leur maître mort, ils prirent tous la fuite : alors le vaillant inconnu s'approcha de Roſanie, qui étoit glacée d'effroi, & frémiſſoit d'horreur de voir tant de ſang couler à ſon ſujet : vous êtes libre, belle fille, lui cria-t-il, vos raviſſeurs ſont diſſipés. Au ſon de cette voix, Roſanie fut ſaiſie tout-à-coup du tranſport de joie le plus vif qu'on puiſſe ſentir ; car elle reconnut ſon cher prince en la perſonne de ſon libérateur. On ne peut s'imaginer tout ce que ces deux amans ſe dirent de tendre : le prince étoit enchanté d'avoir ſecouru ſi heureuſement l'objet de ſon amour ; & Roſanie ne pouvoit ceſſer de donner des louanges à ſon illuſtre défenſeur. Des deux hommes qui étoient avec lui, l'un étoit ſon fidelle Bonavis, & l'autre un gentilhomme de ſa maiſon, qui avoit auſſi beaucoup de part dans ſa confiance ; ainſi ni lui ni Roſanie ne ſe contraignirent point devant eux. On banda la bleſſure du prince, qui par bonheur ne ſe trouva qu'une légère contuſion. Quand cet amant, auſſi brave que tendre, reconnut l'ambaſſadeur, il eut d'abord de la dou-

leur d'avoir donné la mort à un homme dont la perſonne devoit avoir des droits ſacrés, à cauſe du titre dont il étoit caractériſé; mais lorſqu'il fit réflexion que cet indigne miniſtre avoit dérogé par un rapt odieux à tous les privilèges de ſon caractère, il s'applaudit au contraire, de ce qu'il avoit été choiſi du ciel pour le punir d'avoir ſi audacieuſement violé le droit des gens dans les états, & même juſques dans le palais d'un roi, dont il avoit été traité avec tant de généroſité & de conſidération.

Le prince, cependant, quoiqu'incommodé de ſa bleſſure, aida lui-même à marcher à l'aimable Roſanie, pour la conduire au château de plaiſance du roi ſon père, qui étoit au bout du bois de haute-futaie dont il étoit ſorti. En marchant elle lui fit en détail le récit de ſon enlèvement; & il conta à ſon tour à cette belle fille, qu'accablé du chagrin que lui cauſoit ſon abſence, & jugeant bien qu'il ne pourroit dormir, il avoit réſolu de paſſer la plus grande partie de la nuit à prendre le frais dans le bois, en s'entretenant d'elle avec les deux hommes qu'elle voyoit. Le prince avoit à peine remis Roſanie entre les mains des deux dames du château,

qu'on lui vint dire qu'un gentilhomme de la reine ſa mère, qu'elle avoit envoyé en poſte, demandoit à lui parler. Ce gentilhomme lui annonça qu'on avoit enlevé Roſanie dans le palais, & preſque ſous les yeux de la reine; & que cette princeſſe, irritée & chagrine au dernier point de l'inſolence de ce rapt, envoyoit au plutôt en donner avis au roi & à lui, afin qu'ils priſſent des meſures pour faire arrêter le raviſſeur & le punir, quoiqu'elle eût déjà donné là-deſſus les meilleurs ordres qu'il lui avoit été poſſible. Le prince chargea le gentil-homme de s'en retourner tout-à-l'heure, & de faire à la reine le récit de l'heureux haſard par lequel il avoit ſauvé Roſanie, & puni ſon raviſſeur.

Dès le lendemain, le roi voulut qu'on s'en retournât à la ville capitale, & qu'on ramenât la belle fileuſe à la reine. Cette aimable fille en fut reçue avec tant de bonté & de marques de bienveillance, que l'envieuſe Penſéemorne fut prête à en expirer de rage: mais ce qui mettoit encore le comble à ſon déſeſpoir, c'étoit de voir que ſa rivale ne devoit qu'au vaillant ſecours du prince le bonheur d'avoir évité l'enlèvement; mais quoiqu'elle vît bien par divers ſignes

éclatans, que le ciel s'oppoſoit à ſa vengeance, elle n'en perſévéra pas moins dans le deſſein de la ſatisfaire, & prit de nouvelles meſures pour y réuſſir.

Cependant, malgré la joie qu'avoit Roſanie d'avoir été délivrée de ſon raviſſeur par un amant chéri, qui s'étoit couvert de gloire, elle étoit agitée d'une inquiétude ſecrête qu'elle avoit peine à cacher. Sirène, qui lui témoignoit toujours de plus en plus une amitié tendre, s'apperçut de ſon agitation & lui en demanda le ſujet; mais elle ne voulut jamais le lui confier. Elle n'avoit pas tort d'avoir de la réſerve à cet égard; ſon chagrin étoit cauſé par l'infidélité de ſa mémoire; elle ſentoit que le terme que l'homme à la baguette avoit preſcrit pour venir reprendre ce bois précieux, approchoit de jour en jour, & le nom bizarre de cet homme ne lui revenoit point dans l'eſprit. En vain depuis quelque temps elle faiſoit mille efforts pour le trouver, c'étoit toujours inutilement. Cependant, elle voyoit que ſi elle ne retrouvoit point ce nom fatal, une parole inviolable l'obligeoit à ſuivre le donneur de baguette où il voudroit la mener: & ſon enlèvement lui avoit fait ſentir plus que

jamais la douleur mortelle qu'elle auroit d'être ſéparée pour toujours du prince.

Quelque mal qu'elle formât les caractères de l'écriture, elle voulut voir s'ils ne pourroient point lui aider à retrouver ce nom ſi ardemment déſiré. Elle ſe tourmenta donc tant, avec toute l'application dont elle étoit capable, & écrivit *Racdon*, puis *Ricordon*, & enfin *Ringaudon*. Mais ſi, dans de certains momens, elle avoit de la joie de croire qu'elle étoit toute prête à trouver le nom dont elle avoit beſoin, dans d'autres inſtans, elle étoit au déſeſpoir d'être convaincue que c'étoit bien vainement que ceux qui ſe préſentoient à ſa mémoire, ſembloient en approcher, puiſqu'enfin ils ne contribuoient point à lui rappeler une idée sûre du véritable. Laſſe de travailler ſa mémoire avec ſi peu de ſuccès, elle abandonna le ſecours de l'écriture, & ſe replongea dans ſes triſtes rêveries.

Penſéemorne prétendoit lui donner bientôt ſujet d'en avoir de plus douloureuſes. Cette cruelle perſonne, outrée de ce que le prince, non-ſeulement avoit évité ſa vengeance, mais encore l'avoit faite éviter à Roſanie, vouloit aſſouvir ſa fureur

par la mort de ce jeune héros. Comme cette fille perfide avoit de la beauté, de la naiſſance & des richeſſes aſſez conſidérables, elle avoit beaucoup d'amans; mais la plupart étoient gens ſans titre, ſans bien, ſans conduite, & dont le caractère étoit encore plus mauvais que la fortune. Parmi ces amans ruinés & fourbes, Penſéemorne en choiſit trois, à qui elle dit à chacun en particulier: Je vous rendrai maître de ma perſonne & de mon bien en vous épouſant, dès que vous m'aurez rendu un ſervice que je veux de vous; le prince m'a offenſée, & je ne puis appaiſer ma colère que par ſa mort; il faut donc que vous obſerviez ſes pas, & que vous lui ôtiez la vie dans quelques-uns de ces momens où il s'égare à la chaſſe; deux de mes amis ſont diſpoſés à vous accompagner pour vous ſeconder; je vous donnerai à tous trois des épées enchantées, dont me fera préſent une ſavante magicienne de mes amies. Par le pouvoir de ſon art, elle fera en ſorte que vous bleſſerez toujours & ne ſerez point bleſſés; & par le même pouvoir, elle empêchera qu'on ne découvre jamais que ce ſera vous qui aurez tué le prince. Penſée-

morne ayant tenu ce discours séparément à chacun des trois amans dont on a parlé, il n'y eut aucun de ces scélérats qui refusât son horrible proposition. Elle leur donna effectivement des épées sur lesquelles la magicienne avoit marmoté quelques mots du grimoire, & tous trois se préparèrent à exécuter le détestable assassinat qu'elle leur demandoit. Depuis que le prince s'étoit échappé des pièges qui lui avoient été tendus dans le palais enchanté, Penséemorne n'osoit plus compter avec sûreté sur le pouvoir de l'art magique; aussi, dans le perfide projet qu'elle avoit conduit, elle ne s'étoit confiée que médiocrement au secours de cet art; mais elle étoit persuadée que sans aucun pouvoir surnaturel, il étoit facile que trois hommes bien armés ôtassent la vie à un seul qu'ils attaqueroient à leur avantage. Elle n'avoit donc eu recours à la magicienne que par un surcroît de précaution, ne doutant pas que, sans armes enchantées, il ne fût aisé à ses trois amans de faire périr le prince sous leurs coups.

Cependant, le roi pour quelques raisons particulieres, fit un voyage à sa maison de campagne sans la reine ni le prince;

& ce jeune amant, entièrement guéri de ſa bleſſure, & fort en peine de l'inquiétude qu'on remarquoit dans Roſanie, s'en fut à la chaſſe pour diſſiper le chagrin que celui de ſa belle lui donnoit. Plus occupé de ſes rêveries que du ſoin de pourſuivre la bête, il s'écarta de ſes gens, & s'égara ſi bien d'eux, en rêvant toujours, que la nuit le ſurprit avant qu'il pût en être retrouvé. Paſſant dans un lieu fort déſert, auprès d'un vieux palais ruiné, & qui ſembloit inhabitable, il remarqua qu'il y avoit beaucoup de lumières dans ce palais. Il s'approcha vers les fenêtres des ſalles, qui étoient toutes ouvertes & toutes rompues, & regarda au travers des arbres qui les environnoient. Il vit, à la lueur d'une clarté toute violette, pluſieurs perſonnes d'une figure affreuſe & d'un habillement bizarre. Il y avoit au milieu d'elles une eſpèce d'homme ſec & baſané, qui avoit le regard farouche & la phyſionomie effrayante ; il paroiſſoit cependant dans une grande gaieté, & faiſoit des ſauts & des bonds avec une agileté inconcevable. Le prince ſentit un ſecret frémiſſement à la vue de ces objets effroyables, & ne douta guères qu'il n'y

eût là des habitans de l'enfer : mais ſe ſouvenant qu'il avoit ſur lui l'anneau de vérité, il ne redouta point leur odieux pouvoir. Il y avoit dans cette troupe une femme qui faiſoit de grandes ſupplications à cette figure d'homme affreux, qui étoit dans le milieu : non, dit-il, ma puiſſance ne s'étend point ſur lui : un eſprit céleſte, mon ennemi juré, le défend contre moi & m'a fait éprouver encore depuis peu que, dans mes entrepriſes, je ne ſuis pas heureux ſous le nom de Labouréelamboy. Mon autre nom m'eſt bien autrement favorable ; j'ai déjà acquis un grand nombre de jeunes beautés ſous ce nom, & j'eſpère que demain à l'heure qu'il eſt, j'en acquiérerai encore une qui en vaut beaucoup d'autres. Après ces mots, cet homme épouvantable ſe mit à recommencer ſes ſauts, en chantant cette chanſon d'une voix terrible :

Si jeune & tendre femelle,
N'aimant qu'enfantins ébats,
Avoit mis dans ſa cervelle,
Que Ricdin-Ricdon je m'appelle ;
Point ne viendroit dans mes lacs ;
Mais ſera pour moi la belle
Car un tel nom ne ſait pas.

Après que ce démon, car effectivement c'en étoit un, eut chanté cette belle chanson, il reprit ainſi, en s'adreſſant à la femme qui lui avoit parlé : Comme les hommes ont une éducation plus cultivée que les femmes, nous avons ordinairement plus de peine à les ſéduire, que nous n'en avons à duper le ſexe crédule, à moins que nous ne nous ſervions des perſonnes de ce ſexe pour faire tomber les hommes dans nos pièges; comme auſſi, d'un autre côté, ce ſont ſouvent les hommes qui ſont cauſe que les femmes donnent dans nos filets. J'ai acquis moi ſeul plus de jeunes filles par l'envie qu'elles ont de paroître belles & de ſavoir bien ſe parer, que vingt de mes camarades n'en ont acquis à eux tous par cent autres différens moyens; & la violente paſſion qui leur fait chercher avec tant d'acharnement à s'acquérir de la beauté & de la bonne grâce, ne naît que de l'envie démeſurée qu'elles ont de charmer les hommes. C'eſt pourquoi j'ai dit que ce ſont fort ſouvent les hommes qui ſont cauſe que les femmes deviennent notre partage. Par exemple, continua le hideux harangueur, en s'adreſſant toujours à la même

femme, il eſt sûr que votre bonne amie ne nous échappera pas. Hé bien ! n'eſt-ce pas la fureur outrée qu'elle a eue de vouloir plaire à un homme, qui la rendra notre proie ? Mais qui auroit cru que ce jeune prince qui l'avoit charmée, rendroit ſans effet toutes les batteries que nous avons dreſſées contre lui ? Cependant, rien n'a jamais pu l'engager à rompre les ſermens de fidélité qu'il avoit fait à ſa maîtreſſe ; & il n'a jamais pu être tenté d'une valeur & d'une gloire dues à l'art magique ; & ces deux efforts de vertu lui ont acquis un défenſeur qui rend à préſent contre lui tout le pouvoir de l'enfer inutile. Ainſi, c'eſt en vain que vous implorez aujourd'hui mon ſecours pour le faire périr ; ni vous, ni moi, ne ſaurions plus lui nuire ; toutes choſes à ſon égard iront naturellement.

Par ces diſcours, le prince comprit clairement que celui qu'il entendoit étoit le démon qui lui avoit parlé ſous la figure d'un vieillard, & il ne douta point non plus que la femme ne fût la magicienne, dont le céleſte enfant de qui il tenoit l'anneau de vérité lui avoit appris les pernicieux projets. Il fut tenté, pendant quel-

ques momens, d'aller à l'heure même punir cette perfide & les autres ſcélérats qu'il croyoit dans ce lieu avec elle; mais il ne reſta guère dans ce deſſein, jugeant tous ces miſérables indignes de ſa vengeance. Il ſongea donc à s'éloigner de leur odieuſe troupe pour tâcher de rejoindre ſes gens; ou du moins à retrouver la route pour s'en retourner.

Il n'y avoit pas long-temps qu'il marchoit, lorſqu'il fut attaqué bruſquement par trois hommes, qui ſortirent tout-à-coup d'un boſquet. Le prince ſe défendit avec une valeur & une intrépidité héroïques, & gagna vîte un arbre contre lequel il s'appuya afin de n'être attaqué que d'un côté. Là, il ſe battit avec tant de courage, d'adreſſe & de bonheur, qu'après avoir tué un de ſes ennemis, & renverſé l'autre par terre, il vit le troiſième prendre la fuite. Il ne s'amuſa point à le pourſuivre, & ſongea ſeulement à avancer chemin; mais il étoit très-fatigué; & de plus il avoit reçu au bras une légère bleſſure, par laquelle il ne laiſſoit pas de perdre beaucoup de ſang: ce qui l'affoibliſſoit extrêmement. Enfin, après avoir fait un aſſez court eſpace de chemin, il fut heureu-

ſement retrouvé d'une partie de ſes gens, qui furent bien ſurpris de le trouver ſi foible, ſi las, & bleſſé. On lui banda promptement ſa bleſſure, & quand il fut remonté à cheval, malgré l'état où il étoit, il vola en un inſtant au palais, dans lequel il trouva la reine ſa mère agitée d'une inquiétude terrible à ſon ſujet. Cette princeſſe fut vivement touchée de le voir bleſſé, quoique les chirurgiens, qu'on envoya quérir tout-à-l'heure, aſſuraſſent que ce ne ſeroit preſque rien que ſa bleſſure. Roſanie, malgré cette aſſurance, en étoit ſenſiblement affligée; mais perſonne ne pouvoit deviner d'où partoit ce déteſtable aſſaſſinat contre un prince également doux & obligeant. Il ne le pouvoit démêler lui-même; car quoiqu'il eût bien remarqué les ſentimens que Penſée-morne avoit pour lui, & qu'il ne doutât point qu'elle ne fut guère contente de ce qu'il n'y répondoit pas, il étoit bien éloigné de la croire capable d'un coup ſi perfide.

Mais pendant que le prince avoit été témoin inquiet du ſabat des ſorciers, & qu'il avoit été en bute aux fureurs d'une ſcélérate amante, le roi ſon père paſſoit de bien plus agréables momens : il avoit

appris des ſecrets & des évènemens qui lui avoient donné une joie ſenſible. Le même jour que le prince fut expoſé à des périls ſi funeſtes, on vint dire au roi qu'une dame, dont la beauté & l'air charmant ſe faiſoient extrêmement remarquer, lui demandoit audience. Ce prince ayant ordonné qu'on la fît entrer, fut effectivement très-frappé des agrémens qui brilloient en ſa perſonne. Elle étoit accompagnée d'un vieillard de bonne mine, qui paroiſſoit être un homme de condition, & d'un autre vieillard, qui, au travers de ſa mine villageoiſe, ne laiſſoit pas de faire appercevoir un air de prudence & de probité, qui prévenoit d'abord en ſa faveur. Seigneur, dit cette dame au roi, vous voyez devant vous une princeſſe qui vient vous rendre grâces des obligations dont elle eſt redevable à vous & à la reine votre épouſe. Je ne crois pas, madame, répondit le roi, que la reine ni moi ayons jamais été aſſez heureux pour vous rendre aucun ſervice. Il eſt vrai, ſeigneur, repartit la dame, que je n'ai pas reçu, en propre perſonne, les grâces dont je viens vous remercier, mais elles ont été répandues ſur quelqu'un qui m'eſt plus cher que

moi-même, puiſque c'eſt ſur la princeſſe Roſanie ma fille. Quoi, madame, s'écria le roi, la belle Roſanie eſt votre fille ! Cela eſt bien difficile à croire; quoique cette charmante perſonne ne ſoit preſqu'encore qu'un enfant, vous avez cependant trop de beauté & de jeuneſſe pour qu'on puiſſe ſe perſuader que vous ſoyez ſa mère. Seigneur, repliqua la dame, je ſais ce que je dois penſer des obligeantes douceurs que vous me dites, ce ſont de galans & gracieux menſonges qu'inſpire toujours aux hommes d'un rang élevé l'habitude agréable qu'ils ont à la politeſſe; mais, ſeigneur, ſi vous daignez m'écouter, je vous apprendrai de ſérieuſes vérités, qui, je crois, vous ſurprendront beaucoup. Le roi ayant témoigné à la dame que ſon récit lui feroit un ſenſible plaiſir, & qu'il étoit prêt à l'entendre, elle reprit ainſi :

Vous voyez en moi, ſeigneur, la reine Riante-Image, veuve du roi Planjoli, dont la triſte deſtinée a fait tant de bruit. Quand le cruel Songecreux eut défait & tué le roi mon époux, qu'il ſe fut emparé de ſon trône, & qu'il m'eut enfermée dans une obſcure priſon, il ne penſa

plus qu'à s'affermir dans ſon uſurpation. Comme il ſavoit que j'étois groſſe, il réſolut de faire mourir l'enfant qui naîtroit de moi, ſi c'étoit un fils, mais ſi c'étoit une fille, il vouloit la conſerver avec grand ſoin pour la faire épouſer un jour à ſon fils, qui étoit encore en fort bas âge. J'appris les funeſtes projets que le tyran formoit ſur mon accouchement, & frémis de l'une ou l'autre deſtinée qu'il préparoit à mes enfans : je verſois des torrens de larmes quand je ſongeois que ſi je mettois un fils au monde, un barbare lui arracheroit la vie dès le moment de ſa naiſſance; mais je n'étois guère moins affligée lorſque je penſois que s'il me naiſſoit une fille, elle auroit un jour le triſte ſort d'être attachée par des liens odieux au ſang d'un tyran déteſtable. Je réſolus donc, de quelque ſexe que fût l'enfant que le ciel m'envoyeroit, de tâcher de le ſouſtraire au pouvoir du tyran, m'en dût-il coûter la vie, qui, dans l'état où j'étois, m'étoit beaucoup plus à charge que précieuſe.

Le fidèle chevalier que vous voyez, continua la reine, en montrant le vieillard qui paroiſſoit de condition, a toujours été

attaché à moi avec un zèle auſſi agiſſant qu'éclairé : il a toujours eu tant de pénétration dans l'eſprit, & tant de prudence dans toutes ſes actions, que mes peuples lui avoient donné le ſurnom de Longuevue, qui lui eſt demeuré. Ce chevalier donc, qui, à la faveur d'un déguiſement, avoit évité la cruauté du tyran, gagna quelques-uns de mes gardes, & eut l'adreſſe de me venir parler dans ma priſon. Ravie de le voir, je pris au plus vîte des meſures avec lui pour tâcher de remettre entre ſes mains l'enfant à qui je donnerois la naiſſance. Le tyran avoit ordonné qu'on me traitât avec beaucoup d'égards, parce qu'il vouloit me ménager à cauſe de ma groſſeſſe. Ainſi le gouverneur de la forteresſe où j'étois avoit ſoin que j'euſſe les commodités & les douceurs qui pouvoient contribuer à ma ſanté ou à ma ſatisfaction. Quand je me vis tout proche du temps de mon accouchement, je témoignai que j'avois extrêmement envie de manger d'un pâté de ſanglier. On ſongea auſſi-tôt à me ſatisfaire ; & par l'adreſſe d'une de mes femmes, ce fut le fidèle Longuevue, déguiſé en payſan, qui fut chargé du ſoin de faire ce pâté : Longuevue le donna à

mes gardes, qui me l'apportèrent. Nous l'ouvrîmes ſans témoins, ma femme de chambre & moi, & nous trouvâmes dedans, ainſi que je l'avois concerté avec Longuevue, un enfant tout nouveau né, qui étoit venu mort au monde. Le prévoyant chevalier m'avoit donné des moyens pour conſerver le corps de cet enfant exempt de corruption juſqu'au moment où j'aurois beſoin de le montrer. Enfin, j'accouchai heureuſement d'une fille, qui avoit ſur le bras, au-deſſus du coude, la figure d'une roſe parfaitement bien imprimée, ce qui me fit à l'inſtant lui donner le nom de Roſanie. Ma femme de chambre cacha cette princeſſe dans un lieu retiré: elle mit l'enfant mort auprès de moi; & puis auſſi-tôt avec des pleurs & des cris elle appela du ſecours, en diſant que je venois d'accoucher d'un enfant mort.

On alla porter cette nouvelle au tyran, mais il n'en eut aucun regret, car l'enfant né mort qu'on m'avoit apporté étoit un garçon; & comme il y avoit encore un grand parti qui haïſſoit Songecreux & ſa tyrannie, beaucoup de gens publièrent que j'étois accouchée d'un fils, qu'il avoit fait mourir. Cependant on mit l'enfant

mort dans un cercueil : ma femme de chambre, par les tours d'une adreſſe admirable, l'en retira, mit ma fille vivante en la place de ce petit corps mort, & s'en défit en le jetant dans un lieu ſecret, ſans que perſonne en eût jamais le moindre ſoupçon. Enfin, on emporta le cercueil ; & quoiqu'on eût donné beaucoup de nourriture à ma fille, je tremblois toujours que ſes cris ne trahiſſent notre ſecret ; mais par un bonheur extrême elle ne cria point ; & Longuevue qui, par ſon habileté, s'étoit acquis la confiance du gouverneur, fut chargé par lui du ſoin de l'enterrement, qui ſe fit le ſoir, & ſans aucune cérémonie. L'heureux & adroit Longuevue tira la petite Roſanie du cercueil le plutôt qu'il lui fut poſſible ; & par une viſible protection du ciel, il la trouva en très-bon état. Il eut de cet enfant tous les ſoins poſſibles, & n'eut point de repos qu'il ne l'eût ôtée du pays ſur lequel le barbare Songecreux exerçoit ſa tyrannique domination : ce que ce fidelle ſujet fit de la manière, ſeigneur, qu'il va vous raconter.

Quand la reine eut achevé ces mots, Longuevue prenant la parole, pourſuivit

ainſi le récit de cette princeſſe, en s'adreſſant toujours au roi Prud'homme. Je ſortis heureuſement, ſeigneur, du royaume de Fiction, emmenant avec moi la petite princeſſe, & une nourrice, que je faiſois paſſer pour ſa mère; mais quoique j'euſſe pris beaucoup de ſoin pour bien m'acquérir cette femme, je lui cachai entièrement la naiſſance & le ſort de l'enfant qu'elle nourriſſoit. J'arrivai dans vos états, ſeigneur, & j'en traverſai une partie ſans trouver perſonne qui me parût propre à bien conſerver le précieux dépôt dont j'étois chargé. Cependant, j'aurois été ravi de pouvoir le confier au plutôt en de sûres mains; car pour les intérêts de la reine & de la princeſſe, il falloit que je m'en retournaſſe au plutôt dans le royaume de Fiction.

Enfin, un jour, que pour laiſſer repoſer la princeſſe & ſa nourrice, je m'étois arrêté ſous des arbres qui bordoient un grand chemin, vers lequel il y avoit deux ou trois villages, pendant que la nourrice étoit aſſiſe, je me promenois le long des arbres; & j'étois aſſez éloigné de cette femme, lorſque, me trouvant derrière deux payſans, qui marchoient auſſi, j'entendis que

l'un disoit à l'autre : Hé bien ! obstiné Disantpeu, tu veux donc rester toujours dans l'humeur qui t'a fait donner ce nom, & tu ne veux rien dire sur tout ce qui a causé ce tintamare-là ? Que veux-tu que je te dise ? répondit l'autre payſan, je me contente de plaindre le malheur de mon voisin, sans l'en blâmer, ni sans en aller rechercher trop curieusement les causes : ainsi je ne sais rien de tout ce que tu me demandes. Va, va, reprit celui qui avoit parlé le premier, tous ceux de ton village n'ont pas bouche close comme tu l'as : je saurai bien apprendre sans toi ce que j'ai envie de savoir ; mais puisque tu ne veux rien me dire, je vais doubler le pas, j'arriverai dans ton village long-temps avant toi, & cela me donnera le temps de causer ; car il faut que je m'en retourne promptement, & je vois bien que, chargé de ton enfant comme tu l'es, tu ne saurois aller si vîte. Après ces mots, ce payſan quitta l'autre, & se mit à marcher de toute sa force. Dès que celui qui portoit le petit enfant fut seul, je l'abordai & lui fis plusieurs questions. J'appris que cet enfant étoit une fille à lui, dont sa femme étoit accouchée il n'y avoit pas plus d'un

mois; que cette femme avoit eu un mal au ſein qui l'avoit obligée à mettre ſon enfant en nourrice, dans un village éloigné de quelques lieues du ſien; mais que le mal de ſa femme étant entièrement guéri, il revenoit de querir ſon enfant pour le faire nourrir par cette femme, qui étoit parfaitement bonne nourrice. J'écoutai tous ces diſcours avec beaucoup d'attention; j'examinai la phyſionomie de cet homme: elle me plut; & je crois, ſeigneur, que vous trouverez que j'avois raiſon, quand vous ſaurez que ce bon payſan étoit ce même vieillard que vous voyez derrière la reine ma maîtreſſe. J'appris encore qu'on lui avoit donné le ſurnom de Diſantpeu, à cauſe du penchant qu'il avoit pour le ſilence, & de la retenue qu'il avoit à parler: tout cela me prévint avantageuſement en ſa faveur, & je réſolus de l'engager à être le gardien de la princeſſe Roſanie, ſans lui confier néanmoins tout le ſecret de ſa naiſſance. Je lui fis donc des promeſſes conſidérables; je lui mis entre les mains beaucoup d'or & des pierreries; & entr'autres un bracelet infiniment précieux, que la reine m'avoit donné pour contribuer un jour à faire reconnoître

reconnoître la princeſſe. Après avoir donc gagné Diſantpeu, & l'avoir aſſuré que cet enfant, dont il auroit ſoin, ſeroit un jour la cauſe de ſa fortune, & de celle de toute ſa famille, j'exigeai de lui qu'il ne feroit part de cette aventure à perſonne, pas même à ſa femme. Il me fit ſerment de ne ſe conduire entièrement que par mes ordres : & voici de quelle manière nous diſposâmes les choſes, afin que notre ſecret ne reſtât qu'entre nous deux. La fille de Diſantpeu ſe trouvant juſtement de l'âge de Roſanie, nous réſolûmes qu'il préſenteroit cette princeſſe à ſa femme comme étant véritablement leur enfant qu'il venoit de rapporter du lieu où on l'avoit mis pour tetter, pendant la maladie de ſa mère, lui & moi nous ne doutions pas que cette mère n'y fût trompée, puiſqu'elle n'avoit vu ſa fille qu'à l'inſtant de ſa naiſſance ; que, d'un autre côté, j'irois porter moi-même la fille de Diſantpeu à la nourrice de Roſanie, & prendre la petite princeſſe des bras de cette femme, pour la remettre dans ceux du bon payſan. Nous convînmes, Diſantpeu & moi, que je ferois à cette nourrice un établiſſement commode, à un village qu'il me nomma,

éloigné de ſix lieues du lieu où nous étions, & je l'aſſurai que j'aurois ſoin que ſa fille fut auſſi bien que ſi elle avoit été la mienne propre. Sur ces aſſurances, il me la remit entre les mains, & j'allai la porter à la nourrice de Roſanie, des bras de laquelle je pris cette princeſſe, en diſant à cette bonne femme, que je la faiſois dans ce moment changer de nourriſſon. Elle fut extrêmement ſurpriſe de cet échange. Je lui dis que j'avois mes raiſons pour le faire ; & après avoir été porter Roſanie à Diſantpeu, je revins trouver la nourrice, que je menai loger au plus prochain village, & allai enſuite à celui du payſan, pour m'informer à fond de ſon caractère. J'en appris tout le bien que je pouvois ſouhaiter. Après cela, je conduiſis la nourrice & ſon nourriſſon au village que m'avoit nommé Diſantpeu ; & ayant mis cette femme en état de vivre commodément dans ce lieu, je m'en retournai dans le royaume de Fiction.

Je trouvai que la reine Riante-image y étoit toujours en captivité, & que le barbare Songecreux y exerçoit ſa tyrannie à l'ordinaire. Il y avoit un parti tout formé, qui haïſſoit mortellement Songecreux ;

mais ce parti n'étoit pas assez puissant pour oser se déclarer ouvertement contre celui du tyran ; il falloit songer à le fortifier. Quoique quelques bons serviteurs du feu roi & moi, nous y employassions toute notre industrie, nous ne pouvions y parvenir, & bien des années s'écoulèrent avant que nous fussions en état de remuer. Tout tyrannique & bizarre qu'étoit Songecreux, il s'étoit emparé de bien des esprits. D'ailleurs, comme on ne voyoit au feu roi que des héritiers éloignés, cela décourageoit ; & je n'osois néanmoins confier à personne le secret de la naissance de Rosanie, dans la crainte que si l'on trahissoit ce secret, le tyran ne trouvât moyen d'attenter sur la vie de cette princesse. J'avois, cependant, de ses nouvelles assez souvent, j'en faisois part avec bien des peines à la reine ma maîtresse : & c'étoit la seule consolation qu'eût cette princesse dans sa triste captivité.

Quelque temps après que je fus de retour dans le royaume de Fiction, la nourrice de la fille de Disantpeu me fit savoir que son nourrisson étoit mort, le père de cet enfant me l'écrivit aussi, & comme je me préparois à faire revenir la nourrice dans

ſon pays, qui etoit celui de Fiction, cette femme mourut dans le village où je l'avois laiſſée; ainſi, quoiqu'elle n'eût jamais bien ſu la naiſſance de Roſanie, ſa mort en aſſuroit encore plus ſûrement le ſecret: auſſi reſta-t-il enſéveli dans un profond ſilence. Mais, enfin, après une aſſez longue ſuite de temps, la race des Songecreux, qui s'étoit beaucoup multipliée & devenue fort nombreuſe, fit des extravagances qui réveillèrent vivement la haine qu'on avoit pour le tyran. Le parti qui le déteſtoit ayant toujours ſubſiſté, & étant toujours reſté uni, quoique ſans éclater, s'étoit beaucoup aggrandi & fortifié, & ſe vit, enfin, en état de faire des entrepriſes.

On ſongea donc à attaquer & à détruire les principales fortereſſes de Songecreux, & l'on ſe mit en campagne, ſous la conduite du général Belles-idées, qui avoit triomphé tant de fois ſous le règne du feu Roi. Ce général fit d'abord des progrès aſſez conſidérables, & battit deux fois en batailles rangées les troupes de Songecreux; mais le tyran du royaume de Fiction n'en fut pas abattu: car, non-ſeulement il fit venir des ſecours de divers royaumes de l'Europe, mais encore il fit venir des troupes

auxiliaires de chez les Arabes, qui ſe ſignalèrent par de tels exploits, qu'après avoir battu & bleſſé le général Belles-idées, on crut; quelque temps, qu'elles détruiroient juſqu'au dernier des fidelles ſujets du roi Planjoli & de la reine Riante-image; il eſt vrai auſſi qu'elles promettoient, que ſi on les laiſſoit fourrager le pays de Fiction juſqu'à Mille & une Nuits, elles aſſureroient à Songecreux, un triomphe éternel. Mais le général Bongout s'étant venu joindre à Belles-idées avec des troupes qu'il avoit amenées du pays de Politeſſe, notre parti redevint le plus fort; & les auxiliaires troupes arabes, malgré leurs nombreux eſcadrons & leurs formes fantaſtiques, furent forcées de plier devant Belles-idées & Bongout.

Quand je vis que le parti du feu roi avoit ſi bien pris le deſſus, j'annonçai aux chefs, que ce prince avoit laiſſé une héritière, & leur appris le ſecret de la naiſſance de Roſanie. Cependant, comme nous nous défions toujours qu'il n'y eût des traîtres parmi nos troupes, nous ne jugeâmes pas à propos de divulguer ce ſecret, de crainte que la princeſſe ne fût ſacrifiée au tyran. Il fut ſeulement réſolu

qu'on enverroit querir Disantpeu, pour confirmer aux plus considérables du parti la vérité de ce que j'avançois; car pour la reine, on ne pouvoit avoir alors la joie de compter sur un témoignage aussi illustre que le sien. On avoit changé le gouverneur & les gardes de la forteresse où cette princesse étoit enfermée; & depuis ce changement, il ne m'avoit plus été possible d'avoir aucune intelligence dans sa prison.

Nous envoyâmes donc querir Disantpeu; mais dès qu'il arriva dans le pays de Fiction, il fut fait prisonnier par des soldats du parti de Songecreux. Nous continuâmes, cependant, nos progrès; mais malgré la prudence & l'intrépidité de nos chefs & la bravoure de nos soldats, nous n'avons pas laissé de trouver de la résistance plus long-temps que nous ne pensions; & enfin ce n'est que depuis dix jours que le parti du tyran est absolument terrassé. Nous avons heureusement retrouvé Disantpeu; & ensuite, comme nous avons pris la forteresse où la reine étoit prisonnière, nous avons eu la sensible joie de délivrer cette princesse. Elle a appris de Disantpeu, avec d'extrêmes transports, que la princesse Rosanie est également bien

partagée de la beauté de l'ame & de celle du viſage. Comme le tyran Songecreux, après ſa dernière défaite, s'eſt enfui du pays de Fiction, avec tout ce qui lui reſtoit des ſiens, nous avons déclaré au peuple de ce royaume, qu'il alloit retrouver ſa véritable reine, en la perſonne d'une fille qu'avoit laiſſé le feu roi. Il a appris cette nouvelle avec une joie infinie; car la mémoire du roi Planjoli eſt extrêmement chère aux bons citoyens du pays de Fiction; & ils ont témoigné par mille démonſtrations éclatantes, qu'ils ſeront ravis de vivre ſous le règne d'une princeſſe ſortie de ſon ſang.

La reine Riante-image, qui croyoit n'atteindre jamais aſſez-tôt le moment où elle verroit la reine ſa fille, a voulu partir avec nous pour avancer cette joie de quelque temps. Nous avons laiſſé le gouvernement du royaume de Fiction entre les mains de Belles-idées & de Bongout; & la reine mère, avec une fort peu nombreuſe ſuite, & en faiſant de très-grandes journées, eſt arrivée dans vos états. Diſantpeu nous a menés d abord à ſon village, où la reine croyoit trouver Roſanie, & ſe faiſoit un plaiſir de ſurprendre cette

princeſſe ; mais nous avons appris dans ce village, ſeigneur, que la reine votre épouſe l'a faite venir auprès d'elle ; & que, ſous le nom de la Belle Fileuſe, elle a reçu mille marques de bonté de cette grande reine & de vous. La reine ma maîtreſſe ayant auſſi appris en même temps que vous étiez dans cette maiſon de plaiſance, y a porté ſes pas avec empreſſement, pour vous remercier au plutôt de tout ce que vous doit la reine Roſanie. Oui, Seigneur, reprit alors la reine Riante-image, je ſuis venue dans ce lieu pour ce deſſein. Je le répète encore : je ne puis vous faire aſſez de remercîmens ; je croyois en faire auſſi en même temps à la reine votre épouſe : car j'avois cru qu'elle étoit dans ce château avec vous, & je comptois y trouver auſſi la reine ma fille. Non, madame, répondit le roi, la reine Roſanie n'eſt point ici, mais vous ne ſerez pas long-temps ſans voir cette charmante princeſſe ; elle eſt reſtée auprès de la reine dans ma ville capitale, où je vous accompagnerai dès demain. Mais, madame, ajouta-t-il, je ne ſais pas comment nous pourrons nous excuſer auprès de vous & de la reine votre fille, de toutes les fautes que l'igno-

rance du rang de cette princeſſe nous a fait commettre envers elle. Enſuite de ſemblables diſcours, le roi donna ſes ordres pour faire préparer ſes équipages ; & le lendemain, après avoir regalé magnifiquement la reine & ſa ſuite, ils prirent tous le chemin de la ville capitale.

Roſanie y languiſſoit dans une inquiétude mortelle. Quoique la bleſſure du prince l'affligeât, parce que tout ce qui regardoit un amant ſi cher lui étoit extrêmement ſenſible, ce n'étoit pas encore, néanmoins, le plus grand ſujet de ſon affliction : elle voyoit approcher de moment en moment le redoutable inſtant où le maître de la baguette alloit venir lui redemander ce bois fatal ; & n'ayant jamais pu retrouver le nom de cet inconnu, elle voyoit que l'engagement inviolable de ſa parole & de ſes ſermens l'obligeoit à le ſuivre par-tout où il voudroit. Elle verſoit des torrens de larmes, quand elle ſongeoit qu'il faudroit quitter pour jamais la reine qui l'avoit comblée de tant de bontés, de tant de bienfaits, & pour qui elle ſe ſentoit un attachement ſi ſincère. Elle regrettoit auſſi beaucoup la préſence de l'aimable Sirène : elle étoit fâchée qu'on l'arrachât aux ſoins

de Vigilentine ; mais quelle étoit la vive douleur qui la déchiroit, quand elle venoit à penſer qu'elle ſeroit éternellement condamnée à ne point voir le prince, & à vivre éloignée de lui ! On ne peut exprimer tout ce que cette cruelle idée lui faiſoit ſouffrir : elle ne ceſſa point de répandre des pleurs toute la nuit. Pendant qu'elle s'occupoit encore le matin de ſes funeſtes réflexions, on vint lui dire que la reine, qui étoit dans la chambre du prince ſon fils, lui ordonnoit de l'y aller trouver. Dès que la reine la vit entrer, elle lui cria : Qu'il y a d'étranges nouvelles, ma chère Roſanie ! Hélas ! j'avois un monſtre parmi mes filles d'honneur.

Après ces mots, la reine lui raconta ce que nous allons reciter hiſtoriquement. La rélation portoit que celui des aſſaſſins du prince, qui s'étoit échappé, s'étoit traîné tout bleſſé dans le plus prochain village ; que là, les chirurgiens lui avoient déclaré qu'il mourroit de ſes bleſſures, & que, ſur cette déclaration, ce miſérable s'étoit mis à jurer contre Penſéemorne, qui l'avoit embarqué dans une odieuſe & criminelle entrepriſe ; qu'il en avoit rapporté les circonſtances telles que nous les avons

racontées tantôt ; qu'enſuite ayant vu rapporter de la forêt les corps morts de ſes deux compagnons, il étoit expiré en déteſtant ſa coupable maîtreſſe ; que, cependant, quelqu'un avoit promptement averti cette indigne fille de la dépoſition de ſon ſcélérat amant ; qu'auſſi-tôt elle étoit ſortie furieuſe du palais, avoit volé chez ſa perfide magicienne, lui avoit dit beaucoup d'injures ; & qu'après l'avoir étranglée, elle s'étoit étranglée elle-même. Roſanie frémit mille fois pendant ce récit. Lorſqu'il fut fini, la reine, qui vouloit aller au temple, & qui vouloit auſſi diſſiper le prince ſon fils, afin qu'il ſentît moins la douleur de ſa bleſſure, ordonna à Roſanie & à Sirène de reſter auprès de lui, pour le déſennuyer, & invita Sirène à chanter.

Cette aimable fille chanta avec tous les agrémens poſſibles ; mais ni le prince, ni Roſanie ne l'écoutèrent guère, ils étoient ſi occupés d'autres choſes, qu'ils furent inſenſibles dans ces momens-là aux douceurs de la muſique. Sirène, qui s'apperçut qu'ils étoient fort diſtraits, ceſſa de chanter, ſe leva, & alla contre les fenêtres avec une autre dame, pour regarder les cygnes qui ſe promenoient ſur la rivière,

& venoient manger à la main des officiers du palais.

Dès que le prince crut qu'il ne seroit entendu que de Rosanie, il se hâta de lui dire : D'où vient, belle Rosanie, la tristesse mortelle où je vous vois plongée ? Les ardens empressemens de mon cœur, toujours si vifs & si tendres, ne devroient-ils pas vous donner quelque joie, si vous n'êtes pas tout-à-fait insensible à mon amour ? Seigneur, reprit Rosanie, puis-je vous voir dans l'état où vous êtes, & songer à tous les dangers que vous avez courus, sans ressentir un chagrin extrême ? Ces dangers sont passés, repartit le prince, & même je n'en crains aucune suite fâcheuse ; mais, charmante Rosanie, ajouta-t-il, comme je n'ai rien de caché pour vous, apprenez jusqu'où va mon bonheur, d'avoir évité des périls de tant d'espèces auxquels j'ai été exposé. Après ces mots, il lui raconta son aventure du palais enchanté de la forêt, & les pièges que lui avoit tendus la prétendue princesse infortunée, & le présent de l'anneau de vérité, que lui avoit fait ce merveilleux enfant inconnu. Ensuite il lui fit le récit de son autre aventure, du vieux palais ruiné, & de tous les discours diabo-

liques qu'il y avoit entendus; mais, quand il vint à déclamer la belle chanſon du démon, dont il n'avoit pas oublié un ſeul mot, & qu'il répéta ces vers,

Si jeune & tendre femelle,
N'aimant qu'enfantins ébats,
Avoit mis dans ſa cervelle,
Que Ricdin-Ricdon je m'appelle,
Point ne viendroit dans mes lacs;
Mais ſera pour moi la belle
Car un tel nom ne ſait pas.

Quand il répéta ces vers, dis-je, Roſanie fit un ſi grand cri, qu'il en fut d'abord effrayé, & que cela fit tourner la tête aux deux dames qui regardoient les cygnes. Cependant le prince ſe raſſura, voyant que Roſanie s'écrioit avec un vif tranſport de joie: Le ciel ſoit loué de la bonté infinie qu'il a pour moi. Le prince lui demanda l'explication de ces paroles; mais il vit bien qu'elle ne vouloit pas la donner devant les deux dames, que le cri qu'elle avoit fait avoit rapprochées d'eux. Ces dames s'en retournèrent à la fenêtre, & alors Roſanie raconta au prince en peu de mots toute ſon aventure de la baguette, & ne pouvoit revenir de ſon effroi, en apprenant que cet homme, qu'elle avoit promis de fui-

vre, étoit un démon : car elle n'en avoit jamais rien ſoupçonné. Le prince ne put s'empêcher de la blâmer un peu de s'être engagée ainſi à faire des traités ſi légèrement avec un homme qu'elle ne connoiſſoit en aucune manière ; mais comme on eſt toujours prêt à tout excuſer de ce qu'on aime, il remit toute la force de ſon imprudence ſur ſon extrême jeuneſſe & ſur ſon peu d'expérience. Cependant, il étoit dans un raviſſement inconcevable de ce que, par ſon heureuſe mémoire, il lui faiſoit éviter le plus grand danger qu'elle pouvoit courir de ſa vie. Il écrivit au moment même le nom de Ricdin-ricdon ſur des tablettes qu'il donna à Roſanie. Cette belle fille ne pouvoit trouver de termes à ſon gré pour le remercier. Hélas ! ſeigneur, lui diſoit-elle, votre généreuſe valeur m'a déjà tirée une fois des mains d'un cruel raviſſeur ; mais aujourd'hui votre excellente mémoire m'arrache à un ennemi encore bien autrement redoutable.

Quand elle eut achevé de marquer ſa reconnoiſſance à ſon illuſtre amant, elle alla joindre les dames qui étoient à la fenêtre, & les engagea à revenir auprès du prince. Une d'elles n'y fut pas long-temps,

mais Sirène y resta avec Rosanie, & tous trois s'entretinrent de choses agréables. Vers le midi, au milieu de leurs conversations enjouées, il entra dans la chambre un vieillard vénérable, habillé fort proprement, quoiqu'avec simplicité. Dès que Rosanie l'eut envisagé, elle courut à lui les bras ouverts, en lui disant: Ah! mon cher père, qu'elle joie de pouvoir vous embrasser après vous avoir cru mort. Seigneur, continua-t-elle, en s'adressant au prince, pardonnez aux transports d'une fille qui revoit le meilleur père du monde, & le plus digne d'être chéri. Malgré l'obscurité de sa condition; je ne rougis point d'en avoir reçu la naissance; il est si honnête homme, & plein d'une probité si noble, que la droiture d'ame & l'élévation de sentimens que lui a donné la nature, répare la bassesse où l'a laissé la fortune. Vous voulez bien encore, seigneur, poursuivit-elle, que je lui demande des nouvelles de ma mère, que je ne puis oublier toute dure qu'elle est. Madame, répondit le vieillard, vous n'êtes point ma fille; vous avez de trop grandes qualités pour être née d'un homme comme moi; vous êtes fille d'un grand roi qui n'est plus au monde; mais la reine

votre mère qui vient d'arriver dans ce palais, & qui eſt à préſent avec la reine, va venir ici vous embraſſer, & vous rendre témoignage de ce que je vous dis. Roſanie reſta ſi ſurpriſe de ce diſcours, qu'elle n'eut pas d'abord la force de parler; mais enfin, revenant un peu à elle: Que je ſuis à plaindre, s'écria-t-elle! Quoi! mon père, vous voulez démentir cette probité dont vous avez fait une profeſſion ſi exacte toute votre vie? & vous venez en impoſer devant le prince, à qui je viens de vanter avec tant de plaiſir la droiture de votre ame? Je n'en impoſe point, Madame, repartit le vieillard; la reine votre mère, que je vois entrer, va vous en rendre certaine.

En effet, dans ce moment la reine Riante-image, le roi Prud'homme, la reine ſon épouſe & le ſeigneur Longuevue entrèrent dans la chambre du prince, où ces diverſes perſonnes illuſtres ſe livrèrent à des tranſports raviſſans. La reine Riante-image étoit enchantée de trouver Roſanie ſi belle; & ſans avoir la force de lui rien dire, la ſerroit tendrement dans ſes bras. Cette charmante fille lui baiſoit les mains & les mouilloit des larmes que ſa joie faiſoit couler: car le roi & Longuevue lui racontoient

l'éclat de ſa naiſſance, & l'inſtruiſoient de tout ſon deſtin. Elle étoit moins frappée du trône par la gloire de régner, que par le généreux plaiſir d'offrir un ſceptre à un amant qui avoit eu deſſein de lui aſſurer une couronne, toute bergère qu'elle étoit. Pour le prince, il ſentoit une ſi grande diverſité de mouvemens pleins de douceur & de gloire, qu'il pouvoit à peine y ſuffire; il s'applaudiſſoit d'avoir ſu démêler le mérite & les charmes de Roſanie, au travers des voiles épais dont l'enveloppoit ſa ſervile condition; il étoit ravi de s'être fait aimer de cette belle fille. Tranſporté de lui avoir rendu deux ſervices conſidérables, & dans la flatteuſe eſpérance de lui être bientôt uni, il n'enviſageoit que la joie d'être à ce qu'il aimoit, ſans que l'éclat du trône, que la fortune venoit de donner à ſon amante, le touchât en aucune manière.

Après que la reine Riante-image eut donné cours quelque temps aux épanchemens de ſa tendreſſe, Longuevue & Diſantpeu s'approchèrent de Roſanie, & lui dirent: Permettez, madame, qu'on faſſe voir à la reine votre mère la marque que vous avez au bras, & qui vous a fait donner le nom que vous portez. Ah! s'écria Riante-image,

je n'ai pas besoin d'aucune preuve pour reconnoître ici mon sang; quand je n'aurois pas le témoignage d'aussi honnêtes gens que vous êtes l'un & l'autre, Rosanie ressemble si fort au feu roi mon époux, que cette ressemblance seule suffiroit pour me convaincre qu'elle est sa fille. Cependant, malgré ce que dit cette reine, celle de ses femmes de chambre qui avoit sauvé la vie à Rosanie en naissant, s'approcha de cette charmante fille, & relevant la manche de sa robe, elle fit voir à la compagnie un bras dont la blancheur effaçoit celle de l'albâtre. Tout le monde se leva & environna la nouvelle princesse, & l'on vit sur son bras, au-dessus du coude, la figure d'une petite rose parfaitement bien représentée. Les deux reines recommencèrent à lui donner des embrassemens : puis ensuite Disantpeu présenta à la reine Riante-image le brasselet de diamans & les autres pierreries que Longuevue lui avoit remises entre les mains, quand il lui avoit confié Rosanie. La reine-mère les rendit à sa fille, qui les reçut avec beaucoup de respect : Voyez, madame, dit alors en riant le bon vieillard à cette jeune reine, si je n'avois pas grande raison lorsque je refusois sans cesse pour vous tous

les bons partis du village; je savois bien que quand vous ne seriez jamais reconnue, la moindre des pierreries que je vous gardois vous rendroit plus riche que n'auroient pu faire tous leurs biens rassemblés en un seul. Rosanie dit mille choses obligeantes à son bon nourricier, l'assura qu'elle lui donneroit abondamment des marques de sa reconnoissance, & ajouta que sa femme ayant été sa nourrice, elle lui feroit aussi beaucoup de bien, ainsi qu'à leur fils: cette jeune princesse n'oublia pas non plus de dire beaucoup de choses gracieuses à Longuevue & à la fidelle femme de chambre; elle fit cent caresses à Sirène, qui fut regardée dès ce moment comme la favorite de cette nouvelle reine. Aussi-tôt que le calme fut un peu rétabli dans cette belle compagnie, le roi Prud'homme, sans différer plus longtemps, demanda à la reine-mère Rosanie en mariage pour le prince son fils: cette demande fut accordée aussi-tôt, & le jour du mariage arrêté à l'instant, ce qui donna une satisfaction infinie aux deux amans & aux deux mères.

Ensuite, on dîna avec une magnificence extrême, & après le dîné, tout le monde se retira dans son appartement, pour s'aller

repoſer. Il n'y avoit pas long-temps que Roſanie étoit dans le ſien, quand on lui vint dire qu'un homme vêtu de noir, & d'une phiſionomie fort ſombre, demandoit à lui parler. Elle donna ordre qu'on le fît entrer, & dès le premier coup d'œil, elle le reconnut pour l'homme à la baguette. Quoiqu'elle fût bien alors ſon nom, ſa vue la fit frémir, rappelant dans ſon idée ce qu'étoit ce dangereux donneur de baguette: ſans lui dire un ſeul mot, elle ſe leva, alla querir ce bois enchanté, & lui dit en le lui rendant : Tenez, Ricdin-Ricdon, voilà votre baguette. L'eſprit malin, qui ne s'attendoit pas à cela, diſparut en faiſant des hurlemens terribles, & fut ainſi pris pour dupe, ce qui lui arrive ſouvent, lorſque ceux à qui il s'eſt adreſſé pour les faire tomber dans ſes pièges, n'ont pas eu des intentions criminelles en s'y laiſſant prendre, & n'ont point reconnu que c'étoit lui qui vouloit ſe les acquérir.

Roſanie paſſa une longue ſuite d'années avec le prince, dans une parfaite union & dans un bonheur extrême : ils firent un mariage de Bonavis & de Sirène, qui reſtèrent toujours leurs favoris ; ils comblèrent de bienfaits tous ceux qui leur avoient

rendu ſervice, & Longuevue, Diſantpeu, la femme de chambre de la reine mère & Vigilentine, eurent lieu d'être contens des effets de leur reconnoiſſance. Ces aimables princes étoient chèrement aimés de la plus grande & de la plus noble partie de leurs ſujets, qui étoient ravis de voir règner ſur eux les deſcendans du roi Planjoli & de la reine Riante-image.

Cependant, comme il eſt bien difficile de plaire également à tous les eſprits, & qu'il eſt preſque impoſſible de réunir toutes ſortes de ſuffrages, le parti de Songecreux ſe réveilloit de temps en temps, & devenoit quelquefois aſſez puiſſant pour venir faire des irruptions juſques dans la ville capitale. On dit même que malgré les manières gracieuſes des légitimes ſouverains du pays, & les ſoins des généraux Belles-idées & Bongout, on ne pourra jamais entièrement détruire les Songecreux dans le royaume de Fiction : on aſſure que tout le temps que cet agréable royaume ſubſiſtera, ils y conſerveront un parti. Moi-même, qui vous parle ici, je ſuis peut-être des plus avant dans ce parti, m'amuſant comme je fais à tirer de l'oubli les antiques ſornettes du roi Richard, qui, tout grand conquérant,

tout galant & tout plein d'eſprit qu'il étoit, fut auſſi quelquefois, ainſi que nous, aſſez paſſablement engagé parmi les Songecreux. Mais finiſſons ces réflexions, pour faire un fidèle récit de ce que dit un roi ſi éclairé après avoir achevé ſon conte.

Mon cher Blondel, reprit ce prince après quelques momens de ſilence, voilà une des plus longues fables de celles que j'ai compoſées ici: telle qu'elle eſt, elle a ſu m'amuſer: ces ſortes d'ouvrages, tout frivoles qu'ils paroiſſent, divertiſſent ordinairement ceux qui les produiſent & ceux qui les liſent; mais pour les rendre dignes de s'attirer dans leur genre l'approbation des connoiſſeurs, il me ſemble qu'on doit toujours ſonger à mêler de l'utilité aux plaiſirs qu'ils donnent à l'eſprit. Il faut donc tâcher qu'on puiſſe tirer des aventures qu'ils renferment, des maximes qui ſervent à la conduite de la vie. C'eſt ce que j'ai eu en vue dans le conte de Ricdin-Ricdon; j'ai cherché à faire voir les dangers où s'expoſent les jeunes perſonnes qui écoutent imprudemment toutes ſortes de gens, & prennent avec trop de facilité de la confiance en eux. Mais, continua Richard, il eſt inutile que je t'explique ces choſes: plein de pénétration

comme tu l'es, tu les démêles aiſément ; & de plus, j'ai renfermé la moralité qu'on peut tirer de ce conte dans des vers que je vais te dire. Alors le roi récita à Blondel des vers dont voici le ſens :

Belles ! qu'un triſte aveuglement ;
D'ambitieux deſſeins, & le déſir de plaire,
Font faire ſi légèrement
Un dangereux engagement,
Une démarche téméraire :
Ah ! tremblez de l'évènement !
Souvent, ſous les dehors d'un doux empreſſement,
D'un cœur officieux & d'une ame obligeante,
C'eſt l'eſprit malin qui vous tente,
Pour vous perdre éternellement.
Et s'il vous trompoit finement,
Si quelque promeſſe imprudente
Vous conduiſoit enſuite à la cruelle attente ;
Où vous expoſeroit votre fatal ſerment ;
Vous ne trouveriez maintenant,
Pour réparer de tels dommages,
Aucuns jeunes héros venus de hauts parages ;
Mais vous trouveriez ſeulement
Certains gros financiers ; qui, frauduleuſement ;
Chercheroient cent moyens pour vous mettre à leurs gages.
Soyez donc dans ce temps, jeunes & beaux objets,
Sur vos gardes plus que jamais.

Quand ces vers furent finis, Blondel, après avoir donné aux ingénieuſes fictions du roi ſon maître les louanges qu'il crut

leur devoir, se retira d'auprès de ce prince, & alla encore tout de nouveau rêver aux moyens de le faire sauver de sa prison. En attendant ce moment qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur, il eût bien désiré pouvoir écrire des nouvelles du roi à la reine sa mère, & à quelques seigneurs anglois dont il étoit ami particulier, & qui étoient pleins de fidélité & de zèle pour leur roi, dont ils ignoroient, cependant, le sort. Mais Blondel n'osoit confier à qui que ce fût des lettres pour l'Angleterre, de crainte d'être trahi. Il osoit encore moins les confier aux voies ordinaires, sachant que telle étoit la tirannie de l'empereur, qu'il faisoit sans cesse ouvrir toutes les lettres qu'on remettoit aux courriers publics. Blondel étoit donc dans une incertitude cruelle, ne voulant pas commettre au hasard un secret aussi important pour le service de son maître, qu'étoit celui de son séjour dans la prison de ce prince. D'un autre côté, il auroit été ravi d'écrire en Angleterre pour en avoir des conseils & des secours. Enfin, voyant qu'il ne le pourroit faire sans un danger trop apparent, il se détermina à garder le silence, & se faisoit des idées bien flatteuses, lorsque dans

de

de certains momens il espéroit que peut-être par sa seule adresse il pourroit réussir à tirer le roi de captivité ; car il n'envisageoit pas un médiocre plaisir à retirer sans rançon, des mains de l'empereur, un prisonnier qu'il avoit fait arrêter avec tant d'injustice & de perfidie.

A force de chercher dans son esprit des moyens pour exécuter ce projet, il crut enfin en avoir trouvé un bien sûr. Le concierge, qui étoit persuadé de sa fidélité, lui confioit souvent, sans aucun scrupule, non-seulement les clefs de la chambre du roi Richard, mais encore les autres clefs des galeries, & même de la grosse porte de la tour. Néanmoins, malgré la confiance que cet homme avoit en Blondel, il étoit obligé de lui remettre tous les soirs le paquet des clefs entre les mains, & le concierge, par habitude, les mettoit sous son chevet. Mais Blondel ne laissa pas de profiter de la disposition qu'il avoit de ces clefs pendant la journée. Il fit dans de la cire les empreintes de toutes celles qu'il crut nécessaires à son dessein, puis il trouva des prétextes pour obtenir du concierge la permission d'aller faire un petit voyage à Vienne ; car il ne vouloit confier à aucun des serruriers

de Lints le soin de faire les clefs dont il avoit besoin.

Cette ville étoit si peu grande & si peu éloignée de la tour, qu'il voyoit bien qu'il y seroit dans un trop grand danger d'être reconnu, & d'y voir son dessein découvert. Il ne balança donc point à prendre la résolution de ne se confier qu'à un ouvrier de Vienne. Le concierge, qui l'aimoit, & qui se reposoit sur lui de diverses sortes de soins, le vit avec regret se disposer à faire le voyage de cette grande ville, & le pria beaucoup qu'il fût court. Blondel le lui promit, & annonça, cependant, au roi son prochain départ & ses projets.

Ce prince lui en témoigna sa reconnoissance par mille caresses obligeantes, & ouvrit de nouveau son cœur à l'espérance. Les idées flatteuses qu'elle lui donnoit, le mettant dans une agréable situation d'esprit, Blondel, qui ne devoit partir que le lendemain assez tard, le pria de vouloir bien encore lui conter quelqu'une de ces fables qu'il avoit composées dans la tour. Le roi, qui étoit pénétré de tous les procédés de Blondel, & qui ne cherchoit qu'à faire plaisir à un homme qui lui étoit si dévoué, céda avec bonté à ses desirs, & lui récita le conte

que je vais rapporter. Si l'on vouloit bien avoir la bonté de ſe ſouvenir de l'avertiſſement que j'ai donné avant le conte de Ricdin-ricdon, on m'épargneroit le ſoin d'avertir de nouveau que je ne conſerverai point les termes du roi Richard en racontant les fables de ſa compoſition; mais je déclare ici une fois pour toutes, que dans tous les contes & toutes les hiſtoriettes de ce roi, que je mettrai au jour, je ſuivrai la route que j'ai ſuivie dans Ricdin-ricdon. Si, comme à beaucoup d'autres voyageurs du pays de Fiction, mon ſort eſt de m'égarer dans ce pays, plus difficile à traverſer qu'on ne penſe, il vaut autant que je m'égare dans la route que j'ai choiſie que dans une autre.

LA ROBE DE SINCERITE.

CONTE.

UN philoſophe de l'île de Crète, nommé Miſandre, naturellement homme de bien, mais bizarre dans ſes manières, & extraordinaire dans ſes ſentimens, s'étoit néanmoins marié à une femme qui avoit de la beauté & de la vertu ; mais cette femme étoit d'un caractère ſi ſauvage & ſi mélancolique, que ce fond d'humeur chagrine ſe joignant au malheur qu'elle avoit d'être unie à un époux qui avoit très-peu de fortune & beaucoup de caprices, elle étoit devenue ſi exceſſivement aigre & triſte, & enfin d'un ſi mauvais commerce, qu'on l'avoit ſurnommée Chaſſeris, & ce nom lui étoit demeuré. Du mariage de ces deux époux grondeurs, il n'étoit reſté qu'une fille unique, & c'étoit un grand bonheur pour eux, car l'indigence de Miſandre avoit augmenté ſans ceſſe avec ſes années. Il étoit d'une

famille noble, mais ſon père ne lui avoit pas laiſſé, à beaucoup près, aſſez de bien pour ſe ſoutenir dans ſon état avec quelque tranquillité, & il n'avoit point voulu prendre de profeſſion: il mépriſoit preſque toutes celles que le général des hommes eſtime le plus. La profeſſion des armes lui paroiſſoit odieuſe par mille raiſons bourrues qu'il alléguoit: la magiſtrature & le barreau ne lui plaiſoient pas davantage; l'une, parce qu'on ne l'exerçoit pas dans le monde d'une manière conforme à ſes idées; l'autre, parce que l'éloquence lui paroiſſoit un art mépriſable. Il traitoit de bagatelles, d'amuſemens vains & d'inutilités, ce que les hommes appellent affaires, négoce & beaux arts, & diſoit qu'il ne falloit s'appliquer uniquement qu'à rechercher la vérité; & ce qu'il y avoit d'étrange, c'eſt qu'il faiſoit conſiſter la recherche de cette prétendue vérité, dans quelques miſérables argumens de métaphyſique que perſonne n'entendoit, & qu'il n'entendoit pas lui-même, & dans quelques frivoles raiſonnemens de phyſique, qui n'étoient pas moins ridicules ni moins obſcurs.

Cependant, croyant poſſéder les plus ſublimes clartés, du haut de ſon eſprit lumineux, il regardoit en pitié les épaiſſes ténèbres du

reſte des hommes. Il déploroit l'aveuglement de ceux qu'il voyoit s'appliquer à ſe rendre habiles en politique & en hiſtoire. Il n'avoit pas plus d'eſtime pour la poéſie, qu'il n'en avoit pour l'éloquence ; mais, s'il mépriſoit beaucoup les belles lettres, il ravaloit encore bien autrement les beaux arts. Il parloit ſans ceſſe, de la manière la plus inſultante du monde, de la peinture & de la muſique ; & comme s'il eût voulu ſe venger des déſordres qu'une imagination gâtée avoit fait dans ſon cerveau, il décrioit ſans relâche l'imagination. Cependant, toutes bizarres qu'étoient les viſions de ce philoſophe, il ne laiſſa pas pendant quelque temps d'éblouir un certain petit nombre de perſonnes, qui l'écoutant avec applaudiſſement prononcer de grands mots qu'elles n'entendoient pas, voulurent recevoir des leçons de lui pour tâcher de les comprendre.

Miſandre fut donc érigé en maître de philoſophie, & en retiroit une utilité dont ſe reſſentoit ſa famille. Mais ſes écoliers, qui ne purent jamais rien entendre à ſes fantaſques raiſonnemens, dont la raiſon étoit toujours bannie, ſe dégoûtèrent bientôt de ſon ténèbreux ſavoir, & ne furent pas longtemps ſans congédier un tel maître. Voilà

donc Miſandre retombé plus que jamais dans l'indigence, car ſon patrimoine diminuoit tous les jours. Comme il étoit bien éloigné d'avoir aſſez de revenu pour faire ſubſiſter ſa famille, il vendoit ſouvent de ſon fonds; & il fit tant de fois uſage de ce recours, qu'enfin il ſe trouva n'avoir plus rien du tout.

Sa fille, cependant, commençoit d'entrer dans ſa dix-neuvième année; Herminie, c'eſt ainſi qu'on l'avoit nommée, étoit belle, bien faite, & avoit toutes les qualités qui peuvent rendre une jeune perſonne aimable; néanmoins il ne s'étoit encore préſenté aucun parti pour elle. La mauvaiſe fortune & l'humeur bizarre du philoſophe avoient épouvanté tous ceux à qui les charmes de cette belle fille avoient fait ſentir du penchant à l'épouſer.

Malgré le mauvais état de ſon ſort, Herminie ne ſentoit aucun chagrin de ſe voir ſans amant: elle n'avoit ni ambition ni coquetterie, & étoit née avec une certaine fermeté d'ame, qui lui faiſoit recevoir tranquillement toutes les diſgraces qu'il plaiſoit au deſtin de lui envoyer. Elle ne tenoit en aucune manière des travers d'eſprit de ſon père, & ne tenoit pas davantage de l'hu-

croyoit qu'après avoir rempli avec exactitude les devoirs de ſon état, il lui étoit permis enſuite de ſatisfaire l'innocente inclination qu'elle avoit de donner à ſon eſprit des connoiſſances auſſi nobles que divertiſſantes. Elle liſoit donc avec avidité l'hiſtoire, la fable, les poéſies, les orateurs & les écrits où s'apprennent la morale que l'on doit pratiquer pour vivre avec honneur & avec agrément dans la ſociété civile.

Herminie tiroit un fruit merveilleux de toutes ſes lectures; mais il falloit s'en cacher de Miſandre & de Chaſſeris avec un ſoin extrême. Comme elle étoit auſſi laborieuſe que ſa mère, & naturellement très-vive, elle travailloit le jour aux ouvrages de fille, & liſoit une partie de la nuit. Elle avoit une voiſine nommée Philantrope, qui dès ſon enfance l'avoit priſe en amitié. Cette voiſine, qui avoit beaucoup de vertu & l'eſprit très-cultivé, avoit prêté des livres ſecrettement à Herminie auſſi-tôt qu'elle avoit ſu lire, & avoit toujours cherché à lui faire plaiſir en toutes ſortes d'occaſions. Sa bienveillance officieuſe avoit été le plus grand bonheur qu'Herminie eût jamais eu; car, non-ſeulement Philantrope avoit des lumières dans les belles lettres plus que n'en

ont ordinairement les perſonnes de ſon ſexe, mais encore elle ſavoit parfaitement la muſique, & avoit dans la peinture des talens fort diſtingués. Elle ſavoit peindre à l'huile avec beaucoup de nobleſſe; mais ſur-tout, elle peignoit en miniature d'une manière ſi correcte & ſi gracieuſe, que chez les connoiſſeurs ſes tableaux avoient la réputation d'être des ouvrages finis. Elle travailloit ordinairement au portrait: elle ſe plaiſoit beaucoup plus à y exercer ſon pinceau que ſur des ſujets hiſtoriques, quoiqu'elle fût auſſi très-habile à peindre en hiſtoire. Auſſi obligeante qu'éclairée, elle avoit ſecondé de tout ſon pouvoir le penchant prématuré qu'Herminie avoit pour la peinture, & lui avoit communiqué avec beaucoup de ſoin tout le ſavoir & les talens qu'elle avoit dans cet art charmant. Mais pour inſtruire Herminie à bien deſſiner & à peindre gracieuſement, il fallut ſe donner beaucoup de peine, car on étoit obligé de s'en cacher exactement de Miſandre. Pour Chaſſeris, elle n'ignoroit pas tout-à-fait que Philantrope montroit à peindre à ſa fille; mais parce que cette jeune perſonne & elle avoient reçu mille fois de bons offices de cette obligeante amie, qu'elle ſavoit qu'elle étoit une veuve

ſans enfans, riche & toujours diſpoſée à leur faire de nouveaux plaiſirs, elle n'avoit oſé réſiſter aux prières que Philantrope lui avoit faites dans tous les temps, d'envoyer ſouvent Herminie paſſer des journées avec elle.

Cette aimable écolière profita parfaitement bien des leçons de ſa maîtreſſe : mais, néanmoins, différente de cette ſavante femme, elle ſe ſentoit un penchant particulier à traiter des ſujets hiſtoriques ; auſſi charmoit-elle bien plus à repréſenter Daphné changée en laurier, ou Diane avec ſes nymphes chaſſant dans les forêts, qu'elle ne charmoit à faire un ſimple portrait, quoique dans tous les genres où elle travailloit, elle fît briller beaucoup d'élégance & de nobleſſe. Etant donc déjà parvenue à une grande habileté dès le bel âge où elle étoit, & voyant l'état fâcheux des affaires de ſon père, elle réſolut de ſe ſervir de ſes talens en peinture pour ſe faire un petit ſecours contre la mauvaiſe fortune.

Elle fit part de ſon projet à Philantrope, mais cette généreuſe amie ne voulut pas qu'elle l'exécutât. Je ſuis bien fâchée, lui dit-elle en l'embraſſant, de ce que je n'ai qu'un bien ſi médiocre, ayant les ſentimens

que j'ai pour vous ; mais tel qu'eſt ce bien, je me flatte que vous voudrez bien le partager avec moi, & j'eſpère qu'il ne laiſſera pas d'être ſuffiſant pour nous faire mener une vie commode avec ceux de qui vous tenéz la naiſſance ; venez donc au plutôt tous trois dans ma maiſon, que je vous prierai de regarder comme la vôtre. Herminie témoigna à Philantrope la vive reconnoiſſance que méritoit la généroſité de ſon procédé ; mais malgré la fâcheuſe ſituation où elle ſe trouvoit, elle ne pouvoit ſe réſoudre à accepter ſes offres obligeantes, à cauſe des humeurs capricieuſes de Miſandre & de Chaſſeris, dont elle craignoit que Philantrope n'eût par trop à ſouffrir, & ne ſe rebutât enfin après quelques mois de patience ; cependant, elle vouloit tout le temps de ſa vie donner ſes ſoins les plus ardens à ſon père & à ſa mère, qui, malgré leurs bizarreries, lui étoient fort chers ; néanmoins Philantrope la pria ſi tendrement & de ſi bonne grace d'accepter ce qu'elle lui offroit, qu'elle y conſentit enfin, à condition toutefois qu'elle & ſa famille n'iroient point loger dans la maiſon de cette généreuſe amie, qu'elle ne fût de retour d'un voyage que l'utilité de ſes affaires l'obligeoit abſolument

à faire à un port des plus éloignés de la capitale de l'île. Cela fut donc arrêté ainſi; & en partant, Philantrope laiſſa à Herminie une ſomme d'argent, qui étoit plus que ſuffiſante pour ſoutenir ſa famille dans une commode abondance juſqu'à ſon retour.

Les deux amies ſe ſéparèrent avec les plus vives marques de tendreſſe; mais comme le deſtin ſembloit être conjuré pour perſécuter Herminie, à peine Philantrope étoit-elle arrivée à la ville maritime où ſe bornoit ſon voyage, qu'allant ſe promener à la campagne ſur le bord de la mer, elle fut enlevée par des Pirates. Herminie, plus par amitié pour Philantrope que pour ſon propre intérêt, penſa mourir de douleur quand elle apprit cette nouvelle. Mais pour les héritiers de Philantrope, ils ne ſougèrent qu'à s'emparer au plutôt de tout ſon bien, ſans penſer le moins du monde à ſe donner des ſoins pour tâcher de découvrir où les Pirates l'avoient conduite; au contraire, il ſembloit qu'ils appréhendoient d'en être inſtruits, de crainte d'être obligés de finir ſa captivité en payant une rançon. Herminie, qui avoit des ſentimens tout oppoſés, fit vainement toutes les perquiſitions qui étoient en ſon pouvoir: malgré tous les

mouvemens & toutes les peines qu'elle se donna, elle ne pût rien apprendre du sort d'une amie si chère; & en perdant tout espoir de la revoir jamais, elle resta comme accablée sous le poids de ses chagrins.

Cependant, elle sentoit bien qu'elle alloit retomber dans les inquiétudes domestiques dont les soins généreux de Philantrope l'avoient délivrée pour quelque temps. Misandre avoit vendu jusqu'au plus petit reste de son patrimoine : il ne lui restoit plus que quelques meubles qui alloient à fort peu de chose. Tandis qu'on s'aida de ces malheureux restes de son naufrage pour la subsistance de sa famille, avec laquelle il s'étoit retiré à la campagne, Herminie travailla pendant plusieurs mois à des tableaux, où elle traita de gracieux sujets d'histoire; mais quoiqu'elle y réussît avec beaucoup de goût & d'élégance, comme elle n'avoit point une cabale qui la prônât, on fit peu de compte de ses tableaux, & l'on n'en donna qu'un prix fort au-dessous du médiocre; car ce siècle-là étoit déjà comme d'autres qui l'ont suivi longtemps après, où les plus rares talens dans les beaux arts tombent tristement dans l'oubli, s'ils ne sont étayés par des protections : déjà le faux mérite soutenu d'une cabale

opprimoit le vrai mérite deſtitué d'appui. Mais revenons à Herminie ; ſon père, qui s'étoit autrefois révolté contre ſes talens en peinture, offenſé au dernier point de les voir ſi mal reconnus, & enfin irrité juſqu'à l'excès contre ſon ſiècle, ſe réſolut de s'en venger de la manière que nous dirons tantôt, après que nous aurons parlé un peu au long du roi de Crète, dont notre philoſophe étoit ſujet.

Ce roi étoit un jeune prince nommé Clearque, né avec d'aſſez belles qualités perſonnelles. Il étoit d'une figure aimable, avoit de la valeur & de la libéralité ; mais, du reſte, il étoit ſoupçonneux, défiant, entêté dans ſes préventions, & ſuperſtitieux à un tel point, qu'il donnoit aveuglément dans toutes les erreurs populaires. Ce prince avoit une ſœur nommée Eliſmène, qui ſembloit avoir reçu des cieux tous les dons qui ſont propres à charmer. Elle avoit une taille admirable, un port de déeſſe, & un viſage dont tous les traits étoient également réguliers & agréables. Elle avoit les cheveux châtains, le teint auſſi blanc qu'un, & relevé d'un léger vermillon qui la rendoit éblouiſſante ; & l'on voyoit dans ſes grands yeux bleus, adoucis d'une paupière brune,

autant de feu que de douceur. Les qualités de ſon ame n'étoient pas moins à admirer que celles de ſa perſonne. Elle avoit une grandeur de courage au-deſſus de ſon ſexe, une droiture & une généroſité héroïques, & une bonté gracieuſe qui lui attiroit tous les cœurs. Cette belle princeſſe avoit aſſez ſouvent à ſouffrir des caprices du roi ſon frère, quoiqu'elle fût la plus douce & la plus complaiſante perſonne du monde. Ce prince changeoit ſi ſouvent de ſentiment, que ce n'étoit pas même une médiocre affaire que de les étudier. Clearque ne laiſſoit pas d'aimer les plaiſirs, ceux de la chaſſe & des jeux guerriers le touchoient ſur-tout particulièrement.

Dans le temps que Miſandre & ſa famille languiſſoient à la campagne, un jour que le roi de Crète donnoit à ſa cour une fête, dans laquelle il y avoit des courſes de chariots, des combats de javelots, des lutteurs & d'autres ſpectacles, on vit paroître dans tous ces divers jeux un jeune inconnu, qui ſe diſtingua autant par ſon adreſſe, que par ſa bonne mine & ſa magnificence. Il eut tout l'honneur de cette journée. Il remporta le prix avec les applaudiſſemens de la cour & les acclamations

du peuple, & fit paroître dans toutes ſes actions & dans tous ſes procédés une grâce & une généroſité ſans égales. Le ſoir, il y eut un bal chez la princeſſe, & le jeune étranger n'y brilla pas moins qu'il avoit fait dans les autres divertiſſemens; & comme c'étoit de la main d'Eliſmène qu'il avoit reçu les prix, il avoit déjà eu des occaſions de lui parler; il en trouva encore au bal, & fit voir dans ſes diſcours autant d'eſprit & de politeſſe, qu'on avoit remarqué d'agrément dans ſes manières.

Le roi le combla d'honneurs & de careſſes, & témoigna une forte envie d'apprendre qui il étoit. Il pria ce prince de permettre qu'il reſtât ſeulement encore quelques jours inconnu à ſa cour, & l'aſſura qu'enſuite il ſatisferoit avec joie ſa curioſité. Cependant, Clearque lui donna un appartement dans ſon palais; & l'y fit ſervir avec beaucoup de magnificence. La ſuite de l'étranger n'étoit pas nombreuſe; mais tous ceux qui la compoſoient, paroiſſoient, à leur air, des gens de grande diſtinction.

Cet aimable inconnu trouva bientôt occaſion de dire à la princeſſe qu'il l'adoroit, & qu'il n'étoit venu dans l'île de Crète, que pour lui offrir un cœur dont les char-

mes de ſon portrait avoient déjà triomphé en Theſſalie. Mais elle ne put s'offenſer de ſa déclaration ; car il lui apprit en même temps qu'il étoit le prince Telephonte, fils du roi de Chypre. Il marqua à Eliſmène qu'il étoit sûr d'avoir, pour les nœuds qu'il ſouhaitoit, l'agrément du roi à qui il devoit le jour, qui ne manqueroit pas d'envoyer des ambaſſadeurs la demander. Il ajouta qu'il ſe flattoit que le roi Clearque ne lui refuſeroit pas ſon appui auprès d'elle ; mais il proteſta qu'il ne vouloit devoir le don précieux de ſa main, ni aux ſoins du roi de Chypre, ni aux ordres du roi de Crète. Je ne veux, madame, pourſuivit-il, vous obtenir que de vous-même : ce n'eſt que par la reſpectueuſe paſſion que j'ai pour vous, & par mes tendres ſervices, que j'oſe aſpirer à acquérir une place dans votre cœur. C'eſt la crainte que j'ai eue qu'une trop ſcrupuleuſe obéiſſance ne vous portât à gêner vos volontés, qui m'a fait cacher mon nom & ma naiſſance au roi votre frère juſqu'à ce que je fuſſe inſtruit de vos ſentimens. Si mes glorieuſes prétentions ont le malheur de vous déplaire, ce prince ne ſaura jamais qui je ſuis ; mais ſi vous daignez ne pas déſaprouver mes deſſeins, je

les ferai connoître au roi de Crète, & j'eſpère qu'il y ſera favorable. Eliſmène avoit écouté avec tant de ſurpriſe & de trouble le diſcours du prince de Chypre, qu'elle reſta quelque temps ſans avoir la force de lui répondre. Enfin, la rougeur ſur le viſage & la confuſion dans les yeux, elle lui dit d'un air embarraſſé, qu'elle étoit abſolument ſoumiſe aux volontés du roi ſon frère, & qu'elle ſe feroit toujours une gloire de lui obéir. Telephonte la preſſa de lui déclarer naturellement ſi elle ne ſe ſentoit point d'averſion à ſon égard, lui jurant de nouveau que s'il étoit aſſez malheureux pour lui déplaire, il ſe garderoit bien de la demander au roi ſon frère, ne voulant pas l'expoſer à ſouffrir qu'on fît violence à ſes inclinations. Elle aſſura Telephonte qu'elle ne ſavoit ni aimer ni haïr, mais qu'elle ſavoit ſeulement obéir; puis, avec un redoublement de rougeur, elle ajouta qu'à ſon égard, il avoit tort de craindre ſon averſion, puiſqu'un prince tel que lui étoit plus propre à faire naître l'eſtime que la haine. Après ces mots, interdite, & tremblant d'en avoir trop dit, la princeſſe de Crète rappela auprès d'elle les dames, qui, par reſpect, s'en étoient éloignées; & tout

le reſte du jour la converſation fut générale.

Cependant, le prince de Chypre, tranſporté d'amour pour Eliſmène, & ravi de ce que cette charmante princeſſe n'avoit point reçu déſobligeamment l'offre de ſes vœux, apprit au roi de Crète qui il étoit. Ce roi donna mille marques de joie à cette nouvelle, & rendit avec éclat au rang de Telephonte tous les honneurs qui lui étoient dûs. Clearque bruloit d'envie de ſavoir pour quelle raiſon le prince de Chypre étoit venu dans ſes états, mais il n'oſoit le demander ouvertement à ce prince; il ſe contenta de faire des queſtions ſur ce ſujet à un jeune chevalier de la ſuite de Telephonte, qui paroiſſoit un des premiers favoris de ſon maître. Ce chevalier, qu'on nommoit Leandrin, avoit en effet une grande part dans la confiance de Telephonte; mais il ne trouva pas à propos d'informer le roi de Crète des ſecrets de ce prince.

Ce fut Telephonte lui-même qui l'en inſtruiſit. Après que mille petites choſes, qu'il remarquoit chaque jour avec une joie infinie, l'eurent encore perſuadé que l'offre de ſa main ne déplairoit pas à Eliſmène, il déclara au roi de Crète l'amour qu'il avoit pour elle, lui demanda ſa protection auprès

de cette princeſſe, & ajouta que s'il daignoit approuver les deſſeins qu'il avoit pour cette charmante ſœur, le roi de Chypre envoyeroit au plutôt la lui demander par une ambaſſade ſolennelle. Clearque aſſura Telephonte, en l'embraſſant, que rien ne pouvoit lui être plus cher que l'alliance d'un prince auſſi accompli qu'il l'étoit. Il le mena enſuite chez Eliſmène, & la pria de regarder Telephonte comme un prince qu'il lui deſtinoit pour époux, & qui méritoit tout ſon attachement par ſes belles qualités. La princeſſe répondit au roi ſon frère avec beaucoup de déférence & de modeſtie; mais au travers de ſes manières modeſtes & ſoumiſes, on démêloit qu'elle obéiſſoit ſans dégoût à l'ordre qu'on lui donnoit, d'avoir de la conſidération pour Telephonte. Ce prince lui dit mille choſes auſſi ſpirituelles que galantes. Puis il ajouta : Malgré la force des nœuds qui m'attachent auprès de vous, madame, je ſerai contraint de vous quitter bientôt pour obéir aux ordres du roi mon père, qui me rappellent inceſſamment en Chypre, pour aſſiſter à la cérémonie du mariage de la princeſſe Celenie ma ſœur, qu'un ambaſſadeur de Lemnos doit épouſer dans peu de temps au nom du roi ſon maî-

tre. Mais, madame, pourſuivit Telephonte, quelques rigoureuſes que ſoient les peines que me coûtera votre abſence, j'en ſentirai adoucir la rigueur par la glorieuſe permiſſion que le roi votre frère m'a donnée. Ce grand prince veut bien qu'auſſi-tôt que je ſerai arrivé en Chypre, le roi mon père lui envoie annoncer ſolennellement quel eſt l'honneur & la félicité où j'aſpire.

Après quelques ſemblables diſcours, Clearque, qui ne pouvoit reſter long-temps en même lieu, ſortit & emmena Telephonte. En s'en allant, ce prince fit ſigne à Leandrin de reſter auprès d'Eliſmène ; & ce favori, qui avoit beaucoup d'eſprit, comprit aiſément que ſon maître ſouhaitoit qu'il entretînt la princeſſe de ſon amour. Il s'en acquitta en habile homme; mais en faiſant, avec beaucoup d'adreſſe, la peinture des ſentimens paſſionnés de Telephonte, il n'oublia pas non plus de donner une belle idée du caractère de ce prince. En racontant certaine de ſes actions, il ſut inſinuer finement quelle étoit la droiture & la grandeur de ſon ame, la généroſité & la délicateſſe de ſon cœur, l'intrépidité de ſon courage, & la valeur de ſon bras. Il eſt vrai, cependant, que malgré le zèle extrême que Leandrin

avoit pour Telephonte, le portrait qu'il en fit n'étoit point flatté. Ce jeune prince avoit toutes les qualités d'un héros; auſſi étoit-il tendrement chéri du roi ſon père, & adoré des ſujets de ce monarque. La princeſſe de Crète écoutoit avec beaucoup de plaiſir tout ce qu'on lui racontoit du grand prince auquel elle ſentoit bien que ſon cœur prenoit un vif intérêt; & comme Leandrin s'apperçut que ſon entretien ne l'ennuyoit pas, lorſqu'il eut fini les diſcours qu'on vient de marquer, il reprit ainſi:

Le prince mon maître, après avoir ſi noblement répondu aux ſoins que l'on s'étoit donnés pour ſon éducation, & après avoir donné de fameuſes preuves de ſon courage, preſqu'au ſortir de l'enfance, dans la dernière année d'une guerre que le roi de Chypre termina par une glorieuſe paix; après de ſi beaux commencemens, dis-je, le prince Telephonte, qui voyoit que le royaume où il étoit deſtiné à régner quelque jour alloit jouir d'un long calme, demanda la permiſſion au roi Telanor ſon père, de voyager dans une partie des pays de la Grèce. Le roi aimoit ſi chérement le prince, qu'il eut de la peine à ſe réſoudre à le voir s'éloigner de lui; mais il y conſentit

fit enfin, à condition que ſon abſence ne ſeroit pas longue. La belle princeſſe Celenie, qui avoit pour le prince ſon frère une amitié des plus tendres, répandit bien des larmes à ſon départ, & toute la cour, dont il faiſoit les délices, en eut un regret extrême. Comme j'avois eu l'honneur d'être élevé auprès du prince Telephonte, & qu'il m'honoroit de ſes bonnes grâces, je n'avois jamais été éloigné de lui, & je fus encore deſtiné à le ſuivre dans ſes voyages.

Nous parcourûmes divers pays de la Grèce, dans leſquels mon maître fit éclater en beaucoup d'occaſions ſon intrépidité, l'élévation de ſon ame, & la ſolidité de ſon eſprit. Mais comme je vous ai raconté tantôt, madame, une partie de ſes aventures glorieuſes, je veux paſſer promptement au récit d'une autre, où l'amour fut, ſans doute, le ſeul guide qui le conduiſit. Sollicité par les ſouhaits du roi, Telephonte ſe préparoit à reprendre la route de Chypre, lorſque, paſſant inconnu à Lariſſe, capitale de Theſſalie, ce jeune prince, qui aime fort la peinture, alla chez un peintre le plus fameux de cette célèbre ville, dans le deſſein d'y acheter des tableaux. Il y en vit pluſieurs dignes de ſa curioſité; mais ce

qui le frappa le plus vivement, ce fut le portrait d'une raviſſante brune, qui avoit de grands yeux bleus, dont on ne pouvoit aſſez admirer les charmes brillans, & la noble & ſpirituelle douceur. Enfin, madame, on jugera bien qu'il me ſeroit impoſſible de décrire toutes les grâces de cette peinture, quand on ſaura que c'étoit le portrait de l'illuſtre princeſſe de Crète.

Eliſmène rougit à ces mots, & interrompit Leandrin en ſe défendant avec beaucoup de modeſtie des louanges qu'il donnoit à ſa beauté. Il lui répondit en homme qui n'étoit pas un fade louangeur, & qui ſavoit répandre ſon encens avec autant d'eſprit que de politeſſe, puis, il reprit le fil de ſon diſcours en ces termes:

Le prince Telephonte ayant demandé avec un empreſſement extrême quelle étoit la merveilleuſe perſonne que repréſentoit ce portrait, après qu'on lui eut répondu que c'étoit vous, madame, une femme qui tenoit une palette & des pinceaux, s'avança, & lui dit: Seigneur, quoique les charmes de la belle princeſſe que vous voyez repréſentée ici ſoient ſans égaux ſur la terre, je puis vous aſſurer que les beautés de ſon ame ſont encore beaucoup au-deſ-

ſus de celles de ſon viſage. Il ſemble que le ciel ait voulu réunir dans ſa perſonne toutes les vertus & toutes les rares qualités qui peuvent rendre une princeſſe accomplie. J'en puis parler ſavamment, continua cette femme; car, non-ſeulement je ſuis née ſujette du roi ſon père, mais encore la feue reine de Crète ſa mère m'honoroit de beaucoup de bienveillance : ainſi j'ai vu de près l'admirable enfance de la princeſſe Eliſmène, & j'ai toujours vu croître ſes vertus avec ſon âge, & quand ma mauvaiſe fortune m'a arrachée de l'île de Crète, elles étoient parvenues à un ſi grand point de perfection, qu'il ſembloit qu'elles ne pouvoient plus augmenter. Telephonte écouta avec une avidité extrême tout ce que lui dit cette femme, & lui fit mille queſtions ſur le ſujet de la belle princeſſe, pour qui il ſe ſentoit déjà une admiration ſans bornes. L'étrangère y répondit toujours d'une manière qui fit plaiſir à ce prince; & il lui fut ſi obligé de toutes les choſes agréables qu'elle lui avoit dites, que s'intéreſſant pour elle, il lui demanda par quel malheureux incident elle avoit été arrachée à ſa patrie. Hélas! ſeigneur, lui répondit-elle en ſoupirant, comme je me prome-

nois dans notre île, sur les bords de la mer; de barbares pirates m'enlevèrent, & malgré mes ardentes prières, ne voulurent jamais permettre que je donnasse de mes nouvelles en Crète pour en faire venir une rançon, craignant sans doute que, si le roi de Crète venoit à avoir quelque connoissance particulière de leurs rapines, il ne songeât bien sérieusement à leur faire faire la chasse sur toutes les mers qui l'environnent. Enfin, soit par cette considération-là ou par d'autres, les cruels qui m'avoient fait esclave ne voulurent jamais consentir à me laisser racheter ma liberté, & me mirent entre les mains d'un marchand, qui, à cause des talens que j'avois dans la peinture, me vendit dans cette ville au peintre fameux dont vous voyez ici les tableaux. Ah! interrompit Elismène, à ce récit de talens en peinture, je crois connoître la vertueuse Philantrope, qui fut enlevée par des corsaires sur nos côtes, il y a six ou sept mois. Oui, madame, répondit Leandrin, c'est ainsi que se nomme cette sage Crétoise, qui connoît si bien toutes vos rares qualités. Et d'où vient, repartit la princesse, que vous ne nous avez pas instruits, dès en arrivant en Crète, du lieu de

ſa captivité, afin que nous tâchions promptement de la faire finir ? C'eſt, madame, répliqua Leandrin, parce que c'eſt une choſe qui n'eſt poſſible que dans quelque temps d'ici, comme vous allez l'apprendre par la ſuite de mon diſcours. Après ces mots il reprit ainſi : Le prince Telephonte offrit avec empreſſement à Philantrope de payer ſur le champ au peintre tout ce qu'il voudroit exiger pour le prix de ſa liberté. Hélas ! ſeigneur, lui répondit-elle, tel eſt le malheur qui me ſuit, que je ne puis profiter des effets de votre généreuſe bonté : ce qui devoit ſoulager la peſanteur de mes chaînes en augmente le poids : j'ai fait connoître au peintre à qui je ſuis tout ce que je ſais en peinture, croyant m'en attirer plus de conſidération : cet homme, comme vous voyez, eſt un grand maître dans la peinture à l'huile ; mais il n'a aucuns talens dans la miniature, & ne veut point abſolument conſentir à me rendre la liberté, que je n'aie rendu ſa fille habile dans ce genre : il eſt vrai que je l'y ai déjà trouvée très-inſtruite, & qu'elle y fait chaque jour de très-grands progrès ; mais cependant, malgré ſon application aſſidue, & l'exactitude de mes ſoins, il ſe paſſera encore beaucoup de temps

avant qu'elle ſoit dans la perfection où ſon père prétend que je la mette; ainſi, je vois avec une extrême douleur que le moment de ma liberté eſt encore bien éloigné. Ce n'eſt pas, continua Philantrope, qu'ils ne me traitent tous, dans cette famille, avec la même conſidération & les mêmes égards que ſi j'étois leur proche parente; mais quelque douceur qu'ait l'eſclavage, il ne peut jamais plaire, ſur-tout à une perſonne comme moi, qui ſuis née avec un ſi grand amour pour la liberté, que malgré la vénération que j'ai pour la mémoire de la feue reine de Crète, & le zèle infini que je ſens pour la charmante princeſſe Eliſmène, je ſongeai à me retirer de la cour auſſitôt que notre grande reine fut morte, haïſſant juſqu'à l'image de la captivité, voyant le roi fort infirme, & prévoyant ſurtout que ſous le règne du jeune prince Clearque ſon fils, les courtiſans auroient à eſſuyer beaucoup de caprices. Pardonnez, madame, à la ſincérité de mon récit, pourſuivit Leandrin, ſi je vous rapporte juſqu'aux termes peu reſpectueux dont ſe ſervit Philantrope en parlant du roi votre frère. Après pluſieurs autres diſcours qui ſeroient trop longs à vous raconter, elle apprit à Telephonte

que c'étoit elle qui avoit apporté votre portrait en Theſſalie : elle raconta à ce prince que quand les corſaires l'avoient enlevée, elle avoit ce portrait ſur elle dans une boîte fort riche, que ces barbares n'avoient pas manqué de lui prendre au plutôt ; mais qu'elle les avoit priés avec tant d'inſtance de lui rendre la peinture que renfermoit cette boîte, qu'enfin ils s'étoient laiſſés toucher à ſes prières, & qu'ayant ce beau portrait en ſa poſſeſſion, elle en avoit fait des copies en grand, quand elle avoit été à Lariſſe : c'eſt ſur ces copies, continua Philantrope, que le peintre à qui je ſuis, a fait le portrait que vous voyez ; ainſi, ſeigneur, ajouta-t-elle, vous pouvez juger aiſément quela princeſſe de Crète eſt encore beaucoup plus belle que ce portrait ; car en faiſant tant de copies du portrait d'une belle perſonne, il échappe toujours quelques grâces de l'original. Telephonte, charmé de plus en plus de tout ce qu'il entendoit dire à Philantrope, fit venir le peintre, & donna tout ce qu'on voulut du beau portrait dont il étoit enchanté : il acheta encore divers autres tableaux, & fit promettre à Philantrope qu'elle lui feroit au plutôt une copie en miniature du petit portrait qu'elle avoit

en ſa poſſeſſion ; car pour l'original, quand on lui auroit offert un royaume, elle ne vouloit pas abſolument s'en déſaiſir.

Comme je ſuivois preſque toujours Telephonte, j'avois été témoin de la converſation qu'il avoit eue avec Philantrope. Dès que ce prince fut de retour à la maiſon où il logeoit, il me parla avec tant de tranſports de la princeſſe de Crète, que je connus bien qu'il avoit déjà le cœur pris : il dit des choſes ſi étonnantes devant le beau portrait, qu'il avoit fait placer dans ſon cabinet, que je ne vous les répéterai point, madame, de peur de fatiguer cette trop ſcrupuleuſe modeſtie, qui nous défend avec tant de ſévérité de rendre à vos charmes toute la juſtice qu'on leur doit : je vous dirai ſeulement que Telephonte ne ſongea plus qu'à ſe préparer à faire le voyage de Crète, pour venir vous y offrir l'hommage de ſon cœur; cependant, ce prince étoit à tous momens chez Philantrope pour lui faire ſans ceſſe des queſtions ſur tout ce qui pouvoit avoir rapport à vous, & pour la conjurer de finir promptement votre portrait en miniature. Comme cette femme a beaucoup d'eſprit, qu'elle eſt très-attentive & extrêmement pénétrante, par l'air de

grandeur qu'elle voyoit répandu dans la perſonne & dans les manières de mon maître, & par la magnificence de ſes procédés, elle jugea qu'il étoit d'un rang extrêmement élevé. Elle lui témoigna ſes ſoupçons, & fit ſi bien par ſon adreſſe, qu'il lui avoua ſa naiſſance, & le rapide penchant qui l'entraînoit vers la princeſſe de Crète; néanmoins, comme il ne vouloit pas être connu en Theſſalie, il lui demanda le ſecret, & elle le lui garda fort exactement.

Un jour, que nous allâmes encore, le prince & moi, voir travailler Philantrope au petit portrait que nous ſouhaitions ardemment, nous en vîmes un ſur la table de cette femme, que nous prîmes d'abord pour celui dont il s'agiſſoit. Telephonte le prit avec empreſſement, puis l'ayant regardé attentivement, il dit: Quelque charmante que ſoit la perſonne que ce portrait repréſente, elle eſt encore bien éloignée d'approcher de la beauté de la princeſſe de Crète. En diſant ces mots, le prince me remit ce portrait entre les mains, & il offrit à mes yeux l'image d'une brillante brune, qui avoit des yeux noirs pleins d'eſprit & de feu, & infiniment touchans. La perſonne que repréſente ce portrait, nous

dit Philantrope, contribue encore beaucoup à me faire trouver ma captivité ennuyeuſe; c'eſt une amie que je chéris plus que moi-même, & à qui mon abſence aura été bien fatale. Pour tâcher d'adoucir un peu la douleur que je ſens d'être privée de ſa vue, j'ai fait ſon portrait ici par la ſeule force de mon imagination. Mais, hélas! ajouta-t-elle, rien ne peut me dédommager de la perte de ſon entretien, toujours ſi plein d'eſprit, de douceur & de politeſſe. Après ces mots, elle nous donna en peu de paroles une parfaitement belle idée du caractère de ſon amie; puis enſuite, elle dit au prince: Seigneur, ſi vous allez en Crète, je vous demande en grâce d'avoir la bonté de faire informer de mon ſort cette aimable amie: ſon nom eſt Herminie, & vous voudrez bien permettre que j'inſtruiſe l'obligeant Leandrin des voies qu'il faudra prendre pour trouver ſon père, qui, par le mauvais état de ſa fortune, languit en Crète dans l'obſcurité. Pour la charmante princeſſe, fille & ſœur de mes ſouverains, j'eſpère que vous daignerez lui faire connoître le zèle ardent que je conſerve pour elle au milieu des chagrins de la captivité.

Quelques jours après cette converſation,

madame, pourſuivit Leandrin, comme votre portrait ſe trouva achevé, nous prîmes la route de Crète, où nous arrivâmes heureuſement dans le temps que tout le monde ſe préparoit pour la fête que le roi votre frère devoit donner. La veille de cette fête, Telephonte vous vit au temple, & vous trouva ſi fort au-deſſus de votre portrait, qu'il en penſa expirer de raviſſement & d'amour. Le lendemain, il eut la gloire de s'attirer vos regards dans cette magnifique fête; & depuis ce jour, madame, vous ſavez tout ce qui eſt arrivé à ce prince, dont vous tenez abſolument la deſtinée entre vos mains. Au reſte, madame, ajouta Leandrin, daignez me pardonner ſi j'ai mêlé dans mon récit une choſe qui ne vous regarde pas, ayant pris la liberté de vous parler d'Herminie; mais c'eſt que j'ai cru que, bonne & généreuſe comme vous êtes, & de plus honorant Philantrope de votre eſtime, vous daigneriez faire quelque attention au chagrin que j'ai de n'avoir pu m'acquitter de la commiſſion que m'a donnée cette vertueuſe femme; car j'ai cherché dans cette île vainement Herminie & ſon père avec tous les ſoins poſſibles; malgré l'exac-

titude de ma recherche, je n'en ai pu apprendre aucune nouvelle.

Eliſmène aſſura Leandrin qu'elle feroit donner des ordres bien précis pour s'informer du ſort d'Herminie; & après que cette belle princeſſe lui eut dit, ſur le ſujet de ſon maître & ſur le ſien propre, des choſes également obligeantes & modeſtes, il ſe retira. Il trouva Telephonte dans ſon appartement, qui lui redit mille fois tout ce qu'il trouvoit de charmant & de merveilleux dans Eliſmène, & qui lui fit répéter autant ce que cette princeſſe avoit dit en ſa faveur. Il la vit pluſieurs fois par jour, tout le temps qu'il reſta en Crète, & en reçut diverſes innocentes marques de conſidération, & reçut auſſi du roi mille témoignages d'eſtime & d'amitié. Ce prince lui dit galamment en partant, que quelque inclination qu'il eût à être ſon beau-frère, il ne conſentiroit point au mariage de ſa ſœur avec lui, qu'il ne vînt l'épouſer en perſonne; & comme vous êtes fort amoureux, ajouta-t-il, j'eſpère que vous ne refuſerez pas cette marque d'amitié au frère de votre maîtreſſe. Telephonte lui promit poſitivement qu'il ſuivroit de près les ambaſſadeurs que lui enverroit le roi ſon père. Puis, ce jeune prince

partit, plein des plus douces eſpérances qui puiſſent flatter un amant. Pour Leandrin, il n'étoit pas tout-à-fait ſi content, quoiqu'il eût beaucoup de joie de l'heureux ſuccès des deſſeins de ſon maître. D'un autre côté, par un mouvement qu'il ne démêloit pas bien lui-même, il ne pouvoit ſe conſoler de n'avoir pu apprendre aucune nouvelle d'Herminie, quoique la princeſſe Eliſmène eût donné ſur ce ſujet les ordres les plus attentifs que ſa bonté avoit pu lui inſpirer; mais Herminie étoit trop bien cachée pour qu'on pût découvrir ce qu'elle étoit devenue.

Le même jour que le prince Telephonte étoit parti de Crète, on vint dire au roi qu'un homme, dont l'air étoit ſombre & farouche, demandoit à lui parler, pour lui rendre diſoit-il, un ſervice qu'il eſpéroit devoir lui être agréable. Cléarque, qui aimoit toutes les nouveautés, commanda qu'on le fît entrer. Seigneur, dit-il à ce prince, ſachant le louable penchant que vous avez à la curioſité, je viens vous offrir des moyens de le ſatisfaire, ſur un ſujet qui ordinairement intéreſſe beaucoup. J'aimois autrefois la philoſophie; mais ayant été convaincu de l'inutilité de ſes recherches, je me ſuis attaché

à l'art de féerie, dans lequel j'ai fait des progrès admirables; j'ai été inſtruit par un grand maître, qui m'a appris toutes ſortes de ſecrets, excepté celui de faire de l'or. La peur qu'il avoit que je ne le quitaſſe, ſi je devenois riche, car mon ſecours lui étoit d'une grande utilité dans ſon travail; cette peur, dis-je, a été cauſe qu'il m'a toujours caché ce beau ſecret; mais du reſte, il n'en eſt aucun que j'ignore; je ſais deviner le paſſé, je ſais pénétrer dans l'avenir; je ſais prévoir les accidens qui pourroient arriver par les caprices de la fortune, & ſais donner des remèdes pour les éviter; j'ai un moyen ſûr pour être inſtruit à fond de la fidélité des femmes; & en donnant ce moyen, je donne en même temps le plaiſir de voir un travail ingénieux & magnifique. Comme les princes de votre âge, continua le philoſophe, doivent être plus touchés de ces ſortes de choſes que d'aucunes autres, c'eſt ce dernier de mes talens, ſeigneur, que je viens vous offrir de mettre en uſage pour votre ſervice. Cléarque, tranſporté de joie de la propoſition du philoſophe, lui demanda avec empreſſement, de quels moyens il ſe ſerviroit pour exécuter ſa promeſſe. Avant que de vous les expliquer, ſeigneur, répon-

dit cet homme, permettez que je vous donne des preuves de ce que je ſais faire de prodigieux. J'y conſens avec plaiſir, dit le roi; mais je veux que quelqu'un que j'aime partage cette ſatisfaction avec moi. Après ces mots, ce prince donna ordre qu'on fît venir un de ſes courtiſans, nommé Dinocrite, qui étoit ſon favori depuis peu. Dès qu'il fut entré, Cléarque lui dit des merveilles de l'homme qu'il voyoit, & Dinocrite le reconnut pour le philoſophe Miſandre, ce célèbre bizarre, ſi brouillé avec la fortune: Seigneur, dit ce favori au roi, il ne faut pas s'étonner des admirables connoiſſances de ce ſavant homme, il a toujours étudié les ſecrets de la nature avec un ſoin extrême; j'ai encore plus étudié ceux de l'art de féerie, repartit Miſandre, & j'en donnerai tout-à-l'heure des preuves, ſi le roi veut bien me faire l'honneur de m'en accorder la permiſſion. Cléarque ayant marqué qu'il étoit prêt à voir & à entendre tout ce qu'il voudroit, Miſandre fit devant ce prince & ſon favori mille tours de gobelets les plus ſurprenans du monde. Comme il n'y avoit jamais eu en Crète ni foire Saint-Germain, ni aucun autre lieu où l'on eût rien vu de ſemblable, Cléarque & Dinocrite ne

sortoient point d'étonnement, & prirent tous ces tours d'adresse pour de merveilleux effets de l'art de féerie. Quand Misandre en eut fait un grand nombre, hé bien, seigneur, dit-il au roi, êtes-vous content? J'aurois grand tort de ne le pas être, répondit ce prince; mais j'ai, cependant, une violente envie d'apprendre par quels moyens on pourra démêler nettement les femmes prudes d'avec les coquettes. Ce moyen est un peu long, seigneur, répartit Misandre, mais aussi il est infaillible: il consiste dans le travail d'une robe, que moi, ma femme, & une fille que j'ai, savons faire également. Le fond de cette robe n'est que d'une étoffe noire, qui est claire & transparente; mais nous savons tous trois y former une légère broderie aussi brillante que délicate, & qui représente des choses admirables, dont je vous ferai la description quand il vous plaira. Il n'y a point de miniature si finie que cet ouvrage n'efface; &, par le pouvoir de mon art, tel est le don de cette broderie, que de tous les hommes mariés, il n'y a que ceux qui ont des épouses fidelles, qui la voyent; les autres n'apperçoivent que l'étoffe transparente toute unie; pour les hommes qui ne sont point dans les liens du ma-

riage, s'ils ont une sœur de l'humeur d'Hélène, ils ne voyent point la broderie dont il s'agit; & pour ceux qui n'ont ni épouse, ni sœur, ils sont privés aussi de la vue de cette broderie merveilleuse, si leur parente la plus proche est trop favorable à ses amans. Mais pour les maris qui ont des épouses fidelles, & les frères qui ont des sœurs solidement vertueuses, quand toutes leurs tantes & leurs cousines seroient les plus achevées coquettes, ils verroient toujours l'ingénieuse broderie de la robe dans toute sa beauté; & comme cette robe découvre à tout le monde des vérités cachées, on lui a donné le nom de robe de sincérité, confondant ensemble l'étoffe & la broderie. Ah! le merveilleux ouvrage, s'écria le roi! que j'ai hâte de le voir; mais combien vous faudra-t-il de temps pour le faire? Il nous faudra au moins trois mois à ma famille & à moi, répondit Misandre, pour le mettre dans toute sa perfection; mais dès au bout d'un mois, seigneur, vous pourrez déjà en juger, & en être diverti; pour vous rendre ce travail fini au temps que je vous marque, il ne faut que nous loger, ma femme, ma fille & moi, dans quelqu'endroit des plus retirés de votre palais, or-

donner qu'on ne nous y laiſſe manquer de rien pour tous les beſoins de la vie, & que l'on nous fourniſſe abondamment de l'or & de la ſoie. Je donnerai de ſi bons ordres pour votre ſatisfaction, dit Cléarque, que vous aurez ſujet de vous en louer : vous n'avez qu'à amener, dès aujourd'hui, votre épouſe & votre fille dans mon palais : vous ſerez commodément logés tous trois dans un lieu que mes officiers vous marqueront. Miſandre, ſans répondre plus rien à Cléarque que par une profonde révérence, ſe retira, & laiſſa ce jeune prince dans une joie inconcevable de la belle acquiſition qu'il avoit faite pendant cette journée.

Pour Dinocrite, il n'en fut pas de même : c'étoit un homme naturellement ſoupçonneux & jaloux : il l'étoit ſi fort des bonnes grâces de ſon maître, qu'il diſoit ſans ceſſe à ce prince du mal de tout le monde, de crainte que quelqu'un ne partageât ſa faveur, dont il uſoit, cependant, très-mal. Mais s'il étoit jaloux de ſon titre de favori, il l'étoit encore beaucoup davantage de ſon épouſe. C'étoit une jeune perſonne fort vive dont il ſoupçonnoit plus qu'à demi la vertu : comme il étoit bizarre, hautain, & incapable d'aucune complaiſance pour elle,

il ſe doutoit qu'il n'en étoit pas aimé, & il ne la croyoit pas d'un caractère aſſez héroïque pour ſe conſerver parfaitement vertueuſe, ſans le ſecours d'aucune amitié pour ſon époux. Malgré le peu d'eſtime qu'il avoit pour elle, comme elle étoit belle, il ne laiſſoit pas d'en être fort amoureux; mais cette paſſion, qui d'ordinaire rend doux & poli ceux qu'elle poſsède, ſembloit ne le rendre que plus violent & plus intraitable à l'égard de ſon épouſe. On peut donc bien juger qu'amoureux, bizarre, & n'eſtimant guère ſa femme, la robe qu'on promettoit au roi lui parut bien redoutable: il craignoit d'y trouver ce qu'il n'eût pas voulu voir, ou plutôt il craignoit de n'y voir rien que l'étoffe tranſparente. Cléarque, qui ne jugeoit pas mal de ſon épouſe, comme il en jugeoit lui-même, & qui, au contraire, la croyant fort ſage, croyoit auſſi que Dinocrite étoit sûr de ſa vertu, ne s'alla point imaginer que la robe dont il étoit queſtion lui donnât aucune inquiétude; au contraire, il penſoit qu'il partageoit avec lui le plaiſir que lui donnoit l'eſpérance de voir ſa curioſité ſatisfaite; & ſe faiſant d'avance une maligne joie de voir beaucoup de maris qui ne verroient rien ſur la robe, il lui recom-

manda bien de ne pas divulguer le ſecret de ce vêtement myſtérieux.

Cependant, Miſandre, ſa femme & ſa fille, vinrent prendre poſſeſſion de l'appartement qu'on leur avoit donné au palais: l'aimable Herminie n'y vint qu'à regret: ſon père, tout capricieux qu'il étoit, l'aimoit & l'eſtimoit beaucoup, & lui avoit fait confidence des propoſitions qu'il vouloit faire à Cléarque auſſitôt qu'il les avoit imaginées: elle avoit fait tous ſes efforts pour l'en détourner, mais elle n'avoit pu y réuſſir: il lui avoit toujours dit qu'il ſe faiſoit un plaiſir extrême de jouer un prince plein d'erreurs, ſous le règne duquel on conſidéroit ſi peu la vertu & le mérite; & que de plus, il trouvoit encore une autre ſatisfaction à s'aſſurer leur ſubſiſtance pour trois mois, pendant leſquels elle travailleroit à ſes tableaux en miniature, & ſa mère aux ouvrages de broderie qu'elle faiſoit ſi bien, ce qui les mettroit enſuite en état de retirer de l'utilité des petits travaux où elles ſe ſeroient occupées pendant ce temps. Miſandre avoit même obligé ſa fille à lui apprendre exactement de certains endroits de l'hiſtoire & de la fable, qu'il vouloit débiter au roi dans l'occaſion.

Herminie n'ayant donc pu faire changer de réſolution à ſon père, le ſuivit triſtement au palais : l'horreur naturelle qu'elle avoit pour tout ce qui avoit un air de tromperie, lui faiſoit enviſager avec beaucoup de douleur le perſonnage qu'il y alloit faire ; mais, quoiqu'elle n'eût de ſa vie ſenti un chagrin plus inquiet, elle n'en étoit pas moins belle, & ſes attraits furent remarqués de tous les officiers du palais qui la virent. Ceux qui eurent ce deſtin ne furent pas en grand nombre : Cléarque avoit ordonné qu'on inſtallât Miſandre & ſa famille au palais à fort petit bruit, & les ordres de ce prince avoient été exactement ſuivis.

Mais, pendant que Cléarque rêvoit agréablement au plaiſir que lui donneroit la robe enchantée, Eliſmène étoit dans une ſituation bien différente : non-ſeulement le mérite de Telephonte avoit fait de ſi vives impreſſions ſur ſon cœur, que ſon abſence lui paroiſſoit rude à ſouffrir ; mais encore elle craignoit fortement que ce prince ne trouvant pas dans le roi de Chypre, pour l'alliance de Crète, les diſpoſitions dont il s'étoit flatté, les conſeils & l'autorité d'un père reſpectable & couronné n'obligeaſſent Telephonte à renoncer à l'amour qu'il

avoit pour elle : la ſeule idée du changement de ce prince la faiſoit frémir : il lui avoit paru ſi aimable & ſi digne d'eſtime, qu'il lui ſembloit qu'il étoit le ſeul de tous les hommes qui pouvoit la rendre heureuſe : elle confioit ſes inquiétudes à Anaxaride, épouſe de Dinocrite, qui n'avoit guère moins de part dans les bonnes grâces d'Eliſmène, que Dinocrite dans celles de Cléarque ; mais, quoique cette agréable femme fût très-véritablement attachée à la princeſſe, l'extrême enjouement de ſon humeur ne lui permettoit pas de partager beaucoup ſes chagrins. Elle ſe contentoit de repréſenter à Eliſmène, que belle & charmante comme elle étoit, il paroiſſoit impoſſible qu'on devînt infidèle en l'aimant ; puis elle ajoutoit que, quand même ce deſtin lui arriveroit, ces mêmes attraits, qui lui avoient fait acquérir le cœur de Telephonte, lui feroient encore faire la conquête de mille autres cœurs, parmi leſquels il y en auroit ſans doute de dignes de ſon choix. Tous les raiſonnemens d'Anaxaride conſoloient fort peu Eliſmène, qui ſentoit bien qu'elle ne pourroit jamais rien aimer que l'aimable prince, qui ſeul, entre tant d'illuſtres amans qui lui avoient offert des vœux, avoit eu

le ſecret d'attendrir ſon ame. Mais elle eut bientôt ſujet d'adoucir les inquiétudes qu'elle ſentoit à ſon égard : elle reçut une lettre de lui, écrite dès le moment qu'il avoit été arrivé auprès du roi ſon père ; il lui marquoit que ce monarque, approuvant les beaux feux dont il brûloit pour elle, il alloit ſonger à faire partir des ambaſſadeurs pour la demander, auſſitôt qu'on auroit vu le départ de la princeſſe Celenie, qui devoit prendre la route de Lemnos quelques jours après ſon mariage, dont la cérémonie ſe devoit faire le lendemain du jour que Telephonte écrivoit. Ce prince ajoutoit à ces nouvelles, tout ce qu'un amant galant & tendre peut écrire de paſſionné à l'objet qui le charme. La lettre qu'il écrivoit à Cléarque étoit auſſi toute pleine d'eſprit & d'amitié ; &, comme le vaiſſeau qui avoit apporté ces lettres étoit un vaiſſeau léger, qui alloit d'une telle vîteſſe qu'il ſembloit voler ſur la mer, & qu'avec cela il avoit eu un temps très-favorable, on étoit agréablement ſurpris de l'extrême diligence avec laquelle ces nouvelles étoient venues, & tout le monde ſe récrioit ſur l'exactitude de Telephonte, & la bonne fortune de ſes envoyés. Comme Eliſmène étoit adorée à la

cour de Crète, & que Telephonte y avoit paru infiniment aimable, tout le monde applaudiſſoit à l'union de deux perſonnes ſi accomplies, & témoignoit en attendre le moment avec impatience.

Dinocrite fut preſque le ſeul qui ne prit point de part aux nouvelles générales; mais il étoit ſi occupé de ſes craintes particulières, qu'il ne pouvoit en détacher ſes idées, le ſouvenir de la robe de ſincérité lui revenoit ſans ceſſe dans l'eſprit: tantôt il brûloit d'impatience que la broderie en fût faite, tantôt il trembloit qu'elle ne s'achevât, tant il appréhendoit de ne la point voir; enfin accablé de ſes inquiétudes, il ne put davantage en ſoutenir ſeul le poids: il dit en confidence à un ami, que le roi faiſoit travailler à une robe enchantée, qui ſeroit la pierre de touche de la vertu de toutes les femmes: il expliqua à cet ami le myſtère de cette robe; cet ami extrêmement frappé de ce merveilleux ſecret, le confia à un ſecond ami: ce ſecond à un troiſième, & ce troiſième à un quatrième, qui le dit encore à d'autres; ſi bien qu'en très-peu de temps, non-ſeulement tous les hommes de la cour, mais encore beaucoup d'hommes de la ville furent

furent informés en détail du don qu'auroit la robe où Miſandre travailloit. Ce qu'il y eut de rare, c'eſt que tous les hommes, qui, ſur le ſujet de cette robe avoient ſi mal gardé le ſecret entr'eux, le gardèrent admirablement bien à l'égard des femmes : il n'y eut pas une perſonne de leur ſexe informée du myſtère de la broderie qu'on faiſoit au palais. Clearque avoit une furieuſe envie qu'elle s'avançât beaucoup, & fut chez Miſandre pour la voir, avant le temps que ce philoſophe lui avoit marqué qu'on pourroit commencer à en être diverti ; mais Miſandre, l'allant recevoir à l'entrée de ſon appartement, le ſupplia inſtamment de ne pas ſe donner la peine d'entrer, l'aſſurant qu'il n'y avoit point encore aſſez de travail de fait pour lui pouvoir donner aucun plaiſir, & lui témoignant qu'il lui feroit beaucoup de grace de ne point vouloir regarder cet ouvrage qu'il ne fût un peu en état de le divertir. Clearque, accordant ce qu'on lui demandoit, n'entra point chez Miſandre, & s'en alla chercher à s'amuſer ailleurs.

Quelques jours après, ce prince fit un voyage à un château délicieux qu'il avoit ſur le bord de la mer. La princeſſe ſa ſœur

& toute ſa cour l'y ſuivit, & il prit pluſieurs fois dans ce lieu le divertiſſement de la pêche, de la chaſſe, & des promenades ſolitaires. Un ſoir, qu'il faiſoit un auſſi beau temps qu'il en avoit fait un affreux dans la journée, pendant laquelle il avoit régné des vents terribles, Clearque, ſe promenant ſur le rivage de la mer, ſuivi du ſeul Dinocrite, vit à la faveur de la clarté de la lune, trois à quatre pêcheurs occupés autour d'une femme magnifiquement vêtue, qui paroiſſoit évanouïe. Par un mouvement de curioſité, ce prince s'approcha de ces pêcheurs, & vit qu'ils tâchoient, par leurs ſoins, de faire revenir à elle cette dame, qui, toute évanouie qu'elle étoit, paroiſſoit une jeune perſonne d'une fort grande beauté. Elle attira auſſitôt la compaſſion du jeune roi, qui ordonna à Dinocrite d'aller promptement au château, & d'en faire venir des ſecours plus sûrs & plus agiſſans que ceux que pouvoient donner ces pauvres pêcheurs; il ne voulut pas, cependant, que ces bonnes gens interrompiſſent ceux qu'ils donnoient à cette belle évanouïe; & leur demanda avec empreſſement par quelle aventure elle ſe trouvoit dans ce lieu: deux de ces

hommes lui répondirent que la tempête qu'il avoit fait pendant la plus grande partie de la journée, les ayant empêchés longtemps de pêcher, ils avoient voulu réparer ce dommage lorsqu'ils avoient cru l'orage passé ; mais que, lorsqu'ils avoient voulu mettre leurs barques à la mer, la trouvant encore trop irritée, ils s'étoient tenus sur le rivage, pour observer si elle ne se calmeroit point ; que de-là ils avoient vu le corps de cette dame flotter sur l'eau, que la pitié les avoit portés à se jeter promptement dans leur barque, pour voir s'ils ne pourroient point la secourir ; qu'en effet, ils l'avoient accrochée par ses habits ; & qu'ayant vu qu'elle respiroit encore, ils l'avoient portée sur le rivage, où elle avoit ouvert les yeux, après avoir jeté beaucoup d'eau ; mais qu'ensuite elle étoit retombée dans l'évanouissement où il la voyoit. Clearque, fort touché de l'état pitoyable où étoit cette belle personne, voyoit avec déplaisir qu'elle n'en sortoit point ; & dès que, par les ordres de Dinocrite, il fut venu autour de lui plusieurs de ses officiers, & qu'on eut encore essayé vainement de la faire revenir par diverses essences, il la fit mettre dans un

chariot pour la conduire au château, après avoir récompensé fort libéralement les pêcheurs des soins qu'ils avoient eu d'elle.

Clearque fit mettre la dame évanouïe dans le plus magnifique appartement du château; &, après s'être retiré, envoya promptement auprès d'elle les femmes de la princesse Elismène, pour la déshabiller & la mettre au lit, où l'on continua à lui faire tous les remèdes nécessaires à l'état où elle étoit. Quand cette belle dame eut repris connoissance, elle fut bien surprise de se voir dans un lieu si superbe, & environnée de personnes qui toutes lui étoient inconnues; mais quand elle sut qu'elle étoit dans un château du roi de Crète, où étoit ce prince & la princesse sa sœur, elle demanda la grace de pouvoir dire un mot à Elismène, & voulut se lever pour se faire conduire auprès d'elle; mais cette princesse, qui avoit su son arrivée au château, & qui s'informoit avec beaucoup de soin de sa santé, ayant appris son dessein, la prévint, & se rendit obligeamment auprès de son lit. Dès que la belle étrangère l'apperçut; je ne suis plus affligée de mon naufrage, lui dit-elle,

quoiqu'il ait penſé me coûter la vie, puiſqu'il me donne l'heureuſe occaſion de voir une incomparable princeſſe, de qui le prince mon frère m'a parlé ſans ceſſe avec tant d'admiration depuis ſon retour en Chypre, & pour qui il a une paſſion vive & délicate, dont la force peut ſeule s'égaler à la grandeur des charmes qui l'ont fait naître. Quoi! madame, s'écria Eliſmène, je vois en vous la princeſſe Celenie! La manière dont le roi mon frère m'avoit parlé de vous tantôt, & cette beauté touchante que je vois à préſent ſur votre viſage, m'avoient déjà inſpiré une forte inclination pour vous; mais, ciel! que je la ſens augmenter! quand j'apprends que vous êtes cette charmante princeſſe, dont la renommée parle avec tant d'avantage, & ſœur d'un prince pour qui j'aurai toute ma vie une ſi parfaite eſtime. Je ne puis rendre aſſez de graces à ma deſtinée, reprit Celenie, de m'avoir conduite auprès de vous, avant que de m'avoir livrée au roi de Lemnos, auprès de qui je dois reſter pour toujours, puiſque je ſuis unie avec ce prince par un lien ſacré. Mais, madame, ajouta-t-elle, il me ſemble avoir entendu par votre diſcours que j'ai été vue du roi

votre frère ; en quelle occaſion ai-je donc eu cet honneur ? C'eſt le roi mon frère, dit Eliſmène, qui vous a retirée évanouïe des mains des pêcheurs qui vous avoient ſauvée de la mer. Je ſuis bien confuſe, répartit Celenie en rougiſſant, qu'un ſi grand prince m'ait vue en cet état. Dans l'inſtant qu'elle alloit pourſuivre, Clearque s'approcha de ſon lit, d'une manière fort reſpectueuſe ; & comme la rougeur qui l'animoit donnoit un grand éclat à tous ſes attraits, ce prince qui ne l'avoit vue que pâle & défigurée, quoiqu'elle lui eût ſemblé belle, la trouva encore ſi fort au-deſſus de ce qu'elle lui avoit paru, qu'il reſta ébloui de ſes charmes. Eliſmène apprit au roi ſon frère, qu'en ne croyant donner ſes ſecours qu'à une aimable inconnue, il avoit eu le bonheur de rendre ſervice à l'illuſtre princeſſe Celenie, reine de Lemnos. Clearque, par un ſentiment qu'il ne connoiſſoit pas encore, rougit à cette nouvelle, & reſta interdit : il ſe remit néanmoins, & dit fort poliment à la reine de Lemnos tout ce qu'exigeoit le mérite & le rang de cette princeſſe ; & , après une converſation aſſez courte, ayant averti la princeſſe ſa ſœur qu'il

falloit laiſſer prendre du repos à la reine, Eliſmène & lui ſe retirèrent.

Cependant, le bruit ſe répandit en peu de temps de tous côtés dans l'isle de Crète, que le roi avoit ſauvé la reine de Lemnos du naufrage, & beaucoup de gens de l'équipage de cette princeſſe, qui, par diverſes aventures, avoient eu le bonheur d'être ſauvés auſſi, ſe raſſemblèrent tous auprès de leur maîtreſſe. Les ambaſſadeurs de Lemnos furent même de ce nombre : lorſque le vaiſſeau de la reine avoit été briſé, ils s'étoient ſoutenus ſur des planches, & avoient heureuſement abordé à des plages voiſines. Et ce qu'il y eut de particulier, c'eſt que la tempête qui avoit briſé le vaiſſeau où étoit cette princeſſe, en avoit épargné un autre de ſa ſuite, qui n'ayant point péri, avoit été relâcher à un port fort proche du lieu où elle avoit fait naufrage. Tous ces gens-là vinrent prendre ſes ordres à Manetuſe, qui étoit une ſuperbe ville, où Clearque faiſoit ordinairement ſon ſéjour, & peu éloignée du château où ce prince l'avoit reçue d'abord. Le roi de Crète & la princeſſe ſa ſœur avoient prié la reine de Lemnos de venir dans cette ville, l'aſſurant que la pureté de l'air

qu'on y reſpiroit, contribueroit à lui faire recouvrer plus promptement une entière ſanté. Comme elle lui revenoit tous les jours, ſa beauté & les agrémens de ſon humeur en augmentoient auſſi, & charmoient Clearque à tel point, qu'il ne put ſe diſſimuler davantage à lui-même qu'il en étoit amoureux. La certitude qu'il en eut le mit au déſeſpoir, quand il conſidera que cette princeſſe alloit dans peu de temps être pour jamais dérobée à ſes regards, & miſe au pouvoir d'un heureux rival à qui ſa foi l'avoit engagée. Il fit encore réflexion que peut-être Celenie n'avoit engagé cette foi à ce prince qu'avec averſion, ou du moins avec indifférence; qu'ainſi il pourroit arriver qu'elle ſeroit malheureuſe toute ſa vie. Quand il s'arrêtoit à cette penſée, il accuſoit mille fois le deſtin d'aveuglement; car il lui ſembloit que s'il avoit eu Celenie pour épouſe, le bonheur de cette princeſſe n'auroit pu manquer d'être sûr, par le tendre & ardent attachement qu'il auroit eu ſans ceſſe pour elle. Alors, il s'excitoit à chercher les moyens d'empêcher que Celenie ne fût au roi de Lemnos, ſe diſant qu'il n'y avoit aucun ſcrupule à ôter cette char-

mante beauté à un prince, qui, ſans doute, n'en étoit point amoureux, pour la donner à un roi dont elle étoit adorée. Mais il ne demeuroit pas long-temps dans ce deſſein; des ſentimens de gloire lui faiſoient enviſager qu'il n'étoit plus permis d'arracher cette princeſſe au roi de Lemnos, qui étoit ſon époux par le conſentement du roi ſon père, & par le ſien propre; & il conſidéroit qu'il ne pourroit pas prendre les moindres meſures pour l'arrêter dans l'iſle de Crète, ſans que ſon deſſein fût regardé de toute la terre comme un attentat contre les loix de l'honneur, & contre celles de l'hoſpitalité. Tant de ſentimens ſi oppoſés les uns aux autres lui donnèrent une douleur ſi grande, qu'il ne put la renfermer toute en lui-même: il en fit part à Eliſmène, en lui exagérant beaucoup ſon amour, & le déſeſpoir où il étoit de ſe voir à la veille de perdre pour jamais l'objet qui l'avoit fait naître. Si je n'étois pas le plus infortuné prince du monde, ajouta-t-il, & qu'au contraire le deſtin m'eût été favorable, quelque heureux haſard m'auroit fait voir Celenie il y a long-temps: je l'aurois demandée au roi ſon père, & l'aurois obtenue. Jugez,

ma sœur, quelle joie parfaite j'aurois eue, de me voir uni par un double lien au prince Telephonte, qui est si plein de mérite, qui a tant d'amour pour vous, & pour qui vous avez tant d'amitié. Elismène répondit à Clearque, avec une reconnoissance extrême, & chercha à le consoler avec beaucoup d'esprit & de tendresse : mais il n'étoit guère en état de goûter ses consolations : Non, non, lui dit-il, c'est en vain que vous tâchez d'adoucir mes maux : je sens bien que je suis né pour être le plus malheureux prince de la terre ; jusqu'ici je n'avois rien aimé sérieusement ; & la première fois de ma vie que je prens un amour le plus violent qui sera jamais, c'est pour une personne dont il faudra que je sois éternellement séparé.

La douleur que lui donnoit cette pensée ne l'empêcha pourtant pas de songer que c'étoit le temps où la robe de sincérité devoit commencer à donner du plaisir. Pour faire diversion à son chagrin, il se rendit donc chez Misandre, qui le reçut avec beaucoup de gravité, après avoir fait cacher sa fille aussi-tôt qu'il avoit appris l'arrivée du roi. Venez, seigneur, lui dit-il, en le conduisant vers un métier, sur

lequel travailloit Claſſeris, venez voir ce qu'il y a de fait du merveilleux ouvrage où nous travaillons pour votre divertiſſement. A ces mots, Clearque s'approcha tout contre l'ouvrage de Chaſſeris, & fut ſaiſi d'un tremblement terrible, quand il ne vit ſur ſon métier qu'une étoffe noire toute unie & tranſparente, telle à-peu-près qu'eſt celle qu'on nomme de la gaze en ce temps-ci. Ce prince, déchiré ſubitement par cent chagrins dévorans, ne douta pas un moment qu'Eliſmène ne fût point du tout ce qu'elle paroiſſoit; & formant tout d'un coup mille ſoupçons injurieux à la gloire de cette innocente princeſſe, il ne daigna pas faire la moindre réflexion, que par une ſi cruelle injuſtice il faiſoit outrage à la vertu même. Il crut ſeulement beaucoup faire de cacher ſon trouble & la prétendue honte de ſa ſœur, aux yeux du philoſophe enchanteur: il ne ſe borna qu'à ce deſſein; &, pour l'exécuter, après s'être un peu remis, il dit à Miſandre: j'ai les yeux ſi éblouis de ce beau travail, que je n'en démêle pas bien toutes les parties, c'eſt pourquoi je vous prie de m'en faire une deſcription auſſi en détail que ſi cet ouvrage n'étoit pas préſent à mes yeux.

Alors Miſandre, obéiſſant au roi de Crète, lui parla ainſi :

Comme ce n'eſt que ceux qui ont des épouſes & des ſœurs véritablement vertueuſes, qui ont le plaiſir de voir la délicate broderie de cette robe, j'ai cru, ſeigneur, que pour redoubler ce plaiſir, je devois y tracer des figures qui donnaſſent une idée du manége des coquettes, des grimaces des fauſſes prudes, & des indignes tours des hypocrites, ces fauſſes adoratrices des autels, qui ſe flattent follement d'en impoſer aux dieux en trompant les hommes. Pour commencer par les coquettes, j'ai donc repréſenté, comme vous voyez, la manière flatteuſe & adroite dont Hélène s'empreſſe à donner des marques de tendreſſe à Ménélas, dans le temps qu'elle a un deſſein tout formé d'abandonner ce malheureux époux, & de partir le lendemain avec Paris pour aller à Troye : vous pouvez remarquer auſſi les minauderies qu'elle fait à cet amant pour l'embarraſſer de plus en plus dans ſes filets. Je crois que vous êtes content des draperies de cette princeſſe, ainſi que du morceau d'architecture que la ville de Sparte offre à vos yeux, & du ſpectacle de cette

mer agitée, où le lointain eſt ſi bien ménagé. Ces autres figures, qui ne ſont encore que deſſinées, repréſentent l'hiſtoire de cette reine des Lidiens, dont la fauſſe pruderie coûta la vie au roi ſon époux. Sa vertu grimacière fit qu'elle ſe trouva ſi offenſée de ce que cet époux l'avoit fait voir à Gygès à ſa toilette dans un état peu décent, à la vérité; elle ſe trouva ſi offenſée, dis-je, qu'elle n'eut point de repos que Gygès n'eût porté le poignard dans le ſein de ſon époux, & n'eût arraché la couronne de Lidie à la maiſon des Héraclides, pour la mettre ſur ſa propre tête. Oh! la belle pruderie! qui aſſaſſine un mari pour couronner un galant! Toutes ces choſes, comme vous voyez, ſeigneur, continua Miſandre, ſont très-bien caractériſées ici. Pour ces autres figures, pourſuivit-il, qui ne ſont encore que deſſinées auſſi, c'eſt l'hiſtoire de Pauline, cette célèbre hypocrite Romaine, qui paſſant les jours dans les temples aux pieds des autels, & rebutant en apparence ſes amans de la manière la plus ſévére, fut néanmoins très-douce pour un d'eux, qui prenant le nom & la figure d'un dieu, lui vint conter ſes raiſons le ſoir dans un tem-

ple; cette fausse pieuse fut la dupe de l'amant & du sacrificateur, parce qu'elle voulut bien l'être, ne cherchant qu'à se faire honneur de l'image de la vertu. Elle trahissoit sans scrupule la vertu même. Vous démêlerez beaucoup mieux ce sujet, ajouta Misandre, quand il sera fini; les airs de tête & les attitudes des figures vous en donneront une connoissance entière. Mais, seigneur, reprit-il, après s'être tû quélque temps, & voyant que Clearque ne parloit point, est-ce que ce travail, où j'ai employé tout le savoir de mon art, n'a pas le bonheur de vous plaire? Le trouvez-vous trop peu correct, ou trop peu gracieux? Je le trouve parfaitement beau, répondit enfin Clearque, mais je suis à présent occupé de quelque rêverie, qui m'empêche d'en bien examiner tout l'agrément; je reviendrai un autre jour considérer à loisir ce merveilleux ouvrage. En achevant ces mots, Clearque se retira, & laissa Misandre & sa famille se remettre à leurs occupations ordinaires.

Le roi de Crète fut à peine dans son appartement, qu'on lui vint dire que les ambassadeurs de Chypre, qui venoient

demander la princeſſe Eliſmène en mariage, étoient arrivés. On ne peut exprimer ce que ſentit ce prince à cette nouvelle. Une foule de ſentimens douloureux agitoient ſon eſprit ; il ne pouvoit conſentir à croire aſſez la colère qu'il avoit contre ſa ſœur, pour la ſacrifier à ſon indignation ; il ne pouvoit non plus ſe réſoudre à donner pour épouſe au prince de Chypre qu'il eſtimoit tant, une perſonne ſi peu vertueuſe & ſi peu digne de lui. Le bonheur qu'avoit cette princeſſe d'être aimée d'un prince ſi accompli, la rendoit encore plus coupable à ſes yeux ; il ne pouvoit lui pardonner d'avoir trahi un amant auſſi aimable & auſſi tendre qu'étoit Telephonte. Dans de certains momens, il entroit contr'elle dans des mouvemens de fureur dont il n'étoit pas le maître. Tout ſembloit contribuer à l'irriter contre cette innocente princeſſe ; car non-ſeulement il ſentoit une douleur mortelle du prétendu déshonneur dont elle le couvroit, mais encore il avoit un dépit extrême de ce qu'elle l'empêchoit de voir la merveilleuſe broderie de la robe de ſincérité, qu'il auroit été ſi ravi de contempler ſans obſtacle. D'ailleurs, les ſentimens que lui inſpiroit Celenie redou-

bloient l'aigreur qu'il avoit de l'outrage qu'on faiſoit au frère de cette princeſſe. D'un autre côté, l'air modeſte & les manières vertueuſes d'Eliſmène ſe préſentoient à ſon imagination, & ſembloient l'accuſer d'injuſtice ſur les ſoupçons injurieux qu'il formoit contre ſa ſœur; mais comme il ne doutoit point du don qu'avoit la robe de ſincérité, tout ce qui parloit en faveur d'Eliſmène n'étoit que foiblement écouté. Tourmenté de mille mouvemens tumultueux qui agitoient ſon ame, il fut contraint de donner audience aux ambaſſadeurs de Chypre, avant que d'avoir pu donner aucun calme à ce trouble. La ſeule force qu'il eut ſur ſoi, fut de marquer une tranquillité apparente. Il reçut parfaitement bien ces ambaſſadeurs, & leur accorda la demande qu'ils faiſoient de la princeſſe, ſans avoir préciſément déterminé dans ſon cœur s'il leur tiendroit ce qu'il leur promettoit, ou s'il leur retireroit quelque jour ſa parole, pour ne pas donner à Telephonte une épouſe peu digne de lui.

Clearque n'étoit pas le ſeul à qui la robe de ſincérité troubloit l'imagination. Dinocrite, qui, comme favori de ce prince,

avoit des privilèges au-deſſus des autres courtiſans, s'étoit ſervi des droits qu'ils lui donnoient, pour avoir du chagrin beaucoup plus promptement que le reſte de la cour. Il avoit été chez Miſandre avec empreſſement, ainſi que le roi; il n'avoit vu ſur le métier de Chaſſeris que de l'étoffe noire, tranſparente & toute unie; & de même que ce prince, pour ne pas inſtruire Miſandre de ſon prétendu malheur, il avoit témoigné voir ſur cette étoffe tout ce que ce philoſophe vouloit qu'il y vît; mais il quitta Miſandre l'ame ſi pleine de rage contre la pauvre Anaxaride, qu'il ne put s'empêcher de lui en donner des marques auſſi-tôt qu'il fut de retour chez lui. Cette jeune perſonne, ſuivant le caractère de ſon humeur, étoit ce jour-là d'une gaîté extrême, & lui dit cent choſes plaiſantes, fort propres à réjouir toute autre perſonne qu'un époux jaloux. Alors Dinocrite, bien loin de faire aucune attention aux diſcours enjoués d'Anaxaride, lui dit mille choſes dures qu'elle tourna d'abord en raillerie; mais il y ajouta encore tant de choſes épouvantablement injurieuſes à ſa vertu, qu'enfin elle s'en trouva ſi outragée, qu'elle courut au palais toute en larmes, pour s'al-

ler jeter aux pieds d'Eliſmène. Comme elle trouva cette princeſſe ſeule, elle s'y jeta effectivement, & la ſupplia d'obtenir du roi qu'il voulût bien lui permettre de quitter ſon époux, pour ſe retirer dans une ſolitude fermée au monde, avec des femmes conſacrées au ſervice des autels, ajoutant qu'il lui étoit impoſſible de vivre davantage avec un époux qui étoit capable de ſoupçonner ſa vertu d'une manière ſi outrageante. La princeſſe, fort touchée du récit d'Anaxaride, plaignit ſes malheurs avec une bonté pleine de tendreſſe; mais après lui avoir témoigné combien elle entroit dans ſes chagrins, elle lui dit que quelques rudes qu'ils fuſſent, il falloit encore plutôt ſe réſoudre à les ſupporter, que d'en venir à l'éclat qu'elle projetoit. Conſidérez, pourſuivit Eliſmène, combien une femme de votre âge & de votre humeur ſe laſſe promptement de mener une vie ſolitaire entre quatre murs; cependant, ajouta-t-elle, quand une auſſi jeune perſonne que vous ne veut plus vivre avec ſon époux, il n'y a pas d'autre parti à prendre pour elle, que celui de ſe retirer du monde, ſi elle eſt ſcrupuleuſement attachée à ſa gloire; ainſi, n'allez pas mal à propos vous

engager dans un divorce, dont la vie ennuyeuſe que vous mèneriez dans une auſtère retraite vous feroit bientôt repentir ; continuez à vivre dans la vertu ſolide & dans l'exacte bienſéance, comme vous avez toujours vécu ; &, quelque juſte fierté que l'innocence de vos mœurs puiſſe vous inſpirer, n'oppoſez aux calomnies & aux emportemens de Dinocrite que la douceur & la patience ; vous ſerez louée & plainte de tout le monde : du reſte, cherchez à diſſiper les chagrins que vous donnera l'étrange humeur de votre époux, par tous les innocens plaiſirs que vous pourrez prendre avec moi & avec toutes vos amies. Tant que vous ſerez ici, madame, s'écria triſtement Anaxaride, je tâcherai de ſuivre exactement les ordres que votre prudence me preſcrit, parce que votre protection & vos bontés me donneront de ſi douces conſolations, qu'elles me prêteront des forces pour ſupporter les barbares traitemens de mon époux ; mais quand vous ſerez partie pour Chypre, que deviendra la malheureuſe Anaxaride ? Eliſmène lui repréſenta que les bizarreries de Dinocrite pourroient peut-être ſe paſſer. Enfin, elle lui donna de ſi favorables eſpé-

rances, & lui dit tant de choſes obligeantes, qu'elle remit preſque le calme dans l'ame de cette épouſe chagrinée; & les ambaſſadeurs de Chypre, qui vinrent un moment après faire leur cour à leur future princeſſe, achevèrent, par leur entretien, de diſſiper le reſte du trouble qui pouvoit être demeuré dans l'eſprit d'Anaxaride. Le premier de ces ambaſſadeurs, qu'on nommoit Cleophane, étoit plein d'un mérite diſtingué. Il entretint Eliſmène de cent choſes divertiſſantes; & comme dans ſes diſcours il ſut mêler avec adreſſe diverſes peintures de l'amour & des grandes qualités de Telephonte ſa converſation fut doublement agréable à cette princeſſe. Depuis ce jour-là, Eliſmène vit ſans ceſſe Anaxaride attachée à ſes pas; elle ne trouvoit qu'auprès de la princeſſe de Crète un aſile contre les mauvais traitemens de ſon époux, qui attendoit fort impatiemment le départ d'Eliſmène, pour faire éclater toute ſa fureur envers Anaxaride, qu'il n'oſoit outrager juſqu'à la dernière violence ſous les yeux de cette princeſſe, dont il ſavoit qu'elle étoit très-conſidérée.

Les ſincères témoignages de tendreſſe qu'Eliſmène recevoit d'un prince qui lui

étoit fort cher, & la préſence de la belle reine de Lemnos, lui donnoient une ſatisfaction extrême ; mais cette ſatisfaction étoit néanmoins bien troublée par l'inquiète mélancolie qu'elle remarquoit dans les yeux du roi ſon frère, quoiqu'elle ne prît la triſteſſe où elle le voyoit que pour un effet de l'amour qu'il ſentoit pour Celenie. Ce n'étoit pas, cependant, cette paſſion qui tyranniſoit alors le plus l'ame de Clearque ; la douleur qu'il ſentoit de l'atteinte qu'il croyoit que ſa ſœur avoit portée à ſon honneur, rempliſſoit ſi fort ſes idées, que paroiſſant entièrement livré à tout ce qu'elle lui inſpiroit de funeſte dans ces momens, il ne s'imaginoit pas qu'il pût encore conſerver quelque ſenſibilité pour la flamme qui l'avoit brûlé. Il ſe trompoit ; l'amour ne l'avoit point quitté ; il s'étoit ſeulement caché dans le fond de ſon cœur. La violente fureur qui l'animoit contre Eliſmène avoit ſuſpendu la tendreſſe qu'il ſentoit pour Celenie ; mais elle ne lui avoit fait perdre aucun de ſes droits.

Cependant, pour ſatisfaire cette fureur qui l'agitoit, il fit obſerver avec une rigoureuſe exactitude toutes les paroles & toutes les actions d'Eliſmène, & on ne lui en

tre, que s'il y eût eu un temps fort long qu'elles eussent été amies. Elisménè annonça donc à Celenie les sentimens tendres dont Clearque lui avoit fait confidence qu'il étoit pénétré pour elle, & exagéra beaucoup quel avoit été le désespoir de ce prince, dans le temps qu'il voyoit qu'elle étoit destinée à faire le bonheur du roi de Lemnos. Je vous assure, madame, répondit Celenie, en souriant & en rougissant tout ensemble, qu'il faut que le roi votre frère ne vous ait conté ces choses que pour vous plaire, connoissant l'amitié dont vous m'honorez; car je puis vous répondre que, pour moi, il ne m'a jamais rien dit que ce qu'un jeune prince, aussi galant qu'il est, dit ordinairement à toutes les personnes de mon sexe. Je dois vous informer de plus que, depuis la mort du roi de Lemnos, le roi de Crète paroît affecter de ne se trouver auprès de moi qu'environné d'une nombreuse cour: il semble même éviter mes regards; &, quand par hasard je rencontre les siens, j'y vois plutôt une tristesse mêlée de fureur, que des impressions de tendresse; cependant, madame, ajouta Celenie, en souriant encore, vous savez que dans l'isle où je suis née, on a la réputation de posséder l'art de démêler parfaitement

parfaitement bien dans les yeux les mouvemens du cœur. Il faut pourtant, madame, repartit Eliſmène d'un ton enjoué, que votre art ne vous ait pas bien ſervie en cette occaſion; car, à mon tour, je puis vous proteſter que, ſans être née dans l'île de Chypre, j'ai vu sûrement, dans les yeux & dans les diſcours du roi mon frère, tous les tranſports d'un véritable amant. Il eſt juſte, répliqua Celenie, que ceux qui n'ont que l'avantage d'avoir pris naiſſance dans l'île de Chypre, cèdent leurs droits à une princeſſe qui doit un jour en être reine; mais, madame, s'il eſt vrai que la route où vous êtes du trône de Chypre vous ait donné mieux qu'à moi l'art de connoître que le roi de Crète eſt amant, il faut que ce ſoit un amant bien diſcret; car, excepté quelques ſoupirs qu'il a, dans de certains momens, pouſſés en ma préſence, & qui peuvent autant être des ſoupirs de triſteſſe que d'amour, il ne lui eſt jamais échappé devant moi aucune marque de tendreſſe. Ces diſcours de Celenie jetèrent Eliſmène dans un étonnement étrange: elle ne ſavoit plus à quoi attribuer l'extrême chagrin du roi ſon frère, & elle en eut une inquiétude qui troubla tout ſon repos.

La reine de Lemnos avoit eu beaucoup de raiſon, quand elle avoit aſſuré cette princeſſe que Cléarque ne lui avoit jamais donné poſitivement aucune marque d'amour. Quoiqu'il en eût le fond de l'ame tout rempli, les cruelles idées que lui donnoit la robe de ſincérité, ne lui permettoient pas d'en laiſſer paroître l'ardeur au-dehors. Il étoit pourtant vrai que la mort du roi de Lemnos lui avoit fait connoître mieux que jamais combien cette ardeur étoit forte : il avoit d'abord ſenti avec plaiſir l'amour & l'eſpérance ſe réveiller dans ſon ame ; &, dans les premiers tranſports de ſa joie, il ſortoit de ſon appartement pour courir dans celui de Celenie, lui offrir ſon cœur & ſa foi, & lui demander ſi, par ſes ſervices, il pourroit obtenir d'elle la permiſſion d'envoyer, par ſes ambaſſadeurs, demander l'aveu du roi ſon père. Il couroit chez cette princeſſe, dis-je, lorſqu'en traverſant le palais, le haſard lui fit rencontrer Miſandre ſur ſes pas. La vue de ce philoſophe auſtère rappela ſi vivement, dans l'eſprit de Cléarque, les redoutables maux que découvroit la myſtérieuſe robe de ſincérité, que comme le caractère ſoupçonneux & défiant étoit véritablement le caractère dominant de ce

prince, il en sentit dans cet instant tout le pouvoir; car, sans se souvenir, le moins du monde de tout ce que la renommée publioit d'avantageux de l'exacte vertu de Celenie, ni sans faire attention à la noble modestie qui paroissoit dans toutes les paroles & toutes les actions de cette princesse, il dit que c'étoit bien assez d'avoir encore s'exposer à son honneur, sans le donner une épouse qui pourroit le couvrir de nouveau. Avec ces belles réflexions, & un léger prétexte, il rentra dans son appartement, où il prit une ferme résolution de ne pas dire un mot de sa tendresse à la reine de Lemnos, jusqu'à ce qu'il eût fait voir la robe de sincérité à Telephonte, sans lui en apprendre le mystère, afin de juger, par l'épreuve qu'il feroit sur ce prince, si l'époux qu'auroit la reine de Lemnos verroit la broderie de cette robe terrible.

La folle crédulité & la bizarre défiance de Cléarque jetèrent un grand désordre dans sa cour: il étoit dans une agitation qui étoit remarquée de tout le monde; mais, malgré l'amitié qu'Elismène avoit pour lui, elle le craignoit si fort, qu'elle n'osoit lui en demander la cause; &, ce qui augmentoit

encore la timidité que cette princeſſe avoit toujours eue à ſon égard, c'eſt qu'elle avoit remarqué qu'il lançoit ſouvent ſur elle des regards pleins de fureur, & qu'il lui parloit d'un ton irrité, quoiqu'il ſe forçât à ne lui pas dire de rude. Elle ne comprenoit point mais elle pouvoit s'être attiré ſa colère; tous les agrémens qu'elle en avoit troubloit la douceur de ſon [illegible] que lui donnoit d'ailleurs cependant, l'eſtime parfaite qu'elle ſentoit pour Telephonte, lui faiſoit eſpérer que, par ſa prudence, il remettroit le calme dans l'eſprit du roi ſon frère, lorſqu'il ſeroit auprès de lui; ainſi, par toutes ſortes de raiſons, elle attendoit avec beaucoup d'impatience l'arrivée du prince de Chypre.

Celenie n'en avoit guère moins; irritée en ſecret du ſilence indifférent que Cléarque gardoit à ſon égard, après ce qu'Eliſmène lui avoit dit des ſentimens de ce prince, & après ce qu'elle en avoit cru démêler elle-même à ſon abord en Crète: irritée, dis-je, d'avoir flatté vainement ſes appas de la conquête d'un roi qui lui paroiſſoit aimable, la préſence de Clearque la gênoit & lui donnoit une ſorte de dépit, qui lui faiſoit ſouhaiter avec ardeur de re-

tourner au plutôt auprès du roi de Chypre.

Enfin l'on apprit, par un courier venu en poſte, que le prince Telephonte étoit arrivé au port de Crète. A cette nouvelle, Eliſmène ſentit une joie infinie, & Clearque une émotion terrible. L'amour, l'amitié, les ſoupçons, l'indignation & la colère, partageoient triſtement ſon ame; & ſi les rayons de l'eſpérance s'y faiſoient encore entrevoir quelquefois, la crainte les en faiſoit bientôt diſparoître. Cependant, ce prince, ne ſe piquant pas de ſoutenir avec hauteur les prérogatives de la dignité royale, il ſe prépara à aller avec beaucoup de diligence au-devant de Telephonte; &, comme le temps qu'il avoit donné à Miſandre pour achever la robe de ſincérité venoit juſtement d'expirer, il lui demanda ſi cet ouvrage étoit fini: le philoſophe ayant répondu qu'il étoit, enfin, depuis quelques heures dans ſa dernière perfection, le roi ſe fit apporter cette robe fatale, qu'il regarda encore en tremblant, en préſence de Miſandre; mais s'appercevant, avec une nouvelle douleur, qu'il n'y voyoit aucune broderie, & que cet habillement n'offroit à ſes yeux qu'une gaze noire toute unie, ſans rien dire au philoſophe, il lui fit ſigne de ſe retirer. Auſſi-

tôt il ordonna qu'on appelât plusieurs des officiers de sa garderobe. Sans leur faire la moindre explication, il donna ordre seulement qu'on eût soin de mettre cette robe dans les coffres du bagage qu'on lui préparoit pour son voyage. Quoique Clearque ne dit rien à ses officiers sur la robe dont il s'agissoit, comme ils avoient tous su, par le canal de Dinocrite, le mystère de cette robe, qu'ils avoient appris combien le prétendu enchanteur avoit demandé de temps pour la finir, qu'ils savoient que ce temps étoit expiré, qu'ils venoient de voir Misandre entrer chez le roi, chargé de quelque chose, & puis en sortir sans rien remporter. Ces officiers, instruits de toutes ces choses, ne doutèrent pas un moment que la robe qu'ils voyoient, & que le roi leur ordonnoit de porter pour son voyage, ne fût cette robe merveilleuse dont Dinocrite avoit parlé; &, comme aucun d'eux ne vit nulle broderie dessus, l'ame saisie de douleur, chacun en particulier ne douta point qu'il ne fût du nombre de ces malheureux proscrits, à qui la vue des riches ornemens de la robe étoit interdite. Cependant, tous ces hommes, sachant à quel point le roi étoit informé du don de cet habit enchanté, son-

gèrent à cacher à ce prince leur honte & leur malheur, & ils se recrièrent tous, comme de concert, sur les étonnantes beautés de cette robe, & puis chacun s'applaudit en secret d'avoir eu assez de force sur soi pour cacher sa disgrâce à son roi & à ses camarades, qu'on savoit être aussi bien instruits que ce prince des effets de la robe en question. Les exclamations que faisoient ces officiers sur sa prétendue broderie, augmentèrent encore le désespoir de Clearque; &, un moment après, il se crut presque le seul qui eût dans sa maison des femmes dont la conduite fût égarée; car il entra des courtisans, qui, aussi bien informés que les officiers de ce roi des propriétés de la robe, ne furent pas plus clairvoyans qu'eux à en discerner les ornemens, & ne furent pas moins prompts à feindre qu'ils y voyoient des choses merveilleuses. Clearque sentoit un dépit qu'on ne peut exprimer, de voir tant de gens affranchis d'un malheur auquel il se croyoit assujetti. Dinocrite, qui étoit arrivé des derniers, ressentoit des transports mille fois plus violens encore, & formoit dans ce moment de terribles projets contre la pauvre Anaxaride. Enfin, le roi de Crète, outré jusqu'à la fureur, de n'avoir

pas même la foible conſolation de trouver des compagnons de ſes diſgraces: le roi de Crète, dis-je, ſans faire les moindres queſtions ſur les broderies qu'on louoit tant, de crainte d'entendre recommencer des exclamations qui lui étoient inſupportables, commanda bruſquement qu'on enfermât la robe dans ſes coffres de bagage, ce qui fut exécuté ſur le champ.

Clearque ſe coucha de bonne heure ce ſoir-là, parce qu'il vouloit partir le lendemain de grand matin. Dinocrite revint dans ſon logis, l'ame plus ulcérée que jamais: la nouvelle vue de la fatale robe, & les réflexions qu'il fit ſur le bonheur de ceux qui en contemploient les broderies à leur gré, redoublèrent ſa rage; ainſi, quand il fut rentré dans ſa chambre, qui n'étoit ſéparée de celle de ſon épouſe que par une légère cloiſon, ſans avoir la force de s'occuper à rien, il ſe fit mettre au lit, quoiqu'il ſentît bien qu'il n'y dormiroit guère: auſſi ne fit-il que s'y occuper de penſées chagrinantes & pleines de fureur. Vers minuit, il entendit rentrer Anaxaride: elle venoit de quitter la princeſſe, qui, n'ayant point à faire de voyage le lendemain comme le roi ſon frère, s'étoit retirée aſſez tard.

Anaxaride, qui étoit fatiguée de parler, & abbatue de ſommeil, ſe coucha auſſi-tôt; mais, après ſon premier ſomme, un ſonge l'ayant éveillée en ſurſaut, elle ſentit qu'elle avoit une ſoif violente: elle ſe leva de ſon lit pour chercher un vaſe qu'on laiſſoit ordinairement plein d'eau dans ſon cabinet: elle le chercha long-temps vainement, & elle fut enfin perſuadée que ſes femmes avoient oublié de le rapporter après l'avoir rempli le matin; mais comme elle les entendoit encore parler & rire dans leur chambre, qui étoit au-deſſus de la ſienne, elle prit le deſſein de leur aller demander ce vaſe, qui lui étoit ſi néceſſaire, car elle ne voulut pas tirer le cordon des ſonnettes qui avoit accoutumé de les faire venir, de crainte que ce bruit ne réveillât ſon fantaſque époux: elle alla donc tout doucement à la chambre de ſes femmes, qui lui demandèrent beaucoup de pardons de leur négligence, puis il s'en détacha une qui marcha devant elle, portant un flambeau d'une main, & de l'autre le vaſe dont il s'agiſſoit, qui étoit rempli juſqu'au bord de belle eau claire, tant on avoit peur que la dame, qui paroiſſoit fort altérée, n'en manquât dans la nuit. Mais, comme le petit bruit qu'avoit fait

Anaxaride en ouvrant la porte de ſa chambre, avoit été entendu de Dinocrite, & que la chambre de ce jaloux & celle de ſon épouſe n'avoient qu'une antichambre commune, il s'étoit levé de ſon lit bruſquement, & avoit couru furieux dans la chambre d'Anaxaride : il avoit d'abord écouté avec une attention extrême s'il n'entendroit point la voix de quelque homme & celle de ſon épouſe, mais voyant qu'il n'entendoit rien du tout, il s'approcha du lit d'Anaxaride, dans lequel il ſentit qu'elle n'étoit pas : alors, tranſporté d'un excès de rage, il ſortit de la chambre, & traverſoit l'antichambre le plus vîte qu'il lui étoit poſſible dans l'obſcurité, lorſqu'il vit rentrer la femme de chambre d'Anaxaride, qui éclairoit ſa maîtreſſe. Comme cette fille marchoit la première, & qu'il avoit l'imagination brouillée, il la prit pour Anaxaride elle-même : il s'avança vers elle comme un forcené, & lui cria d'une voix menaçante : ah ! perfide ! c'eſt donc ainſi que tu me trahis : la pauvre fille fut ſi effrayée de ſa voix & de ſon action, que le treſſaillement qu'elle en eut la faiſant chanceler, & ne prendre pas bien garde à ce qu'elle faiſoit, elle ſe heurta contre une table qui la

renversa par terre : dans sa chûte elle laissa tomber le flambeau & le vase qu'elle tenoit dans ses mains : en tombant, le flambeau s'éteignit ; pour le vase, comme il étoit d'argile, il se brisa en mille morceaux avec un bruit terrible. Dinocrite, qui avoit saisi la femme de chambre par sa robe justement dans le temps qu'elle avoit été se heurter contre la table, avoit été si bien entraîné par le corps de cette fille, qu'il étoit tombé aussi : le bruit qu'avoit fait le vaisseau d'argile en se brisant, lui avoit donné une frayeur si grande, qu'il ne se connoissoit pas : il s'imaginoit que c'étoit quelque amant de sa femme, qui l'avoit blessé à mort ; &, comme l'eau qui s'étoit répandue du vase cassé avoit beaucoup mouillé ce visionnaire, il crioit ainsi qu'un désespéré : au meurtre ! au secours ! je suis noyé dans mon sang.

A ces cris, tous les domestiques du logis accoururent. Plusieurs ayant apporté de la lumière, ce ne fut pas un spectacle peu plaisant, de voir Dinocrite étendu sur le plancher sans aucun mal, que celui d'être inondé de quantité d'eau, & environné des tristes débris du vase brisé. Il étoit si préoccupé de ses folles imaginations, que, mal-

gré tout ce que ſes gens lui diſoient pour le raſſurer, il ne laiſſoit pas de continuer de crier ſans relâche qu'on eût ſoin de ſes bleſſures, & qu'on arrêtât ſon meurtrier. La femme de chambre, dont la chûte avoit cauſé la ſienne, s'étoit relevée dès-avant que perſonne arrivât, ainſi il ne ſavoit point qu'elle étoit tombée dans ce lieu, & l'appeloit à ſon ſecours, de même que ſes autres domeſtiques. Mais comme cette fille avoit d'humeur du moins auſſi enjouée que ſa maîtreſſe, la chimérique terreur de Dinocrite, & cette eſpèce de bain involontaire dans lequel il ſe croyoit inondé de ſang, la firent éclater de rire, malgré les efforts qu'elle avoit fait pour s'en empêcher. Ces ris firent paſſer Dinocrite des mouvemens de la frayeur à ceux de la colère; & l'indiſcrète rieuſe en auroit au moment même reſſenti quelques fâcheux effets, ſi elle ne ſe fût échappée. Mais, enfin, ce jaloux, commençant d'être perſuadé qu'il n'étoit point bleſſé, ne ſongea plus qu'à chercher dans tous les recoins de ſon logis s'il n'y auroit point quelqu'amant caché. Malgré l'indignation que reſſentoit Anaxaride, de voir les ſoupçons offenſans que ſon injuſte époux formoit ſur ſa conduite, les terreurs

paniques de ce bizarre, & la plaiſante ſituation où elle l'avoit vu, ne lui avoient cauſé de guère moins violentes envies de rire qu'à ſa femme de chambre ; mais la noble éducation qu'elle avoit reçue, la rendant beaucoup plus maîtreſſe d'elle-même que ne ſont ces ſortes de perſonnes, elle ne donna aucune marque extérieure de ce qu'elle penſoit ; elle garda un profond ſilence, qu'elle ne rompit que pour dire froidement à Dinocrite, qu'elle voyoit s'agiter beaucoup en cherchant de tous côtés : Seigneur, il me paroît que vous feriez beaucoup mieux de vous aller coucher en repos, que de vous tourmenter comme vous faites. Eh ! le moyen, lui répliqua-t-il en la regardant de travers, que je puiſſe avoir du repos, quand vous prenez tant de ſoin à me l'ôter. Anaxaride, ſans lui rien repartir, ſe retira dans ſon cabinet, & ſe mit dans un fauteuil, ſans daigner ſe recoucher, tant elle avoit de dépit. Pour Dinocrite, après avoir cherché inutilement par toute ſa maiſon, il vint enfin ſe remettre dans ſon lit.

Il y fut à peine, qu'il s'abandonna à de nouvelles inquiétudes. Il avoit aſſez d'expérience du monde, pour s'imaginer aiſément que parmi ce grand nombre de domeſ-

tiques, qui avoient été témoins de ſes ſoupçons & de ſes frayeurs, il y en auroit fort peu qui lui gardaſſent le ſecret; il ſavoit qu'il avoit beaucoup d'ennemis, & ne doutoit pas que dès-avant le départ du roi, ce prince ne fût informé de la ſcène qui venoit de ſe paſſer chez lui. Ainſi, il croyoit déjà ſe voir la fable de la cour & de la ville; & ces idées lui cauſoient des tranſports de rage, que le ſouvenir des ris malins de la femme de chambre n'aidoit pas à calmer. Il entroit encore dans des redoublemens de fureur, quand il venoit à ſonger qu'on oſeroit le traiter de viſionnaire & de poltron; & dans de certains momens, il auroit été prêt à donner tout ce qu'il avoit de bien au monde pour avoir le bonheur de ſurprendre avec ſon épouſe un amant favoriſé. Après avoir paſſé une heure dans ces cruelles penſées, comme il étoit plus enſéveli que jamais dans ſes creuſes rêveries, il entendit un aſſez grand bruit ſur l'eſcalier. Tout rempli des folles idées qu'il avoit dans l'eſprit, il s'écria: Ah! perfide, c'eſt un de tes ſéducteurs qui s'enfuit; & il s'eſt ſi bien caché tantôt, qu'il s'eſt dérobé à mes yeux, & il ſe retire à préſent qu'il croit que tout eſt cal-

me ; mais il ne m'échappera pas, & je ne ſaurai que trop convaincre tous les inſolens rieurs, que je ne ſuis pas un homme qui me forge des viſions. En diſant ces mots, il ſe leva de nouveau avec une précipitation extrême, ſans faire réflexion qu'il n'avoit point de lumière, non plus que la première fois ; car lorſqu'il s'étoit recouché, malgré les frayeurs qu'il avoit eues, il avoit d'ailleurs l'eſprit ſi agité, qu'il avoit oublié de donner ordre qu'on lui laiſsât des flambeaux. Il gagna donc dans les ténèbres la porte de l'antichambre, qu'il ouvrit ; dès qu'il fut ſur l'eſcalier, il entendit marcher quelqu'un, qu'il ſuivit en furieux, & dont il crut ſentir les cheveux, par leſquels il voulut le ſaiſir ; mais ce quelqu'un lui échappa, & il crut lui entendre deſcendre l'eſcalier. Il ſuivoit ſes pas le plus vîte qu'il lui étoit poſſible ; mais à peine avoit-il deſcendu quelques degrés, qu'il ſentit qu'on l'atteignit par derrière, & qu'on le pouſſa ſi rudement, qu'il tomba ſur l'eſcalier, dont il roula tous les degrés juſqu'à un mur, contre lequel ſa tête alla donner ſi malheureuſement pour lui, qu'il s'y fit une bleſſure terrible. Le bruit qu'il fit en tombant, les cris qu'il pouſſa après être tombé,

& les aboyemens d'un gros chien, qui ſe firent entendre avec grand fracas au moment de ſa chûte, réveillèrent toute la maiſon en ſurſaut, & tous les domeſtiques accoururent promptement, perſuadés, cependant, que c'étoit quelque nouvelle chimère de leur maître; mais ils furent bien ſurpris, quand ils virent qu'effectivement ſon ſang couloit, & qu'il étoit dangereuſement bleſſé à la tête.

Quoique Dinocrite ſouffrît beaucoup de ſa bleſſure, il étoit encore plus attentif à dire qu'on arrêtât l'aſſaſſin, qu'à demander du ſecours: on lui en donna néanmoins, avec beaucoup d'empreſſement; mais quelque ſoin qu'on ſe donnât à chercher ce prétendu aſſaſſin, on n'en découvrit aucune trace; mais on trouva ſeulement ſur le perron, au bas de l'eſcalier, un gros chien mâtin, à qui on voyoit bien qu'on avoit tout fraîchement arraché du poil; & comme Dinocrite avoit raconté tout d'abord qu'il avoit pris ſon prétendu aſſaſſin aux cheveux, & qu'on s'apperçut qu'il lui étoit même encore reſté du poil dans les mains, & qu'il y en avoit auſſi ſur les marches de l'eſcalier d'où il marquoit qu'on l'avoit fait tomber un moment après qu'il avoit eu

ſaiſi quelqu'un aux cheveux : ſur le récit de Dinocrite, & ſur des conjectures ſi ſolides, on ne douta point que ce viſionnaire n'eût pris le mâtin pour un homme ; & il ſe vit lui-même tellement forcé de le croire par mille circonſtances qu'on lui raconta, qu'il en penſa expirer de rage : voici comment la choſe s'étoit paſſée. Au moment que la chûte du vaſe plein d'eau avoit cauſé une ſi grande frayeur à Dinocrite, qu'il avoit appelé toute ſa maiſon au ſecours, ſes palfreniers y étoient venus auſſi bien que ſes autres domeſtiques. Il y avoit un de ces palfreniers qui avoit un gros mâtin qui lui étoit fort cher, & qui divertiſſoit beaucoup ſes camarades. Ce chien couchoit ordinairement dans l'écurie auprès de lui ; mais comme aux cris qu'avoit faits Dinocrite, ce palfrenier s'étoit rendu auprès de ſon maître, le chien l'y avoit ſuivi. Lorſque tout avoit paru calmé, & que cet homme s'en étoit retourné dans ſon écurie, ſon chien étoit demeuré endormi ſur l'eſcalier, auprès d'un ſiège que Dinocrite avoit fait apporter là par un de ſes valets de chambre : ce jaloux, en faiſant la revue de tous les recoins de ſa maiſon, s'étoit aviſé qu'il y avoit ſur l'eſcalier une eſpèce d'armoire

qu'on avoit autrefois deſtinée pour mettre une horloge; il s'étoit écrié qu'il pourroit bien y avoir un homme caché dans ce réduit, & avoit voulu abſolument que ſon valet de chambre montât ſur un ſiège pour regarder avec exactitude s'il n'avoit point deviné juſte. Lorſque tout le monde s'en étoit retourné ſe coucher, on avoit oublié de remporter ce ſiège : le chien, après avoir fait un ſomme, à ſon réveil le heurta ſi rudement, qu'il le fit tomber avec violence, & c'étoit ce qui avoit cauſé le bruit qui avoit fait lever Dinocrite la ſeconde fois. Cet eſprit préoccupé ayant entendu marcher le mâtin, avoit cru que c'étoit un homme : il l'avoit ſaiſi par le poil, qu'il avoit pris pour des cheveux : l'animal s'étoit échappé, & avoit enſuite pouſſé Dinocrite par derriere ſi rudement, qu'il l'avoit fait tomber, comme on a vu.

Cependant, Anaxaride, qui par le dépit que lui cauſoient les extravagances de ſon époux, ne s'étoit point endormie, avoit entendu tout d'un coup la ſeconde rumeur qui s'étoit élevée; mais comme elle n'avoit point douté que ce ne fuſſent encore quelques nouvelles frénéſies de ce viſionnaire, elle avoit réſolu de ne pas ſe remuer de

son cabinet : prêtant, néanmoins, l'oreille avec beaucoup d'attention à tout ce qui se passoit, elle entendit deux ou trois voix assurer fort sérieusement que Dinocrite étoit très-blessé. A cette nouvelle, bien alarmée, elle courut précipitamment vers lui; car, malgré les étranges procédés de ce bizarre, tel étoit le bon naturel de son épouse, qu'elle avoit encore de la bienveillance pour lui. Elle le trouva environné de tous ses gens, excepté de ceux qui étoient allés querir les médecins & les chirurgiens. Comme ce qu'il souffroit augmentoit encore de beaucoup la mauvaise humeur qui lui étoit ordinaire, il reçut excessivement mal les soins d'Anaxaride; mais malgré tout ce qu'il lui dit d'offensant, elle ne le voulut point quitter qu'elle n'eût pris [illegible] les précautions possibles pour [illegible]ent, & qu'elle n'eût vu mettre [illegible] premier appareil à sa plaie, que [illegible] chirurgiens assurèrent être très-dangereuse.

L'aventure de [illegible]e se répandit si promptement, que Cl[illegible]ue en fut informé dès le moment qu'il s'éveilla. Ce prince, qui avoit fait le projet de mener ce favori dans son voyage, & qui avoit de l'amitié pour lui, fut très-fâché de son malheur, &

alla le visiter avant que de partir ; il lui donna mille témoignages de bonté ; mais lorsqu'il lui demanda des particularités de son accident, Dinocrite lui répondit d'une manière si embrouillée, que Clearque s'imaginant qu'il étoit déjà en delire, le quitta en le plaignant beaucoup.

Ce jeune roi avoit l'ame si agitée, & sentoit un si grand désir de s'éclaircir au sujet de Celenie, que faisant aller ses chevaux au gré de son impatience, il joignit bientôt Telephonte. Ce prince fut transporté de joie à son abord ; mais il fut bien surpris de voir dans l'air & dans les manières de Clearque quelque chose de sombre & de contraint qu'il ne s'attendoit pas d'y trouver : il cacha néanmoins son étonnement aux deux cours, & ne confia ses chagrins qu'à [illegible]drin, pour qui il avoit une entière [illegible]ture de cœur ; ah ! mon cher Leandrin, dit-il, que me prétage l'inquiéte [illegible]on que m'a fait le roi de Crète ! N'[illegible]e point que la charmante Elismène en [illegible]angée pour moi ? Et que cette divine princesse ne veut plus consentir à me rendre le plus heureux & le plus glorieux de tous les hommes ? Leandrin chercha vainement à le rassurer ; il

reſta ſi alarmé, que de toute la nuit il ne put goûter un ſeul moment les douceurs du ſommeil.

Dès le lendemain, Clearque ſe fit mettre avec précipitation la robe de ſincérité; & dès qu'il eut ce vêtement, il paſſa dans la chambre de Telephonte. Ce prince, par mille paroles & mille actions obligeantes, chercha à lui donner de nouvelles marques d'une amitié ſans bornes & pleine de déférence; mais Clearque reçut les gracieux témoignages de ſon empreſſement avec tant de trouble & de diſtraction, qu'il en augmenta encore les chagrins de Telephonte. Cependant, il pria ce prince de vouloir bien ſe repoſer ſeulement un jour avant que de prendre la route de Manetuſe. Le prince de Chypre, qui ne vouloit le contredire en rien, s'accorda à ce qu'il voulut, & conſentit encore au même moment à la propoſition qu'on lui fit, d'aller prendre enſemble le plaiſir de la promenade. Le roi de Crète le mena dans un bois fort ſolitaire; ils y deſcendirent, & s'écartèrent inſenſiblement de leurs ſuites. Lorſque le roi vit qu'ils étoient ſûrs de n'être entendus de perſonne, il dit au prince de Chypre avec un ſourire forcé: d'où vient donc,

ſeigneur, que depuis près de deux heures que nous ſommes enſemble, vous ne m'avez encore rien dit ſur la magnificence de mon habillement ? J'ai tant d'application, ſeigneur, répondit Telephonte, à chercher dans vos yeux de glorieuſes marques de votre amitié pour moi ; je ſuis ſi attentif à écouter vos diſcours, qu'il n'eſt pas étonnant, qu'occupé du plaiſir de regarder un viſage auguſte, & de la joie d'entendre une converſation pleine d'eſprit, je n'aie pas pris garde à votre parure. Néanmoins, ſi vous alliez vous imaginer qu'il y eût de l'indolence dans ce manque d'attention, je vous dirois, pour m'en juſtifier, qu'auprès de la princeſſe votre ſœur même, pour qui, je crois, on ne m'accuſe pas d'avoir le cœur indolent, je paſſois des jours ſans ſavoir quels étoient ſes ajuſtemens ; les attraits de ſon viſage & les lumières de ſon eſprit occupoient ſi agréablement toute mon ame, qu'admirant ſans ceſſe les charmes dont le ciel avoit paré la divine Eliſmène, je n'avois plus le loiſir de prendre garde aux agrémens qu'elle pouvoit recevoir de ſes habits. Si l'on s'arrêtoit aux opinions vulgaires, l'on auroit peine à croire qu'un prince né dans l'île de Chypre fût

ſi peu attentif à la parure, ſur-tout à celle des belles; mais le vulgaire n'a pas des idées juſtes : dans notre île comme ailleurs, l'amour délicat n'eſt point touché d'un éclat emprunté; il n'eſt ſenſible qu'au propre brillant des yeux & de l'eſprit de l'objet qu'il aime. Cependant, ſeigneur, continua Telephonte, après avoir cherché à vous juſtifier mon peu d'attention pour les ajuſtemens, puiſqu'enfin votre diſcours m'engage dans ce moment à prendre garde aux vôtres, & à vous en dire mes ſentimens, je vous avouerai qu'il me paroît que vous avez aujourd'hui une robe bien ſimple & bien lugubre, pour un prince auſſi jeune & auſſi galant que vous.

Clearque avoit écouté avec une impatience extrême toutes les choſes gracieuſes que lui avoit dit Telephonte. Son diſcours lui avoit paru d'une longueur effroyable, & il avoit été vingt-fois ſur le point de l'interrompre, pour le faire expliquer bruſquement ſur ſa robe; mais enfin, après que ce prince lui eut déclaré naturellement ce qu'il en penſoit, il reſta comme accablé d'un coup de foudre; & ſans avoir la force de lui parler, il alla nonchalamment s'aſſeoir au pied d'un arbre, où Telephonte le

ſuivit. Après avoir été quelque temps ſans parler, le prince de Chypre dit au roi de Crète : Qu'avez-vous, ſeigneur, il ſemble que vous vous trouviez mal? Ah! ſeigneur, s'écria Clearque, je n'ai de ma vie tant ſouffert; mais ce ſeroit vainement que je voudrois vous cacher ma douleur, puiſqu'il faut, malgré que j'en aie, que vous la partagiez avec moi. Vous n'aurez jamais de maux, répondit Telephonte, où je ne ſois auſſi ſenſible qu'aux miens propres. Hélàs! repartit en ſoupirant Clearque, vous aurez à déplorer les vôtres & les miens. Sachez, ſeigneur, ſachez que cette Eliſmène dont vous parliez encore tout-à-l'heure avec tant d'amour, eſt une perfide, qui, par les égaremens de ſa conduite, n'eſt plus digne de la tendreſſe que vous avez pour elle; & apprenez auſſi que la reine de Lemnos, cette ſœur pour qui vous témoignez tant d'amitié & d'eſtime, n'a pas moins trahi ſa gloire. Je l'adorois, cette charmante coupable, mais je viens d'être convaincu qu'elle ne mérite pas plus un encens pur que mon indigne ſœur. Arrêtez, ſeigneur, s'écria Telephonte, tranſporté de douleur, c'eſt par trop m'accabler, que de m'apprendre en même temps la cruelle atteinte

atteinte qu'a reçu mon honneur, & la perte de tous mes plaisirs! Mais non, au contraire, reprit-il, daignez m'instruire de toutes les affreuses circonstances de mon double malheur, afin qu'un si funeste récit me fasse expirer de désespoir. Il faut que je vous avoue à ma confusion, dit Clearque, que sans votre disgrâce, je n'aurois jamais eu l'assurance de vous déclarer la mienne; mais la conformité de nos destins me donne la force de parler. Oui, la certitude que j'ai eue aujourd'hui des foiblesses de Celenie, me permet de vous faire l'aveu de la mauvaise conduite d'Elismène. Eh! de grâce, seigneur, interrompit impatiemment Telephonte, ne tenez point davantage mon esprit en suspens, daignez m'apprendre en détail tout ce que vous avez découvert des odieux égaremens de ces deux indignes princesses.

Après ces mots, le roi de Crète fit au prince de Chypre un fidelle récit de la manière dont Misandre étoit venu lui offrir la robe de sincérité; il lui expliqua le mystère de cette robe; il lui annonça que c'étoit par le don qu'elle possédoit qu'il avoit découvert les mauvaises démarches d'Elismène, & ajouta que c'étoit

par la même voie qu'il venoit d'être persuadé que Celenie étoit également blâmable. Telephonte eut beaucoup de peine à être assez maître de soi, pour écouter jusqu'au bout un récit qui lui parut si extravagant & si superstitieux. Cependant, il étoit transporté de joie de voir avec quelle bizarre injustice on avoit soupçonné l'innocence des princesses. Enfin, lorsque Clearque eut cessé de parler, il lui dit: Est-il possible, seigneur, qu'un prince aussi plein d'esprit que vous, puisse être si cruellement la victime des noires malices d'un fourbe! Ah! seigneur, banniſſez de votre ame tous les soupçons que vous aviez formés contre la vertu des princesses nos sœurs, puisque vous n'avez point d'autres preuves contr'elles, que les chimères que vous a débitées ce fantastique philosophe. Vous croyez donc, seigneur, reprit Clearque, d'un ton irrité, que je suis un aveugle superstitieux, & vous comptez pour rien le témoignage de Dinocrite, de mes officiers, & d'une foule de mes courtisans, qui tous ont vu sur cette robe des broderies admirables, que ni vous, ni moi, n'y avons pu voir. Tous ces gens-là, seigneur, répondit Telephonte, sont de har-

dis imposteurs. Eh ! croyez-vous que parmi tous les hommes de votre cour & les officiers de votre maison qui ont vu cette robe, il n'y en ait aucuns qui aient des épouses infidelles & des sœurs coquettes ? S'il étoit donc vrai que la robe que vous avez eût le don qu'on lui attribue, & s'il étoit vrai aussi que ces hommes-là fussent autant sincères qu'ils sont faux, il y en auroit eu un très-grand nombre qui vous auroient avoué de bonne foi, qu'ils ne voyoient nulle broderie sur la robe ; mais il n'y en a eu aucun qui ne vous ait dit qu'il y voyoit des choses merveilleuses ; & cela seul peut vous faire douter aisément de la fidélité de leurs rapports. Mais, repartit Clearque, pourquoi les hommes de ma cour auroient-ils cherché à m'imposer sur la broderie de cette robe, puisqu'ils ne savent point que ceux qui la voyent toute unie se déclarent les victimes de la folle conduite des femmes à qui le mariage ou le sang les unit ? Ils m'auroient parlé naturellement, puisqu'ils ignorent le don de cette robe enchantée, dont je n'ai confié le secret qu'à Dinocrite uniquement. C'est assez qu'un seul homme ait sur votre secret, repliqua Telephonte, pour n'être

pas ſurpris qu'il ait pu ſe répandre dans votre cour.

Enfin, ſans rapporter entièrement la converſation de ces deux princes, il ſuffit de dire que Telephonte, par ſa prudence & par ſa douceur, ſut ſi bien ramener l'eſprit de Clearque à ſes ſentimens, que le roi ne douta preſque plus qu'il n'eût été joué par le philoſophe, & trompé par les gens de ſa cour. Telephonte lui fit même ſentir d'une manière délicate, que c'étoit le trop d'attachement qu'il avoit à ſes opinions, & la vivacité avec laquelle il les ſoutenoit quand il en étoit une fois prévenu, qui étoit cauſe que ceux qui l'environnoient lui parloient ſi peu ſincérement, parce que fort ſouvent on craignoit de lui déplaire en lui diſant la vérité. Pour moi, continua Telephonte, j'ai ſi bien accoutumé tous ceux qui m'approchent à ne me rien déguiſer, & j'ai toujours témoigné ſi peu d'aigreur pour ce qu'on a pu me dire de fâcheux, qu'on m'annonce ſans façon les vérités les plus déſagréables à mon égard; & cette méthode m'a fait éviter divers accidens dans leſquels je ſerois tombé, ſi l'on ne m'avoit pas parlé avec liberté. Comme je ſuis en poſſeſſion de ce droit-là, permet-

tez, ſeigneur, qu'il contribue à achever de vous détromper de votre erreur. Il n'y a pas encore un grand nombre de perſonnes qui vous aient vu avec la robe que vous avez; je vous demande la grâce de l'ôter dès que nous ſerons arrivés au château d'où nous ſommes partis, & de permettre que j'en faſſe mon habillement, lorſque nous ne ſerons plus qu'à une journée de Manetuſe, & que nous ſerons environnés de votre cour, de la mienne, des ambaſſadeurs du roi mon père, & de ceux de Lemnos. Clearque aſſura Telephonte qu'il conſentoit à tout ce qu'il voudroit; puis il lui demanda pardon avec beaucoup de douleur du jugement téméraire qu'il avoit fait de Celenie & d'Eliſmène, & le ſupplia inſtamment de bien cacher ſa foibleſſe à ces deux princeſſes, ſur-tout à la belle reine de Lemnos, pour qui il ſe ſentoit des feux, dont même les cruels ſoupçons qu'il avoit eus n'avoient pu éteindre l'ardeur, qui, dans ce moment, lui faiſoit reſſentir plus que jamais ſes violens tranſports. Après ce diſcours, ces princes ſe levèrent pour aller joindre leurs ſuites; mais, comme ils marchoient dans le bois, deux payſans qui le traverſoient

ſe trouvèrent auprès d'eux, & s'arrêtèrent tout court pour les conſidérer. Un d'eux avoit vu le roi de Crète la veille, & avoit parfaitement bien conſervé l'idée du viſage de ce prince; ainſi il le reconnut au premier coup d'œil, & dit à ſon camarade, d'un air naïf & ſurpris. Eh! regarde donc comme notre roi, qui étoit hier ſi richement habillé, eſt bâti aujourd'hui! il ſemble quaſi d'un vieux maître d'école, qui a mis en été ſon habit des fêtes. Le payſan, qui avoit toute l'indiſcrétion du village, prononça ces paroles ſi haut, que le roi de Crète les entendit. Ce prince en eut de la joie; mais bien loin de témoigner qu'il eut rien entendu, lorſqu'il eut fait quelques pas, il ſe retourna, appela le payſan, & lui fit, en préſence de ſon camarade, pluſieurs queſtions ſur la chaſſe de ce lieu, enſuite il lui demanda s'il étoit marié: cet homme, qui ne paroiſſoit pas effectivement avoir plus de dix-neuf ou vingt ans, répondit que non. Clearque lui demanda auſſi s'il n'avoit point de ſœurs. Hélas! ſeigneur, dit-il d'un air fâché, j'en ai une en nourrice. Ma mère, qui n'a jamais eu d'autre enfant que moi, s'eſt aviſée, après vingt ans, d'avoir une fille il y a ſix mois,

Eh! regarde donc comme nôtre Roi qui était hier si richement habillé, est bâti aujourdhuy?

& cela eſt cauſe que beaucoup de filles qui me faiſoient les yeux doux ne me regardent plus, parce que je ne ſuis plus fils unique de mon père & de ma mère comme j'étois. La naïveté de ce payſan fit également ſourire le roi de Crète & le prince de Chypre ; puis Clearque reprit : mais ton père a-t-il donc tant de bien, que tu regrettes ſi fort de n'en être pas le ſeul héritier ? Oh ! oui, ſeigneur, dit l'autre payſan, c'eſt le plus riche laboureur de tout le canton ; auſſi, tenez, il en eſt quaſi autant le roi, comme vous l'êtes de tout ce beau monde qui va partout avec vous. Clearque & Telephonte ſourirent de nouveau à ce beau diſcours ; & après avoir donné des marques de leur libéralité aux deux payſans, ces princes rejoignirent leurs gens, & s'en retournèrent au château, où, dès qu'ils furent arrivés, Clearque, alla changer d'habit, ainſi qu'il l'avoit promis à Telephonte, & fit partir à l'inſtant un courier pour donner ordre aux gardes qu'il avoit laiſſés à Manetuſe, auprès d'Eliſmène, d'arrêter priſonnier Miſandre & ſa famille.

Gependant, le roi, quelqu'extérieur tranquille qu'il affectât, étoit encore dans

une agitation extrême : lorſqu'il vint à ſonder le fond de ſon cœur, il ſentit qu'il n'étoit point encore bien guéri des ſoupçons que lui avoit donné la robe de ſincérité : ſon ame étoit balancée entre l'eſpérance & la crainte. Dans de certains momens il croyoit Miſandre un fourbe : dans d'autres, il le croyoit un homme très-véritable & très-ſavant dans l'art de féerie, & s'imaginoit que le prince de Chypre étoit la dupe de ſon incrédulité. Il ne pouvoit ceſſer de s'étonner que ce prince n'eût pas conſervé la moindre ombre de défiance, après l'aveu qu'il lui avoit fait, & le blâmoit beaucoup dans ſon cœur du violent empreſſement qu'il témoignoit d'aller épouſer Eliſmène. Du moins, diſoit-il en lui-même, ſi ce mariage rend Telephonte malheureux, il ne pourra s'en prendre qu'à lui ſeul : il n'aura aucun lieu de ſe plaindre de moi, puiſque, malgré l'intérêt de ma ſœur, je lui ai de bonne foi déclaré mes ſoupçons, & ſur quoi ils étoient fondés. Ah ! que je me garderai bien de l'imiter ! malgré les charmes de Célenie, & l'ardent amour que j'ai pour elle, je ne me réſoudrai point à l'épouſer que je ne ſois mieux éclairci ſur la robe de ſincé-

rité; mais, reprenoit-il, puis-je avoir des preuves plus claires de la fourberie de Miſandre, que le témoignage de ce payſan qui n'eſt point marié, & n'a qu'une ſœur en nourrice ? Approfondiſſons ſi cet homme m'a dit vrai ſur ces deux articles, ou ſi d'ailleurs il n'a point été gagné pour dire qu'il ne voyoit rien ſur ma robe; mais s'il m'a parlé véritablement de ſon état, & qu'il n'ait point été ſéduit pour s'expliquer ſur ma robe comme il l'a fait, il eſt sûr que cette funeſte robe, qui m'a donné de ſi violens chagrins, n'eſt point enchantée, & n'eſt que la production de la malice de Miſandre qui m'a voulu jouer. Ah! ſi cela eſt, quel bonheur pour moi! je pourrai m'unir à une belle princeſſe que j'aime avec tant de paſſion! je pourrai redonner toute mon eſtime à ma ſœur; & du reſte, je me vengerai ſur le perfide Miſandre de la honte que m'attirera ma folle crédulité. Clearque paſſa toute la nuit dans ces étranges incertitudes; &, le lendemain avant que de partir, il fit agir un homme auſſi adroit que fidèle, par le rapport duquel il fut convaincu que le payſan n'avoit point été gagné pour parler ſur ſa robe, & ne lui avoit dit à toutes

ſortes d'égards que d'exactes vérités. La ſûreté de cette nouvelle donna les plus doux tranſports au roi de Crète, & lui fit prendre la route de Manetuſe avec une joie qui éclatoit juſques dans ſes yeux, quoiqu'il lui revînt encore quelquefois dans l'ame de certains reſtes de ſoupçons, dont il avoit peine à ſe rendre maître abſolument.

Telephonte n'étoit pas de même ; la chimère de la robe de ſincérité ne lui avoit pas laiſſé le moindre ſcrupule dans l'eſprit : ce prince l'avoit ſi fort au-deſſus des erreurs vulgaires, qu'il étoit bien éloigné d'être capable de donner dans une telle ſuperſtition. Il n'étoit donc occupé que du plaiſir d'aller revoir Eliſmène, & de la flatteuſe eſpérance d'être bientôt uni à cette charmante princeſſe. Ce n'eſt pas que la bizarre crédulité de Clearque n'eût donné quelqu'altération à ſa joie : il avoit été piqué de ce que ce roi avoit pu former ſi légèrement des ſoupçons ſi offenſans contre deux princeſſes, dont tout le monde avoit toujours admiré la vertu ; &, dans bien des momens, il s'étoit trouvé plus diſpoſé à quereller Clearque, qu'à ſe donner la peine de le déſabuſer. Cependant, comme le prince de Chypre avoit naturellement un fort grand

penchant pour Clearque, que ce roi, excepté les travers qu'il prenoit quelquefois, avoit en effet beaucoup de qualités aimables; & que, par deſſus tout cela, il étoit frère d'Eliſmène, l'amitié ſe rendit maîtreſſe de l'indignation dans le cœur de Telephonte; & ce prince, après avoir blâmé la foibleſſe du roi de Crète, plaignit ſon erreur, & ne ſongea plus qu'à l'en tirer entièrement. Il avoit regardé comme le comble de ſa joie, la double alliance de Chypre & de Crète, & ſavoit que le roi ſon père verroit avec plaiſir Celenie épouſe de Clearque. Dès que le prince de Chypre fut à une journée de Manetuſe, il s'habilla de la robe de ſincérité; mais comme il avoit la mine encore beaucoup plus haute que Clearque, cet habit, tout ſimple & tout morne qu'il étoit, ne lui déroba rien de cet air noble & charmant qui le diſtinguoit ſi fort du reſte des hommes.

Ainſi qu'on l'avoit projeté, tout ce qu'il y avoit en Crète de perſonnes conſidérables, vinrent au-devant des deux princes, à une petite ville qui étoit à une journée de Manetuſe. Les ambaſſadeurs de Chypre, à qui leur prince avoit ordonné de reſter auprès d'Eliſmène, ne vinrent le recevoir

que dans ce lieu : ils étoient accompagnés des ambaſſadeurs de Lemnos, & de pluſieurs grands officiers de Celenie & d'Eliſmène, qui venoient complimenter Telephonte de la part de ces princeſſes. Mais, quoique la bonne mine du prince de Chypre brillât ſi fort au travers de ſon habillement ſombre, on ne laiſſa pas d'être extrêmement ſurpris de le voir vêtu de cette manière, un jour de cérémonie. Leandrin lui en avoit marqué ſon étonnement dès le matin, mais Telephonte ne lui avoit répondu que par un ſourire ; quelque confiance qu'il eût dans ce favori, il n'avoit pu ſe réſoudre à lui rien apprendre des bizarres foibleſſes de Clearque. Cependant, comme le prince de Chypre avoit un certain air gracieux & facile, qui, ſans le faire jamais deſcendre de ſon rang, le rendoit familier avec tout le monde, il n'y eut perſonne qui ne prît la liberté de lui témoigner ſa ſurpriſe ſur l'habit qu'il portoit : les gens de condition lui en firent même très-ſérieuſement la guerre ; mais ſur-tout Cleophane, premier ambaſſadeur de Chypre, ne pouvoit ſe laſſer de lui dire combien cet habit lui alloit mal, & combien il lui convenoit peu dans un jour qui n'é-

toit guère éloigné de celui de ſes nôces. Cleophane étoit naturellement ſi plein de ſincérité & de droiture, que, même au haſard de déplaire à ſes maîtres, il ne leur cachoit jamais les vérités qu'il croyoit avoir quelque ſorte d'utilité pour eux. Cependant Telephonte répondit à tout ce qu'on lui dit de déſobligeant ou d'importun ſur le ſujet de ſon habit, avec la patience & la douceur qui lui étoient naturelles: mais, ce qu'il y eut de ſatisfaiſant pour ce prince, c'eſt que Clearque entendit tous les raiſonnemens que faiſoient unanimément cette foule de perſonnes, ſur la déſagréable ſimplicité de la robe, ce qui acheva de convaincre parfaitement ce roi de la fourberie de Miſandre, & lui donna de ſi vifs reſſentimens contre ce fantaſtique philoſophe, qu'il fut dans un chagrin terrible, lorſqu'il apprit, par ceux de ſes gens qui arrivoient de Manetuſe, que le même jour qu'il étoit parti de cette capitale pour aller au-devant de Telephonte, Miſandre & ſa famille s'étoient dérobés du palais, ſans qu'on eût vu depuis le moindre veſtige d'aucun d'eux. Le roi de Crète, qui étoit violent, fut tranſporté de colère à cette nouvelle, & donna des ordres fort ſévè-

res pour faire arrêter ces trois fugitifs, en quelque lieu de ſes états qu'ils puſſent être. Leandrin, qui entendit donner ces ordres, fut véritablement affligé, voyant qu'après avoir tant cherché vainement l'aimable Herminie, dont Philantrope lui avoit parlé ſi avantageuſement, il n'apprenoit des nouvelles de cette belle fille, que lorſque le roi de Crète étoit ſi irrité contre ſon père, qu'il paroiſſoit diſpoſé à le livrer aux plus étranges traitemens. Leandrin ne ſavoit en aucune manière le ſujet de la colère du roi, mais il ne fut pas long-temps ſans l'apprendre.

Clearque avoit été ſi agité pendant ſon voyage, qu'il n'avoit guère eu le loiſir de ſonger au mal de Dinocrite; &, depuis qu'il avoit été éclairci de la fourberie de Miſandre, il avoit été très-irrité contre tous ceux qui avoient contribué à le tromper, en lui vantant les broderies de la prétendue robe enchantée. Il étoit donc animé de beaucoup de dépit contre Dinocrite, mais la compaſſion en diſſipa une partie, & lui fit demander des nouvelles de ce favori: on lui apprit que ſa plaie alloit très-mal, & qu'il étoit dans un très-grand danger de ſa vie. Le roi en fut fâché, & réſolut

d'aller le voir auſſi-tôt qu'il ſeroit arrivé à Manetuſe. En y arrivant, on lui dit qu'on venoit d'arrêter Miſandre dans un village prochain, mais qu'on n'avoit pu trouver ſa femme ni ſa fille. Clearque, qui n'avoit qu'une colère indirecte contre ces deux perſonnes, s'inquiéta peu qu'on ne les eût pas priſes ; mais il eut beaucoup de joie d'avoir Miſandre en ſon pouvoir.

Eliſmène & Celenie reçurent Telephonte avec tout l'agrément poſſible. La reine de Lemnos fit paroître avec éclat, à un frère ſi chéri, tous les tranſports de ſon amitié. Pour la princeſſe de Crète, on lui voyoit une joie modeſte, qui, toute modeſte qu'elle étoit, n'en raviſſoit pas moins le prince de Chypre. Clearque ne fut pas reçu de même, Eliſmène lui témoigna beaucoup d'amitié & de reſpect ; mais on voyoit, dans ſon air, quelque choſe d'altéré & de craintif, qui ôtoit beaucoup du prix de ce qu'elle diſoit d'obligeant au roi ſon frère. Pour Celenie, elle reçut ce prince avec beaucoup de civilité & de déférence, mais accompagnée d'une froideur ſi glaçante qu'il penſa s'en déſeſpérer. De tout le jour, Telephonte ne put dire en particulier un ſeul mot à Eliſmène, mais il

s'expliqua bien par ſes yeux ; & , en conſultant avec ſoin ceux de cette belle princeſſe , il y vit des choſes ſi favorables pour lui , qu'il eut lieu de ſe conſoler de n'avoir pas pu goûter ſeul la douceur de ſa conversation. Comme ce jour-là le prince de Chypre avoit un habit auſſi magnifique & auſſi galant que celui qu'il avoit la veille l'étoit peu , ſa bonne mine & ſa parure lui attirèrent tous les regards.

Cependant , lorſque l'heure fut venue de quitter les dames , Clearque s'en alla voir Dinocrite , & Telephonte ſe retira dans ſon appartement , ſuivi de Leandrin & de Cleophane : je vous plains beaucoup , ſeigneur , dit cet ambaſſadeur , de n'avoir pas pu dire à la princeſſe un ſeul mot de vos ſentimens ſecrets , & de n'avoir pas pu apprendre les ſiens de ſa belle bouche ; & , ce que je trouve encore de plus étonnant , c'eſt que vous ne demandiez point à aucun de nous , qui étions auprès d'elle , comment elle parloit de vous en votre abſence , & comment elle parloit de ſes autres amans ? Ah ! Cleophane , répondit Telephonte , j'ai vu la divine Eliſmène , j'ai conſulté ſes beaux yeux , je n'ai donc plus beſoin de perſonne pour être inſtruit

de mon ſort : ce n'eſt que les amans qui ne ſont ſoumis à l'amour qu'à demi, qui s'aviſent de mettre des eſpions au tour des beautés qu'ils aiment, parce qu'ils veulent être du moins, autant leurs tirans que leurs eſclaves ; mais, pour ceux qui, comme moi, ſont nés dans l'isle de Cythère, & ſuivent exactement les loix du dieu qui y règne, ils ont des manières bien différentes. En achevant ces mots, Telephonte s'appuya ſur une table, & parut rêver ſi fortement, que Cleophane & Leandrin ne voulant point l'interrompre, gardèrent le ſilence. Après quelques momens de rêverie, Telephonte reprit la parole, & leur dit en ſouriant : l'amour m'anime ſi fort l'eſprit, que je viens de mettre bruſquement en vers la penſée que j'exprimois tout-à-l'heure à Cleophane : il faut que Leandrin, qui fait de ſi jolis airs, en faſſe un à ces vers pour les chanter demain à la princeſſe ; les voilà.

Quand un amant a bien ſoumis ſon cœur
Au dieu qu'on adore à Cythère,
Pour ſavoir ſon deſtin, il ne conſulte guère
Que les yeux de l'objet qui cauſe ſa langueur.

Ah ! ſeigneur ! s'écria Cleophane, voilà des vers bien galans, & qui renferment un ſentiment bien délicat ; mais, à ce que

je vois, vous ne ſerez pas de ces époux qui veulent aller apprendre leur ſort ſur la robe de ſincérité. Comment, Cleophane, dit Telephonte, vous êtes informé auſſi de la chimère de cette fantaſtique robe ? Oui, ſeigneur, j'en ſuis informé, répondit Cleophane, & je ſais de plus, que c'eſt elle qui, par une ſuite d'évènemens, a mis Dinocrite ſur le bord du tombeau. S'il pouvoit y entrer tout-à-fait, dit Leandrin avec précipitation, vous ſeriez ſans doute bien obligé à la robe dont il s'agit, puiſqu'elle auroit délivré la belle Anaxaride de ſon tyran, & vous d'un odieux rival, qui, par ſa mort, vous mettroit en état de devenir l'époux d'une charmante & vertueuſe femme. Pour un homme arrivé d'aujourd'hui dans ces lieux, dit Telephonte, Leandrin eſt étrangement bien inſtruit de toutes ſortes de nouvelles. Je le ſuis ſi mal, reprit Leandrin, que je ne ſais point ce que c'eſt que la robe de ſincérité; mais ſi vous refuſez de m'en éclaircir, je ne ferai point d'air à vos vers, quelques beaux qu'ils ſoient. Vous ſavez, ſeigneur, que les gens qui ſe mêlent de muſique ſont ordinairement accuſés d'être capricieux. Ceux qui ſe mêlent de poéſie, répondit

Telephonte, ne ſont pas moins expoſés à cette accuſation; mais pour marquer que nous ne la méritons point, nous allons agir tous ſans caprices. Je conſens que Cleophane vous diſe tout ce qu'il ſait de la robe de ſincérité; je prétends que vous nous diſiez auſſi ce que vous ſavez de Dinocrite & d'Anaxaride; & moi, je vous ferai part de mes ſentimens & de mes réflexions ſur toutes les choſes que vous raconterez. Je n'ai preſque rien à ajouter, ſeigneur, reprit Leandrin, à ce que je vous ai dit d'Anaxaride. C'eſt une belle & ſage perſonne, qui a un époux bizarre & emporté, pour qui elle ne laiſſe pas, tant ſa vertu eſt grande, d'avoir beaucoup de conſidération. Cette belle malheureuſe eſt aimée de Cleophane, qui n'a jamais oſé lui en faire l'aveu; mais s'il a de l'amour pour elle, de ſon côté, elle a bien de l'eſtime pour lui; & ſi elle devenoit veuve, je crois qu'elle ne refuſeroit pas de faire le bonheur d'un auſſi galant homme qu'il eſt. Pour Dinocrite, ſeigneur, vous le connoiſſez: vous ſavez qu'il n'eſt pas plus digne favori de ſon maître, que digne mari de ſon épouſe; & qu'ainſi il n'y auroit pas grande perte,

quand il iroit expier en l'autre monde les chagrins qu'il a causés à tant d'honnêtes gens en celui-ci. En bonne foi, seigneur, dit Cleophane, quand j'aurois fait Leandrin mon confident, il ne pourroit pas vous avoir mieux instruit de tous mes secrets; mais je ne sais si je vous informerai aussi-bien de ceux du roi de Crète. Ensuite de ce discours, Cleophane raconta à Telephonte ce que ce prince savoit aussi bien que lui, c'est-à-dire, l'amour de Clearque pour Celenie, & le désordre qu'avoit causé Misandre dans le cœur de ce roi, avec sa prétendue robe enchantée; mais ce qui surprit Telephonte, ce fut d'apprendre que les princesses étoient informées des foiblesses de ce roi, & toutes deux très-indignées des injurieux soupçons dont il avoit outragé leur vertu. La qualité de sœur, continua Cleophane, rend la princesse Elismène plus modérée; mais pour la reine de Lemnos, elle étoit si fort abandonnée à la colère, que, sans les prières de la princesse, elle n'auroit plus souffert jamais la présence du roi de Crète; & la reine Celenie est d'autant plus irritée contre ce prince, qu'Elismène l'avoit assurée qu'il l'adoroit, que cette reine en avoit

vu elle-même mille tendres marques dans ſes regards, & qu'elle lui avoit laiſſé auſſi entrevoir qu'il ne lui déplaiſoit pas. Je vous dis toutes ces choſes ſans nul déguiſement, pourſuivit Cleophane, car je n'ignore pas, ſeigneur, que vous connoiſſez parfaitement l'exacte vertu de la reine votre ſœur; & je ſuis perſuadé que vous n'auriez point blâmé l'innocent penchant qu'elle auroit ſenti pour le roi de Crète. Bien loin de le blâmer, répondit Telephonte, j'y aurois beaucoup applaudi. Le roi de Crète eſt un prince très-puiſſant, & à quelques défauts près, il eſt plein de mérite; c'eſt pourquoi, quelque juſte que ſoit la colère de la reine ma ſœur, il faut qu'elle lui pardonne. Je tâcherai de raccommoder tout cela. Néanmoins, je ne m'étonne plus de la froideur terrible avec laquelle Celenie l'a reçu tantôt. Ce prince en avoit une grande mortification; mais ſincèrement, il la méritoit; & s'il venoit s'en plaindre à moi, je ſais bien ce que je lui répondrois. Cependant, ſi la reine ma ſœur m'en croit, elle ne fera pas durer long-temps ſa punition, & j'eſſayerai de tourner promptement toute cette querelle en galanterie. Après ces paroles, Telephonte ſe mit de nouveau

à rêver profondément. Cleophane & Leandrin ſe turent comme ils avoient déjà fait ; & lorſque ce prince eut gardé quelque temps le ſilence, il le rompit, en leur diſant : je ſuis aujourd'hui ſi fort en humeur de faire des vers, que je viens encore d'en compoſer au ſujet de la reine ma ſœur & du roi de Crète. Je prétends bien que Leandrin y faſſe un air auſſi bien qu'aux premiers. Les voici : alors il lui récita ces ſix vers :

Quand la jeune beauté qui captive un amant,
Daigne avouer qu'il ſait lui plaire,
Et que loin de goûter un bonheur ſi charmant,
L'amant oſe former un ſoupçon téméraire,
C'eſt un crime odieux, que l'amour en colère
Punit toujours ſévèrement.

Cleophane & Leandrin louèrent beaucoup l'heureuſe facilité qu'avoit pour la poéſie, un prince qui s'étoit toujours beaucoup plus occupé du métier des armes que des exercices du cabinet : enſuite Telephonte faiſant réflexion que la plus grande partie de la nuit étoit déjà paſſée, tous trois ſongèrent à aller prendre du repos.

Clearque n'étoit guère alors en état d'en goûter : il avoit été voir Dinocrite, qu'il

avoit trouvé si mal, que, bien loin de conserver aucune aigreur contre lui, il avoit fortement excité sa compassion, sur-tout lorsqu'il lui eut avoué que ce n'étoit que pour lui cacher la honte dont il croyoit être couvert, qu'il avoit feint de voir sur la robe des broderies merveilleuses. Dinocrite ne pouvoit s'empêcher de verser des larmes, en se ressouvenant que c'étoit cette fatale robe qui lui avoit ôté tout son repos, & qui étoit cause de sa mort; & il faisoit tant d'imprécations contre Misandre, que le roi, croyant lui donner quelque satisfaction, lui dit qu'il étoit arrêté. Alors, il pria si instamment ce prince de le faire venir auprès de son lit, que Clearque se rendit à ses prières. Misandre fut donc amené devant Dinocrite, qui lui fit mille reproches de l'avoir arraché à la vie & à une épouse aussi sage que belle, dont il reconnoissoit parfaitement la vertu, après l'avoir tant de fois si injustement soupçonnée. A cause de l'état où étoit Dinocrite, Misandre ne daigna pas lui répondre un seul mot; mais lorsqu'à son tour Clearque voulut aussi lui faire des reproches, cet âcre philosophe lui dit cent vérités offensantes, & lui fit mille remontrances altières, qui irritèrent

au dernier point ce roi, déjà mortellement chagrin de la colère de Celenie, dont il savoit que Misandre étoit la première cause. Il ne conserva donc plus aucune compassion pour ce malheureux vieillard, & dit qu'il vouloit qu'un tel fourbe fût puni, le lendemain, du dernier supplice. Ensuite il s'en retourna au palais, où il ne dormit point. Peu de tems après le départ de Clearque, Dinocrite, à qui la vue de ce prince & celle de Misandre avoient causé de grands mouvemens, expira entre les bras d'Anaxaride, qui, malgré l'injustice des procédés qu'il avoit eus pour elle, ne laissa pas d'avoir pitié de son sort.

Dès qu'il fut jour, Clearque courut chez Telephonte, & lui dit que la froideur & l'indignation, qu'il avoit démêlées au travers de l'extérieur civil que Celenie avoit eu pour lui, l'avoient mis dans la plus cruelle affliction. Je vois bien, seigneur, ajouta-t-il, que par le malheur qui accompagne mon sort, quelqu'un a informé la reine de Lemnos de mes injurieux soupçons; mais si votre amitié généreuse ne fait en sorte que cette belle reine me les pardonne, je mourrai de désespoir. J'ai pour elle l'amour le plus tendre & le plus ardent qu'on ait jamais

jamais eu ; & je ſens un ſi vif & ſi douloureux repentir de l'outrage que ma folle crédulité m'a fait commettre contre ſa vertu, qu'elle-même, toute offenſée qu'elle eſt, auroit pitié de l'état où je ſuis, ſi elle daignoit ſeulement y faire quelque attention. Telephonte aſſuroit Clearque qu'il feroit tous ſes efforts pour le remettre bien dans l'eſprit de Celenie, lorſque Leandrin entra dans la chambre de ſon maître, tenant dans ſes mains deux airs qu'il avoit faits ſur les vers de ce prince. Telephonte voulut qu'il les chantât devant Clearque, qui, après avoir loué les paroles & les airs de ces chanſons, ajouta : Je vois bien, ſeigneur, que vous avez mis en fort jolis vers de très-malicieuſes maximes contre moi ; mais avouez, cependant, qu'il y a une de vos chanſons qui ne me convient pas tout-à-fait, c'eſt la ſeconde où il y a :

Quand la jeune beauté qui captive un amant
Daigne avouer qu'il ſait lui plaire,
Et que loin de goûter un bonheur ſi charmant ;
L'amant oſe former un ſoupçon téméraire,
C'eſt un crime odieux, que l'amour en colère
Punit toujours ſévèrement.

Cela ne me regarde pas, reprit Clearque ;

car jamais la reine votre ſœur ne m'a fait un aveu ſi doux & ſi glorieux. On dit pourtant, répondit Telephonte, que la reine ma ſœur avoit un grand penchant pour vous, & que depuis la mort du roi de Lemnos, elle ne s'impoſa plus la loi de vous cacher toutes les marques de ce penchant. Il eſt vrai, répartit Clearque, que quelquefois j'ai cru voir dans ſes beaux yeux des diſpoſitions à ne pas me haïr; mais comment aurois-je pu être éclairci de mon ſort autrement que par quelques regards favorables, puiſque moi-même, en brûlant d'amour pour cette princeſſe, par des raiſons bizarres, que vous devinez bien, je ne lui ai jamais déclaré que par mes regards & par mes ſoupirs, les beaux feux dont j'étois embrâſé pour elle? Quoi! ſeigneur, s'écria Telephonte, vous n'avez jamais dit à Celenie que vous l'aimez? Non, ſeigneur, répliqua Clearque, il n'y a jamais eu que mes yeux qui lui aient expliqué mes ſentimens; ma bouche a toujours gardé un profond ſilence. Je ſuis ravi, reprit Telephonte en ſouriant, d'être informé d'un ſilence obſervé avec tant d'exactitude de part & d'autre; je vous en ferai un ſujet de juſtification auprès de ma ſœur; il faut

que j'aie une conversation avec elle avant que vous la revoyiez.

Telephonte quitta Clearque, & s'en alla, suivi de Leandrin, chez la reine de Lemnos, au près de laquelle il trouva déjà la princesse Elismène. Il dit à la reine sa sœur & à la princesse qu'il adoroit, mille choses polies & galantes; & soit qu'il agît en frere, ou qu'il agît en amant, il avoit des manières si gracieuses & si tendres, qu'il ne pouvoit manquer de beaucoup plaire. Aussi les princesses lui dirent-elles cent choses obligeantes. Ensuite il fit chanter à Leandrin les chansons qu'il avoit composées. Ce favori les chanta avec beaucoup de justesse & d'agrément; & comme d'ailleurs les maximes qu'elles renfermoient plaisoient à ces princesses, elles en aimèrent davantage les vers & la musique, & ne leur épargnèrent pas les louanges. Telephonte, qui vit les esprits dans une disposition si favorable, prit ce moment-là pour se plaindre gracieusement à Celenie de la froideur avec laquelle elle avoit reçu le roi de Crète. Cette princesse avoit attendu cette plainte avec une sorte d'impatience, car elle bruloit d'envie de parler contre Clearque. Aussi, comme la présence d'Elismène & de Lan-

drin ne la gênoit point, elle expliqua naturellement à Telephonte le ſujet qu'elle avoit d'être irritée contre le roi de Crète ; & lui avoua qu'elle avoit été inſtruite de tous ſes bizarres ſentimens par un domeſtique d'Eliſmène, qui avoit entendu toute la converſation qu'il avoit eue dans le bois avec le roi de Crète, au ſujet de la robe de fincérité. Ce domeſtique, continua Celenie, vint avec une diligence extrême, informer ſa maîtreſſe, mot pour mot, de cette belle converſation, & j'étois avec la princeſſe lorſqu'il lui en rendit compte. Vous jugez bien, ſeigneur, de l'effet que produiſit dans mon eſprit le jugement outrageant que le roi de Crète avoit fait de la princeſſe ſa ſœur & de moi. J'eus bien du déplaiſir, dit Eliſmène, de l'indiſcrétion qu'eut cet homme, de faire un tel récit devant la reine de Lemnos ; car s'il n'y avoit eu que moi qui eût ſu la foibleſſe du roi mon frère, je l'aurois cachée pour toujours à la charmante Celenie. Mon amitié, dit la reine de Lemnos, auroit eu lieu de ſe plaindre de cette réſerve. Au contraire, ma ſœur, repartit Telephonte, vous auriez dû être obligée à la princeſſe, de vous cacher une légère foibleſſe d'un roi, d'ailleurs plein de mérite,

& qui vous adore avec la plus violente paſſion. Après ces mots, Telephonte dit mille choſes à Celenie en faveur de Clearque; il lui exagéra les agrémens de ſa perſonne, la force de ſon amour & la grandeur de ſon repentir, qui méritoit qu'elle lui fît grâce. Mais d'où vient, mon frère, répondit cette princeſſe, à demi perſuadée, que vous me donnez ici des conſeils qui ſont oppoſés aux maximes que vous débitez dans vos chanſons? car enfin vous y dites :

Quand la jeune beauté, qui captive un amant
Daigne avouer qu'il fait lui plaire,
Et que loin de goûter un bonheur ſi charmant,
L'amant oſe former un ſoupçon téméraire,
C'eſt un crime odieux, que l'amour en colère
Punit toujours ſévèrement.

Les conſeils que je vous donne, reprit Telephonte, ne ſont point contre la maxime que j'ai avancée dans cette chanſon, puiſqu'il eſt vrai, ma ſœur, que le roi de Crète n'a de ſa vie été aſſez heureux pour vous entendre lui faire l'aveu de quelques ſentimens favorables pour lui : aſſurez-vous que, s'il avoit jamais eu la gloire d'entendre votre bouche prononcer en faveur de l'amour, que vous ſaviez bien qu'il avoit pour

vous, il s'en ſeroit abſolument tenu à cet oracle, & n'auroit point conſulté la robe de ſincérité; mais bien loin de daigner lui donner quelque marque de bonté par vos paroles, vous avez même feint de ne pas entendre que les ſoupirs qu'il pouſſoit s'adreſſoient à vous. Si je n'entendois pas bien ſes ſoupirs, dit Celenie, c'étoit à lui à me les expliquer plus intelligiblement: un cœur bien touché..... Eh! de grâce, ma ſœur, interrompit Telephonte, n'examinez point, avec tant de rigueur, la conduite d'un roi admirable qui vous adore, & qui eſt frère d'une aimable princeſſe pour qui vous avez une amitié ſi tendre. Eliſmène ayant joint ſes prières à celles de Telephonte, Celenie conſentit enfin à pardonner à Clearque, à condition néanmoins que ce prince promettroit d'éloigner Dinocrite de la cour, s'il guériſſoit de ſa bleſſure: cet indigne favori, ajouta-t-elle, eſt propre à donner à ſon maître de pernicieux conſeils dont je ſerois la victime. Mais vous ne ſongez pas, dit Telephonte, que Dinocrite eſt à l'extrêmité, & qu'il n'y a pas d'apparence qu'il revienne de l'état où il eſt. Il n'importe, répondit Celenie, comme ſon danger n'eſt, peut-être, pas auſſi ſûr qu'on

le croit, je veux toujours que le roi de Crète me faſſe cette promeſſe ; & plût au ciel, ſeigneur, pourſuivit-elle, que ce prince, ſi ſujet à ſe prévenir, n'admît dans ſa faveur que des hommes auſſi bien choiſis que ceux que vous admettez dans la vôtre : alors on ne lui inſpireroit plus de préventions dangereuſes pour ſa gloire, & fatales au repos de ſes amis.

Après avoir quitté les princeſſes, Telephonte vint à l'appartement de Clearque ; mais apprenant que le roi n'étoit pas dans le palais, en attendant qu'il y revînt, le prince de Chypre s'enferma pour écrire au roi ſon père, & Leandrin prit ce temps pour aller faire quelque tour dans la ville. Clearque, qui n'avoit pas cru que Telephonte iroit ſi matin chez Celenie, ne s'attendoit à voir cette princeſſe que l'après-dînée : ainſi, ayant appris la mort de Dinocrite, il ſe crut obligé de rendre une viſite à Anaxaride, avant que d'aller à un beau château de plaiſance, qu'il avoit preſqu'aux portes de Manetuſe : il vouloit aller lui-même dans ce lieu, ordonner les apprêts d'une fête qu'il prétendoit donner à Eliſmène, par rapport à Celenie ; ſe flattant que parmi la joie qu'inſpirent les jeux & les divertiſſemens,

il pourroit plus facilement rentrer en grâce auprès de cette princeſſe.

En ſortant du logis d'Anaxaride, il fut frappé d'un ſpectacle qui l'auroit beaucoup attendri en tout autre temps. Comme ce prince avoit ordonné la veille qu'on fît mourir Miſandre, il arriva que dans ce moment on transféroit ce malheureux vieillard de ſa priſon devant le tribunal des juges, qui devoient lui prononcer ſa ſentence de mort. Il étoit mené par une troupe de gens armés, & par quelques juges ſubalternes: mais toute cette eſcorte avoit été arrêtée par un embarras de chevaux & de voitures, qui obligea le chariot du roi à s'arrêter auſſi. Cela donna le temps à ce prince de remarquer qu'une jeune fille, d'une beauté extraordinaire, parloit à ces juges arrêtés, en action de ſuppliante. Dès qu'elle fut avertie qu'elle étoit ſi proche du roi, elle quitta les officiers de juſtice à qui elle adreſſoit ſes paroles, & courut ſe jeter à genoux auprès du chariot de Clearque. Ah ſeigneur! lui dit-elle, en ſanglotant, ouvrez aujourd'hui votre ame à la clémence, & daignez pardonner à un infortuné vieillard, qui vous a fait une tromperie criminelle, à la vérité, mais cependant plus

digne de votre pitié que de votre courroux ; néanmoins, si vous voulez absolument que ce crime soit puni, voilà la coupable devant vos yeux ; c'est moi qui ai conduit tout l'artifice de cette tromperie. Que votre justice, seigneur, daigne donc ordonner qu'on renvoie mon père absous, & qu'on me livre à toutes les peines qui lui étoient destinées. Clearque ne put s'empêcher d'admirer cette belle personne, qui parloit d'une manière si généreuse & si touchante. Toutefois, il étoit si irrité contre Misandre, qu'il ne se rendit point à ses prières ni à ses larmes ; au contraire, se faisant un effort pour ne pas écouter la pitié qui lui parloit en faveur de cette belle affligée, il lui répondit sèchement : Misandre m'a fait une tromperie trop odieuse pour mériter ma clémence ; pour vous, je crois que vous êtes moins coupable que vous ne le feignez pour sauver votre père. Cependant, je veux faire examiner si vous n'êtes point effectivement de ses complices ; &, pour en être éclairci, on va vous conduire en prison, où vous ne serez guère longtemps, si vous êtes innocente. Tout ce que je puis faire de plus équitable à présent, pour vous & pour Misandre, c'est d'envoyer un

ordre aux juges pour leur faire surseoir la prononciation de la sentence qui a été rendue contre lui, afin que vous ayez part à sa punition, s'il est vrai que vous ayez part à son crime. A peine Clearque avoit-il achevé ces mots, que l'embarras qui arrêtoit son chariot étant fini, l'équipage de ce prince recommença de marcher; & la désolée Herminie, entourée d'une foule d'hommes armés, se rangea auprès de son père, qui n'ayant pu rien entendre de ce que le roi avoit dit, croyoit qu'il seroit bientôt près d'aller à la mort. Au milieu d'une situation si triste, il conservoit une constance fière & farouche, qui ne laissoit pas d'avoir sa grandeur : ce qui lui faisoit le plus de peine, étoit de voir qu'Herminie étoit venue se livrer aveuglément à tous ces périls.

Cette belle fille attiroit les regards de toute cette foule de peuple qui suivoit Misandre; mais parmi ceux qui la composoient, il n'y avoit personne qui ressentît des mouvemens pareils à ceux qui agitoient Leandrin. Le hazard l'avoit fait trouver auprès de Misandre & de ceux qui l'escortoient, dans l'instant qu'ils s'étoient arrêtés; & à peine avoit-il jeté les yeux sur cette

troupe, qu'il vit une jeune fille, d'une beauté admirable, qui ſupplioit ceux qui y avoient de l'autorité, de permettre qu'elle accompagnât Miſandre pour le juſtifier devant le tribunal où on le conduiſoit, puiſqu'elle ſeule étoit coupable du crime qu'on lui imputoit. Elle accompagnoit ces paroles par des larmes qu'elle ne pouvoit retenir; mais ſes larmes étoient ſi belles, & ſi propres à attendrir, ſa douleur avoit quelque choſe de ſi touchant, que Leandrin en fut pénétré. Il étoit naturellement très-ſenſible; & quand il n'auroit pas été auſſi prévenu qu'il l'étoit en faveur d'Herminie, qu'il reconnut tout d'un coup en la perſonne de cette belle malheureuſe, peut-être que l'amour n'auroit pas laiſſé de ſoumettre ſon cœur à une beauté qu'il auroit vue dans cet état. Il ſe ſentit donc ſubitement enflammé d'une ardeur ſi vive & ſi forte, qu'il auroit donné ſa vie pour l'objet qui la cauſoit; & lorſqu'il vit Herminie courir auprès du chariot de Clearque, il y ſuivit précipitamment ſes pas, & voulut bien du mal à ce prince, quand il entendit la réponſe rigoureuſe qu'il fit à cette charmante & affligée perſonne. Il n'oſa pourtant haſarder auprès de Clearque aucune prière en ſa fa-

veur, quoique ce roi lui marquât beaucoup de considération, par rapport à Telephonte. Leandrin crut qu'il feroit mieux de faire agir, pour ce sujet, le prince son maître lui-même, & la princesse Elismène. Il se contenta donc de saluer profondément le roi de Crète, qu'il crut qui n'étoit là que par une simple curiosité. Clearque ayant pris le chemin du château de plaisance où il vouloit aller, Leandrin se mêla parmi la foule qui suivoit Misandre; & tenant ses regards fixement attachés sur Herminie, il abandonnoit son cœur à des mouvemens d'amour & de compassion qui le déchiroient d'une étrange manière.

Cependant, suivant les ordres du roi, Misandre fut ramené dans la prison, au lieu d'être conduit devant les juges; & par les mêmes ordres, Herminie fut renfermée aussi dans cet affreux séjour. Elle n'y fut pas plutôt entrée, qu'avant qu'on l'eût séparée de son père, Leandrin demanda à leur parler à tous deux ensemble. Le rang qu'il tenoit auprès du prince de Chypre le faisoit si fort respecter, qu'on n'osa lui refuser ce qu'il demandoit; & on le conduisit dans un lieu où il eut la satisfaction de parler sans témoin à Misandre & à son aimable fille. Ils

furent tous deux surpris de voir un inconnu de bonne mine, & magnifiquement vêtu, s'approcher d'eux d'une manière fort respectueuse; mais il ne leur laissa pas le tems de faire de longues réflexions. Il prit la parole, qu'il adressa à Misandre, en lui disant: Savant homme, je suis extrêmement touché de l'état malheureux où vous êtes, & je viens ici pour tâcher de vous donner quelque consolation. J'ai l'honneur d'avoir part dans les bonnes grâces du prince de Chypre; & je renoncerai pour jamais à un avantage qui m'est si cher & si glorieux, si, par le crédit du prince mon maître, je n'obtiens du roi de Crète qu'il révoque les ordres funestes qu'il a donnés contre vous, & contre cette charmante personne, ajouta-t-il, en se tournant vers Herminie. Madame, reprit-il, en la regardant obligeamment, vous voyez devant vous un ami de la plus chère de vos amies, je veux dire de la vertueuse Philantrope, qui conserve pour vous, dans Larisse, cette amitié tendre que vous lui avez vue en Crète. Quoi! seigneur, s'écria Herminie, la vertueuse Philantrope vit encore! Ah! qu'au milieu des cruels malheurs qui m'accablent aujourd'hui, j'ai une grande conso-

lation d'apprendre cette nouvelle ! Mais, ſeigneur, pourſuivit-elle, pardonnez aux tranſports d'une ardente amitié, l'indiſcrète exclamation que j'ai faite, avant que de laiſſer à mon père le temps de vous rendre grâces de vos bontés pour nous.

Quand elle eut achevé ces mots, Miſandre remercia beaucoup Leandrin de l'intérêt qu'il prenoit à ſa deſtinée ; Herminie ne lui épargna pas non plus ſes remercîmens. Il lui conta la manière dont il avoit trouvé Philantrope dans Lariſſe, & lui fit un récit, en peu de mots, de la ſituation où elle étoit alors, & des converſations qu'il avoit eues avec elle. Enſuite, il fit à Miſandre & à Herminie des offres de ſervices ſi obligeantes, & preſſa cette belle fille, ſi inſtamment, de le charger de quelques-uns de ſes ordres, qu'enfin elle lui dit : Seigneur, puiſque la bonté de votre ame vous engage à ſecourir avec tant d'ardeur des infortunés comme nous, je vais profiter de votre généroſité, & vous informer de tous nos deſſeins, & j'eſpère que vous ſerez convaincu qu'une malheureuſe famille, qui ne ſongeoit qu'à s'exiler de Crète ſans faire nul tort à qui que ce fût, ne méritoit

pas les traitemens où vous nous voyez exposés.

Lorsque mon père eut livré au roi cette fatale robe, dont la dangereuse envie de se venger de son siècle lui avoit inspiré le projet, nous ne doutâmes point que, dans son voyage, ce prince ne fût désabusé de la croyance où il étoit à l'égard de cette robe. Ainsi, redoutant la colère que lui donneroit la connoissance de l'erreur où on l'avoit jeté, nous nous dérobâmes tous du palais, n'emportant rien au monde avec nous que quelques tableaux de miniature, que j'avois faits pendant notre séjour en ce lieu, & quelques ouvrages de broderie que ma mère y avoit faits aussi. Nous nous retirâmes chez un payſan, fort proche de Manetuse, & delà, nous envoyâmes vendre dans cette ville, les tableaux & les ouvrages de broderie dont nous destinions le prix à nous donner les moyens de nous conduire en Chypre, où nous voulions aller passer nos jours. Mais un homme que nous avions chargé de toutes ces choses, au lieu de les avoir vendues à Manetuse, nous les rapporta tout effrayé, en nous disant qu'on avoit fait un cri public dans cette ville, par lequel il étoit expressément ordonné à tous

les ſujets du roi de nous arrêter. Il ajouta qu'on promettoit de grandes récompenſes à ceux qui nous dénonceroient, & de rudes punitions à ceux qui nous cacheroient; & qu'ainſi il s'étoit bien gardé depuis ce cri de montrer les ouvrages qu'il avoit entre les mains, de crainte qu'ils ne nous fiſſent découvrir. Cet homme, qui étoit celui chez qui nous étions logés, nous fit mille proteſtations de fidélité : & comme, en effet, nous ſavions qu'il étoit d'une probité à l'épreuve, nous crûmes qu'il n'y avoit point de meilleur parti à prendre pour nous, que celui de reſter cachés chez lui juſqu'à ce qu'on nous eût oubliés, nous flattant qu'on ne s'aviſeroit pas de nous chercher auſſi près de Manetuſe qu'étoit le village où nous étions, Cependant, nous fûmes bien trompés dans nos eſpérances. Peu de temps après on vint ſaiſir mon père dans ſa retraite; mais celui qui étoit le chef de ceux qui le cherchoient en ce lieu étant entré, d'abord, ſeul dans notre ruſtique maiſon, & ayant enviſagé ma mère & moi, s'écria qu'il ne vouloit pas qu'il fût dit qu'il eût cauſé le malheur de dames telles que nous étions, ajoutant que jamais femme ni fille ne devoient pâtir des actions du chef de

famille, puiſqu'elles ne faiſoient ſimplement qu'obéir à ſes volontés. Il nous invita donc à nous cacher, nous aſſurant qu'il diroit à ſa troupe qu'il n'avoit trouvé que Miſandre. Je voulois ſuivre le ſort de mon père, mais ma mère me repréſenta, en verſant des larmes, que je ſerois bien plus en état de le ſervir, en conſervant ma liberté qu'en le ſuivant dans la priſon. Nous nous couchâmes donc toutes deux, pénétrées de douleur de voir emmener mon père. Néanmoins, nous étions bien éloignées de croire qu'il courût aucun riſque pour ſa vie, ne pouvant pas nous imaginer qu'une faute, de la nature de celle qu'il avoit faite, pût porter le roi à de plus grands excès de vengeance qu'à le tenir en priſon. Cependant, comme nous envoyions inceſſamment à Manetuſe nous informer de tout ce qui le regardoit, nous avons appris ce matin, dans notre retraite, l'ordre barbare que le roi donna hier contre lui. J'ai volé auſſi-tôt vers cette ville; je n'y ſuis néanmoins arrivée que dans le moment qu'on menoit mon déplorable père devant des juges ſans équité, qui devoient lui prononcer une ſentence cruelle. Vous ſavez le reſte, ſeigneur, continua Herminie, puiſque vous

avez entendu tout ce que j'ai dit au roi & aux gens qui conduiſoient mon père ; mais après vous avoir informé de tout notre deſtin, la grâce que j'ai à préſent à vous demander, eſt que vous daigniez envoyer au plutôt quelqu'un de fidelle, inſtruire ma mère de l'état où nous ſommes mon père & moi. Je l'ai laiſſée, ce matin, dans une douleur inexprimable, & peut-être que, dans ce moment, ſon déſeſpoir eſt encore augmenté par la funeſte penſée qu'elle a de la mort de mon père. Madame, dit Leandrin, permettez que je ne remette à perſonne qu'à moi-même le ſoin d'aller conſoler, dans ſes alarmes, une mère qui vous eſt chère ; mais avant que de prendre la route du lieu où vous m'enſeignerez qu'elle eſt, ſouffrez que j'aille demander, pour le docte Miſandre & pour vous, la protection du prince de Chypre, de la reine de Lemnos & de la princeſſe de Crète. J'employerai peu de momens à ces démarches, que je crois néceſſaires à votre ſûreté, & auſſi-tôt après je monterai à cheval, & me rendrai, avec une diligence extrême, auprès de votre vertueuſe mère. Miſandre & Herminie témoignèrent, de nouveau, une ſenſible reconnoiſſance à Leandrin ; puis,

cette belle fille, lui ayant donné de bons renſeignemens pour trouver facilement l'endroit où étoit Chaſſeris, & lui ayant auſſi donné des moyens pour faire connoître à ſa mère qu'il venoit de ſa part, & qu'elle pouvoit ſe confier à lui, ce nouvel amant ſe retira, mais ſi tranſporté d'amour & ſi agité d'inquiétude, qu'il avoit beaucoup de peine à renfermer dans ſon ame tout ce qu'il ſentoit.

Il obtint pour Miſandre la protection du prince Telephonte & des deux princeſſes. Quoique la robe de ſincérité eût cauſé bien des chagrins à ces trois illuſtres perſonnes, elles furent aſſez généreuſes pour ne vouloir conſerver aucun reſſentiment contre celui qui avoit jeté Clearque dans une erreur qui leur avoit penſé coûter tout leur repos. Après avoir pris congé de Telephonte, Leandrin partit, & arriva avec une promptitude extrême au village où étoit Chaſſeris. Ce village étoit ſitué ſur une petite montagne qui commandoit Manetuſe, & de ce lieu élevé, la vue pouvoit ſe promener, ſans aucun obſtacle, dans une grande étendue de pays découverts, qui étoient fort beaux. Le château où le roi de Crète étoit allé, n'étoit pas loin de cette petite mon-

tagne; & avant que de la monter, Telephonte apprit que Clearque reſteroit dans ce château quelques heures plus qu'il n'avoit penſé, parce qu'il avoit donné à des ouvriers le projet d'une machine, dont il croyoit néceſſaire qu'on fît les commencemens de l'exécution en ſa préſence. Leandrin trouva aiſément Chaſſeris; mais ce qui le ſurprit agréablement, ce fut de trouver Philantrope avec elle. Chaſſeris étoit pour Miſandre dans des alarmes mortelles, & Philantrope les partageoit avec beaucoup de ſenſibilité. Néanmoins, malgré ſa triſteſſe, elle fut ravie de voir Leandrin. Il expliqua au plutôt à Chaſſeris le ſujet qui l'amenoit vers elle, il lui donna en peu de mots une juſte idée de la ſituation où ſe trouvoient Miſandre & Herminie, & n'oublia pas de lui marquer avec quelle bonté la princeſſe de Crète, la reine de Lemnos, & le prince de Chypre s'étoient engagés à les protéger. C'eſt à votre ſeule généroſité, ſeigneur, lui dit-elle, que nous devons la protection de tous ces grands princes, & j'en ai une réconnoiſſance infinie. Mais, hélas! cependant je tremble que, malgré une protection ſi puiſſante, le roi, qui eſt entêté & violent, ne ſacrifie mon

malheureux époux à sa colère. Leandrin la rassura le mieux qu'il lui fut possible, ensuite il demanda à Philantrope par quelle aventure elle étoit de retour en Crète. C'est, répondit-elle, par le malheur de la jeune personne qui étoit mon élève ; elle est morte, prête d'arriver à un assez grand point de perfection dans l'art que je lui enseignois ; & le peintre dont elle étoit fille a été si touché de sa mort, qu'il a cru que c'étoit un effet de la colère du ciel, qui le punissoit de me retenir si long-temps captive, malgré toutes les offres de rançon que je lui avois faites. Il m'a donc au plutôt rendu la liberté ; &, bien loin de prétendre que je dusse la racheter, il m'a donné tout ce qui m'étoit nécessaire pour faire mon voyage, & m'a encore fait présent de plusieurs choses rares & précieuses. Il m'a donné, entr'autres curiosités, de certains verres merveilleux, travaillés avec tant d'art, qu'étant enchassés adroitement dans des tuyaux, ils portent la vue à trois ou quatre lieues du pays où l'on est. Il m'a aussi donné de singulières machines faites d'une sorte de métal, qui portent la voix dans le même éloignement que les verres dont j'ai parlé portent la vue. Ces deux machines, qui

ſont ſi utiles pour voir & pour parler de loin, ont été inventées par un philoſophe de Lariſſe, qui en a donné une quantité conſidérable au peintre qui m'a fait préſent de celles que j'ai. Les perſonnes vulgaires prendroient, ſans doute, ces admirables productions des ſciences pour des effets de l'art magique, dont on accuſe la Theſſalie de faire un grand uſage. J'étois donc revenue en Crète chargée de ces curioſités & de pluſieurs autres, & j'avois pris avec joie la route de Manetuſe, me faiſant un plaiſir d'y aller ſurprendre mes amis, lorſque, paſſant ce matin au pié de cette montagne, j'ai rencontré ce payſan chez qui nous ſommes logés. Cet homme, qui, à mon départ de Crète, étoit un de mes laboureurs, m'a reconnue tout d'un coup, & m'a dit en ſecret que Chaſſeris étoit cachée chez lui pour une malheureuſe affaire qui expoſoit Miſandre au danger d'une honteuſe mort. Je me ſuis défaite des perſonnes qui m'accompagnoient, & ſuis venue ici mêler mes larmes avec celles de mon ancienne amie, & lui offrir mes ſervices. Elle s'eſt écriée en me voyant, que c'étoit aſſurément le ciel qui m'envoyoit à ſon ſecours dans une conjoncture ſi douloureuſe. Mais, hélas!

malgré mes bonnes intentions, que puis-je pour elle ! je n'ai aucun crédit auprès du roi, & ne ſuis pas même, à préſent, en pouvoir de la ſecourir de mes biens, car je viens d'apprendre par le maître de cette maiſon, que mes avares héritiers s'en ſont avidement emparés ſans avoir nulle certitude de ma mort. Ce n'eſt donc qu'en vous ſeul, généreux Leandrin, que nous pouvons fonder notre eſpérance.

Leandrin répondit avec beaucoup de zèle & de politeſſe à tout ce que Chaſſeris & Philantrope lui dirent d'obligeant, & parla à cette dernière avec tant d'ardeur & d'épanchement, des charmes d'Herminie, que cette femme, qui avoit beaucoup de pénétration, ne douta point qu'il n'en fût amoureux. Comme elle avoit pour Herminie l'amitié la plus tendre, la découverte qu'elle fit de l'amour que Leandrin avoit pour cette belle fille, redoubla la bienveillance qu'elle ſe ſentoit pour lui. Cependant, pour diſtraire Chaſſeris quelques momens des cruelles penſées qui la tourmentoient, elle invita Leandrin & elle à regarder, par le moyen de ces verres merveilleux qu'elle avoit apportés, ce qui ſe paſſoit dans la campagne. A peine Leandrin eut-il fait l'é-

preuve du don qu'ils avoient de rapprocher tous les objets, que tournant ces ingénieux ſecours de la vue, du côté d'une plaine, il dit qu'ils lui faiſoient appercevoir le roi & ſa ſuite, qui s'en retournoient vers la ville. Chaſſeris, qui regardoit auſſi au travers de ces verres admirables, vit la même choſe, & s'écria : Ah ! prince injuſte, peut-être qu'en rentrant dans Manetuſe tu vas prononcer l'ordre cruel qui ôtera la vie à mon déplorable époux !

En effet, dans ce moment Clearque, qui avoit donné tous les ordres qu'il avoit cru néceſſaires pour ſa fête, regagnoit la ville en diligence, &, dans ſa route, ſongeoit avec aigreur à tous les chagrins que lui avoit cauſés la robe de ſincérité. Il trembloit de ne pouvoir rentrer en grâce auprès de Celenie ; & cette penſée l'irritoit ſi fort contre Miſandre, que, malgré le peu de penchant qu'il avoit naturellement à la cruauté, & malgré la compaſſion que lui avoit donné Herminie, il étoit réſolu à la mort de ce vieillard, ſe diſant à ſoi-même qu'il étoit obligé d'en faire un exemple rigoureux, afin d'apprendre à ſes peuples qu'on n'abuſoit pas impunément de ſa confiance & de ſa crédulité. Comme il étoit tout occupé

de

de ces tumultueuſes penſées, il entendit fort diſtinctement une voix terrible, qui lui cria : *Roi de Crète, garde-toi bien de faire donner la mort à celui à qui tu devras la gloire & le bonheur de ton règne.* Clearque regarda avec étonnement autour de ſoi, & vit avec frayeur qu'il n'y avoit perſonne que ſes gens, qui tous avoient entendu comme lui les ſons de cette voix éclatante. Il ne douta donc point que ce ne fût une voix du ciel, qui l'avertiſſoit d'uſer de clémence envers Miſandre : il lui ſembla que la puiſſance céleſte n'étoit pas juſte, de prendre, ſi fortement l'intérêt d'un trompeur ; mais il ne comprenoit pas par où il pourroit devoir à ce philoſophe bizarre la gloire & le bonheur de ſon règne. Livré à ces ſombres rêveries, il rentra dans Manetuſe avec un air ſi mélancolique, qu'il fut remarqué de tout le monde.

Mais ſon chagrin ſe diſſipa à l'abord de Telephonte. Ce prince lui fit agréablement la guerre du long temps qu'il avoit été à revenir de ſa promenade, & lui dit, que pour un amant dont la maîtreſſe n'étoit plus irritée, il n'avoit guère hâte de goûter la joie du raccommodement. Clearque, qui ne s'attendoit pas à cette heureuſe nouvelle,

en eut un raviſſement inconcevable. Il courut aux pieds de Celenie, qui le reçut avec bonté. Eliſmène & Telephonte vinrent peu de temps après chez cette reine, & furent témoins des tranſports d'amour & de reconnoiſſance que le roi de Crète lui exprimoit. Ils prirent des momens ſi favorables pour demander la grâce de Miſandre à ce prince, qui ne voulut point leur dire qu'une voix du ciel l'avoit déjà averti de lui laiſſer la vie; au contraire, il leur marqua qu'il accordoit ſa grâce à leurs prières; mais je voudrois bien ſavoir, ajouta-t-il, ce qu'a voulu dire une perſonne qui, en me demandant la vie de ce philoſophe, m'en a parlé comme d'un homme à qui je devrai la gloire & le bonheur de mon règne. Cette perſonne, ſeigneur, dit Telephonte, vous parle juſte: Miſandre, en vous jetant dans l'erreur au ſujet de la prétendue broderie de ſa robe tranſparente, vous a tiré de mille autres erreurs cent fois plus dangereuſes. Cette robe, telle qu'elle étoit, a été véritablement pour vous la robe de ſincérité; elle vous a fait démêler les hommes faux & flateurs de votre cour d'avec ceux qui ſont attachés à la vérité, & qui parlent en gens d'honneur à leur prince. L'averſion que

vous avez témoignée pour les uns, & l'eſtime que vous avez marquée pour les autres, accoutumeront vos ſujets à vous parler ſincèrement: ce qui eſt un des plus précieux avantages que puiſſe avoir un roi. De plus, Miſandre, en vous en impoſant ſur ſa robe merveilleuſe, vous a mis en état de vous ſouvenir à jamais qu'il faut ſe défier des brillantes promeſſes de ceux dont on n'a point éprouvé la capacité. Tant d'heureux effets, ſeigneur, ne contribueront-ils pas beaucoup à la gloire & à la félicité de votre règne? Pour moi, continua Telephonte, j'ai une obligation infinie à la robe de ſincérité; & jamais, ſeigneur, vous ne m'avez fait un plus grand plaiſir, que quand vous me permîtes d'en faire ma parure; un tel vêtement me fit démêler en un inſtant mes véritables amis, d'avec ceux qui ne cherchent à me ſuivre que pour me rendre la victime de leur dangereuſe flatterie.

Clearque, enfin perſuadé qu'il ne retiroit que de l'utilité de la tromperie de Miſandre, donna ordre qu'on allât le tirer de ſa priſon. Leandrin, qui venoit de rentrer dans Manetuſe, étoit déjà auprès du roi de Crète quand il donna cet ordre; & cet amant d'Herminie, ravi d'avoir une ſi agréable

nouvelle à apprendre à ſa maîtreſſe, devança tous ceux qui auroient pu la lui annoncer. Il rendit compte auſſi à Miſandre & à elle de ſon voyage auprès de Chaſſeris, & du retour de Philantrope. Herminie, tranſportée de joie de tant d'heureux événemens, rendit mille grâces à Leandrin de tous ſes ſoins généreux, & lui dit qu'elle lui devoit la vie & la liberté de ſon père. Elle ajouta qu'elle ne pouvoit auſſi aſſez le remercier du comble qu'il avoit mis à ſa joie, en lui apprenant le retour de Philantrope. Je vous aſſure, madame, lui dit-il, que, malgré le zèle de mon cœur & la vivacité de mes démarches, ce n'eſt point à moi que vous devez la liberté d'un père ſi chéri, c'eſt aſſurément à la préſence d'eſprit & à l'adreſſe de la vertueuſe Philantrope, que nous devons cet heureux ſuccès. Après ce diſcours, Leandrin fit en peu de mots à Miſandre & à Herminie le récit des merveilleuſes machines, pour la vue & pour la voix, que Philantrope avoit apportées de Lariſſe. Il leur conta comment, par le ſecours de la première de ces machines, Chaſſeris & lui avoient vu dans la campagne Clearque qui retournoit à Manetuſe; il leur rapporta le cri douloureux que la vue

de ce roi avoit fait faire à Chaſſeris au ſujet de ſon époux, & leur apprit comment ce cri avoit fait aviſer Philantrope de ſe ſervir de la machine qui porte la voix ſi loin, pour donner un avertiſſement à Clearque en faveur de Miſandre. Leandrin ajouta, que pendant que Philantrope parloit dans cette machine, il obſervoit le roi de Crète par le moyen des verres merveilleux, & qu'il avoit cru voir, au trouble de ce prince, qu'il prenoit les ſons de voix qu'il entendoit pour ceux d'une voix du ciel; & j'ai été convaincu, pourſuivit-il, que je ne m'étois pas trompé dans ma croyance, puiſqu'auſſi-tôt que j'ai été arrivé à Manetuſe, j'ai entendu le roi ordonner qu'on vînt vous mettre en liberté. Par le récit que vous me faites, dit Miſandre, de ces admirables machines, je commence à être perſuadé qu'il y a dans la philoſophie des parties plus belles, & plus utiles à cultiver, que celles que j'ai affectionnées juſqu'ici; & au lieu de ne m'attacher uniquement, comme j'ai toujours fait, qu'à la métaphyſique & à la phyſique ſpéculative, je veux m'appliquer auſſi à l'optique & aux mécaniques. Après que Miſandre eut prononcé ces grands mots, auxquels Leandrin ne fit pas beaucoup d'at-

tention, ce philoſophe changea de diſcours, & reprit ainſi : Seigneur, j'admire la juſtice que le ciel a eue de délivrer Herminie des alarmes où elle étoit à mon ſujet ; & cette juſtice eſt d'autant plus grande, que jamais perſonne n'a moins mérité que ma fille l'horrible affliction où elle étoit plongée, puiſqu'elle n'avoit contribué en aucune manière à ce qui nous l'avoit attirée. Par équité pour elle, je dois vous informer de ce que ſa modeſtie lui a fait vous taire en vous faiſant le récit de l'enchaînement de nos malheurs : ſachez donc qu'elle s'eſt toujours oppoſée, de tout ſon pouvoir, à l'envie que j'eus de me jouer de la crédulité du roi pour me venger du peu d'attention que ce prince a pour les ſciences ſolides. Le caractère de bonne ſujette, le déſintéreſſement & la bonne foi règnent ſi ſouverainement dans Herminie, qu'elle a mille fois répandu des larmes de la petite tromperie que le chagrin qui me dominoit m'engageoit à faire, & qu'elle n'a pas manqué de la découvrir à ceux qui pouvoient y être intéreſſés. Ainſi, ſeigneur, en obligeant Herminie, votre généroſité vous a fait agir pour une perſonne qui n'eſt pas indigne de vos bons offices. Quoiqu'elle ſoit ma fille,

la vérité exige de moi que je lui rende ce témoignage. Leandrin n'avoit pas beſoin qu'on lui mît dans un nouveau jour les vertus d'Herminie ; mille choſes qu'il avoit remarquées lui avoient ſi bien perſuadé qu'elles étoient parfaites, qu'il avoit pour cette charmante fille autant d'eſtime que d'amour.

Cependant, ceux à qui le roi de Crète avoit ordonné de venir délivrer Miſandre arrivèrent dans ſa priſon, & le mirent lui & ſa fille en liberté. Au moment même, Leandrin envoya en diligence porter cette heureuſe nouvelle à Chaſſeris & à Philantrope, & fit partir peu de temps après un chariot pour les amener à Manetuſe. En conduiſant Miſandre & Herminie dans un logis qu'il leur avoit fait préparer dans la ville, cet amant, qui s'étoit toujours contraint juſqu'à cet inſtant, ne put s'empêcher de dire tout bas à Herminie, qu'en travaillant à ſa liberté, il avoit perdu la ſienne : quoique ce diſcours la fît rougir & l'embarraſſât, elle ne le prit que pour une ſimple galanterie, & n'y répondit que ſur ce ton-là. Cette belle fille ne fut pas longtemps dans ſon logis ſans y voir arriver Chaſſeris & Philantrope. Cette dernière ne pouvoit ceſſer de l'embraſſer & de lui faire

des careſſes; mais pour Chaſſeris, quoiqu'elle aimât beaucoup une fille ſi aimable, & qu'elle fût très-aiſe de la revoir, elle ne lui en donnoit pas beaucoup de témoignages; car naturellement elle n'étoit pas fort careſſante.

Philantrope, qui étoit née pour ſe diſtinguer généreuſement dans l'amitié, & pour faire du bien à tout le monde, en diſoit beaucoup de Leandrin à Herminie, lorſque ce chevalier entra, & vint dire à cette vertueuſe femme & à cette aimable fille, que la reine de Lemnos & la princeſſe de Crète demandoient à les voir. Miſandre & Chaſſeris, dont les caractères ne démentoient point les noms, furent ravis de reſter enfermés dans leur logis; & Philantrope, accompagnée d'Herminie, fut au palais, conduite par Leandrin; ils entrèrent tous trois chez la princeſſe de Crète, où la reine de Lemnos étoit alors. Il n'y avoit dans ce moment auprès de ces deux princeſſes que la ſeule Anaxaride, qu'Eliſmène avoit obligée de venir loger au palais, mais qui ne ſe montroit pas chez cette princeſſe quand il y avoit beaucoup de monde, à cauſe de la nouveauté de ſon veuvage. Celenie & Eliſmène reçurent d'une manière extrême-

ment obligeante les deux perſonnes que Leandrin leur amenoit. Elles dirent cent choſes avantageuſes ſur tout ce qu'elles ſavoient des vertus & des lumières de l'eſprit de Philantrope, & donnèrent mille louanges à la beauté & à la bonne grâce d'Herminie. Enſuite Eliſmène, voulant retenir quelque temps Philantrope, & donner le plaiſir à Celenie de l'entendre parler, lui dit : Vertueuſe Philantrope, il faut, s'il vous plaît, que vous qui êtes ſi éclairée, & qui avez tant d'expérience du monde, décidiez laquelle a raiſon, d'Anaxaride ou de moi, dans une diſpute que nous avons enſemble. Philantrope n'ayant répondu à ce que lui diſoit Eliſmène que par un ſigne de modeſtie & de ſoumiſſion, cette princeſſe reprit ainſi : Tout le monde ſait la dureté des procédés que Dinocrite a eus pour Anaxaride, tant qu'il a vécu ; & l'on n'eſt pas moins informé que, malgré les étranges manières de cet époux, elle a toujours eu pour lui tous les ſoins & toutes les complaiſances que la plus exacte vertu pouvoit lui preſcrire. Le ciel l'a délivrée de cet époux ſi terrible ; & après avoir rempli à ſon égard tout ce que la raiſon & la bienſéance exigeoient d'elle, on ne

croit pas qu'elle ait ſujet de le regretter ; auſſi eſt-elle de trop bonne foi pour affecter les dehors d'une douleur qu'elle ne ſent point ; mais ce qui fait le ſujet de notre différend, eſt qu'Anaxaride ne veut point recevoir les vœux de Cleophane, ambaſſadeur de Chypre, ſeulement à cauſe qu'il eſt étranger. Elle dit qu'elle croit ſincère la tendreſſe qu'il témoigne avoir pour elle ; qu'elle le trouve digne d'eſtime, & qu'elle l'eſtime en effet ; mais que, quand on lui offriroit une couronne, elle ne voudroit pas aller paſſer ſa vie hors de ſon pays natal. Si Anaxaride, dit Philantrope, trouve effectivement du mérite dans Cleophane, il eſt fort étonnant, madame, qu'elle refuſe l'offre de ſa foi à cauſe de la différence de leurs patries. Quand de ſacrés liens uniſſent à un époux qu'on aime, on regarde comme ſon pays tous ceux où l'on paſſe ſes jours avec lui. Je ſuis fort fâchée, ſage Philantrope, dit Anaxaride, de n'être pas du ſentiment de la princeſſe & du vôtre ; mais quelque paſſion que m'eût inſpiré un amant, je vous aſſure qu'il ne me feroit jamais réſoudre à quitter l'île de Crète pour lui. Mais, repartit Eliſmène, la reine de Lemnos & moi ne vous donnons-nous

pas l'exemple de quitter la patrie pour ſuivre un époux ? Les grandes princeſſes comme vous êtes toutes deux, madame, répliqua Anaxaride, ont été accoutumées à ces idées-là dès leur enfance ; & comme elles ſont nées pour commander, on les regarde toujours par-tout avec admiration & avec plaiſir ; mais pour les perſonnes vulgaires comme moi, je ſais bien qu'elles font une mauvaiſe figure dans un pays étranger ; elles y paroiſſent toujours extraordinaires & ridicules. Suppoſé que votre crainte ſoit bien fondée, dit Celenie, n'appelez pas l'île de Chypre un pays étranger à votre égard, puiſque toutes les perſonnes de qualité de Chypre ſavent votre langue, de même que toutes les perſonnes diſtinguées de Crète ſavent la langue qu'on parle en Chypre ; & pour les manières, elles ont tant de conformité, que.... Comme la reine de Lemnos prononçoit ces mots, le roi de Crète, le prince de Chypre & Cleophane entrèrent dans la chambre d'Eliſmène. Madame, dit Clearque à Celenie, comme je ſais que vous honorez Cleophane d'une eſtime particulière, je me hâte de vous dire que le prince votre frère vient de m'aſſurer qu'il obtiendra l'agrément du roi votre père,

pour me faire préſent du généreux Cleophane. Quand ce miniſtre aura, avec mes ambaſſadeurs, accompagné la princeſſe ma ſœur en Chypre, il conſent de revenir paſſer ſa vie en Crète; il tiendra auprès de moi le même rang qu'y tint Dinocrite, qu'il remplira beaucoup mieux ſans doute. Je ſens ſi bien aujourd'hui le mal que m'ont fait en mille occaſions le menſonge & la flatterie, que je veux attacher à moi pour jamais cet homme dont je connois ſi bien la ſincérité & la droiture; & je ne puis aſſez rendre de grâces au prince Telephonte, à qui je devrai la main de la plus belle princeſſe du monde, & les ſervices d'un miniſtre auſſi habile que plein de probité. Seigneur, répondit Telephonte en ſouriant, je vous aſſure que ce n'eſt point à moi que vous devez la réſolution qu'a pris Cleophane de conſacrer ſes jours à votre ſervice. Malgré le zèle & le reſpect qu'il a pour vous, je ne crois pas qu'il eût quitté la cour du roi mon père pour la vôtre, s'il n'eût pas été bien perſuadé que, pour quelque raiſon que ce ſoit, Anaxaride ne quittera jamais l'île de Crète, & ne conſentira à le rendre heureux, que quand elle le verra établi dans cette île. En vérité,

ſeigneur, dit Anaxaride à Telephonte, il y a bien de la malice à donner le tour que vous donnez à l'empreſſement qu'a Cleophane de rendre ſes ſervices au roi. Puiſque les ſouhaits du prince mon frère, dit Celenie, & apparemment les ordres du roi mon père, vont m'engager à paſſer mes jours en Crète, je ſuis ravie qu'Anaxaride & Cleophane y reſtent, car je les eſtime tous deux infiniment. Je vous aſſure, madame, lui repartit Eliſmène, que quelque affection que j'aie pour Anaxaride, je la vois avec joie reſter en Crète, puiſque ſa préſence vous y fait plaiſir. Ma ſœur, dit Clearque à Eliſmène, ſi vous perdez Anaxaride pour nous la laiſſer, je compte que vous emmenerez avec vous en Chypre une autre belle Crétoiſe, qui vous dédommagera de ſa perte. Le prince Telephonte m'a appris tantôt que Leandrin eſt paſſionnément amoureux de cette belle fille, continua-t-il, en montrant Herminie de la main. Oui, reprit le prince de Chypre, Leandrin l'aime autant qu'elle mérite d'être aimée, & je me ſuis chargé de travailler à le rendre heureux : je ne crois pas, ajouta-t-il, que Philantrope ni les parens d'Herminie refuſent de conſentir à un mariage ſi bien aſſorti.

Seigneur, dit Philantrope, par le droit que l'amitié me donne sur Herminie, je puis répondre en cette occasion du consentement de ses parens & de son obéissance; ils se trouveront tous fort honorés de l'alliance d'un chevalier de la condition de Leandrin, & aussi accompli qu'il est. Leandrin, transporté de joie par cette réponse, en rendit grâces à Philantrope, autant que le lieu où ils étoient le pouvoit permettre. Ensuite Philantrope & Herminie voulurent se retirer, mais Elismène leur ordonna de rester, comme elle avoit déjà fait une fois, & cette princesse donna ordre tout bas à Leandrin d'aller au moment même s'assurer du consentement de Misandre & de Chasseris pour son mariage, & de venir lui rendre compte de ce qu'ils diroient sur ce sujet. Cependant, Cleophane marquoit avec beaucoup de respect sa reconnoissance au roi de Crète & au prince de Chypre, & ne laissoit pas de faire voir dans ses yeux à Anaxaride les sentimens qu'il avoit pour elle.

Clearque & Telephonte sortirent enfin pour aller donner quelques ordres; Cleophane les suivit; & quand il n'y eut plus que la reine de Lemnos & Anaxaride, elle

demanda avec bonté à Herminie ſi le choix qu'on faiſoit de Leandrin pour ſon époux ne gênoit point ſes inclinations. Elle ne répondit à cette princeſſe qu'avec une profonde modeſtie : mais Philantrope aſſura qu'elle connoiſſoit aſſez ſes ſentimens pour être perſuadée qu'elle eſtimoit infiniment Leandrin. Enſuite Eliſmène invita Philantrope à venir s'établir en Chypre avec Herminie. C'eſt bien mon deſſein, madame, lui répondit-elle ; le zèle ardent que j'ai pour vous, & l'amitié tendre que j'ai pour Herminie, ne me permettent pas de prendre un autre parti ; & j'oſe ajouter que les bontés dont le prince Telephonte a daigné m'honorer dès ſon ſéjour dans Lariſſe, redoublent encore l'envie que j'ai d'exécuter ce deſſein. Je ne ſuis pas du ſentiment de la belle Anaxaride ; je regarderai toujours comme ma patrie les lieux où je verrai les perſonnes qui me ſont les plus chères ; & il m'eſt d'autant plus permis d'être indifférente pour mon pays, qu'il arrive que je n'ai en Crète que des parens éloignés, & qui encore ſe ſont rendus indignes de mon affection par les procédés pleins de duretés & d'avarice qu'ils ont eus pour moi. Le père & la mère

d'Herminie vous ſuivront auſſi, madame ; ſans même avoir prévu une occaſion ſi heureuſe, ils avoient déjà pris le deſſein de s'aller établir en Chypre. Je vous aſſure, dit Celenie, que vous trouverez tous l'île de Chypre un ſéjour charmant. Comme elle diſoit ces mots, Leandrin revint informer Eliſmène de la joie avec laquelle Miſandre & Chaſſeris avoient conſenti à ſon alliance.

Un moment après, Clearque & Telephonte rentrèrent chez la princeſſe ; & le roi de Crète y voyant encore Herminie, lui dit : Belle Herminie, comme de toutes les erreurs où nous avoit jeté la robe de ſincérité, il ne nous en reſte plus aucun chagrin que le déplaiſir de n'avoir point vu de belles broderies que votre père nous avoit promis de nous faire voir, il faut que vous répariez ce dommage. Je viens d'apprendre que votre mère & vous, avez fait, pendant votre ſéjour dans le palais, des ouvrages admirables, en broderie & en miniature ; il faut, s'il vous plait, que vous les faſſiez voir à la reine & à la princeſſe. Auſſi-tôt Herminie envoya querir à ſon logis les ouvrages qu'on demandoit ; &, dès qu'on les vit, ils attirèrent l'admiration de tout le monde. Comme Miſandre,

en faiſant à Clearque la deſcription de la prétendue broderie de la robe de ſincérité, avoit affecté de lui rappeler les actions de pluſieurs femmes qui, par leur caractère, ont fait honte à leur ſexe, il ſembloit au contraire qu'Herminie eût cherché à faire revivre dans ſes ouvrages les héroïnes, qui, par leurs vertus & par la grandeur de leur courage, lui ont fait honneur. C'étoit cette belle fille qui avoit deſſiné les figures de la broderie des trois robes que ſa mère avoit travaillées avec tant d'adreſſe & tant d'art, que ces figures paroiſſoient animées. On voyoit ſur une de ces robes l'hiſtoire de la vertueuſe Alceſte, donnant ſa vie aux Parques pour arracher ſon époux au tombeau. Une autre de ces robes offroit aux yeux l'adreſſe ingénieuſe avec laquelle la chaſte Penelope ſavoit tromper la folle eſpérance de ſes audacieux amans : & la troiſième robe, enfin, repréſentoit l'hiſtoire de la tendre Alcyonne, qui ſe livra à une mort terrible pour ne point ſurvivre à un époux qu'elle avoit ſi chèrement aimé. Le roi & la princeſſe de Crète, la reine de Lemnos & le prince de Chypre ne pouvoient ceſſer de louer ces broderies admirables ; mais ils eurent ſujet de ſe récrier encore

davantage, quand ils considérèrent les tableaux d'Herminie. Le premier représentoit Artemise, si fameuse par le superbe tombeau qu'elle fit élever au roi Mausole son époux : le second étoit le portrait de la généreuse & tendre Hypsicratée, femme du grand Mithridate : & le troisième étoit l'histoire fidelle de l'illustre reine Zenobie, aussi célèbre par sa courageuse valeur, que par son rare savoir. Tous ces tableaux étoient peints avec tant d'art, de noblesse & d'intelligence, ils étoient si corrects & si gracieux, qu'ils enchantoient les regards de tous ceux qui les voyoient. Après que les deux princesses & les deux princes leur eurent donné mille louanges, Telephonte dit galamment : Misandre ne hasardoit rien quand il avançoit qu'il nous feroit voir des ouvrages enchantés ; il n'avoit qu'à nous montrer ceux de sa fille pour nous convaincre qu'il avoit raison. Et de plus, ajouta Clearque, il n'y a qu'à nous faire voir ces mêmes ouvrages, pour nous convaincre aussi que tous les siècles ont produit des femmes infiniment vertueuses. Herminie supplia la reine de Lemnos & la princesse de Crète de vouloir bien permettre qu'elle leur offrît ces robes & ces tableaux, qui

avoient le bonheur de leur plaire. Ces princeſſes lui firent l'honneur d'accepter de fort bonne grâce ces beaux préſens, qu'elles ſe partagèrent entr'elles.

Peu de jours après Telephonte épouſa la princeſſe Eliſmène avec une joie infinie; & dès qu'on eut le conſentement du roi de Chypre, on célébra le mariage de Clearque avec la reine de Lemnos, qui fut ravie de voir au roi de Crète un favori auſſi ſage qu'étoit Cleophane. Herminie épouſa Leandrin, qu'elle aima autant par inclination que par reconnoiſſance; & dès qu'Anaxaride eut donné à ſon deuil le temps qu'exigeoit la bienſéance, elle épouſa Cleophane, avec qui elle vécut fort heureuſe. Philantrope, Miſandre & Chaſſeris ſuivirent Herminie en Chypre: Philantrope y fit toujours les charmes de la ſociété; & Miſandre & Chaſſeris, malgré leur bonne fortune, n'y changerent pas de caractère, mais tous ſe ſouvinrent à jamais de la robe de ſincérité, qui avoit cauſé de ſi favorables changemens dans l'eſprit du roi de Crète.

Voilà, mon cher Blondel, pourſuivit le roi Richard, tout le conte de la robe de ſincérité, & voici la moralité de ce conte, renfermée dans les vers que je vais te dire.

Quand une fois on eſt gâté
Par la prévention & par la vanité,
On eſt peu véritable & fort ſouvent bizarre.
La franchiſe & l'égalité
Sont des préſens des cieux, dont l'uſage eſt bien rare.
Ils ſont ſeuls, cependant, notre félicité.
Qui veut toujours être flatté,
Dans d'étranges routes s'égare.
Un prince eſt mal ſervi ſi l'on ne lui déclare
Exactement la vérité;
Mais chez les gens de cour, rarement ſe prépare
La robe de ſincérité:
Vint-elle de la main capricieuſe, avare,
D'un fantaſque Pedant, philoſophe entêté,
Trop heureux le héros rempli de fermeté,
Qui d'un tel ornement ſe pare!

Il faut avouer, ſeigneur, dit Blondel, que vous êtes admirable en tout: je crois qu'il n'y a que vous de héros au monde qui ſachiez ſi bien prendre des villes, gagner des batailles, & puis compoſer ſi heureuſement d'agréables fables & de jolis vers, quand vous vous aviſez de vous en mêler. En vérité, vous devriez bien ne point remporter tant de gloire à la fois, & vous contenter de celle de grand conquérant, ſans nous enlever encore..... Blondel ne put continuer ſon diſcours, il entendit tout d'un coup un bruit terrible; & ſortant bruſ-

quement de la chambre du roi, il vit qu'on amenoit dans la tour deux priſonniers, dont la bonne mine & l'air noble ſe faiſoient aiſément remarquer, quoique ce ne fût qu'à la faveur de la ſombre lueur qui éclairoit ce lieu obſcur.

FIN *de la Tour ténébreuſe.*

LES

LES
AVENTURES
D'ABDALLA.

AVERTISSEMENT.

LA lettre que M. de Sandiſſon m'écrivit en m'envoyant l'ouvrage d'Abdalla, eſt ſi inſtructive, qu'elle peut tenir lieu de préface à la tête de cette traduction. J'ai donc jugé à propos de l'y mettre, après l'avoir ſeulement un peu retouchée pour le ſtile ; & je me contenterai de faire ici quelques remarques ſur mon propre travail.

J'ai été aſſez ſouvent fort embarraſſé ſur la manière de traduire les endroits de cet ouvrage qui ſont tout-à-fait éloignés de nos mœurs ; & il m'eſt arrivé pluſieurs fois d'être tenté de mettre tout à la françoiſe. J'ai même eſſayé de le faire. Mais je ne ſais ſi c'eſt par prévention, ou ſi en effet les hiſtoires, lorſqu'on les déguiſe, perdent de leurs grâces ; mes eſſais

ne m'ont *point* paru réuſſir. J'ai donc cru qu'il *falloit* prendre le parti, mitoyen, d'adoucir certains endroits, & d'expliquer les autres par de courtes notes.

Je me ſuis appliqué particulièrement à bien rendre tout ce qui regarde la religion des Indiens, & l'opinion des mahométans touchant les génies. Les rélations des plus célèbres voyageurs qui ont parcouru les Indes, & traité des mœurs des Indous, nous ont depuis longtemps rendues aſſez familières les expreſſions qui ſervent à décrire les ſuperſtitions de ces peuples. Il eſt vrai que parmi ces voyageurs, il y en a peu qui parlent théologie indienne auſſi pertinemment que *la veuve délivrée du feu*; mais c'eſt cela même qui rend l'ouvrage d'Abdalla plus curieux. A l'égard des génies bons & mauvais, & des différentes choſes

dont ils ſe mêlent, ſuivant les Arabes & les Perſans, ceux qui ont lu les traductions des livres orientaux de *M. Vattier*, & qui liſent celles que *MM. Petit-de-la-Croix* & *Galland* donnent tous les jours au public avec tant de ſuccès, doivent y être tout accoutumés.

Quelques lecteurs pourroient ne pas approuver d'abord le mot de *ginne*, que j'ai conſervé de l'original; mais je les prie de conſidérer qu'il y a des génies des deux ſexes, & que pour les diſtinguer, rien n'eſt plus commode que de dire *génie* & *ginne;* au lieu qu'en ſe bornant au ſeul terme de *génie*, on ſeroit ſouvent contraint de dire, *génie mâle* & *génie femelle :* ce qui, dans le cours d'un récit un peu long, deviendroit fatigant; outre que j'ai peine à m'imaginer que l'oreille pût jamais ſouffrir qu'on dit *la génie*, lorſqu'il

s'agiroit pourtant d'une créature femelle de cette eſpèce.

Si le mot de *fée* avoit la même ſignification, j'aurois pu l'employer au lieu de celui de *ginne*; mais il en a une toute différente, la *fée* n'étant point la femelle du *génie*, ni le génie le mâle de la fée. Une fée n'eſt pas une créature d'un ordre ſupérieur : ceux qui l'ont cru ſe ſont trompés. C'eſt une femme ordinaire; il eſt aiſé de le prouver par les anciennes narrations de tous les peuples. Dans ces narrations, on connoît les fées non-ſeulement par elles-mêmes, mais auſſi par leur parenté. Sans nous arrêter aux anciens livres orientaux, la fée Morgan, dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de Lancelot du Lac, n'étoit-elle pas ſœur du roi Artus? La fée qu'interrogea Guerin Meſquin, & toutes celles qu'il trouva avec elle dans les grottes obſcures

de l'Apennin, étoient des femmes, & des femmes péchereſſes; c'eſt lui-même qui le dit dans le livre qui porte ſon nom. On décrit la généalogie de la fée de l'île d'Hircan dans l'hiſtoire de Palmerin d'Olive & de ſes enfans. Dans celle du chevalier de l'Etoile d'Or (*Stelladoro*), on fait connoître que la fée du Val-aux-Ombres étoit une femme de ce monde-ci. Il ne ſerviroit de rien de nous étendre davantage ſur ce ſujet. Je reviens aux génies.

Selon les auteurs mahométans, le monde, avant la création d'Adam, fut habité par des génies, dont les uns étoient *divs* (1), & les autres *péris*. Les premiers étoient mauvais, & les derniers bons. Cette oppoſition d'inclination faiſoit qu'ils ne s'ac-

(1) Dans ce mot, l'*v* doit ſe prononcer en conſonne, comme dans *dive*.

cordoient guère; mais Adam, qui devoit donner à l'univers de nouveaux habitans, à l'excluſion des génies, n'eut pas plutôt paru, qu'ils ſe diviſèrent encore davantage. Non-ſeulement les péris qui ſe ſoumirent à Dieu, augmentèrent leur haine contre les divs, mais il s'éleva même un nouveau parti entre les génies malfaiſans. Pluſieurs de leurs légions ouvrirent les yeux à la vérité, & allèrent s'établir dans la montagne de Caf, ſous la conduite de Surkhrag leur chef. Les autres génies continuèrent à demeurer enſemble, nonobſtant leurs diviſions; & cédant aux hommes preſque toute la terre, ils ſe renfermèrent dans la partie qu'ils appelèrent le *Ginniſtan*. Sous le règne de Salomon, un grand nombre de divs ſe convertit encore; d'autres embraſsèrent auſſi la bonne voie, entendant lire l'Alcoran, à ce que

dit Mahomet. Pour les péris, nous ne voyons pas qu'ils aient jamais changé, ni qu'ils aient même penſé à ſe ſéparer, juſqu'au temps de la reine Feramak.

Cette petite expoſition m'a paru néceſſaire pour l'intelligence de cet ouvrage, qui ſuppoſe par-tout une grande connoiſſance des fables orientales. J'obſerverai encore que j'ai trouvé, par rapport aux *péris* & aux *divs*, la même difficulté qui m'avoit fait de la peine, au ſujet des *génies* en général. Les deux ſexes ſe rencontrent parmi les péris & les divs; ainſi j'ai été contraint de donner à leurs noms des terminaiſons qui les diſtinguaſſent. J'ai donc appelé ſimplement *péris* & *divs*, les mâles; & j'ai nommé leurs compagnes *périſes* & *dives*.

Les péris & divs ont des diſciples. Les femmes inſtruites par les

péris ſont, à proprement parler, *les fées;* & les hommes, diſciples des mêmes génies, s'appellent les *ſages :* tels étoient Alquif & le chevalier *d' ell' Iſola Serrata.* Ceux & celles qui s'aſſujettiſſent aux divs ſont appelés *magiciens* & *magiciennes.*

Si, en liſant la lettre préliminaire, on rencontre quelque obſcurité dans l'aventure qui ſuit ces marques ****, cette obſcurité s'évanouira par la lecture de l'hiſtoire de la *dame Perſane* (Rouſchen).

LETTRE

LETTRE
DE M. DE SANDISSON
AU TRADUCTEUR,

Écrite de Batavia le 13 Décemb. de l'année 1703.

MONSIEUR,

JE n'entends pas assez l'arabe, pour connoître tout le prix des mémoires que je vous envoie; mais trouvez bon que je vous supplie de me mettre en état d'en juger. Vous faire cette prière, c'est, si je ne me trompe, vous exhorter à les traduire en françois. Je souhaite qu'ils vous paroissent assez curieux pour vous y engager.

Les fins Arabes à qui je les ai communiqués, disent qu'il y a bien de la différence entre le stile de cet ouvrage & celui de l'Alcoran. Ils prétendent que le langage d'Abdalla est mêlé d'expressions usbeques, & de termes indiens,

qui paſſeroient à la Mecque pour des barbariſmes inſupportables.

A l'égard du fond, je les trouve partagés. Les uns ne veulent croire que ce qu'Abdalla dit avoir vu de ſes yeux; les autres ajoutent foi, & à cela, & preſque à tout le reſte. Pour moi, je me ſens porté à être à peu près de l'avis des derniers, quoique je n'aie pu me faire rendre qu'un compte aſſez ſuperficiel des principales aventures. Je vous dirai ma raiſon, après que je vous aurai rapporté ce que je ſais de l'auteur.

Hanif, ſon père, étoit un homme très-conſidéré à la cour & dans les armées de Géhan-Guir, qui l'avoit fait Kobat-Kan, c'eſt-à-dire, commiſſaire-général de ſa cavalerie. Il ſe rendit ſuſpect à Chah-Jéhan dans les troubles qui accompagnèrent ſon élévation au trône. Les ſoupçons de ce prince étoient peut-être mal fondés; mais ils ne laiſsèrent pas d'attirer à Hanif la perte de ſa charge & d'une partie de ſes biens. Nonobſtant cette diſgrâce, il tint bon à la cour, & il y parut toujours parmi les autres

omrahs avec quelque splendeur, jusqu'à la fin de sa vie, qui arriva environ deux ans avant le départ de son fils.

Abdalla, long-temps après son retour, fut envoyé par Chah-Jéhan à Batavia, pour traiter du commerce avec le général de la compagnie des Indes orientales. Durant sa navigation, il mourut chez M. Guillaume Berkuys, où il étoit logé avec les principales personnes de sa suite. Le bruit courut qu'il s'étoit empoisonné; mais sa mort vint certainement d'un excès de chagrin que lui causa la fausse nouvelle de la mort de son maître. Il se mit dans l'esprit que Chah-Jéhan, qui avoit toujours différé de prendre de l'eau de la fontaine de Borico, qu'il lui avoit apportée, en avoit fait usage en son absence; & que faute d'avoir bien observé toutes les circonstances nécessaires, ce prince s'étoit rendue funeste cette liqueur toute divine. S'il en prit, cela ne fut que trop vrai en un sens, puisque la révolution qu'elle excita dans ses humeurs fut assez grande pour le faire croire mort: ce qui fut

cauſe que ſes propres enfans le dépouillèrent, & qu'Aureng-Zeb, qui reſta ſeul maître, le priva de la liberté. Ce n'eſt pas à nous à examiner pourquoi la ſanté rétablie de Chah-Jéhan ne ſe ſoutint pas enſuite plus longtemps dans ſa priſon. Mais nous pouvons juger par la longue vie d'Aureng-Zeb, que ſon père lui laiſſa en mourant quelque choſe de plus précieux que les pierreries que Begum-Saheb (1) lui préſenta dans un baſſin d'or. Aureng-Zeb auroit, ſans doute, élevé Abdalla aux plus hautes charges de l'état, ſi celui-ci avoit eu le courage de vivre. En mourant, il laiſſa à ſon hôte ſes mémoires, & lui fit quelques autres préſens plus conſidérables. Le bon homme Berkuys d'aujourd'hui, fils de Guillaume, étoit déjà grand dans ce temps-là. C'eſt lui qui m'a raconté

(1) Begum-Saheb, ſœur d'Aureng-Zeb, demeura toujours auprès de Chah-Jéhan pendant ſa priſon; & quand il fut mort, elle préſenta à Aureng-Zeb un grand baſſin d'or, où étoient toutes les pierreries de Chah-Jéhan, & même toutes les ſiennes.

ces particularités, en me mettant le manuscrit entre les mains.

Je reviens au motif de ma crédulité. Vous m'avouerez que les transports soudains d'un lieu à un autre, & les aventures surprenantes qui arrivent dans ces temps-là, sont ce qu'il y a de plus difficile à croire dans ces mémoires; & que qui, par exemple, tiendroit pour vrai le voyage de Rouschen, auroit mauvaise grâce de faire le difficultueux sur le reste du livre. Or, voilà où j'en suis. Je ne puis douter de la réalité du voyage de Rouschen, puisque moi-même j'ai été enlevé comme elle; & que j'ai passé du moins deux heures dans l'académie de l'île Détournée. ******

Vous savez avec quel empressement j'ai toujours recherché les livres de féerie; c'est vous qui jusqu'à présent avez bien voulu prendre le soin de m'envoyer tous ceux qui ont paru. Un jour, à neuf heures du soir, achevant de lire dans mon cabinet le dernier des volumes d'un petit ballot que votre correspondant de Surate m'avoit fait tenir, je vis à

ſix pas de moi un beau vieillard habillé de bleu, dont la barbe blanche deſcendoit juſqu'à ſes genoux, & qui portoit en ſa main gauche un filet ſemblable à celui que vos pêcheurs appellent un épervier. Argamaſſe, me dit-il, première reine des péris (1) bleus, & Aligand ſon époux (2), reſſuſcité d'aujourd'hui, vont finir deux affaires importantes. Ils vous ont choiſi pour aſſiſter à la déciſion, & pour la faire ſavoir aux autres hommes. J'étois, comme vous pouvez vous l'imaginer, très-effrayé. Mais je n'eus pas un moment pour me remettre. Le vieillard me jeta ſon filet ſur le corps; & quand il m'eut bien enveloppé, il m'emporta ſur ſon dos dans mon jardin, & du jardin, par des eſpaces immenſes de ténèbres, très-froides & très-épaiſſes, dans un amphitéâtre rempli de monde. Je ne ſavois où j'étois; je ne l'ai appris que depuis par l'hiſtoire de Rouſ-

(1) Génies bienfaiſans.

(2) Ce myſtère eſt expliqué au long dans l'hiſtoire de la dame Perſane.

chen. L'amphitéâtre où je me trouvai, étoit le même qu'elle décrit. Mon porteur me préſenta à la reine bleue, qui me fit aſſeoir à ſes pieds, en me diſant ces quatre mots : *Vois, écoute, retiens & publie.*

Nous entendîmes un inſtant après un grand bruit de timbales & de trompettes, du côté de la porte blanche. Je ne ſavois d'abord ſi je devois m'en effrayer ou m'en réjouir ; mais l'aſſemblée ayant choiſi ce dernier parti, je le pris auſſi fort volontiers. Le ſon de ces inſtrumens guerriers nous frappoit de plus en plus. Enfin, douze timbaliers aîlés, & autant de porte-timbales entrèrent comme des oiſeaux, & nous donnèrent d'autant plus de plaiſir, que, de leur nature, ils n'étoient guère propres, ni à ſe guinder en l'air, ni à s'y ſoutenir. Les premiers étoient de véritables ours, nés dans la nouvelle Zemble ; & les derniers, les plus gros ânes qui euſſent jamais pris naiſſance dans l'Arcadie ou dans le Mirebalais. Les trompettes qui les ſuivirent n'étoient pas moins extraordinai-

res. Imaginez-vous douze anguilles de la groſſeur de deux hommes, leſquelles embouchent douze tuyaux d'argent longs de dix-huit ou vingt pieds, & douze petits vieillards qui tiennent ces anguilles par la queue, & qui les obligent à ſouffler plus ou moins fort en les ſerrant avec les doigts. Les anguilles ſoutenoient en l'air ces vieillards, & s'y ſoutenoient elles-mêmes par le ſecours de quatre grandes aîles, qui, par la figure & la variété inimitable des couleurs, reſſembloient à de belles aîles de papillons.

Il entra enſuite un grand char tiré par quatre dragons, qui avoient toute la beauté des animaux de leur eſpèce, ſans avoir rien de ce qui nous les fait craindre. Leurs aîles ſembloient être d'or, leurs écailles d'émeraude; on auroit pu prendre les crêtes rouges qu'ils avoient ſur leur tête pour de précieux rubis. Leurs longues queues ſe remuoient en cadence au ſon des timbales & des trompettes. Le char étoit de filagrame émaillé, monté ſur des barres d'or, & parſemé de ſaphirs, d'un travail très-délicat, qui

représentoit au naturel toutes sortes de fleurs & d'oiseaux. On voyoit la blonde Glastine majestueusement assise. Il y avoit une si grande ressemblance entre sa grand'aïeule Argamasse & elle, que j'aurois pu la reconnoître sans être instruit de personne. Un prisonnier très-mélancolique, qui tenoit sous son bras un livre sur lequel il jetoit de temps en temps des regards fort tristes, étoit attaché derrière le char, & s'en laissoit plutôt entraîner qu'il ne le suivoit.

Après qu'il fut passé, j'apperçus sur son dos un écriteau, où je lus ces paroles : LE COMTE DE GABALIS, INSIGNE IMPOSTEUR. Les timbaliers & les trompettes se rangèrent aux extrémités de l'arène, & les dragons placèrent Glastine & son char justement dans le milieu. Cette prêtresse salua les ressuscités, puis parla de cette manière à la reine Argamasse : " La présence du prisonnier vous répond déjà du succès d'une partie de la commission dont j'étois chargée, & je ne me suis pas moins exactement acquittée de l'autre.

On m'avoit ordonné de faire une revue des livres nouveaux qui parlent de nous. Je n'y ai pas manqué : mais je suis fort mécontente de tout ce que j'y ai lu. Presque personne n'a bien écrit sur notre sujet, depuis la mort du fidelle Galerſi. On ne produit aujourd'hui que de petits livres indignes de nous. Je vais vous le prouver par un seul échantillon ; car de vous faire une liste entière de ces fades ouvrages, & de vous rapporter en détail les impertinences qu'ils renferment, ce seroit vous causer sans raison le même ennui que j'ai essuyé.

Avez-vous jamais ouï parler d'*Obligeantine*, de *Bienfaisante*, de *Rancune*, de *Bourgillone*, de *Plaisir* & de *Berlinguette* ? Quelle sorte de gens nommez-vous là, dit Argamasse ? Des périses, ou comme on parle en Europe, des fées, dit Glastine. Il n'y en eut jamais de ces noms-là, repartit Argamasse. Cela est hors de doute, reprit Glastine ; aussi les met-on en commerce avec des dieux qui ne furent jamais ; par exemple, on lie Rancune avec Pactole.

Les meubles que ces prétendues fées fourniſſent ne ſont pas moins hors de vraiſemblance : ce ſont *des ſofas d'aventurine*, des *fauteuils de lapis*, des *tabourets de cornaline*, des *canapés d'ambre*. N'admirez-vous pas ce choix de matières ? Si ces meubles ſont délicats & travaillés à jour, ils ſont bien fragiles ; mais auſſi s'ils ſont groſſiers & maſſifs, quel moyen de les remuer ? Sans parler du danger extrême qu'il y auroit à approcher du feu (1) un canapé d'ambre, que direz-vous des *bâtimens de nacre*, du vin d'*Aſſiotat* & de la pierre d'*Aunis* de ces mêmes fées ? Aſſurément, interrompit Aligand, ce ſont des femmes différentes des autres, qui ſe mêlent d'écrire de ſi belles choſes. Je n'ai pas trop voulu m'en informer, pourſuivit Glaſtine ; mais ſi ce ſont des femmes, elles ſentent *un amour de père* pour les ouvrages dont elles ſont les mères. Ces charmantes fées que vous nous avez nommées, reprit

(1) L'ambre jaune ſe fond au feu.

le péri bleu, ſont-elles en rapport avec d'honnêtes gens? Oh! pour cela, oui, dit Glaſtine : leurs princes & leurs princeſſes ſont d'excellentes perſonnes : la *reine des Laitues-Pommées*, le *prince Petit-Pois*, la *princeſſe Féverolle*. Il ſe fit là-deſſus un agréable murmure dans la compagnie ; & j'entendis la plupart des jeunes péris ſe dire les uns aux autres : vraiment, les hommes doivent trouver tout charmant, ce petit peuple couronné ; ce ſont gens à manger. En voici d'autres, continua Glaſtine, dont les noms majeſtueux vous inſpireront plus de reſpect ; le *roi Coquerico*, le *roi Peudûquet*, & le *roi des Fariboles* ; ne ſont-ce pas de grands princes? Comme elle affectoit de prononcer, avec gravité, ces noms ridicules, on rit haut & beaucoup. Du moins, s'écria-t-elle, après avoir un peu ri elle-même, ne mépriſez pas les héros & les héroïnes que ces illuſtres fées protègent : c'eſt *un petit cochon*, mais *le plus joli petit cochon de lait qu'on ait jamais vu* ; c'eſt *une princeſſe Ondine*, *dont les cheveux ſont du plus beau blond que l'on vit*

jamais; c'eſt *une hirondelle*, mais *la plus belle petite hirondelle que l'on ait jamais vue.* Demeurez-en là, ma fille, interrompit Aligrand: comment avez-vous pu mettre dans votre tête tant de pauvretés? Je n'ai plus rien à dire ſur ce ſujet, répliqua Glaſtine; c'eſt aux reines à voir quels remèdes il faut apporter à la fureur d'écrire qu'on a aujourd'hui dans le monde. A la fin, tout l'univers croira que nous ſommes faites comme les Obligeantines & les Bourgillones; il croira même qu'il y a quelque part des *îles cabaliſtiques*, & que ce miſérable (elle regarda Gabalis) eſt *capitaine des philoſophes* qu'on ſuppoſe y demeurer.

Il eſt à propos, dit Argamaſſe, que nous penſions mûrement à arrêter les plumes imprudentes; & à châtier Gabalis. Par ce peu de paroles, elle diſpoſa les reines à donner leur avis, qu'elle alla même recueilllir. Puis ayant repris ſa place, elle termina la première affaire par cette ſentence.

" Attendu que nous avons appris que des gens de toutes ſortes d'âges & de

ſexe s'ingèrent de faire des livres, où ils nous attribuent pluſieurs choſes auxquelles nous n'avons jamais penſé, & où ils nous confondent, mal-à-propos, avec des fées chimériques : nous périſe Argamaſſe, ancienne reine du Palais Bleu, après avoir pris les avis des cinq reines régnantes, avons déterminé dans notre conſeil académique, que les auteurs coupables ſeront punis, quoique avec clémence pour cette fois-ci. Si ce ſont des femmes, elles ſeront mal-propres, quelquefois rêveuſes, & quelquefois babillardes avec excès : ſi ce ſont des hommes, ils auront l'haleine incommode pendant trois ans, & ils affecteront de vivre & de ſe mettre d'un manière qui les fera montrer au doigt. Et afin de prévenir efficacement pareils déſordres qui pourroient naître dans la ſuite, par l'avis de notre même conſeil, nous voulons que les ongles de ceux & de celles qui exerceront inconſidérément leur plume ſur notre ſujet, ſe changent ſubitement en griffes, & qu'il leur prenne une démangeaiſon générale dans tous les mem-

bres. Au reſte, nous défendons expreſſément, même aux perſonnes que nous aurions députées pour tranſmettre nos actions à la poſtérité, de compoſer ſeules : & enjoignons très-étroitement aux hommes, d'interroger des femmes habiles & ingénieuſes, lorſqu'il s'agira de ſentimens & d'ajuſtemens ; & aux femmes, de montrer leurs ouvrages à des hommes de bon ſens, qui aient ſoin d'en retrancher les contradictions, les exagérations & les redites. Telle eſt notre volonté ».

Cette ſentence prononcée, on paſſa au jugement de Gabalis. Les reines avoient été d'avis qu'il parlât. L'ordre lui en fut ſignifié par Glaſtine, & il le fit en ces termes :

" Puiſque mon mauvais ſort a voulu que je tombaſſe entre vos mains, & qu'il eſt impoſſible que tout ce que j'ai de ſcience & d'adreſſe m'en tire, je ſuis contraint de tourner mes penſées à vous exciter à la compaſſion, & à tâcher de diminuer mon ſupplice par l'aveu ſincère de mes crimes. J'avoue donc que

j'ai fait tous mes efforts pour donner un nouveau luſtre à un art que vous condamnez, & que je n'ai rien négligé pour inſpirer à tout le monde une haute opinion de ma perſonne. J'ai fait paſſer la magie noire, cette ſcience que les divs (1) enſeignent, pour la véritable ſageſſe; & je me ſuis donné moi-même, tantôt pour un comte allemand, tantôt pour le capitaine des philoſophes qui demeurent dans les îles cabaliſtiques. Au commencement, je travaillai à vous confondre avec les divs, mais ſans ſuccès, parce que les hommes ne purent, ni vous diſcerner dans les maléfices des divs, ni reconnoître les divs dans vos bienfaits. Je me portai donc à entreprendre ce qui m'a principalement attiré votre indignation; & ſuppoſant l'exiſtence des quatre peuples élémentaires, j'engageai le monde à leur attribuer des prodiges qui vous appartenoient, & à croire que vous nous étiez ſoumis. Je pourrois, en quel-

(1) Génies malfaiſans. Dans le mot div, l'v ſe doit prononcer à-peu-près comme une *f*.

que

que sorte, exténuer mon crime en vous représentant que je ne suis point l'auteur des sylphes, des gnomes, des nymphes, ni des salamandres, dont Paracelse, Vigenère & quelques autres avoient parlé avant mon écrivain; & que la facilité avec laquelle mon écrivain s'est laissé charmer par mes discours, ne m'a que trop encouragé à lui en imposer. Mais vous ne savez pas moins ce qui fait à ma décharge, que ce qui me rend coupable „.

Gabalis fit un grand soupir en achevant ces paroles, & baissa la tête. Son supplice fut différé jusqu'à ce qu'il eût déclaré tous les secrets du parti noir, dont il paroissoit alors être le chef parmi les hommes. Argamasse commanda donc à la prison de l'académie de se montrer, & de loger le criminel. Aussitôt la terre s'ouvrit à dix pas de Gabalis, & il en sortit un monstre horrible. Il étoit de la grosseur de six éléphans, & son corps n'étoit couvert que d'un cuir ridé, sans aucun poil. Ses yeux étoient grands, mais enfoncés, &

la profondeur affreuſe de ſa gueule en faiſoit reſſembler l'ouverture à celle d'un abîme. Son ventre portoit à terre, & n'étoit ſoutenu de quatre groſſes pattes qu'autant qu'il le falloit pour avancer très-lentement. Quelle priſon que ce ventre-là! Le monſtre s'approcha peu-à-peu de Gabalis; & lorſqu'il ne fut plus qu'à une très-petite diſtance de lui, il ouvrit ſa gueule, & attira ce malheureux dans le fond de ſes entrailles. Après cette expédition, qui me remplit d'horreur, la priſon vivante ſe retira dans le lieu d'où elle étoit ſortie, & la terre ſe remit d'elle-même. Ainſi finit la ſeconde affaire.

Auſſitôt qu'elle fut décidée, mon porteur habillé de bleu me couvrit de ſon filet; &, m'ayant chargé ſur ſes épaules, me rapporta dans mon cabinet, où il me laiſſa, en répétant les deux dernières des quatre paroles que m'avoit dites Argamaſſe : *retiens & publie.* Quelques momens après, minuit ſonna.

Il eſt aſſez difficile, Monſieur, de ne pas retenir une aventure auſſi étrange

que la mienne. Pour la publier parfaitement, il n'y auroit qu'à la faire imprimer, si tous les livres qui s'impriment, se débitoient assez pour être censés publics. Au reste, je me flatte que ma facilité à croire les prodiges contenus dans les mémoires d'Abdalla cessera de vous étonner désormais; & je finis ma lettre en vous assurant que je suis, &c. . . . .

LES AVENTURES D'ABDALLA, FILS D'HANIF.

Commencement des aventures d'Abdalla, fils d'Hanif.

SUR la fin du Ramadan, (1) de la sixième année du règne de (2) Chah-Jehan, colonne de la foi, un peu avant le temps de la seconde prière (3), Oglouf-kan,

(1) Le *Ramadan* est le mois du jeûne des mahométans, jeûne solennel, pendant lequel ils se privent de boire & de manger, depuis le lever du soleil jusqu'à ce que les étoiles paroissent. Ils s'abstiennent aussi, jusqu'à ce-moment-là, de coucher avec leurs femmes.

(2) Chah-Jehan, grand mogol, père d'Aureng zeb & fils de Jehan-Guir, fils d'Ekbar, fils d'Houmayons, septième des descendans de Tamerlan.

(3) Les mahométans sont obligés de prier cinq

capitaine des gardes du palais, entra dans ma chambre, & me parla en cette ſorte : Abdalla, fils d'Hanif, je ſouhaite que le commandement que j'exécute te ſoit avantageux : donne-moi ton ſabre, & me ſuis chez le ſultan ; c'eſt lui qui l'ordonne. Auſſitôt je me proſternai, & après avoir adoré Dieu, Oglouf-kan, répondis-je, mets ta main ſur ma tête ; le ſultan eſt le maître de ma vie ; je ſuis ſon eſclave. En même-temps je lui donnai mon ſabre ; il ſortit, & je le ſuivis. Au bas de l'eſcalier, dix gardes qu'il y avoit poſtés, m'environnèrent ; avec ce cortège, je traverſai toutes les cours du palais, & je fus conduit devant Chah-Jehan.

Ce monarque n'étoit accompagné que de l'Emir-Gemla, fils de Gabdol, alors général de ſes troupes, & du vénérable Fazel-Kan, fils d'Haſam, chef des imans (1). Oglouf-kan qui marchoit devant moi lui préſenta mon cimeterre, & lui dit : lumière des fidèles, Abdalla s'eſt ſoumis à ton ordre,

fois le jour ; ſavoir, un peu après le lever du ſoleil, un peu après midi, avant le coucher du ſoleil, lorſque le ſoleil ſe couche, & fort avant dans la nuit.

(1) Eccléſiaſtiques mahométans, chargés du ſoin des moſquées.

sans aucune réſiſtance ; puiſſent tes ennemis imiter ſon exemple. Quoique je ne me ſentiſſe pas criminel, une frayeur extrême s'étoit ſaiſie de mon cœur ; je n'en laiſſai pourtant paroître aucune marque, & j'enhardis ma contenance. Le ſultan n'avoit pas les yeux irrités, mais cela ne me raſſuroit point : faut-il de la colère pour ſe défaire d'un moucheron ? Dès qu'il me vit à ſes pieds ; fils d'Hanif, me dit-il, faiſons la prière ; abaiſſons-nous devant celui qui ne meurt point. Cette parole redoubla mon épouvante. Le ſultan, le général, l'iman, le capitaine des gardes, les gardes qui étoient à la porte, plièrent les genoux, & courbés la face contre terre, ils glorifièrent le prophète. Incertain de mon ſort, je priai ce fidèle interprète des volontés du tout-puiſſant d'être mon protecteur. Mon ame lui dit : envoyé de Dieu, ſi j'ai toujours déteſté les trois héréſies (1) ; ſi j'ai ſincérement

(1) Les trois principales héréſies parmi les mahométans ſont : 1°. que la grâce ſauve indépendamment de la loi ; 2°. que la vérité ſauve indépendamment de la grâce & de la loi ; 3°. que toutes les religions ſont bonnes. Ceux qui ſoutiennent cette dernière opinion ſont brûlés dès qu'on les découvre. Cependant,

Fils d'Hanif, je vais te faire entreprendre un long voyage, baisse la tête.

résolu d'aller honorer ton tombeau, & arroser de ma sueur le saint mont Arafat (1); si le divin livre a fait jusqu'à présent les délices de mon esprit, & l'attention de mes yeux; sois mon appui. Le compte de mes jours va peut-être finir: je vois déjà les anges (2) farouches & ténébreux; souviens-toi de ma foi; il n'y a qu'un Dieu, & tu es son prophète.

La prière achevée, le sultan se leva, & s'étant tourné vers moi; fils d'Hanif, me dit-il, je veux te faire entreprendre un long voyage; baisse la tête. Pere des Musulmans, lui répondis-je, d'un ton assez ferme, le voyage sera vraiment long & sans retour; nous le ferons tous à différentes heures. Que dieu très-clément & très-miséricordieux multiplie tes années.

Mahomet lui-même l'a enseignée: *Tout homme*, dit-il, *qui suit la vertu, juif, chrétien ou autre qui abandonne sa religion pour en prendre une nouvelle; tout homme qui adore dieu, & qui fait de bonnes œuvres, sera sauvé.* Alc. az. 2.

(1) Montagne proche de la Mecque, où Adam & Eve se reconnurent, suivant les fables mahométanes. Les pélerins de la Mecque la montent en courant.

(2) *Monkir* & *Quarckir*, anges noirs auxquels les mahométans sont livrés après la mort.

En disant ce peu de paroles, je m'affermis sur mes genoux, & je tendis le cou. Il tira mon sabre, qui n'étoit pas sorti de ses mains, même pendant la prière; il leva le bras; mais au lieu de me trancher la tête, il remit la lame dans le fourreau, & les assistans poussèrent de grands cris de joie. J'ouvre les yeux, que les sombres avant-coureurs de la mort avoient déjà fermés. Quelle fut ma surprise! Chah-Jehan, avec un visage riant, me relève lui-même, m'embrasse, me jure qu'il est charmé de mon courage & de mon obéissance. Ayant ensuite commandé à Oglouf-kan de se retirer avec ses gens, il me fit asseoir entre Fazel-Kan & l'émir Jemla, vis-à-vis de son sopha, & fit signe à l'émir de parler.

Seigneur, dit l'émir Jemla, j'ai vu & entretenu moi-même l'homme qui étoit âgé de trois cent quarante ans, & qui en avoit encore dix à vivre. Il fut trouvé chargé de chaînes dans le camp du roi de Golkonde après sa défaite, & votre victoire lui procura la liberté. Je le retins trois jours, qui lui suffirent à peine pour me raconter les révolutions qu'il avoit vues arriver pendant sa longue vie. Ne croyant point le devoir garder plus long-temps,

je lui donnai dix roupies (1) d'argent, & je lui permis de se retirer où il voudroit. Il étoit de Bengale, & il s'appeloit l'Ancien de Bengale. Il avoit les yeux profondément enfoncés dans la tête, la voix claire, la barbe & les cheveux très-déliés & blancs comme la neige. Quoique son visage fût plein de rides; la couleur en étoit vermeille; on y appercevoit la gaieté qui accompagne naturellement une santé parfaite. Il sembloit avoir été plus grand qu'il n'étoit, & son corps, rentré en lui-même, ne se courboit que difficilement. Les nerfs de son cou paroissoient aussi s'être retirés, & avoir rapproché sa tête de ses épaules. Il marchoit au reste légèrement, sans secours. Interrogé sur la manière dont il étoit parvenu à un âge si avancé, il me dit que son père, qui avoit vécu trois cent cinquante ans, lui avoit laissé trois prises de l'eau de la fontaine de l'isle de Borico, & que, par la vertu de cette eau, il s'étoit rajeuni trois fois. Je lui demandai avec soin où étoit cette isle, & si l'on y per-

(1) Pièce de monnoie qui vaut environ trente sous.

mettoit à tout le monde d'aller puiſer dans cette heureuſe ſource de vie. Il me proteſta qu'il ne pouvoit ſatisfaire ni à l'une ni à l'autre de ces queſtions, & que ſon père même, à qui il les avoit faites, n'avoit pu y répondre. Je le preſſai pluſieurs fois de me dire comment ſon père s'étoit donc procuré une liqueur ſi merveilleuſe: ſa réponſe fut toujours que c'étoit un préſent que lui avoit fait le dieu Vichnou (1), dont il avoit été long-temps ſacrificateur. Voilà, ſeigneur, tout ce que je tirai de ce kafar (2). Une concluſion auſſi fabuleuſe que celle-la, à laquelle, cependant, il ne manquoit jamais de revenir de quelque façon que je l'interrogeaſſe, ne contribua pas peu à me le faire mépriſer. L'émir, ayant fini ſon diſcours, Chah-Jehan ſe tourna vers le fils d'Haſam, qui, ayant porté très-reſpectueuſement ſa main à ſon front, parla ainſi :

Sacré défenſeur des croyans, que l'épée

(1) *Parabaravaſtou*, le plus grand des dieux, créa trois dieux inférieurs, diſent les Indiens; ſavoir, *Bruma*, *Vichnou* & *Routren*.

(2) Ou *Kafer*, impie, infidelle.

de l'ange (1) de la mort se rouille en ta faveur. Je ne t'ai point caché mes sentimens, ni ce que nos livres m'ont appris. Amrou, fils de Gigim, dans son histoire du monde, au chapitre des terres dont on a connoissance, quoiqu'on ne sache pas précisément où elles sont, dit que l'isle de Borico est seule au milieu d'une mer très-vaste; que les jours y sont égaux aux nuits, & que les arbres y portent du fruit toute l'année, parce que le changement de saisons y est imperceptible. Il fait aussi mention de l'eau qui rend aux corps affoiblis la vigueur de leur première jeunesse: mais il assure qu'un petit édifice en environne & en ferme la source. Le grand pontife, qui a seul la clef de cet édifice, ne dispose de l'eau que suivant certaines règles qui lui sont prescrites: le peuple même de l'isle en est privé; & il ne jouit que de celle qui s'écoule dans les dehors, & qui n'a pas à beaucoup près tant de vertu. Elle fortifie, à la vérité; mais la source seule rappelle la jeunesse. L'eau de la source a le goût du vin le plus

(1) Son nom est Adriel; il tue tous les hommes. Selon Mahomet, il sera changé en mouton à la fin du monde, & se tuera lui-même, entre le paradis & l'enfer.

exquis ; elle a tant de force, que ſi l'on en prend trop, elle allume dans les veines un feu qui ne s'éteint qu'avec la vie.

Et qui avoit ſi bien inſtruit Amrou, interrompit Chah-Jehan ? De qui tenoit-il ce détail ? Seigneur, reprit le chef des imans, il n'a point voulu que nous le ſuſſions. Je ſoupçonne qu'il le tenoit de quelque voyageur ; car il ajoute que les étrangers avoient tenté inutilement de forcer le petit édifice. » Une armée de fantômes, » dit-il, réprima leur témérité. Des lions » & des dragons en fureur menacèrent les » uns ; d'autres virent des géants prêts à » les aſſommer ; quelques-uns ſentirent la » terre trembler ſous leurs pieds ; pluſieurs » autres penſèrent être conſumés par des » tourbillons de flammes. Tout le peuple » en armes vint encore fondre ſur eux ; » & ceux qui par une prompte fuite pu- » rent regagner leur vaiſſeau, ſe crurent » ſingulièrement favoriſés de Dieu ". Il eſt à préſumer, ſeigneur, que le fils de Gigim, qui ne négligeoit nulle occaſion d'apprendre, avoit ouï raconter à quelqu'un d'eux tout ce que je viens de rapporter.

Le ſultan voyant que Fazel-Kan avoit

achevé de parler, s'écria par trois fois; quel tréſor que l'eau de cette ſource! puis il m'enviſagea, & me dit: Abdalla, ſi le voyage dont j'ai paru te menacer ne t'a pas fait peur, comment craindrois-tu de faire celui de l'iſle de Borico pour mon ſervice? Je fus ravi de découvrir, enfin, à quoi devoit aboutir mon aventure. Souverain des rois, répondis-je, je ne crains que toi ſur la terre; je vais parcourir les mers; coupe moi les mains, ſi je ne te rapporte ce que tu déſires. Pars inceſſamment, reprit Chah-Jehan, les jours que tu ajouteras aux miens ſeront pour toi des jours heureux. Mépriſe les fantômes d'Amrou, ils ſont de trop dans ſon récit. Un peuple furieux & armé ſuffiſoit pour exterminer ceux qui ont impoſé à cet auteur. Je reçus ces ordres en m'humiliant profondément; le ſultan nous recommanda très-étroitement le ſecret, & chargea l'Emir-Jemla de me fournir tout ce qui me ſeroit néceſſaire pour mon voyage. Je me retirai plein de joie & d'inquiétude.

Dès le jour ſuivant, je ſortis d'Agra, & j'allai joindre une caravane qui partoit pour Cambaye. J'étois ſeul, & ſous un habit groſſier je portois en or & en bi-

joux la valeur d'une ville. Je devançois ordinairement la compagnie, afin d'être plus en liberté de rêver aux moyens d'exécuter ma commiſſion. J'étois très-intrigué. Le ſuccès me paroiſſoit impoſſible, & je regardois mon voyage comme un banniſſement. Je vais errer au haſard, me diſois-je, & chercher, je ne ſais où, une iſle qui n'eſt peut-être nulle part. Ce qu'il y a ici de plus certain, c'eſt l'incertitude de la route que je dois tenir. Je ne laiſſois pas enſuite de me fortifier contre le découragement que ces penſées faiſoient naître, & de prendre des meſures, ou pour réuſſir contre toute eſpérance, ou pour me conſoler ſi mes recherches étoient vaines. A une journée de Bargant, je m'apperçus que je n'étois pas le ſeul qui s'écartât de la foule pour s'abandonner aux réflexions. Un jeune homme, bien monté, & d'une phyſionomie très-revenante, faiſoit à-peu-près comme moi; je m'en convainquis par des attentions réitérées. Son air mélancolique m'ayant inſpiré de la curioſité, je le ſuivis ſans trop d'affectation. En approchant de lui, je l'entendis ſoupirer; & il dit aſſez haut, croyant parler ſans témoin: ah! pour cette fois ſi elle m'échappe, je

fuis perdu ſans reſſource. Le bruit de mon cheval le tira de ſa rêverie ; nous nous ſaluâmes. La converſation, d'indifférente qu'elle fut au commencement, devint intéreſſante de part & d'autre. Je ſus m'attirer ſa confiance, & il m'expoſa ainſi le ſujet de ſes peines.

Hiſtoire d'Almoraddin.

JE m'appelle Almoraddin, & je ſuis fils unique d'un marchand, qui étoit, il y a trois ans, l'un des plus riches de Cambaye. La tendreſſe inconcevable qu'il a pour moi l'a réduit à une grande médiocrité, & par le même motif il va peut-être achever de conſumer ce qu'il lui reſte. Hélas ! je ſuis la cauſe de ſon malheur & du mien ! je l'entraîne dans un abîme que j'ai creuſé, où la vanité & l'amour m'ont précipité ſucceſſivement, & où le déſeſpoir me replonge. Quelques amis, fils de parens de la même profeſſion que la nôtre, ayant réſolu de s'appliquer au commerce, & d'aller trafiquer à Siam, m'invitèrent à quitter comme eux les plaiſirs & l'oiſiveté, pour voir le monde & acquérir des richeſſes.

Je me laiſſai aiſément perſuader, & à mon tour je perſuadai mon père. Il équipa un beau vaiſſeau, il le remplit de marchandiſes précieuſes; & après m'avoir recommandé la vigilance & la fidélité, il me permit de partir. Nous cotoyâmes toute la preſqu'iſle de l'Inde ſans eſſuyer la moindre tempête; mais le vent ayant changé quand nous eûmes paſſé l'iſle de Ceylan, nous n'osâmes nous engager dans le détroit de Malacca, & nous prîmes le parti de faire le tour de l'iſle de Sumatra. Etant un jour ſur le tillac, je découvris un beau port, & de l'autre côté de ce port une ville fort avantageuſement ſituée; j'en demandai auſſi-tôt le nom au pilote, lui témoignant beaucoup d'envie d'y aborder. Cette ville, me répondit-il, eſt la capitale du petit Royaume de Baroſtan, qui eſt maintenant gouverné par la reine Zulikhah, l'une des plus belles princeſſes de l'Orient. Elle a établi une loi qui a déjà cauſé la ruine d'une infinité d'imprudens; ſi vous m'en croyez vous regarderez ſon port comme un écueil, & nous ſuivrons notre chemin.

Quelle eſt cette loi, repris-je, ton diſcours m'étonne. La loi, répliqua-t-il, eſt

que lorſqu'un vaiſſeau eſt entré dans le port, celui à qui il appartient eſt obligé de paſſer la nuit avec la reine. S'ils ont commerce enſemble, il faut qu'il devienne ſon époux; mais s'il ne répond pas aux empreſſemens de Zulikhah, ſon vaiſſeau eſt confiſqué, il perd hommes & marchandiſes, & on le chaſſe honteuſement de tout l'état dès le lendemain. Duſſai-je perdre la vie même, repartis-je, je veux eſſayer ſi je ne ſerai pas plus fortuné que tous ceux dont tu m'as parlé, & ſavoir par ma propre expérience ce qui les a empêché de ſatisfaire une ſi aimable princeſſe. Le pilote voulut me faire d'autres remontrances, mais je le contraignis d'obéir, & nous entrâmes à pleines voiles dans le port. A la deſcente, une partie de la cour vint me faire accueil, le peuple me regarda dans les rues avec une eſpèce d'admiration, la reine me reçut très-civilement. Au moment que je l'abordai, quel ravage firent dans mon ame les plus beaux yeux, la plus belle bouche, les traits les plus réguliers qu'on puiſſe imaginer! Quel éclat de teint! quelle taille (1)! quels yeux! quelle

(1) Dans tout l'orient, la belle eſt celle que donne l'embonpoint.

douceur & quelle majeſté tout enſemble ! Ces charmes réunis m'enlevèrent à moi-même ; j'en reçus volontairement toute l'impreſſion, perſuadé que le bonheur d'en jouir inceſſamment ne dépendoit que de moi. Zulikhah me prit par la main, & m'ayant fait aſſeoir auprès d'elle, elle me demanda, avec beaucoup de grâce, ſi la loi du pays m'étoit connue ? Belle Zulikhah, lui dis-je, je ſuis inſtruit de vos loix ; que ne puis-je mériter ce qu'elles me promettent ! Il n'en eſt point au monde de ſi douces, ni de ſi ſévèrement obſervées, interrompit-elle, en ſouriant. Elle tourna après cela la converſation ſur moi-même & ſur mon voyage. Tout ce que je lui dis là-deſſus parut l'amuſer agréablement. Le ſouper fut magnifique, & ſuivi d'un bal dont j'eus tout l'honneur au jugement de la reine, qui ne pouvoit ſe laſſer de me voir exécuter la danſe des Parſis (1). Lorſqu'il fut temps, elle me conduiſit dans ſa chambre ; une jolie eſclave nous apporta des confitures & des liqueurs ; on nous déſha-

(1) Les deſcendans des anciens habitans de la Perſe, qui ſubſiſtent encore dans quelques endroits de l'Indoſtan & de la Perſe.

billa, & dès que nous fûmes couchés je m'endormis. Deux hommes armés m'éveillèrent le lendemain, & me dirent d'un ton rude : Souviens-toi de la loi. J'ouvris les yeux, je considerai la place que la reine avoit quittée, je maudis mon sommeil, & je m'habillai à la hâte. Les deux hommes me mirent hors du palais. Je traversai l'isle avec des fatigues incroyables, & ayant enfin trouvé à Achen un navire qui devoit relâcher à Cambaye, je m'y embarquai en qualité de simple matelot.

Arrivé dans ma patrie, j'allai droit chez un de mes amis, qui eut d'abord quelque peine à me reconnoître, tant j'étois défiguré. Je lui fis accroire que mon vaisseau s'étoit brisé contre un rocher, & je le priai d'aller annoncer à mon père ce naufrage & mon retour. C'étoit lui porter le mal & le remède. Il ne fit aucune attention à la perte du tiers de son bien. Il accourut où j'étois. Ah! mon fils, dit-il en m'embrassant, consolons-nous, la mer nous a laissé le plus précieux de nos trésors, puisqu'elle t'a laissé la vie. Il me remena, & je me retrouvai chez lui dans une abondance qui devoit me faire oublier le reste du monde. A quelque temps de-là, mes

camarades revinrent avec de grandes richeſſes. Je leur racontai mon malheur prétendu ; ils en furent vivement touchés. Si vous voulez vous remettre en mer au printemps prochain, me dirent-ils, nous ne vous perdrons pas de vue, & nous vous ferons regagner le double de ce que vous avez perdu. Je n'avois pas beſoin d'exhortations pour me réſoudre à ſortir une ſeconde fois de Cambaye ; l'idée charmante de la reine du Baroſtan m'y forçoit aſſez.

Sur la fin de l'hiver, mon père, qui avoit remarqué que j'étois fort rêveur, me preſſa de lui dire ce qui m'embarraſſoit l'eſprit. Pouvez-vous en douter, lui répondis-je ; je mourrai de chagrin, ſi je ne répare le tort que je vous ai fait. Mon enfant, reprit-il, mon avis ſeroit que ſans ſonger à de nouveaux riſques, vous jouiſſiez tranquillement de ce que nous avons d'aſſuré ; mais ſi vous voulez abſolument tenter une ſeconde fois fortune, je vous aime trop pour m'y oppoſer. Je fis couler des larmes de reconnoiſſance qui achevèrent de l'attendrir. Il chargea un vaiſſeau beaucoup plus richement qu'il n'avoit chargé le premier ; il me renouvella ſes inſtruc-

tions; je mis gaiement à la voile en même temps que mes amis. Je n'eus pas plutôt découvert l'isle fatale, que je leur laissai prendre les devants vers le détroit de Malaça; & rallentissant le cours de ma navigation jusqu'à la nuit, je me dérobai à leur vue. L'équipage eut beau s'opposer à mon dessein; le pilote, fidèle & éclairé, abandonna inutilement le gouvernail, je le pris moi-même, & je voguai où l'aveugle amour me conduisoit. J'y fus accueilli avec plus de caresses que la première fois; il n'étoit jamais arrivé à personne d'y retourner. La divine Zulikhah m'enchanta par de nouveaux agrémens qu'elle fit briller à mes yeux; mais que je répondis mal à ses avances! Un démon jaloux m'assoupit aussi-tôt que nous fûmes au lit. A mon réveil, mon étonnement & mon désespoir passèrent toutes bornes; rien ne pouvoit les égaler que les maux que j'endurai en regagnant Cambaye.

Mille sanglots interrompirent ici le discours d'Almoraddin. Je vous avoue, lui dis-je, que vos malheurs méritent des larmes; mais vous êtes néanmoins heureux d'avoir appris à éviter le péril, & à vous vaincre vous-même. Ces connoissances ne

de la troupe s'efforçoient de satisfaire leur brutalité, elles se défendoient encore. Nous donnâmes en vrais musulmans sur cette vile canaille, le sabre à la main. Déteſtables chiens, leur dis-je, je vous châtierai de votre imprudence & de votre hypocriſie, vous mourrez tous. Les trois plus avancés tombèrent d'abord sous mes coups. Les autres ayant abandonné les femmes, formèrent soudainement un petit bataillon, & s'étant armés les poings de canjars (1), qu'ils tirèrent de dessous leurs robes, vinrent nous attaquer avec des hurlemens épouvantables. Ces hurlemens qui devoient nous intimider, les trahirent, & attirèrent où nous étions presque tous les soldats de l'escorte de la caravanne. Quatre de ces misérables avoient encore expié par leur mort une partie de leur crime, lorsque ce secours arriva. Le reste fut enveloppé & taillé en pièces sans aucune pitié. Je ne fus point blessé, Almoraddin le fut légèrement à une épaule.

Pendant le combat, les femmes s'étoient cachées; mais il ne fut pas plutôt fini,

(1) *Canjar*, poignard fort court & très-large.

qu'elles

qu'elles ſortirent des buiſſons qui leur avoient ſervi d'aſyle. Elles ſe proſternèrent devant nous, en nous appelant à haute voix leurs libérateurs & leurs maîtres. Nous ne les ſouffrîmes pas longtemps en cette poſture: louez Dieu, leur dis-je, & honorez Mahomet ſon envoyé, dont nous ſommes les eſclaves: l'épée de l'invincible vous a ſauvées. Comme nous ne pouvions nous arrêter davantage dans ce lieu-là à cauſe de la nuit, nous primes ces femmes en croupe, & nous allâmes chercher un logement, après avoir diſtribué quelqu'argent aux ſoldats, qui ne manquèrent pas de partager entr'eux les dépouilles des morts.

Nous étions ſi fatigués, que quelque déſir que nous euſſions d'apprendre les aventures de nos captives, nous cédâmes au ſommeil auſſi-tôt après le ſouper. Elles paſsèrent la nuit à nos pieds, fort étonnées de notre retenue. Mais elles ne ſavoient pas que le cœur d'Almoraddin ne quittoit jamais Sumatra, & que de mon côté j'étois réſolu d'éviter tous les plaiſirs qui pourroient m'attacher trop. Le lendemain nous les pourvûmes de montures, & nous étant remis en chemin, nous les priâmes de nous raconter comment elles étoient

tombées entre les mains des scélérats dont nous les avions vengées.

La moins jeune des deux, qui étoit assez magnifiquement habillée, tira de son sein un petit paquet, & en me le présentant : il est bien juste, dit-elle, que je vous donne, à l'un & à l'autre, des marques de ma reconnoissance, & que le butin des hypocrites soit à vous. Je me défendis civilement d'accepter son présent, & Almoraddin ne fut pas moins désintéressé que moi. Vous ignorez, reprit-elle, ce que je vous offre. Elle ouvrit le paquet, & nous vîmes étinceler une assez grande quantité de diamans & d'autres pierreries fort proprement mises en œuvre. Puisque vous avez si heureusement conservé ce trésor, lui dis-je, il y auroit de la dureté à vous en priver. Hâtez-vous, ajouta Almoraddin, de satisfaire à l'empressement que nous avons de vous écouter ; c'est-là l'unique reconnoissance que nous exigeons. Cette généreuse réponse de ce marchand, dans l'état présent de ses affaires, me fit estimer son cœur.

Aventure de la Dame Indienne délivrée du feu.

IL n'y a pas longtemps, reprit la dame au préſent, que j'étois la plus heureuſe des femmes de Kitour. Un mari jeune & complaiſant, des alliés pleins de tendreſſe & d'égards, me procuroient tous les jours de nouveaux plaiſirs. Il y avoit un an que j'étois mariée, & à peine me ſembloit-il qu'il y eût un mois. Une colique affreuſe, que les plus habiles médecins tentèrent en vain de diſſiper, borna inopinément la vie de mon mari, & ma félicité. Lorſqu'il rendit l'ame, j'étois aſſiſe au chevet de ſon lit, toute éplorée; ſes parens fondoient en larmes; les braminęs invoquoient les eſprits ſecourables, & conjuroient l'aſtre du jour de laiſſer au malade le rayon de lumière qui l'animoit encore. Hélas! cette chère portion de la divinité s'étoit déjà trop dégagée de la matière pour s'y rejoindre; elle ſe réunit à ſon tout. Je tombai dans un évanouiſſement dont je ne revins que pour entrer dans un délire étrange. Je ne ſais ce que la paſſion me fit dire pendant ce

temps-là : mais quand mon esprit fut calmé, je me trouvai sur mon lit, environnée de bramines, qui témoignoient, par leurs chants & par leurs gestes, une joie surprenante.

Leur folie aigrit ma douleur. Je leur demandai, avec colère, ce que signifioit ce triomphe ? Leur chef, homme âgé & d'une grande autorité, imposa silence aux autres, & me baisant malgré moi la main ; c'est votre vertu héroïque, me dit-il, que nous célébrons, c'est votre tendresse conjugale, c'est votre amour constant, c'est un feu divin, auquel les flammes les plus pures, qui puissent sortir du baume & de la canelle, ne sont presque pas dignes d'être associées. Heureux défunt, poursuivit-il en haussant la voix, ame renouvellée, lumineuse étincelle qui augmente la clarté du jour, cesse de t'agiter ; ta compagne fidelle s'élèvera incessamment jusqu'à toi, & appaisera ton inquiétude en redoublant ton éclat par le sien. Pendant ce (1) funeste

(1) Les femmes indiennes sont obligées de se brûler vives avec le corps de leurs maris, pour peu que, dans leur douleur, il leur échappe de dire qu'elles veulent mourir. Les mahométans font ce qu'ils peuvent pour abolir cette coutume.

diſcours, que je ne comprenois que trop, je voulus me lever & prendre la fuite. Mais le cruel vieillard, & ceux qui lui obéiſſoient, employèrent contre moi toutes leurs forces, & me retinrent, en me comblant à l'envi d'éloges inhumains. Vous êtes la gloire de la patrie, diſoient-ils; vous êtes l'appui de notre religion, un prodige de courage, un exemple digne du ſouvenir de toutes les races; par vous, toutes les veuves apprendront à ſuivre dans l'autre vie leurs tendres époux, à purifier leurs charmes dans le feu ſacré. Qu'il eſt doux de mêler ſes cendres avec des cendres chéries, & de voler juſqu'au centre de la lumière, pour y célébrer de nouvelles noces!

Je ſuis indigne de tous ces honneurs, m'écriai-je, mon époux ſe contentera de mes larmes; je le rejoindrai comme il m'a quitté, quand le ſort l'ordonnera. Vous avez choiſi une fin plus glorieuſe, répliquèrent-ils, tous enſemble; votre ame s'eſt élevée au-deſſus d'elle-même. Aimable époux, avez-vous dit, ah! je ne veux pas te ſurvivre. Vous l'avez dit, nos oreilles l'ont entendu, n'oppoſez plus une fauſſe modeſtie aux louanges que vous méritez. Les magiſtrats informés par nous, vos al-

liés, tous vos concitoyens, vous ont livrée à notre zèle, nous ne tromperons point leur attente. Je repréſentai que je n'avois pas été ouïe, & qu'un ſentiment qui me cauſoit la mort n'avoit pu m'échapper que pendant le délire. Je ne fus point écoutée. On fit paſſer ma frénéſie pour un état ſurnaturel, & où la raiſon ſeule avoit agi. Mes perſécuteurs ne me perdirent pas de vue, durant tout le temps qui fut employé à laver le corps de mon mari, & à préparer le bûcher. Les plaintes ne ſervant de rien, je gardai un ſilence opiniâtre, & par déſeſpoir je m'obſtinai à ne prendre aucun aliment. Cette conduite étoit encore un effet merveilleux de ma vertu, à entendre mes infâmes panégyriſtes; la moitié de mon ame s'étoit élancée juſqu'au ſoleil, & l'autre moitié n'étoit plus ſujette aux foibleſſes communes.

Le chéf de ces barbares, qui me trouvoit fort à ſon gré, & qui avoit un deſſein caché, fut alarmé de ma réſolution. La veille du jour de mes funérailles, au lieu de m'exhorter à ſon ordinaire; ma fille, me dit-il tout bas, je vous ſauverai; ceſſez de craindre. Les dieux fléchis par mes inſtances vous cèdent, pour un temps, à

leur miniſtre ; & vous ordonnent de ne pas abréger, par la faim, une vie que les flammes mêmes reſpecteront. Sans trop examiner à quel prix ce fourbe mettoit ma délivrance, j'en reçus avidement l'eſpoir. Je mangeai, je reçus tranquillement les félicitations de mes amis, & toutes les commiſſions qu'ils me donnèrent pour l'autre monde. Le jour ſuivant, on me para de tout ce que j'avois de plus riche. Je fus conduite, au ſon des inſtrumens, juſqu'au bûcher qu'on avoit dreſſé hors de la ville, avec une dépenſe extraordinaire. J'entrai dans la loge qui m'étoit préparée, & l'on étendit ſur mes genoux le corps de mon mari, ſuivant la coutume de Kitour. Dès que la porte de la loge fut bouchée, on alluma le bûcher, & l'air retentit du ſon lugubre des flûtes, & des acclamations du peuple. La première lueur des flammes me rendoit déjà toute ma frayeur, lorſque les matières combuſtibles, ſur leſquelles j'étois aſſiſe, s'enfoncèrent tout-à-coup avec moi ſous la terre. Les meſures avoient été ſi bien priſes, que ma deſcente fut heureuſe. Deux bramines que je ne voyois pas, mais qui ſe firent entendre, me débarraſsèrent promptement du corps de mon mari, &

l'ayant remonté dans la loge qui étoit en feu, ils rebouchèrent l'ouverture avec des matériaux destinés à cela. Ils me firent ensuite passer par un détour long & obscur, qui aboutissoit à un tombeau où ils m'enfermèrent.

La cérémonie de mes funérailles étant finie, & la nuit étant venue, les bramines & leur chef se rendirent auprès de moi. Mon tombeau, qui étoit assez spacieux, fut bien éclairé. On plaisanta beaucoup sur la sotte crédulité du peuple; & les frères ne se régalèrent pas mal. Après le souper, ils se partagèrent par l'ordre du vieillard, & allèrent, les uns par le souterrain & les autres par-dehors, mettre la dernière main à la réparation du lieu du bûcher, afin de dérober aux plus clair-voyans la connoissance de leur artifice. Je m'attendois à soutenir un combat avec le vieux bramine, qui étoit resté seul; mais, soit qu'il voulût me gagner par un faux respect, soit plutôt que les circonstances ne lui parussent pas commodes, il se contenta de m'exagérer l'obligation que je lui avois. Six bramines, en qui il avoit apparemment une confiance particulière, vinrent nous retrouver avant le jour, avec des chevaux & des provi-

ſions. Ils me couvrirent par-deſſus mes habits, dont j'avois ſeulement détaché mes pierreries, d'un long vêtement pareil à ceux qu'ils portent certains jours de l'année. Nous partîmes, ſans que je ſuſſe où ils vouloient me mener.

A meſure que nous nous éloignions de Kitour, mon odieux amant m'expliquoit plus clairement en quelle vue il s'étoit intéreſſé à mon ſalut. Nous rencontrâmes hier à Maſſan une compagnie de fakirs, qui, ayant un chariot, voyageoient plus commodément que nous. Comme ces ſortes de gens ſont fort liés enſemble, leur chef accepta aiſément la propoſition que le nôtre lui fit, de nous unir avec eux. Nos chevaux reſtèrent à Maſſan. Je fus placée auprès de cette vertueuſe fille, qui étoit dans la même peine que moi. Les bramines & les fakirs ſe mirent pêle-mêle autour de nous. Leurs chefs, après avoir inutilement eſſayé d'arracher de nous un honteux conſentement, réſolurent d'en venir aux dernières extrémités; &, heureuſement pour nous, ils deſtinèrent à l'accompliſſement d'un ſi abominable deſſein, un lieu qui devoit être le théâtre de votre gloire.

Nous fûmes fort touchés du récit de la

belle indienne. Almoraddin lui offrit une retraite chez lui, n'ignorant pas qu'il n'y avoit plus de sûreté pour elle à Kitour. Elle le remercia, & nous dit qu'elle avoit à Amadabat un oncle musulman, nommé Ali-Bajou, qui seroit son refuge. Il suffit pour cela, lui dis-je, qu'il soit musulman. Nous regardâmes ensuite, comme de concert, la charmante fille, qui nous dit d'un air riant : mes généreux défenseurs; mes malheurs n'ont pas eu un commencement si tragique que ceux qu'on vient de vous raconter.

Aventure de la fille indienne enlevée par des fakirs.

JE suis d'un gros bourg, que nous trouverons sur le grand chemin, à une demi-lieue d'Amadabat, & où je vous supplierai de me remettre entre les mains de mes parens. On y célébroit, il y a quatre jours, la fête du dieu Ram (1), & du singe Innuman (2),

(1) Ram : c'est le dieu Vichnou, fait homme.

(2) Le souverain des singes. Ce fut lui qui découvrit le ravisseur de Sidi, & qui fournit à Ram une armée de cinq cent millions de singes.

Ce jour eſt un jour de grande réjouiſſance, parce qu'on y fait mémoire de la victoire qu'ils remportèrent ſur le géant Ravanem, & de la délivrance de Sidi, femme de Ram, que ce géant retenoit dans ſon île de Serandib (3). Toutes les rues étoient remplies d'étrangers, que la dévotion ou l'envie de ſe divertir y avoit aſſemblés. Les habitans, mêlés parmi eux, s'amuſoient à regarder mille nouveautés. Il y avoit dans la place des comédiens qui réjouiſſoient par de petites ſcènes bouffonnes, des bâteleurs qui étonnoient par leurs tours d'adreſſe, des danſeurs qui ſe faiſoient admirer par leur légéreté, des muſiciens qui chantoient les grands pénitens. Les fakirs, que vous avez ſi bien châtiés, attiroient auſſi une foule de ſpectateurs, en promenant leur chariot, ſur lequel ils repréſentoient, d'une manière touchante, l'enlèvement de Cariavarti, fille de Bruma. Le plus jeune d'entr'eux, habillé en femme, faiſoit le rôle de cette déeſſe. Elle paroiſſoit d'abord fort tranquille ſur le devant du char; & s'occupant à compoſer un bouquet de différentes fleurs, elle chantoit mélodieuſement. Pendant ce

(1) C'eſt l'île de Ceylan, dont Ravanem étoit roi.

temps-là, sur le derrière du chariot, le dieu Bruma exprimoit, devant ses andis (1), la violence de la passion qu'il avoit pour sa fille; & ceux-ci lui conseilloient de se transformer en cerf, de la surprendre, & de la forcer, puisqu'elle refusoit d'éteindre l'embrâsement qu'elle avoit allumé. Bruma persuadé, s'armoit le front d'un grand bois de cerf, & avec ses favoris, il se jetoit sur Cariavarti, l'enlevoit, & la cachoit sous une grande couverture de soie, qui représentoit une forêt (2). Alors le chariot marchoit. La déesse s'agitoit étrangement, & rempliſſoit l'air de cris. On entendoit, par intervalles, ces tristes paroles; hélas, on m'emporte! où sont mes parens? Ah, Vichnou! Ah, Rutren! Les traîtres demeureront-ils sans punition! Bruma & ses andis imitoient sur le champ, d'une manière fort comique, toutes ses contorsions; & répétant ses paroles sur différens tons, ils formoient une harmonie qui faisoit rire tout le monde.

Pour mon malheur, je m'affectionnai à

(1) Les andis d'une divinité indienne, sont ceux qui font de grandes pénitences en son honneur.

(2) Le dieu Bruma força sa propre fille dans une forêt, métamorphosé en cerf.

ce ſpectacle, & je ſuivis ſi longtemps le chariot, que je m'attirai l'attention du dieu Bruma. Sur le ſoir, après la dernière repréſentation, il ôta ſon maſque & ſes cornes, & après avoir averti le peuple de l'écouter; adorateur de Ram, dit-il, nous nous eſtimons heureux de vous avoir fait aujourd'hui quelque plaiſir par cette pièce. Mais connoiſſez-vous toute notre habileté? Non, non, vous nous ſoupçonnez d'avoir étudié à loiſir nos tons & nos geſtes, & il faut vous détromper par un agréable renouvellement de ſcène. En diſant ces mots, il fait ſigne à ſa troupe, qui, ſelon toutes les apparences, étoit toute accoutumée à de pareils crimes. Les fakirs ſautent à terre, ſe ſaiſiſſent de moi, me jettent dans le chariot, m'enveloppent dans la couverture de Cariavarti; tout cela fut fait en un clin d'œil. Je commençai à me débattre, à crier, à appeler au ſecours les hommes & les dieux. Ces effrontés firent préciſément tout ce qu'ils me virent faire, & étouffèrent par des ſons ridicules toutes mes lamentations. Cette muſique traîtreſſe eut l'effet que le faux Bruma s'étoit promis; toute l'aſſemblée rit, & le chariot ſe mit en mouvement. Ceux qui me connoiſſoient crurent

qu'après un tour de place, on me remettroit où l'on m'avoit prise ; mais ce n'étoit nullement l'intention des fakirs. Ils hâtèrent peu-à-peu leur marche, & étant sortis du bourg, ils pressèrent tellement leurs chevaux, que le chariot sembloit voler. Ils firent alte dans un bois, vers le milieu de la nuit, & ne s'y arrêtèrent qu'autant qu'il le falloit pour repaître. Jusqu'à ce moment, la crainte qu'ils avoient les uns des autres les avoit empêché de rien entreprendre sur moi ; mais alors, leur chef s'étant hautement déclaré mon amant, je commençai à être fatiguée de ses importunes prières, & des sollicitations insolentes qu'ils me faisoient en sa faveur. J'employai à résister tout ce que j'avois de présence d'esprit ; mais quelque tour que je donnasse à mes réponses, il m'étoit impossible de ne pas irriter un homme lascif, que je ne voulois pas contenter. Les menaces les plus cruelles m'avoient déjà été faites, lorsque cette belle veuve devint ma compagne, & ces menaces auroient eu des suites bien honteuses & bien affligeantes, sans vous.

La malice & l'impiété des fakirs nous parut si horrible, dans cette seconde aventure, que nous les chargeâmes d'impréca-

tions, tout morts qu'ils étoient. Nous eussions voulu pouvoir leur rendre la vie, afin d'avoir le saint plaisir de les massacrer encore. Nous rendîmes la fille indienne à ses parens, qui l'embrassèrent avec des transports de joie inexprimables; & nous ne fûmes pas plutôt arrivés à Amadabat, que je menai moi-même á Ali-Bajou sa nièce, qu'il instruisit dans la suite, & qu'il mit dans les voies du prophête.

Cambaye est une ville trop connue pour en rapporter les particularités. Mais comme ce fut à Cambaye que je commençai sérieusement à m'acquitter de la commission dont Chach-Jehan m'avoit honoré; afin de prévenir les répétitions inutiles, il est à propos d'exposer ici, en peu de mots, la méthode que j'ai suivie dans toute ma recherche. D'abord que j'avois mis pied à terre dans un lieu, je m'informois soigneusement s'il y avoit dans ce lieu-là, ou aux environs, des personnes fort avancées en âge, des savans fameux, & des célèbres voyageurs; & s'il y en avoit, je ne plaignois rien pour les engager à me parler à cœur ouvert.

Quand un vieillard avouoit que sa santé étoit chancelante, j'en demeurois à la ques-

tion qui l'avoit obligé à ce triſte aveu. Quand au contraire, il me diſoit qu'il ſe ſentoit ſain & vigoureux, je le priois de me déclarer par quel ſecret il avoit conſervé ſes forces. La plupart n'avoient point de ſecret. Quelques-uns répondoient; je ne fais qu'un repas par jour : ou, j'évite la fatigue : ou, je dors très-peu. D'autres me faiſoient des réponſes tout oppoſées : Je fais tous les jours quatre repas : je me purge tous les mois : j'aime l'exercice : je dors beaucoup. L'ancien de Calicut m'aſſura qu'il devoit ſa longue vie, au ſoin qu'il prenoit de ſe tenir toujours la tête & les pieds ſecs; l'ancien du Barroſtan croyoit devoir la ſienne à l'averſion naturelle qu'il avoit pour les fruits cruds, & pour les viandes trop graſſes. D'autres trouvoient la cauſe de leur ſanté dans la fuite de la colère & de la triſteſſe. Pas un ne parloit de l'île de Borico, ni de l'eau qui fait rajeunir.

Les ſavans étoient beaucoup plus myſtérieux. Pour l'ordinaire, l'argent me concilioit ceux que les louanges ne touchoient pas aſſez. Je leur propoſois diverſes queſtions ſur l'épuiſement qui arrive aux corps, & ſur les moyens de le réparer. Ils me faiſoient là-deſſus des diſcours merveilleux,

Ils montroient que la durée des corps n'étoit qu'un rétabliſſement perpétuel. Ils ſupputoient les années de certains arbres (1) & de quelques animaux (2), à qui on attribue une longue vie, parce qu'ils meurent ſans que perſonne le ſache. Ils joignoient à la liſte de ces animaux une liſte beaucoup plus grande d'hommes & de femmes, qu'ils diſoient avoir vécu pluſieurs ſiècles. Les hiſtoires qu'ils m'en contoient étoient bien circonſtanciées. Ils n'ignoroient ſur ces gens de grand âge, que ce qui le leur avoit procuré. Les raiſonnemens ſur ce point-là n'avoient pas de fin. Preſſés de conclure, ils avouoient leur ignorance, excepté les alchimiſtes. Ce n'eſt pas que ceux-ci tombaſſent d'accord qu'ils euſſent ce qu'ils appeloient avec emphaſe, *le doux ennemi de la laideur, de la pauvreté & de la mort;* mais ils étoient toujours ſur le point de le découvrir. Je ne mets pas au nombre des ſavans de profeſſion les amateurs des ſciences ſurnaturelles, ils ſont d'un ordre ſupérieur.

(1) Le chêne eſt cent ans à ſe faire, cent ans en état, & cent ans à ſe défaire.

(2) Le corbeau, la corneille, le cerf, &c.

Mes principales eſpérances ont toujours été fondées ſur eux, & ſur les voyageurs. L'ancien de Bengale n'étoit-il pas voyageur ? Le fils de Gigim n'avoit-il pas été inſtruit par des voyageurs ? Soit quand je ſéjournois, ſoit lorſque nous étions en route, j'interrogeois ceux qui avoient couru le monde ; &, ſans m'expliquer autrement, je leur faiſois dire ce qu'ils avoient vû & ce qu'ils avoient ouï de plus prodigieux. Ils ne ſe faiſoient pas prier longtemps ; & j'ai toujours obſervé qu'ils avoient du moins autant de plaiſir à raconter leurs aventures, que j'en avois à les entendre. Au rebours des ſavans, ils m'auroient volontiers payé pour les écouter, ou plutôt pour les admirer ; car, au fond, c'eſt l'admiration qu'ils veulent. J'avois deux vues en recherchant ces narrations ; j'eſpérois, ou apprendre naturellement des nouvelles de l'objet de mon voyage, ou parvenir à la connoiſſance de quelque ſage, aſſocié avec les génies. Telle étoit ma conduite par-tout, le compte que j'en viens de rendre me diſpenſera déſormais d'y revenir.

Tout étant prêt dans le vaiſſeau d'Almoraddin, nous prîmes le large. Notre navigation fut plus longue & plus périlleuſe que

nous ne l'euſſions dû attendre de la ſaiſon. Nous fûmes contraints par la tempête d'aborder pluſieurs fois le long de la côte de terre ferme, & de demeurer même près d'un mois à Calicut, tandis qu'on radoubboit le vaiſſeau que la mer avoit fort maltraité. Il y avoit alors dans cette ville une dame perſane, veuve d'un marchand de la même nation. Cette dame s'appeloit Rouſchen (1), & elle avoit une fille de huit à neuf ans, d'un eſprit très-vif, nommée Loulou (2). Sa maiſon étoit fort fréquentée; on y alloit pour entendre des choſes ſurprenantes. Ce qui excitoit le plus la curioſité, c'étoit un voyage qu'elle avoit fait, à ce qu'elle diſoit, dans l'île détournée, où elle avoit vu des merveilles que nul mortel n'avoit vues avant elle. Mais quand nous arrivâmes à Calicut, il y avoit déjà du temps qu'elle faiſoit difficulté de parler de ce voyage, parce qu'elle avoit remarqué qu'on n'y ajoutoit pas aſſez de foi, & que la plupart des étrangers prenoient pour des viſions ce qu'elle diſoit des péris (1) & des

(1) Lumineuſe.
(2) Perle.
(1) Ce ſont les génies bienfaiſans.

divs (2). Les adorateurs d'Iſſa (3) la regardoient, en effet, comme une folle, & les autres ne ſavoient que penſer d'elle.

Je n'avois garde de manquer à faire connoiſſance avec une perſonne ſi extraordinaire; l'île détournée me repréſentoit trop bien celle dont j'étois en peine. Nous lui rendîmes pluſieurs viſites, qu'elle reçut avec tant de civilité, que nous ne vîmes jamais paroître le parfum de congé. Elle raiſonnoit de ſi bon ſens, ſur toutes ſortes de matières, qu'elle me fit revenir, en partie, de la prévention où j'étois contre toutes les femmes de ſon pays. La jeune Loulou entroit auſſi, à ſa manière, dans les converſations. A notre première viſite, comme je louois ſes grands yeux & ſes beaux ſourcils, Rouſchen lui dit: ma fille, faites voir que votre eſprit mérite encore plus de louanges. Je vais, répondit Loulou, raconter à ces étrangers l'hiſtoire des trois gros poiſſons.

(2) Nom des génies malfaiſans.
(3) Jesus-Christ.

Premier Conte de Loulou.

DANS le royaume de Staphilin, qui s'étend le long des côtes de la mer griſe, il y avoit un étang, qui produiſoit d'excellens poiſſons. Le roi ſe les étoit réſervés, & il avoit défendu, ſous peine de la vie, d'y toucher. Il s'abſtint lui-même pendant long-temps d'en faire prendre; ce qui fut cauſe que trois poiſſons groſſirent au-delà de toute meſure, & ſe rendirent les maîtres de l'étang. Comme les poiſſons diffèrent en inclinations, auſſi-bien que les hommes, le premier de ces poiſſons étoit fort courageux, le ſecond fort ruſé, le troiſième très-fainéant. Ces tirans dédaignèrent bientôt la nourriture commune, & ne ſe raſſaſiérent plus que d'autres poiſſons; de ſorte qu'en peu de temps l'étang fut dépeuplé.

Comme tout ſe ſait, le roi fut enfin averti de leur gourmandiſe, & il réſolut de les pêcher & de les manger. Il envoya donc un ſoir ſes pêcheurs à l'étang, leur ordonnant d'y tenir leurs filets prêts pour le lendemain. Les pêcheurs étant arrivés, & s'entretenant de leur commiſſion, une gre-

nouille, qui n'étoit pas loin d'eux, écouta tout, & alla auſſi-tôt rendre compte de cette mauvaiſe nouvelle aux trois poiſſons, qui, ce jour-là, ſoupoient enſemble. Ils ſe moquèrent de ſon babil, & l'ayant engagée à reſter avec eux, ils tinrent table juſqu'à minuit ; après quoi ils s'endormirent. Au lever du ſoleil, par ordre du roi, qui étoit préſent, les pêcheurs environnèrent l'étang avec leurs filets. La grenouille attentive appela à haute voix les trois poiſſons qui dormoient encore. Le courageux & le ruſé ſe réveillèrent. Le premier ayant gagné l'embouchure d'un ruiſſeau, qui entroit dans l'étang, coupa, avec ſes dents aiguës, les mailles du filet, & ſe mit en ſûreté. Le ſecond contrefit le mort, & monta ſur l'eau, après s'être rempli les ouïes d'une bourbe empeſtée. La grenouille appela pluſieurs fois le fainéant, ſans pouvoir le faire remuer, quoiqu'il l'entendît bien. Pendant qu'il diffère, les pêcheurs approchent de plus en plus leurs filets ; ils prennent, à la main, le ruſé, qui ſe laiſſoit aller au gré de l'eau ; & ayant ſenti l'odeur dont il s'étoit parfumé la tête, ils le rejettent dans l'étang comme un poiſſon pourri. Le fainéant n'avoit pas encore bien renoncé au

ſommeil, lorſqu'il fut enveloppé & enlevé ; on dit même qu'il bâilla pluſieurs fois devant le roi, en demandant, les yeux à demi fermés, quelle heure il étoit. Ce prince le voyant gras & parfaitement beau, commanda à ſes officiers de l'éventrer, de le couper en morceaux, & de le lui ſervir à différentes ſauſſes à ſon déjeûner. Tant il eſt vrai, ajouta la petite conteuſe, qu'un criminel pareſſeux n'évite jamais la punition qui lui eſt dûe.

Nous applaudîmes fort, & le ſujet, & la manière dont l'agréable Loulou l'avoit débité. Elle nous fit dans la ſuite quelques autres pareils récits ; & nous ſûmes qu'une vieille eſclave portugaiſe, qui avoit ſoin de ſon éducation, les lui apprenoit. Pour revenir à ſa mère, lorſque nous crûmes être aſſez inſinués dans ſon amitié, pour obtenir qu'elle nous fît part de ſon voyage, nous l'en priâmes. Elle y conſentit, à condition qu'en récompenſe nous lui raconterions chacun une hiſtoire auſſi véritable, & auſſi merveilleuſe que la ſienne, & que l'un de nous deux commenceroit. Pour être ſûrs de vous obéir exactement, quant au merveilleux, lui dis-je, il faudroit ne parler qu'après vous, contentez-vous, charmante

Rouſchen, que nous nous ſoumettions de bonne foi au reſte.

Almoraddin voulut commencer. L'hiſtoire la plus vraie & la plus merveilleuſe qui ſoit venue à ma connoiſſance, dit-il, eſt celle du roi ſans nez. Je la tiens de Scheikh-Alſem, à qui dieu faſſe miſéricorde.

Hiſtoire du Roi ſans nez.

UN magicien, qui ſe faiſoit appeler le ſage Becolhan, alla un jour à la cour de Fion, roi de Gor (1), & il en reçut un ſi bon accueil, qu'il réſolut d'y demeurer quelque temps. Il ne manqua pas de ſe donner bientôt un exercice convenable à ſon inclination mal-faiſante; il fit paroître, dans tout le royaume de Gor, une multitude inouïe d'animaux vénimeux; il fit tomber, par ſes enchantemens, une infinité de perſonnes, de toutes conditions, dans les maladies incurables. Dès ſon arrivée, il avoit publié une prédiction qui portoit, en ter-

(1) Gor, ancien royaume ſitué près du mont Caucaſe, qui le borne au ſeptentrion & à l'orient; c'eſt aujourd'hui une province du royaume du grand mogol.

mes

mes obscurs, que le royaume étoit sur le point de périr. Le roi Fion voyant que cette prophétie, qu'il avoit d'abord mépriſée s'accompliſſoit, crut qu'un homme ſi éclairé pouvoit ſeul remédier aux misères qu'il avoit ſeul prévues. Il lui découvrit donc ſa penſée, & le pria très-inſtamment de ne pas refuſer ſon ſecours. Becolhan, ravi de le voir tomber dans le piège qu'il lui avoit tendu, lui dit : prince, je travaille il y a déjà du temps à chercher de quoi te calmer, je connois tes inquiétudes. Quand je ne ſerois pas naturellement généreux comme je le ſuis, le bon traitement que tu me fais m'obligeroit toujours à tout entreprendre par reconnoiſſance. Juſqu'à cette heure, certaine conſtellation s'eſt oppoſée à ma bonne volonté; auſſi-tôt que l'effet malin de ſon influence ſera diſſipé, on te ſignifiera ce qu'il faudra faire. Fion fut très-content de cette réponſe, qui augmenta de beaucoup la vénération qu'il avoit pour le faux-ſage.

C'eſt la coutume en ce pays-là que le ſouverain dort l'après-dînée, pendant deux heures, environné des principaux de ſes ſujets, qui dorment auſſi. Dans les autres parties du monde, faire ſa cour aux ſultans,

c'eſt ſe préſenter à eux, leur dire des choſes agréables, leur rendre quelque ſervice; là, c'eſt dormir avec eux; auſſi cette action ſe fait-elle avec un grand appareil. Le monarque & ſes courtiſans s'habillent magnifiquement pour paſſer ces deux heures-là, & ils les paſſent à demi couchés ſur des ſophas riches & commodes. Environ huit jours après l'entretien dont j'ai parlé, Fion, endormi au milieu de ſa cour, fit un ſonge. Il crut voir, dans la grande place de Gor, une colonne de marbre noir, ſur laquelle étoit une ſtatue faite à la reſſemblance de Becolhan, qui tenoit deux écriteaux dans ſes mains; à l'un il y avoit, *le ciel tue;* & à l'autre, *je guéris.* Il lui ſembla enſuite qu'une grande multitude d'hommes & de femmes malades venoient toucher cette colonne, & recevoient guériſon parfaite; qu'une infinité de troupeaux languiſſans s'en approchoient auſſi, ſous la conduite de leurs bergers, & étoient remis en ſanté; enfin, que des milliers de ſerpens & de dragons ſe rendoient, à leur tour, au pied de la colonne, & y trouvoient la mort. Fion, réveillé, raconta ce ſonge aux aſſiſtans, qui furent tous d'avis qu'on fît venir le ſage, afin d'en avoir l'explication. Ceux qu'on

envoya pour le chercher, frappèrent long-temps à sa porte, & comme ils commençoient à s'impatienter, Becolhan mit la tête à la fenêtre, & leur dit en colère : qu'il savoit bien ce qui les amenoit ; qu'ils n'avoient qu'à s'en retourner ; que le songe étoit clair. Ce méchant homme ne mentoit point, en assurant qu'il n'ignoroit pas la cause de leur arrivée, car il étoit auteur du songe.

Le prince ayant appris sa réponse, tint conseil ; & tout le monde opina qu'on devoit incessamment ériger à Becolhan une statue sur le modèle de celle qui avoit apparu à Fion, & rendre au prophète les honneurs divins. La reine seule s'opposa à cette délibération, mais elle ne fut pas écoutée. Le reste du songe s'accomplit dès que l'arrêt fut exécuté. Les hommes & les troupeaux guérirent ; les bêtes venimeuses, qui désoloient le royaume, vinrent d'elles-mêmes chercher la mort. Le détestable Becolhan, qui ne sortoit plus de sa maison, fut proclamé dieu de Gor. On chantoit par-tout des hymnes à son honneur, par-tout on lui adressoit des vœux ; il étoit charmé du succès de sa malice.

Cela ne dura pas long-temps. Il savoit

que les maux qu'il avoit faits étoient plus réels que leur guériſon; & que bientôt ceux qui croyoient avoir recouvré la ſanté, retomberoient dans un état beaucoup plus déplorable que le premier. Cette conſidération le contraignit, à ſon grand regret, de ſonger à la fuite. Mais le jour de ſon départ il voulut prendre congé de Fion. Ce prince dormant en public, à ſon ordinaire, Becolhan lui apparut, & lui dit : roi de Gor, tu m'as dreſſé une ſtatue, ton peuple m'a honoré, je ſuis content, il faut que je te récompenſe. Ce n'eſt pas aſſez pour moi d'avoir conſervé tes ſujets & leurs troupeaux, il eſt juſte que tu te reſſentes toi-même de ma bienveillance & de ma libéralité. Ton royaume eſt puiſſant en hommes, & fertile en pâturages; mais tu manques d'or & d'argent; ſuis-moi, je veux t'enſeigner un tréſor que les dieux m'ont indiqué. Il ſembla à Fion que le prétendu ſage ſe mettoit en chemin pour lui ſervir de guide, & qu'il le ſuivoit; & qu'après avoir paſſé bien des montagnes, des rivières & des bois, ils arrivoient l'un & l'autre dans un champ tout couvert de grenadiers. Quand ils furent entrés bien avant dans ce champ, Becolhan lui montra de la main un

grenadier, & lui dit que ſous cet arbre le tréſor étoit caché. Comment pourrai-je le reconnoître, répondit Fion, ce champ eſt grand, & tous les autres grenadiers reſſemblent à celui-là? Coupez cette branche, repliqua Becolhan, en lui en donnant une; cela vous ſervira de ſignal. Fion prit la branche, tira ſon couteau, la coupa; le magicien fit de grands éclats de rire & diſparut.

Dans l'inſtant même, le roi de Gor ſentit une douleur très-aiguë: la ſalle du ſommeil retentit d'un cri horrible, qu'il pouſſa en s'éveillant. Tous les courtiſans ouvrirent les yeux, & virent, avec une ſurpriſe extrême, leur maître couvert de ſang, tenant d'une main ſon couteau, & de l'autre ſon nez, qu'il venoit de ſe couper lui-même. Perfide, s'écria-t-il, tu te flattes d'éviter le châtiment de ton crime. Qu'on coure, qu'on vole chez Becolhan, qu'on s'aſſure de ce traître, qu'on me l'amène. Les princes & les officiers coururent ſur le champ à la maiſon du magicien, mais il étoit parti. Ils firent monter à cheval cent jeunes hommes, qu'ils envoyèrent par-tout avec ordre d'arrêter ce criminel. L'évaſion de Becolhan augmenta la douleur & la colère du roi.

Après avoir raconté ſa funeſte aventure, il fit appeler la reine, qui ſeule avoit eu mauvaiſe opinion du magicien. La reine ne ſe trouva ni dans ſon appartement, ni dans tout le palais : nouveau ſujet de déſeſpoir pour le malheureux prince, qui la ſoupçonna de la plus noire trahiſon. Il penſa perdre l'eſprit, on fut obligé de le garder à vue le reſte du jour & la nuit ſuivante, de peur qu'il ne ſe tuât dans l'excès de fureur qui l'agitoit. Le lendemain il fit abattre, traîner par les rues, & réduire en cendres la ſtatue de Becolhan. Il commanda auſſi qu'on démolît toute la rue où ce ſacrilège avoit habité, & il voulut lui-même être préſent à cette dernière exécution.

On commença par raſer la maiſon du magicien, mais avant qu'on paſſât aux autres, on entendit en l'air un grand bruit, & on en vit deſcendre un gros nuage noir, qui ſe poſa ſur les démolitions, & qui s'entr'ouvrit pour laiſſer paroître la plus belle créature qu'on eût jamais vue. Reconnois mes traits, dit-elle, en s'adreſſant au roi, reconnois-les, quoique tu les aies vus moins beaux. A ce moment, le roi & le peuple reconnurent la reine de Gor, & furent ſi troublés qu'ils ne purent marquer leur ad-

miration que par un profond ſilence. Je m'étois réduite, pourſuivit-elle, à la condition d'une femme ordinaire pour te rendre heureux ; mais tu t'es rendu indigne des careſſes d'une périſe. C'étoit peu d'avoir mépriſé mes conſeils ; il falloit encore écouter de honteux ſoupçons. Tu vas juger s'ils étoient bien fondés. Je te venge d'un impoſteur ; & pour me venger moi-même d'un ingrat, je te condamne à ne plus me voir. Elle ſe déroba en effet aux yeux des aſſiſtans, le nuage ſe diſſipa, & on apperçut, avec un nouvel étonnement, le magicien enfermé & brûlant dans une cage de fer enflammée. Le roi Fion paſſa le reſte de ſes jours dans la triſteſſe, ſans nez & ſans femme ; & le ſupplice du magicien dura autant que la vie de ce prince. Scheikh-Alſem ajoutoit à cette hiſtoire, qu'on montre encore aujourd'hui à Gor la place & les décombres de la maiſon de Becolhan.

Cette aventure, dit Rouſchen, mériteroit d'être écrite en lettres d'or. Que j'y reconnois bien les caractères oppoſés des péris & des divs ! Mais, Almoraddin, votre Scheikh-Alſem ne vous auroit-il pas fait le portrait de la reine de Gor, après ſa victoire ſur les divs qui ſervoient Becolhan ?

Non, madame, repartit Almoraddin. J'en ſuis fâchée, reprit Rouſchen, car aſſurément je dois avoir vu cette admirable périſe, & je dois la connoître. Vous devez la connoître, madame, interrompîmes-nous, vous devez la connoître ! Mon hiſtoire, répliqua-t-elle, vous tirera du grand étonnement où je vous vois.

Hiſtoire de la Dame Perſanne & ſon voyage dans l'île détournée.

ON dit que l'amitié eſt rare entre les frères, je crois qu'elle l'eſt encore plus entre les ſœurs; je n'en ai jamais eu qu'une, & il m'a été impoſſible de vivre tranquille avec elle. Un an qu'elle avoit plus que moi lui faiſoit prendre un air de ſupériorité qui m'étoit inſupportable. Elle étoit toujours de mauvaiſe humeur; mais ſa mauvaiſe humeur n'avoit jamais ſi fortement paru que la veille de ſes noces. Laſſe de ſouffrir; j'éclatai de mon côté, & afin de la piquer juſqu'au vif; Koutai, lui dis-je, ſi les injures pouvoient me maigrir, tu en ſerois encore plus libérale; eſt-ce ma faute ſi les deſtins ne veu-

lent pas que je te reſſemble ? On ne ſauroit exprimer la rage que ces paroles excitérent dans ſon ame. Elle ſe jeta ſur moi pour m'arracher les yeux ; mais je me ſauvai de ſes mains, & je m'enfuis dans un grenier qui étoit au-deſſus de ſa chambre. Elle faiſoit un bruit ſi étrange, que toute la maiſon en fut émue. Père, mère, eſclaves, tout courut chez elle ; on la trouva blême, fondant en larmes, réduite au déſeſpoir. Elle raconta la querelle d'une manière vive & maligne, & proteſta que ſi on ne la vengeoit de l'inſulte épouvantable que je lui avois faite, elle ſauroit bien prendre un parti qui ne plairoit à perſonne. Mon père & ma mère lui promirent, ſur le champ, tout ce qu'elle voulut, & lui demandèrent, en eſſuyant ſes larmes, quel châtiment elle croyoit que j'euſſe mérité ? Je ſerai contente, & Rouſchen ſera aſſez punie, ſi elle n'eſt point de ma fête. Je voyois & j'entendois tout par une fente du plancher. Tout le monde loua ſa modération, & une vieille eſclave, qui ne m'avoit jamais aimée, ſignala auſſi-tôt ſon zèle en accourant fermer le grenier.

Me voyant ainſi priſonnière, je m'abandonnai aux ſoupirs & aux pleurs. Koutaia

bien prévu, disois-je, que je me serois vengée d'elle, seulement en paroissant. Elle est satisfaite; sa laideur, en mon absence, sera moins remarquée : quelle joie pour elle! mais quel dépit pour moi! Je passai le reste du jour & une partie de la nuit dans de pareilles réflexions, & à la fin je m'endormis. Pendant mon sommeil j'eus un songe assez extraordinaire.

Il me sembla voir devant moi un espace immense de terre & de mer, qui aboutissoit à une île bleue fort élevée, du haut de laquelle sortîrent, en même temps, deux gros nuages argentés, qui s'avancèrent vers moi, suivis d'une infinité d'autres. Tous ces nuages se rangèrent sur deux colonnes, & formèrent entre l'île & moi, la plus longue & la plus brillante allée qu'on puisse imaginer. Un autre nuage, qui paroissoit être d'or bruni, remplit l'extrémité de cette allée du côté de l'île; & une petite fille, à-peu-près comme Loulou, s'étant assise dessus, ce nuage prit tout-d'un-coup la figure d'un trône, & se mit de lui-même en mouvement.

A mesure qu'il avançoit, les nuages argentés se transformoient de part & d'autre en gardes très-richement couverts, qui, l'épée à la main, saluoient la petite fille avec

des marques d'un profond respect. Quand cette personne extraordinaire, qui au sortir de l'île n'avoit paru qu'un enfant, fut à la moitié du chemin, je lui vis le visage & la taille d'une femme d'environ quarante ou cinquante ans. Plus elle approchoit, plus elle sembloit augmenter en âge; & lorsqu'elle fut auprès de moi, ce ne fut plus qu'une petite figure toute ridée, toute courbée, toute blanche de vieillesse. Elle me regarda d'un œil d'amitié, & me dit d'une voix tremblante: ma bien-aimée Rouschen, je connois ta peine; espère tout de mon secours. Souviens-toi des paroles que je vais t'apprendre, & ne manque pas de les dire: *sage Lutfallah, dame du palais verd; sage Lutfallah, femme de Milan-Schak; que fait la lame de Gian? où est son bouclier?* Elle n'eut pas plutôt achevé de parler, qu'elle disparut avec tout ce qui l'environnoit.

Je ne sais si je m'éveillai d'abord, mais l'idée de mon empriſonnement m'étant revenue, je dis en soupirant, ah! s'il étoit vrai que la puissante Lutfallah voulût me favoriser! *sage Lutfallah, dame du palais verd; sage Lutfallah, femme de Milan-Schak; que fait la lame de Gian? où est son bouclier?* Au même moment je me trouve déshabillée, &

couchée dans un bon lit; je passe la main sur mes yeux, je me tâte, je m'examine, je m'assure que je ne dors point. J'ouvre un rideau, & je vois, avec une surprise sans égale, mon grenier changé en une chambre spacieuse, ornée de riches tapisseries, un miroir deux fois plus grand que le plus grand que j'eusse jamais vu, & de deux cassolettes d'or massif, d'où s'exhaloit la fumée délicieuse d'un parfum exquis. Au milieu de la chambre il y avoit une toilette toute dressée; & à côté une table sur laquelle on avoit proprement rangé un habit complet. Je voulus d'abord me lever, mais ayant jeté les yeux sur la glace du grand miroir, je remarquai que ma sœur, & tout ce qui se faisoit autour d'elle, s'y représentoit au naturel; ce qui me fit prendre le parti de me divertir de ce spectacle, & de rester au lit pour me refaire des fatigues de la nuit. Je ne vous rapporterai point tout ce que je vis. Il suffit de vous dire que ce miroir miraculeux me rendit présente à toute la fête dont ma sœur avoit voulu m'exclure; & que la figure de son mari ne fut pas ce qui me fit le moins de plaisir. C'étoit un grand homme sec, d'un regard farouche, & qui, même ce jour-là, avoit plutôt

l'air d'un tyran que celui d'un époux.

Je me levai enfin, dans le deſſein de me parer des préſens de Lutfallah. De jolies pabouches vinrent d'elles-mêmes ſe préſenter à mes pieds. Au premier pas que je fis du côté de la table, tous les habillemens qu'on m'avoit préparés s'avancèrent & me couvrirent; & je ſentis, en même-temps, qu'on m'épargnoit la peine de me peigner & de me coëffer. Je laiſſai donc faire, & je m'abandonnai entiérement aux ſoins de la reine des péris, me contentant de lui rendre grâces de tout ce qui m'arrivoit, & de me regarder dans mon miroir de toilette, l'autre miroir ne repréſentant que des objets abſens. Quoique tout ce qu'on mit ſur moi fît un effet merveilleux, on n'y avoit toutefois employé, ni or, ni argent, ni pierreries. Il n'y paroiſſoit qu'une ſeule marque du grand pouvoir de Lutfallah, & cette marque conſiſtoit dans la couleur de ma robe, qui changeoit à chaque pas que je faiſois. Je me promenai longtemps pour jouir à mon aiſe de cet agréable prodige. Dans cet intervalle, les cérémonies néceſſaires ſe faiſoient chez l'iman & chez le cadi. Après le retour, les deux ſalles des feſtins ſe remplirent de conviés. Je m'arrê-

tai peu à considérer les hommes; ma sœur & ses amies eurent toute mon attention. Koutai paroissoit avoir grand faim, mais plus elle voulut se hâter de manger, moins elle put le faire. Tous les mets auxquels elle touchoit disparoissoient, & venoient se poser sur un cuir doré, qu'une main inconnue avoit étendu dans ma chambre. Il est impossible d'exprimer la consternation de cette épouse affamée, & l'étonnement prodigieux de sa compagnie. Comme j'avois une faim encore plus grande que la sienne, il ne resta presque rien sur les premiers plats qui tombèrent sous ma main. Dès que je les eus abandonnés, ils s'évanouirent; je regardai dans le miroir, & je les vis devant Koutai, qui dévoroit le peu que j'y avois laissé. Je reconnus par-là que celle qui ne m'avoit pas jugée digne d'être de son festin, étoit condamnée à ne se rassasier que de mes restes. Elle me fit quelque compassion en cet état-là, & j'en usai en bonne sœur dans toute la suite du repas.

Sur le soir on entra dans les bains, où d'excellentes voix chantèrent, selon la coûtume, des aganis (1) un peu libres. Au

(1) Chansons, airs persans.

ſortir des bains on ſe raſſembla pour danſer. J'avois toujours eu beaucoup d'inclination pour la danſe; ainſi le plaiſir que les autres y alloient prendre ſans moi commença à me chagriner. Je ne puis plus tenir en place, m'écriai-je; *ſage Lutfallah, dame du palais verd; ſage Lutfallah, femme de Milan Schak; que fait la lame de Gian; où eſt ſon bouclier?* Je veux danſer. Vous danſerez, ma fille, répondit-on derrière moi. Je tournai la tête, & je vis l'ancienne & puiſſante périſe. C'eſt bien mon intention, continua-t-elle, que vous paroiſſiez en ſi bonne compagnie; je ne vous ai fait habiller à la légère, qu'afin que vous en danſaſſiez de meilleure grâce. Une périſe de la façon de Moctader le Tabarois vous auroit aſſurément toute couverte de bijoux; mais moi, je n'expoſe pas ainſi les perſonnes que j'aime à gagner des pleureſies. Allons, mon enfant, ſuivez-moi.

Il me ſembla que le miroir qui, alors, repréſentoit la ſalle, en devenoit la porte. Nous entrâmes. Lutfallah, qui n'étoit viſible que pour moi, ſe plaça auprès de ma ſœur. Je ſaluai la compagnie, & je me mis à danſer toute ſeule. La juſteſſe de ma danſe, & plus encore les changemens infi-

nis qui parurent ſur ma robe, étonnèrent tout le monde. On paſſa de l'admiration aux applaudiſſemens; les cris de joie, les acclamations & les louanges ſe firent entendre de toutes parts. Koutai ne put ſouffrir ma gloire. Tranſportée d'un mouvement de fureur, & ſans aucun reſpect pour les aſſiſtans, elle accourut à moi, les poings en l'air, comme une forcenée. Mais l'inviſible Lutfallah l'empêcha de me joindre; & lui ayant touché le menton du bout d'une baguette de bois d'ébène; belle mariée, lui dit-elle, ne penſez qu'à vous. A l'inſtant une barbe complette, du plus beau noir du monde, couvrit la moitié du viſage de Koutai, & lui fit perdre l'envie de ſonger à moi. Cela fait, Lutfallah me fit ſortir, m'ordonna de l'embraſſer, & m'enleva en ligne droite vers le ſoleil avec une rapidité inconcevable.

Après que nous eûmes fort long-temps monté; vous pouvez à préſent, dit-elle, vous repoſer; il n'y a pas aſſez d'air groſſier au-deſſus de vous pour vous faire tomber. J'avoue que ce ne fut qu'en tremblant que je ceſſai de tenir Lutfallah embraſſée. Mais quel plaiſir ne reſſentis-je point! lorſque j'éprouvai que ſans aucune peine je pouvois

monter, descendre, avancer, reculer, comme si mon corps étoit devenu immatériel. Je tournai les yeux vers la terre, qui, dans l'éloignement où nous étions, ne me paroissoit, ni fort obscure, ni fort brillante. Si ma conductrice me l'avoit permis, je me serois amusée à faire de belles observations dans un lieu si commode. La lune, me dit-elle, passera tantôt immédiatement au-dessus de l'endroit où nous sommes, & y pressera tellement l'air, que tandis que la mer aura son flux, vous pourriez bien étouffer. J'ai d'ailleurs promis de me rendre chez moi de fort bonne heure; embrassez-moi, partons. Du côté que nous descendîmes, la terre étoit assez lumineuse, parce qu'elle n'exposoit à nos yeux que les vastes plaines de l'océan. Pendant notre descente elle sembloit grossir & s'obscurcir de plus en plus; & quand je fus à portée d'en observer les différentes parties, j'apperçus, justement au-dessous de nous, & au milieu des eaux, une île très-spacieuse que je reconnus. C'étoit la même île bleue que j'avois vûe en songe, & que les péris appelent l'isle détournée. Comme elle ne m'avoit paru bleue qu'à cause de l'éloignement, quand j'en fus plus près,

mille diverſités ſe préſentèrent en foule à mes yeux. Je ne m'arrêtai pourtant pas beaucoup à conſidérer ces nouveaux objets, parce que mon attention fut emportée par quelque choſe de plus merveilleux.

Lutfallah, que je tenois embraſſée, ſe métamorphoſoit en deſcendant. Ses cheveux blancs avoient d'abord fait place à d'autres d'un châtain foncé; plus nous avancions, plus ſon teint s'uniſſoit, & plus elle gagnoit d'embonpoint. Sa taille ſe dreſſoit à vue d'œil, ſa gorge ſe formoit & s'élevoit, ſes bras s'arrondiſſoient, ſes mains devenoient potelées. Qu'elle étoit charmante aux deux tiers du chemin! Elle continua de rajeunir à meſure que nous approchions de la terre. La couleur de ſes cheveux s'éclaircit, & ils devinrent parfaitement blonds; tout ſon corps diminua ſans rien perdre de ſes beautés, ni de ſes proportions. Je n'avois plus entre mes bras qu'une petite fille de dix ans, un peu ſérieuſe à la vérité, mais, nonobſtant cela, toute aimable, lorſque nous fûmes à un quart de lieue des montagnes de l'iſle détournée.

Nous mîmes pied à terre au milieu de l'iſle, à cent pas d'une rivière qui ſervoit de foſſé à une ville de médiocre grandeur.

N'y voyant ni pont, ni bateau ; je demandai à la reine si nous en ferions le trajet par l'air, & si elle vouloit que je l'embrassasse. On passe cette rivière autrement que vous ne pensez, me répondit-elle en y jetant sa baguette. A l'instant les eaux s'enflèrent vis-à-vis du lieu où nous étions, se détachèrent de la terre avec un bruit effroyable, & formèrent un portique transparent de plus de deux cent coudées de hauteur. Ces eaux ne laissoient pas de couler toujours, & les poissons, dont elles étoient remplies, faisoient par leurs sauts le plus agréable ornement du portique. On les voyoit s'élancer sans cesse hors de la voûte & des côtés, & s'y replonger aussi-tôt, pour en ressortir un moment après. Le fleuve, en quittant la terre, avoit découvert un magnifique escalier de porphire, de plus de cent marches de profondeur, dont le bas étoit éclairé d'une lumière qui sortoit des murs, & d'une grande porte à laquelle il aboutissoit. En descendant, Lutfallah m'apprit que cet éclat étoit naturel, & qu'il venoit d'un vernis que les jeunes péris composoient avec des peaux de certains poissons & des queues de vers luisans, infusées pendant trois semaines dans de l'es-

ſence de bois pourri, tirée ſans feu. Lorſque nous fûmes à la porte, nous entendîmes un grand croaſſement, & les deux battans s'étant ouverts, nous vîmes une grenouille, groſſe comme une chèvre, qui, marchant ſur ſes deux pieds de derrière, vint recevoir la reine, & lui préſenta la même baguette que je lui avois vue jeter dans l'eau. Après qu'elle l'eut priſe, & que nous eûmes fait quelques pas dans un vaſte ſallon très-éclairé, parce qu'il étoit tout incruſté de pierres d'Aſcra (1), & de ces cailloux lumineux qui accompagnent quelquefois la foudre, la grenouille ſe retira modeſtement vers la porte, qu'elle ferma derrière nous, & fit un ſecond croaſſement plus éclatant que le premier.

A ce ſignal, il s'éleva un bruit étonnant de tambours & de trompettes. Il y avoit à l'entour du ſallon vingt-quatre enfoncemens, pratiqués dans le mur avec beaucoup d'art, & occupés par autant d'animaux d'une grandeur énorme, & d'une figure tout-à-fait étrange. C'étoit de là que venoit le

(1) Le traducteur avoue qu'il ne connoît pas les pierres d'aſcra, ni les cailloux qui accompagnent la foudre.

bruit ; car chacune de ces bêtes monſtrueuſes avoit un tambour ou une trompette, & elles s'en ſervoient d'une manière proportionnée à leur groſſeur & à leurs forces extraordinares. Ma conductrice me dit que c'étoient des cirons (1) du pays, qui, à la grandeur près, étoient parfaitement ſemblables à ceux que je pouvois connoître. Nous traversâmes une longue galerie, qu'une infinité d'acudias (2) & de mouches brillantes, qui décrivoient dans l'air un million de chiffres, rendoient fort claire. Au-delà, nous trouvâmes un eſcalier pareil à celui de l'entrée, qui nous conduiſit à une grande cour quarrée, pavée de marbre verdâtre, & bornée des quatre côtés par autant de corps de logis bâtis de la même manière. Au milieu, il y avoit un jet-d'eau, dont le baſſin avoit plus de trente pieds de diamètre, quoiqu'il ne fût que d'une ſeule émeraude. Une vingtaine de vieilles, & pareil nombre de petits vieillards, habillés de verd, jouoient çà & là dans la cour, les uns à la

(1) Animal imperceptible, dont le microſcope ſeul fait découvrir la figure.

(2) Petits volatiles fort brillans. Il y en a beaucoup en Amérique.

ſoſſette, les autres au bâtonnet ou aux oſſelets. Dès que Lutfallah parut, ils laiſsèrent tous leurs jeux pour courir à elle, & vinrent la careſſer en la traitant de grand'maman. La petite reine, de ſon côté, les reçut d'un air ſi prude, que je ne pus m'empêcher de rire de voir, d'une part, la vieilleſſe ſi badine & ſi folâtre, & de l'autre, la jeuneſſe, ou plutôt l'enfance, ſi grave & ſi reſpectée. Rouſchen, me dit Lutfallah, ce que vous voyez vous ſurprend, ſans doute. Ce que je vois, répartis-je, ſeroit même capable de m'épouvanter, ſi je ne prenois tout ce qui eſt ici, & principalement ces vieilles ridicules & ces vieillards inſenſés, pour des fantômes. C'eſt un effet de vos préjugés & de votre ignorance, répliqua-t-elle; toute cette floriſſante jeuneſſe exiſte auſſi réellement que vous. Jetez les yeux ſur ce miroir. Elle me donna un petit miroir de poche, & me quitta tandis que je l'ouvrois. Je frémis encore quand je penſe à ce que j'y vis en me regardant.

Je m'y vis des joues pendantes, des yeux retirés, des lèvres feuille-morte, une bouche enfoncée, un nez rouge, & qui groſſiſſoit par le bout, un menton aigu, un front chargé de rides, des cheveux blancs

comme la neige ; & je fus saisie d'un tel effroi, que je pensai tomber à la renverse. Je courus brusquement me regarder dans l'eau du bassin, me flattant encore que l'effet du miroir n'avoit été qu'une illusion. Hélas ! j'y trouvai une cruelle confirmation de ce que je n'avois déjà que trop vu, & je fis un si grand cri, que toute la vieille populace se ramassa autour de moi. Mon affliction étoit si grande, que je n'avois pas même la force de l'exprimer par des paroles. Je devins stupide & immobile, & je demeurai pendant longtemps dans ce triste état, couchée par terre, & accoudée sur le bord du bassin d'émeraude. La liberté de pleurer & de me plaindre m'étant enfin revenue : cruelle Lutfallah, m'écriai-je, est-ce là ce que je devois attendre de ta protection ? Tu ne m'as donc amenée ici que pour me faire sentir les plus noirs effets de ta malice ? Tu m'aimes, & tu m'accables du plus horrible des maux. Si j'étois ton ennemie déclarée, pourrois-tu te venger d'une manière plus barbare ? Fortunée Koutai, je porte envie à ta barbe ; que ton malheur est léger en comparaison du mien ! Les petites vieilles & les vieillards achevoient de me désespérer par des discours remplis de niaiseries, &

vouloient à toute force me faire boire de l'eau du baſſin ; mais ils furent arrêtés par la voix d'un jeune homme qui vint à moi de l'autre côté de la cour. Il paroiſſoit âgé de quinze ans ou environ. Il marchoit d'un pas meſuré & lent pour ſon âge. Quoique ſon viſage fût un peu froid, il n'avoit rien de rebutant. Quand il m'eut abordée, il me demanda civilement, ſi j'avois jamais ouï parler du péri Milan-Schak. La lecture de nos annales, lui dis-je, me l'a fait connoître. C'eſt moi, répondit-il. Vous aviez déjà quelqu'âge, répliquai-je, lorſque vous défîtes le monſtre Ouranbad (1) dans la montagne d'Aherman, & vous voilà encore tout jeune. Milan-Schak branla la tête en ſouriant, & me préſenta la main, avec beaucoup de politeſſe, pour me conduire à ſon appartement. Après avoir monté un eſcalier de jade, nous traverſâmes deux anti-chambres ornées de payſages, & gardées par des jeunes gens bien faits & ſans armes. Nous entrâmes dans une chambre magnifique, où tout étoit verd & or, & de-là, dans un cabinet garni de meubles très-précieux, à fond

(1) Monſtre carnaſſier dont Aherman, chef des divs, ſe ſervoit comme d'un bourreau.

verd,

verd, brodés d'or, & enrichis par-tout de fines émeraudes; ce qu'on y voyoit de bois étoit de la couleur de ces pierres précieuses. Dans le milieu du plafond, il y avoit un escarboucle, de la grosseur d'une pomme de pin, qui jettoit beaucoup de lumière.

Le Monde à l'envers.

CHÈRE Rouschen, me dit Milan-Schak, quand nous fûmes assis, il y a une telle contrariété entre votre monde & le nôtre, qu'il est impossible d'imaginer une opposition plus parfaite entre deux choses, qui d'ailleurs sont essentiellement les mêmes. Vos grands arbres ne sont ici que de petites herbes; ce qui n'est, au contraire, qu'une plante menue & délicate chez vous, est dans ce pays-ci un des plus grands arbres. Les fruits suivent la même proportion. Quoique notre bled ne diffère point du vôtre, quant à la nature, il le surpasse tellement en grosseur, que cent personnes n'en pourroient pas consommer dix grains par mois. Il en est des animaux comme des plantes nous n'en avons point de plus grands que

ceux que vous appelez insectes, ni de plus petits que les éléphans & les crocodiles. Vos moucherons sont nos plus grands oiseaux, & les aigles sont ici presqu'imperceptibles. Ce qui est médiocre chez vous, est à-peu-près de même en cette terre. Vous parlez des langues particulières, qui sont l'invention des hommes; nous parlons la langue universelle, qui est aussi naturelle que la vue, l'ouïe, & les autres facultés que toutes les autres nations emploient de la même manière. L'usage de cette langue est suspendu dans le reste de l'univers. En vain vos savains la cherchent-ils; on l'acquiert en mettant le pied dans cette île; & à moins que d'être péri, on l'oublie dès qu'on en sort. Dans votre monde, on ne ressuscite jamais que par miracle; dans celui-ci, on ressuscite naturellement tous les cent ans, pour revivre l'espace d'un jour: vous en verrez après-demain un exemple. On naît chez vous avec un corps tendre, des membres pleins de suc, une peau douce & sans poil: c'est ainsi qu'on meurt dans cet empire; d'où il vous sera aisé de conclure qu'on y entre au monde avec des rides & tout l'extérieur de la dernière vieillesse. Comme il n'y a guère de belle vieillesse, nous ne

paſſons point ici pour beaux ni Lutfallah ni moi; mais vous, charmante Rouſchen, qui penſez être laide à faire peur, vous êtes maintenant auſſi belle, à notre égard, que vous l'étiez aux yeux de tous ceux qui vous regardoient à Schiras. On ne peut, je vous aſſure, rien voir de plus raviſſant que ces aimables rides dont notre climat a orné votre viſage, ni rien de plus capable de ravir les libertés que cette précieuſe chevelure, qui nous éblouit par ſa blancheur. Toutes les fois que nous allons dans vos contrées, nous y paroiſſons tels que nous ſerions ſi nous y avions vécu; ici, nous paroiſſons tels que nous ſommes en effet, mais à notre manière. C'eſt un vieillard qui parle, chère Rouſchen, & qui parle à une jeune perſonne qui ne fait preſque que commencer à jouir de ſa raiſon. Les métamorphoſes de Lutfallah devoient vous préparer à ſoutenir la vôtre ſans épouvante. Tout ce qui approche de cette terre en ſubit les loix, & tout ce qui s'en éloigne ne ſe ſouſtrait à ces loix que pour obéir à d'autres. Trompée par les apparences, vous vous abandonniez à mille regrets injuſtes, lorſque je ſuis rentré avec un jeune homme de votre pays, qui m'avoit invoqué. La reine entendoit vos

reproches ; elle en étoit même un peu irritée ; mais elle n'a rien diminué de ſes bontés, & en lui remettant votre compatriote, je me ſuis chargé de vous apprendre juſqu'où elles vont. Si vous n'en profitez pas, vous ſerez rendue à votre monde, & il n'y aura plus aucun commerce entre nous. Si vous en profitez, vous ſerez élevée au plus haut rang où une mortelle puiſſe aſpirer. Vous ſerez périſe, en un mot. Pour vous adopter, nous n'exigeons que votre conſentement. Si le pouvoir de transformer tous les corps, & de faire, d'un ſeul coup de baguette, les merveilles les plus étonnantes ; ſi une vie qui ne finit preſque point, vous touchent, venez à la fontaine d'émeraude. Quelques gouttes d'eau que vous y avalerez effaceront toutes vos idées, & vous ramèneront à l'heureuſe enfance d'une vie immenſe.

Généreux Milan-Schak, répondis-je, vous m'avez ſauvée d'un grand péril en m'éloignant de cette eau fatale. J'aime ma raiſon & ma patrie, je ne puis me réſoudre d'y renoncer. Mon état me ſuffit ; contentez-vous que j'admire le vôtre. Le péri fut plus ſurpris de ma réponſe qu'il n'en fut choqué ; il hauſſa les épaules, & me re-

garda, d'une manière qui découvroit assez que je lui faisois pitié. Sur ces entrefaites six chats verds, dont les yeux brilloient comme autant de flambeaux allumés, parurent à la porte du cabinet. Ils éclairoient Lutfallah, qui entra avec un vieillard, en disant, Ajoub, que voici, est un obstiné. Et Rouschen, repartit Milan-Schak, est une opiniâtre. Je me prosternai aux pieds de la reine, en la conjurant de me pardonner ma foiblesse, & d'oublier les paroles indiscrettes qui m'étoient échappées dans le fort de ma douleur. Ajoub, de son côté, embrassoit les genoux de Milan-Schak, à qui il demandoit aussi pardon de son aveuglement. La colère des vieilles gens contre la jeunesse est de peu de durée, dit la reine, levez-vous; & puisque nous devons nous séparer, employez bien le peu de temps que vous resterez dans mon empire, observez-en les loix. Sûrs de notre liberté, nous nous levâmes avec joie. On vint avertir que le soupé étoit servi.

Précédés de six chats-flambeaux, nous nous rendîmes de plain-pied dans une salle boisée d'ébène verd, & ornée d'oiseaux & de festons d'or en relief. Vingt-quatre chats verds, & autant de linx de même couleur,

montés sur un pareil nombre de guéridons d'argent bruni, y produisoient, par leurs regards, un jour aussi grand que celui que le soleil auroit pu faire en plain midi. Il y avoit deux tables, l'une chargée de cassolettes, & l'autre d'une grande variété de mets. La dame du palais verd, Milan-Schak, quatre reines, leurs maris, & les génies les plus distingués de leurs familles, se placèrent à la première de ces tables, & y furent magnifiquement servis de parfums, qui sont la nourriture ordinaire des péris nés dans l'île détournée. Nous occupâmes l'autre table Ajoub & moi, avec un grand nombre de conviés, originaires de notre monde, & Péris par adoption. Au premier service (1), nous eûmes de grandes fricassées de faisans; il en entroit cinq ou six cent dans chaque plat: au second, des ortolans gros comme des oyes, accompagnés de sangliers & de cerfs, enfilés dans des brochettes en guise d'alouettes. Le troisième fut composé de deux langues de fourmi, de deux pâtés de cuisse de cousin, d'un

(1) Dans l'original arabe, les mets de ce repas sont servis pêle-mêle, avec une confusion persane ou mogole.

excellent goût, & de quelques assiettes d'artichaux & de melons, gros comme les poids verds de Schiras. On apporta pour le dessert deux fraises, une groseille, & deux tasses de crême d'écureuil. La plupart de ces choses m'étoient inconnues pour lors; mais la princesse Indgi-Mergian me les fit connoître le lendemain. Après le soupé on nous donna à chacun, à mon compatriote & à moi, un chat pour nous éclairer & nous conduire dans nos chambres; une babine, très-bien faite, me deshabilla, & se retira quand je fus couchée.

Mon chat ayant fait disparoître la lumière en fermant ses yeux, je repassai dans mon imagination toutes mes aventures, & je m'apperçus, je ne sais comment, qu'Ajoub avoit fait sur moi une impression plus forte qu'aucun des objets surprenans qui m'eussent frappée. Jusques-là j'avois été sans inclination, & j'étois si neuve en amour, que sentant que mon cœur s'étoit laissé surprendre, je me mis à pleurer. D'où vient, disois-je, que je songe à ce petit monstre que je n'ai vu que d'aujourd'hui? Pourquoi ai-je craint que Lutfallah ne le gagnât? Ah! il ne m'est pas indifférent; & si ce que sa vue m'a inspiré n'est pas un amour formé,

la déclaration n'étoit pas en forme ? Si elle n'étoit pas dans toutes les règles ? Il y paroît quelque ſincérité, dit le bleſſé, mais il ne faut point ſe fier aux premiers tranſports des amantes, elles ſont trop volages. Si j'étois bien perſuadé que Rouſchen dût m'aimer conſtamment, je ne dis pas que je..... mais en ne voulant rien dire, j'en dis trop pour une première fois. Comme je me préparois à le remercier, & à continuer mes lamentations, Milan-Schak, qui le tenoit doucement par les cheveux, le laiſſa en liberté, & lui tira le poinçon, du front ſans y laiſſer la moindre cicatrice. Lutfallah me demanda, aſſez ſérieuſement, quelles étoient les diſpoſitions préſentes de mon cœur envers celui dont le malheur apparent m'avoit fait tant de compaſſion ? Vous le ſavez, grande reine, répondis-je ; je l'aime. C'eſt ainſi, mon enfant, répliqua-t-elle, qu'il faut parler : vos incertitudes d'hier alloient directement contre la coutume de mon royaume, où les filles ſont toutes les avances. Je répartis que rien n'étoit plus raiſonnable que cette coutume, & que je ſerois heureuſe ſi l'aimable Ajoub ne dédaignoit pas mes ſervices. Vous avez ſatisfait à nos loix l'un & l'autre, reprit la reine ;

mais puisque vous y préférez celles de votre pays, je veux bien, dès-à-présent, vous rendre à vous-mêmes. Que les influences qui règnent ici, continua-t-elle, en nous touchant de sa baguette, cessent d'agir sur vous. Lutfallah ne nous laissa pas le temps de la remercier, elle sortit avec sa suite; il ne demeura avec Ajoub & moi qu'un pabin & une pabine, qui s'assirent modestement des deux côtés de la porte.

En cet endroit, la belle Persane s'interrompit, & nous demanda si nous n'étions point curieux de savoir ce que c'étoit que les pabins & les pabines. Une pabine, en vous deshabillant, dit Almorraddin, m'avoit déjà donné un peu de curiosité; mais je n'ai osé vous faire une question importune. Les pabins, reprit Rouschen, sont des animaux qui servent les péris, & qui, distribués par cantons, cultivent les terres de l'île Détournée. Nul animal ne ressemble tant à l'homme. En les voyant nuds ou habillés, on jureroit que ce sont des hommes & des femmes véritables; il ne leur manque que l'ame raisonnable. Ils ont par-dessus toutes les autres bêtes, qu'ils parlent comme les péris la langue universelle; au lieu que les autres animaux ont leurs langues parti-

culières. Au reste, tout ce que disent les pabins roule sur le manger, sur la boisson, sur le travail, & sur d'autres sujets qui n'ont rapport qu'à la matière, & ne consiste qu'en simples propositions. Ils sont adroits, robustes, laborieux, dociles, grands imitateurs. Les autres bêtes les respectent & les servent, excepté les singes, qui ont peine à céder la supériorité aux pabins, & les puces, qui sont dans ce pays-là des bêtes féroces, d'une grandeur effroyable, & fort avides de la chair presque humaine des pabins. Il y a dans tous les villages un lieu couvert, où les pabins portent chaque jour une certaine quantité d'ambre gris, de benjoin, d'encens, de bois d'aloës, & d'autres victuailles. Quand l'amas est complet, il disparoît, pour paroître dans la ville des péris, & se distribuer dans leurs maisons. Les pabins ne se divertissent guères qu'aux dépens des autres animaux, qu'ils font assez souvent battre ensemble. Les cloportes surtout les réjouissent, lorsque ramassés en eux-mêmes, ils se mettent en boules (1)

(1) C'est une propriété des cloportes, de se mettre en grains parfaitement ronds.

parfaitement rondes, & se roulent les uns contre les autres. Quand ces corps démesurés viennent à se choquer, ils font un bruit épouvantable, on les croit brisés en mille pièces; mais bientôt après on reconnoît que ce n'est là, pour eux, qu'un petit badinage très-innocent.

Après cette interruption, la Persane auroit repris le fil de son discours, si, de peur de la trop fatiguer, nous ne l'avions suppliée très-instamment d'en remettre la continuation au lendemain. Nous nous trouvâmes d'avis différens sur son conte quand nous fûmes de retour au logis. Almoraddin penchoit vers l'incrédulité; & moi je n'étois pas fort éloigné d'ajouter foi à tout ce que nous avions entendu. Nos sentimens se réunissoient pourtant dans une espèce de doute, & nous sentions une égale curiosité pour le reste de l'histoire. Nous ne manquâmes donc pas de retourner chez Rouschen, qui, après les civilités ordinaires, recommença ainsi à parler.

Aussi-tôt que la reine & Mirah-Schah furent sortis, nous courûmes au miroir, où nous eûmes le plaisir de nous voir nous-mêmes, & de nous voir l'un l'autre tels que nous devions être, en même-temps que

nous sentions que nos inclinations reprenoient aussi leur assiette naturelle. Ajoub ne me déplut point ; je lui plus beaucoup.

Madame, me dit-il avec un grand respect, je ne sais comment j'ose paroître devant vous, après ce qui vient de se passer ; ma confusion est extrême. Plût au ciel, repartis-je, que nous eussions perdu la mémoire avec tous les dons de l'île Détournée ; ou que je n'eusse, comme vous, que trop de réserve à me reprocher. Au nom de notre commune patrie, interrompit Ajoub, vivons désormais comme si nous ne nous souvenions de rien. Je vous crois assez généreuse pour me rendre, par équité, ce que je viens de perdre du côté de l'instinct qu'on vous a ôté, & qui vous portoit à m'aimer. L'équité, lui dis-je, ne récompense que le mérite, & le mérite n'est pas l'affaire d'un jour. Apprenez-moi, je vous prie, qui vous êtes, & pourquoi je vois ici Ajoub de Schiras ; je ne connois encore que votre nom & votre patrie. En disant cela je m'assis, & je le fis asseoir auprès de moi.

Hiſtoire d'Ajoub de Schiras.

JE ſuis, dit-il, fils d'Ajoub, médecin. Vous ſavez, belle Rouſchen, que toute la jeuneſſe de Schiras apprend à danſer & à jouer de quelque inſtrument. Un ſoir que la chaleur étoit ſi violente, qu'elle obligeoit tout le monde à faire de la nuit le jour, je pris un flageolet, & j'allai chercher le frais dans les rues tout en jouant. Après en avoir parcouru un aſſez grand nombre, comme je me préparois à la retraite, la porte d'une fort belle maiſon s'ouvrit, & j'entendis une voix qui me diſoit : Eſt-ce vous ? Je me promis quelque bonne fortune ; oui, répondis-je, c'eſt moi-même. Montez donc, reprit la voix. Je montai l'eſcalier, & j'entrai dans une ſalle dont la porte étoit entr'ouverte. Trois jeunes hommes que j'y trouvai m'environnèrent, & tirant leurs ſabres, lave par ton ſang, me dirent-ils, l'affront que tu nous as fait en violant notre ſœur. Je n'oſai me mettre en défenſe, de peur de les irriter encore davantage. Seigneurs, leur dis-je, ne préci-

pitez rien, vous me prenez pour quelqu'autre. Ces paroles ſuſpendirent leur emportement : Qui es-tu donc, reprit bruſquement l'un d'eux, ſi tu n'es pas l'infâme que nous attendons ? Je m'appelle Ajoub, répondis-je, je demeure en tel endroit, mes parens y ſont connus. Un vieillard, alors, qui étoit caché dans un cabinet obſcur, en ſortit avec une jeune perſonne, belle comme un aſtre, & très-richement habillée, qui avoit la tête & les yeux baiſſés, & qui verſoit des larmes en abondance. Gauher, lui dit le vieillard en me montrant, eſt-ce là le ſcélérat qui a couché avec toi ? Gauher, à ce diſcours, devint vermeille comme une roſe fraîchement épanouïe ; après m'avoir enviſagé, elle répondit que ce n'étoit pas moi. Le vieillard détrompé me fit de grandes excuſes, & il alloit me renvoyer ; mais un des jeunes hommes ſe mettant entre moi & la porte, & levant ſon ſabre, jura qu'il ne laiſſeroit pas ſortir un témoin du déshonneur de ſa famille. Les deux autres dirent qu'il avoit raiſon, & qu'il falloit me tuer. La colère vous aveugle, mes enfans, reprit le bon vieillard, ne vous y abandonnez pas. Il ne ſeroit pas juſte que l'innocent périt ; chaque goutte de ſon ſang pouſſeroit un cri contre

nous ; & la vengeance du ciel ne tarderoit pas à descendre. Ajoub, continua-t-il, en me prenant par la main, sauvez-vous, & gardez le secret si la vie vous est chère. Je sortis de cette maison sans regarder derrière moi, & je me hâtai de regagner celle de mon père : mais comme j'en ouvrois la porte, une flèche vint me passer contre l'oreille, avec un sifflement qui me fit tressaillir. Je me retourne, & j'apperçois un homme qui, tenant un arc de la main gauche, venoit à moi, la droite armée d'un javelot, & me crioit : traître, je t'ai manqué, tu mourras pourtant. Le voyant seul, je pris courage. Je mourrai de ta main, répondis-je, si cela est écrit sur le haut de ma tête. Je tirai mon ganjar, & ayant heureusement esquivé son premier coup, je lui sautai au corps, & je lui fis deux grandes blessures dans la poitrine. Il tomba, & me pria de ne pas l'achever. Non-seulement j'y consentis, mais ayant appris de lui qu'il étoit fils du bacha de Schiras, j'allai avertir un chirurgien, qui courut à son secours. Je ne rentrai chez mon père que pour y prendre un cheval, & ce que j'avois d'argent ; & sans dire adieu à personne, je sortis d'une ville où j'avois tout à craindre de la fureur

d'un homme qui, ſans doute, m'auroit fait expier par une mort honteuſe le crime de ſon fils.

Je marchai ſans tenir aucune route certaine. Vers le milieu de la nuit j'arrivai au grand lac Babu, qui étoit alors ſi tranquille, qu'il ſembloit que le ciel prit plaiſir à y contempler ſes propres beautés. Je côtoyai quelque temps, & étant entré dans le bourg qui porte le même nom, je frappai à la premiere porte que je rencontrai. Perſonne ne répondit, ſinon un gros dogue déchaîné dans la cour, qui, aboyant de toute ſa force, éveilla les autres chiens du bourg. En un moment tout Babu retentit du bruit que firent ces animaux, mais aucun des habitans ne parut ſe mettre en peine d'en ſavoir la raiſon. Je paſſai à d'autres portes, & je m'y fis entendre auſſi inutilement. A la fin déſeſpérant de me mettre à couvert, & maudiſſant les dormeurs, je ſortis de Babu. Dans le deſſein de chercher quelque endroit écarté pour me repoſer, je quittai le grand chemin, & ayant pris par un ſentier qui ſéparoit deux petites montagnes, j'allai m'enfoncer dans un bois, où je choiſis mon gîte au pied d'un gros palmier ſauvage. Je dormis juſqu'au lever de l'aurore. M'étant

éveillé, je fus fort surpris d'entendre assez près de moi la voix d'un homme qui parloit ainsi :

Cette heure est précieuse, ma fille; les péris la nomment l'heure des merveilles. C'est à présent que ces génies bienfaisans cueillent les herbes puissantes qui transforment les hommes déréglés en bêtes féroces; c'est à présent que toute la nature obéit à leurs ordres, & que leurs paroles mystérieuses ont le plus d'efficacité. Le soleil, en se levant, les admire, soit qu'ils attaquent à force ouverte les enfans d'Ifriet (1) & leurs confédérés, soit qu'ils dissipent les vains projets des magiciens. C'est à cette heure, enfin, que les péris se montrent, sous différentes figures, aux princes qui aiment la justice, & aux tirans qui ont mérité d'être punis. Ah! ma fille, si tu avois les yeux de l'esprit ouverts dans ce moment, tu verrois, avec moi, les uns occupés dans les sombres vallées du Mezanderan (1) à arracher les lions & les tigres de leurs ta-

(1) Génie très-cruel, plus cruel que les divs ordinaires.

(2) L'Hircanie des anciens.

nières, pour les conduire à la défenſe des innocens opprimés; & tu admirerois la facilité avec laquelle les autres rendent traitables les hydres & les griffons.

Je n'eus pas la patience d'écouter davantage un ſi étrange diſcours ſans voir celui qui le tenoit. M'étant coulé entre les arbres, je m'avançai doucement juſqu'à un laurier, à la faveur duquel je découvris, ſans être apperçu, un grand vieillard, habillé d'une longue robe brune, aſſis auprès d'une fille. Cette fille étoit couverte d'un voile bleu qui ne laiſſoit voir que ſon viſage & ſes mains, & elle avoit les yeux modeſtement attachés ſur le vieillard, qu'elle écoutoit attentivement. Je me montrai, & par ma préſence j'interrompis leur converſation. La fille ſe cacha auſſi-tôt le viſage; le vieillard ſe leva pour venir au-devant de moi. L'ayant abordé, vous voyez lui dis-je un voyageur, qui, accablé de faim & de laſſitude, vous importune malgré lui. Par Ali, dit le vieillard, ſoyez le bienvenu; les ſages ſont hoſpitaliers. Le bien que je vous ferai ſera pour ma fille une nouvelle inſtruction. Allez vous délaſſer dans notre retraite; nous vous y rejoindrons dans une heure. Il me montra en

même-temps un petit chemin que je suivis, & qui, après plusieurs détours, me conduisit à une grotte.

Quoique l'entrée en fut étroite & obscure, les dedans en étoient bien éclairés, très-propres, & partagés en plusieurs chambres spacieuses. Un esclave, à qui je déclarai les intentions de son maître & mes besoins, me servit du raisin, des pistaches, des dattes fraîches, du pain blanc, & d'excellent hidromel. Tandis que je ferai usage de tous ces biens, lui dis-je, je te prie d'aller chercher mon cheval. Je lui dépeignis l'endroit où je l'avois laissé. Si vous prétendez que je vous obéisse, répondit l'esclave, promettez-moi de ne pas quitter la place où vous êtes, que je ne revienne, où que mon maître ne rentre. Je le lui promis; mais après avoir bu & mangé, j'eus une envie si violente d'examiner la demeure d'un homme tel que celui que j'avois vu, que je ne pus tenir ma promesse. J'allai donc par-tout. L'enfoncement le plus reculé de la grotte formoit un cabinet, qui étoit rempli de livres, de talismans & de toutes sortes de figures de plantes & d'animaux. Je m'arrêtai sur-tout en ce lieu-là; voyant sur la table un parchemin déroulé

guerre opiniâtre que cette glorieuſe nation ſoutient, depuis tant de ſiecles, contre les divs. Elle s'étendit auſſi ſur diverſes particularités de l'île, qui n'étoient point entrées dans les inſtructions que nous avions reçues de Lutfallah & de Milan-Schak.

Au-delà du parterre il y avoit un grand carré d'eau, dans le milieu duquel s'élevoit un cabinet d'une ſtructure très-mignonne, bâti en forme de château. Nous priâmes la princeſſe de nous faire voir ce riant édifice. Elle y conſentit, & cria aſſez haut, oh Mor! oh Mor! Une gondole ſe détacha du pied du cabinet. Mor, vieux rat d'eau, de couleur violette, fort barbu, & gros comme un ours, nous l'amena. Nous paſſâmes l'eau, nous entrâmes dans un petit réduit, vraiment enchanté; mais nous fûmes bien étonnés de ne plus voir Indgi-Mergian, qui étoit pourtant entrée avec nous. Je rougis de me trouver ainſi ſeule avec Ajoub. Prouvez-moi, lui dis-je, la ſolidité de votre amour par beaucoup de reſpect & de retenue; votre cœur n'aura jamais un plus ſûr interprête auprès du mien que la modeſtie. Ajoub me regardoit fixement, avec le viſage d'un homme interdit; & quand j'eus ceſſé de parler, il remua les lèvres & la

main,

main, comme s'il m'avoit dit quelque choſe; & cependant, bien loin d'entendre ſon diſcours, je n'entendois pas même le ſon de ſa voix. Je le regardai à mon tour avec admiration: Ajoub, repris-je, votre ſilence m'offenſe; que préſagent tous ces ſignes? que me dites-vous? Il recommença à remuer les lèvres, & à faire tous les petits geſtes de tête & de main qu'on fait quand on s'explique ſérieuſement, ſans qu'aucune des paroles qu'il ſembloit prononcer frappât davantage mon oreille que la première fois. Je m'imaginai que ce jeune homme ſe moquoit de moi; de ſon côté il ſe perſuada la même choſe; nous nous regardâmes l'un l'autre de travers, avec un dépit qui ne peut s'exprimer. La fille de Lutfallah reparut en riant de toute ſa force: vous avez tort, nous dit-elle, de vous brouiller: c'eſt par une vertu ſecrette attachée à ce cabinet, que vous ne vous êtes point entendus. Comme les jeunes péris des deux ſexes y viennent aſſez ſouvent, la reine n'a pas jugé à propos que ceux qui s'aimeroient puſſent s'y rendre un compte mutuel de leur tendreſſe. Dès que le cœur ſe met de la partie, l'oreille ne fait plus ici aucune fonction. Au reſte, vos mines & vos pe-

tites colères, ajouta-t-elle, m'ont trop divertie, pour ne pas vous ſavoir gré du plaiſir que vous m'avez donné ſans y penſer. Je vous permets de me faire des queſtions.

Ayant pris nos places ſur un petit ſopha plus bas que le ſien, nous gardâmes quelque temps le ſilence, afin de nous remettre de notre trouble; puis je lui dis: Grande princeſſe, je ſouhaiterois ſavoir pourquoi notre ſexe domine dans cette île. Lutfallah eſt reine, & Milan-Schak n'eſt pas roi. Les autres Périſes, ſoit reines, ſoit ſujettes, ſont ſupérieures à leurs époux; cela me paroît bien extraordinaire. Cette coutume auroit-elle été introduite pour dédommager les Périſes des démarches qu'elles ont faites étant encore filles? Dans notre monde les jeunes hommes témoignent une ſoumiſſion infinie à leurs maîtreſſes avant le mariage: après, ils s'en rendent les maîtres à leur tour. Nos loix ſont préférables aux vôtres, repartit la princeſſe, elles ſont fondées ſur trois raiſons: premièrement, les Périſes ont beaucoup plus d'eſprit que les Péris, & elles ſont naturellement autant au-deſſus d'eux qu'ils ſont au-deſſus des ſimples hommes, & que

ceux-ci ſont au-deſſus des Pabins; cela va par degré : en ſecond lieu, elles joignent la force à l'eſprit; les hommes ne ſont les maîtres dans votre monde, que parce qu'ils ſont les plus forts : la troiſième raiſon eſt un myſtère; ſouveniez-vous ſeulement que la fécondité eſt la ſource de toutes choſes, & qu'on ne peut trop l'honorer.

Indgi-Mergian ceſſant de parler; il n'y a guères d'apparence, lui dit Ajoub, qu'on nous laiſſe le loiſir de conſidérer fort attentivement la ville où nous ſommes; ainſi je crois que Rouſchen trouvera bon que je vous ſupplie de nous en donner une idée; j'en ignore même le nom. Cette ville, répondit la fille de Lutfallah, s'appelle Gianire. Après la mort de Gian, ſouverain de tous les génies, la guerre, qui pendant ſes dernières années avoit paru s'éteindre, s'étant rallumée entre les péris & les divs, il y eut de ſi affreux déſordres dans tout le Ginniſtan, que Gian, fils unique de ce bon roi, prit le parti d'en ſortir avec ſa famille, & avec quatre autres familles des plus illuſtres de la nation des péris. Ce grand deſſein eut un très-heureux ſuccès par le ſecours de Feramak, ſon épouſe, qui trompa la vigilance des divs, & qui conduiſit ſa

troupe triomphante dans cette île. La ville fut bâtie en très-peu de temps ; Feramak la nomma Gianire, du nom de son mari. Pour conserver dans sa nouvelle colonie une paix inaltérable, elle donna une autorité semblable à la sienne aux quatre mères de famille qui l'avoient accompagnée, & depuis ce temps-là Gianire a toujours eu cinq reines. Les premières s'attribuèrent cinq couleurs différentes, pour se distinguer & pour distinguer leurs sujets, & même leurs descendans. Ces couleurs sont la verte, qui est la nôtre, la bleue, la jaune, la rouge & la blanche. La ville de Gianire a cinq grandes rues, qui, d'un côté, aboutissent à la place, & de l'autre à la façade du palais. Les palais sont bâtis de marbre de la couleur de la reine qui y fait sa demeure. Les maisons ordinaires sont de la couleur du palais dont elles dépendent, & elles sont habitées par les péris du second ordre. Vous verrez vous-mêmes demain, & la grande place & l'académie, qui est l'édifice le plus somptueux qu'il y ait dans l'île ; mais quelque admiration qu'un bâtiment si superbe puisse vous causer, la résurrection de Feramak & de Gian, mes ancêtres, & ceux-mêmes dont je vous ai parlé, vous frap-

pera sans doute beaucoup davantage. Indgi-Mergian se leva en achevant ce discours. Nous repassâmes l'eau avec elle, & nous nous promenâmes assez longtemps dans un bois de fraisiers de haute futaie, qui, dans ce temps-là, soutenoient à peine la pésanteur de leurs excellens fruits. Il en sortoit une fraîcheur ravissante, & une odeur si douce, que tous les parfums de l'hymen n'ont rien qui en approche. Le lendemain, un peu avant la pointe du jour, toute la ville fut réveillée par une symphonie merveilleuse, qui se fit entendre dans le haut de l'air, au-dessus de l'académie, où l'on commença à se rendre de toutes parts.

Etant descendue dans la cour, j'y trouvai deux cloportes longs d'environ trente pieds, & larges à proportion, très-richement harnachés, qui avoient sur leurs dos spacieux des loges commodes & magnifiques, dont le dedans étoit divisé en une chambre & deux cabinets. La chambre occupoit le devant & pouvoit avoir douze pieds en quarré. Les cabinets, dont l'un servoit d'antichambre, avoient environ six pieds de large & sept pieds de long. Ces appartemens portatifs étoient tapissés de velours verd; le reste de l'appartement répondoit

à cette tapiſſerie ; & quoique les richeſſes ne coûtent rien aux péris, le bon goût & la propreté faiſoient preſque tout le mérite de ce qui étoit dans les loges de Lutfallah & de Milan-Schak. Je ne puis m'empêcher de vous dire en paſſant, qu'il n'y a point de voitures au monde comparables à celles-là, ſoit pour la ſûreté, ſoit pour la commodité. Le cloporte eſt d'une docilité admirable, & toujours attentif aux volontés de ſon conducteur, dont le ſiège eſt placé preſque ſur la tête de cet animal. Il marche auſſi vîte que l'on veut, mais ſon allure ne laiſſe pas pour cela d'être toujours également douce. S'il s'eſtropie un pied on ne s'en apperçoit pas, parce qu'il en a treize autres qui le ſoutiennent. Ses écailles ſont tachetées & luiſantes comme celles des grandes tortues des Indes. Il ſe ſert preſqu'auſſi adroitement de ſes deux cornes, que les éléphans ſe ſervent de leurs trompes.

Lutfallah me prit auprès d'elle ; Ajeuh accompagna Milan-Schak. Nous paſſâmes par une rue fort longue, entrecoupée de cinq autres, parallèles entr'elles. Toutes les maiſons que nous voyons étoient bâties de marbre verd, avec une ſymétrie qui ne

fatiguoit pas la vue par trop de reſſemblance. Nous arrivâmes à une place ronde, très-vaſte, dans le milieu de laquelle il y avoit un édifice auſſi fait en rond, & qui n'a point ſon pareil au monde; c'étoit celui dont nous avoit parlé Indgi-Mergian. Il ſert aux péris d'académie & de temple : il eſt couvert d'un dôme d'or, dont l'éclat ne ſembloit pas céder même à celui du ſoleil, qui ſe levoit alors. Cinq portiques d'agathes, tous de différentes couleurs, & ornés chacun de douze belles colonnes, donnent entrée dans ce temple magnifique, & font face aux cinq principales rues de la ville. L'ordre d'architecture qu'on y a régulièrement obſervé, a plus de nobleſſe & plus d'agrément que ceux que nous connoiſſons. Je remarquai que les chapitaux de toutes les colonnes y ſont compoſés de quatre figures de têtes d'écreviſſes, dont les cornes contournées par le haut font un très-bel effet. Le portique par lequel nous entrâmes eſt d'agathe verte, tachetée de blanc; on liſoit ſur le fronton les auguſtes noms de FERAMAK & de GIAN, écrits en groſſes lettres d'or. Nous montâmes, par neuf degrés de marbre ſerpentin, dans un am-

phitéâtre divisé en cinq parties. Tous les étages de chaque partie étoient remplis de périses & de péris de différens âges, habillés de la couleur de leur reine, dont le trône étoit tout en haut.

Résurection de la reine Feramak & de Gian son mari.

DANS le milieu de l'amphitéâtre, on voyoit deux vases de cristal, de la figure de deux œufs, où étoient renfermés deux petits corps morts de différens sexes. Les quatre reines & leurs époux, assis à terre autour de ces vases, les contemploient avec une attention & une modestie surprenante, lorsque nous arrivâmes. Lutfallah & Milan-Schak se mirent auprès d'eux. On nous fit monter, Ajoub & moi, par un escalier secret, jusqu'au haut de l'amphitéâtre, & nous fûmes placés à côté du trône verd. Il régnoit dans cette nombreuse assemblée un silence si profond, qu'il faisoit horreur. Au bout d'un quart d'heure, Feramak & Gian, qui étoient dans les deux vases, donnèrent des signes de vie très-manifestes; les œufs

transparens se fendirent, & se changèrent en habits verds pour les couvrir. Ces ressuscités grandirent, & parvinrent au même état qu'ils avoient été dans la fleur de leur âge. Alors ils s'élevèrent peu-à-peu en l'air, avec les périses & les péris qui les environnoient; & s'étant arrêtés à la hauteur des trônes, ils jetèrent la vue de tous côtés, comme pour examiner la compagnie. Ils se coulèrent ensuite, sans remuer aucun de leurs membres, vers le lieu où j'étois, & vinrent se placer l'un auprès de l'autre dans le trône verd. L'approche de ces gens, qui ne faisoient que de sortir de l'autre monde, me fit une si grande frayeur, que je pensai en mourir. Ceux & celles qui les avoient accompagnés jusques-là les saluèrent profondément, & allèrent, par le même chemin de l'air, occuper leurs trônes au-dessus des quadrilles de leurs couleurs. Lutfallah & Milan-Schak s'assirent aux pieds de Feramak & de Gian. Ces deux ressuscités avoient l'air sérieux, & sembloient méditer de grandes choses. Feramak étoit une très-belle blonde; Gian avoit le teint basané, l'œil, la barbe & les cheveux noirs, la mine d'un homme sévère & courageux. Sa femme fit le discours suivant, d'une voix

fort élevée, & en prononçant assez lentement toutes ces paroles.

« Les ombres purifiées, qui sont venues nous joindre dans nos tranquilles demeures, depuis notre dernière mort, nous ont fait des rapports qui nous auroient obligés de hâter notre retour si cela avoit été en notre pouvoir. La gloire de notre nation, mes chers enfans, s'efface peu-à-peu; & les abominables divs s'élèvent insensiblement sur nos ruines : malheur d'autant plus grand, qu'à peine vous en appercevez-vous. D'où naît ce défaut d'attention ? du triste oubli de la fin pour laquelle on a été élevé au-dessus des autres mortels. On s'amuse à des bagatelles : j'appelle ainsi tous les prodiges que l'on fait sans nécessité, ou sans quelque utilité évidente.

Croyez-vous donc que l'essentiel de notre état consiste à bâtir des palais, à faire de riches meubles & des habits somptueux, à donner de la beauté aux personnes que la nature a disgraciées, à remplir des coffres de perles & de diamans, à communiquer aux hommes l'intelligence des langues des oiseaux & d'autres animaux, à favoriser les amours de quelques jeunes folâtres, & à métamorphoser les corps les uns dans les

autres ? Toutes ces merveilles que nous pouvons opérer ne ſont point eſtimables par elles-mêmes ; elles ne doivent ſervir que de moyens pour arriver à une fin plus haute. S'y arrêter ſans ſe propoſer rien au-delà, c'eſt abuſer des dons les plus ſublimes, ſe rendre inutiles à l'univers, trahir la vertu, & livrer cet empire à ſes indignes ennemis.

Comment peut-on ſe conſoler de tant de maux, par quelques vains applaudiſſemens ? Hélas ! de fades admirations doivent-elles couter ſi cher ! Que ſont devenus, je ne dis pas les ſiècles que j'ai vu couler, mais les ſiècles que ma petite-nièce Lutfallah & ſon époux ont rendus ſi fameux par leurs premiers exploits ? Alors nos ſciences, employées à faire triompher les Sams-Nerimans (1), les Zals-Zers, les Roſtams, les Kaicobads, les Asfendiars, & une ſi nombreuſe multitude d'autres héros, faiſoient en même-temps triompher la vertu. Alors on ne voyoit que de grandes entrepriſes, des reines tirées des mains de leurs raviſſeurs, des magiciens vaincus, des géants

(1) Guerriers fort vantés dans les romans, & fort chantés dans les poëmes perſans & arabes.

terraſſés, des monſtres défaits, des tyrans dépouillés & mis à mort, de célèbres enchantemens heureuſement conduits à leur fin. Alors, les divs Nerez (1) & leurs diſciples n'oſoient paroître, ou s'ils en avoient la témérité, ils recevoient la juſte punition de leurs crimes. Hélas! cet heureux temps n'eſt plus; il ſemble qu'il n'y ait aujourd'hui des génies au monde que pour le remplir de puérilités. Feramak en proférant ces derniers mots répandit quelques larmes qui attendrirent toute l'aſſemblée.

Vos ſoupirs, pourſuivit-elle, me font juger que j'ai un peu trop exagéré vos fautes; mais, mes reproches auront du moins cette utilité, qu'ils vous engageront à remarquer ce qu'il y a eu de répréhenſible dans vos actions paſſées, & à vous tenir ſur vos gardes pour l'avenir. Comme notre temps eſt court, que la jeuneſſe du ſecond ordre ne diffère pas de s'exercer devant nous, & de mériter nos louanges ».

Auſſi-tôt les périſes & les péris de la couleur de Lutfallah ſe levèrent, & allèrent faire, dans l'arêne, l'exercice des élé-

(1) Vrai ſurnom des génies malfaiſans.

mens. Le chaos fut d'abord repréſenté, puis on ſépara les matières en deux parties, & enſuite en quatre. Chaque partie produiſit ſes plus grands effets. Le feu; des éclairs, des foudres, des embraſemens, des feux folets : l'air; des vents, des tonnerres, de fauſſes chûtes d'étoiles : l'eau; des tempêtes, des monſtres : la terre ; des tremblemens, de nouvelles montagnes, des abîmes, des forêts. Toutes ces choſes furent montrées en petit, & l'habileté de la troupe verte parut beaucoup dans la juſteſſe des proportions.

Les péris jaunes & les péris bleus s'unirent pour faire l'exercice des lieux champêtres. Il y eut de merveilleuſes apparitions de rochers, de rivières, de prairies, & de tous les animaux qui vivent en ces lieux-là, ſans en excepter les bergers, & autant de bergères, accompagnés de l'ancien & de l'ancienne de leur village, qui s'aſſirent à l'ombre de quelques arbres. Toutes les bergères attribuèrent à leurs bergers un défaut; & tous les bergers attribuèrent à leurs bergères une perfection. Chaque berger prouva, par un petit diſcours enjoué, que la perfection dominante de ſa bergère effaçoit tous les défauts qu'elle avoit d'ailleurs;

& chaque bergère fit voir que le défaut principal de ſon berger ne ſervoit qu'à faire éclater ſes belles qualités. L'ancien, recueillit les voix des bergers, l'ancienne, celles des bergères; puis ils déclarèrent la bergère & le berger qui avoit le mieux diſcouru, ſelon le ſentiment de la compagnie. On les fit ſur le champ reine & roi de la danſe, & l'on danſa au ſon d'une cornemuſe & d'un tambour à ſonnettes, dont le vieillard & la vieille jouèrent.

Les péris rouges & les péris blancs s'exercèrent enſemble. Ils formèrent des villes, des châteaux, des palais, des meubles, des bijoux, des habits, des ménageries, des jets d'eau, des oiſeaux mélodieux. Ils firent auſſi paroître des ſultans avec leur cour; des princeſſes de toutes ſortes d'âge & de nations, avec leur ſuite; des moſquées, des docteurs, des viſirs & des cadis.

Toute cette jeuneſſe avoit ſi bien prévu ſa leçon, que chaque choſe ſe préſenta ſubitement, & par un ſeul coup de baguette. Feramak & Gian témoignèrent hautement qu'ils étoient très-ſatisfaits de leur habileté. Les troupes, charmées de ces éloges, ſe réunirent pour régaler l'aſſemblée. En un mot, tout l'édifice fut rempli de la pré-

cieuſe fumée des parfums les plus rares & les plus nourriſſans. Le feſtin fini, les reines & leurs époux allèrent ſe mettre en cercle dans le milieu de l'amphithéâtre. Les deux reſſuſcités deſcendirent doucement; & après qu'ils ſe furent placés au centre, Gian, qui s'étoit tû juſqu'alors, dit trois fois d'une voix pleine & majeſtueuſe : *la dame de Gian brille, & ſon bouclier heurte Ifriet.* Dès que cette proclamation myſtérieuſe fut achevée, Feramak & Gian diminuèrent inſenſiblement, & redevinrent œufs. Ces œufs s'élevèrent de terre à la hauteur des trônes, puis, traverſant l'air avec violence, ils ſortirent par le portique bleu, & entraînèrent après eux toute l'aſſemblée. Je fus emportée comme les autres; nous volâmes par-deſſus les maiſons de la ville, & ayant fait environ ſix lieues de chemin, nous arrivâmes à une montagne de marbre noir, au milieu de laquelle il y avoit une grande ouverture. Nous y entrâmes à la ſuite des deux œufs, qui nous conduiſirent, en deſcendant toujours par des chemins aiſés, dans un lieu voûté, très-vaſte, où il y avoit plus de deux mille autres œufs tout pareils. Comme j'avois les yeux attachés ſur les nôtres pour voir où ils ſe placeroient,

il tomba de la voûte ſur mon viſage une goutte d'eau ſi froide, qu'elle me fit perdre tout ſentiment. Je ne ſais ce que je devins; ce qui eſt certain, c'eſt que je me trouvai chez mon père, à Schiras, dans un lit, toute couverte de ſueur, & preſque morte de faim.

Je demandai à manger. On m'en donna ſi ſobrement, que je vis bien qu'on s'imaginoit que j'étois malade. Mon père, ma ſœur, & le médecin, qui étoient préſens, m'aſſurèrent que j'avois été trois jours ſans mouvement & preſque ſans pouls. Je leur dis qu'apparemment quelque ſantôme qui avoit paru à ma place les avoit trompés; & je leur racontai bien au long mes aventures. Les ſoupirs de mon père, les branlemens de tête de ma ſœur, & un certain air ſouriant que le médecin affectoit, me firent concevoir qu'ils ne les trouvoient guère vraiſemblables. La barbe de ma ſœur auroit pu me ſervir à les convaincre, mais ma ſœur n'avoit plus la barbe. Je demandai inutilement l'habit changeant. J'appelai en vain Lutfallah. Au moins, leur dis-je, vous ne nierez pas que le fils du bacha n'ait été bleſſé dangereuſement par le jeune Ajoub. Ils me ſoutinrent qu'aucun des enfans

du bacha n'avoit été bleſſé. Il fallut ſe réſoudre à ſouffrir l'incrédulité, non-ſeulement de ma famille, mais auſſi de toute la ville. Fatiguée d'une obſtination ſi générale, dès qu'on me crut guérie, j'obtins de mon père la permiſſion d'aller demeurer à Ormus chez une tante que j'y ai encore. Ajoub vint m'y retrouver lorſque je ne penſois preſque plus à lui. Nous eûmes d'abord un peu de peine à nous reconnoître; mais il répondit ſi bien aux interrogations que je lui fis, que mes doutes s'évanouirent. Je le preſſai de me raconter comment il étoit ſorti de l'île Détournée.

Continuation de l'hiſtoire d'Ajoub.

J'En ſuis ſorti comme vous, madame, me dit-il: une goutte d'eau qui tomba ſur moi, de la voûte du cimetière, me glaça. Quand mes eſprits recommencèrent à faire leurs fonctions, je m'apperçus que j'étois étendu ſur un lit de feuilles sèches, dans le fond d'une grotte. C'étoit celle du ſage de Babu, mais elle étoit vuide, & ſi déſerte, qu'il ſembloit que perſonne n'y eût

jamais habité. Je trouvai seulement, dans le réduit qui avoit servi de cabinet au sage, un papier où je lus ces paroles :

Ajoub, votre témérité, qui méritoit un châtiment exemplaire, vous a peut-être causé un grand bonheur ; peut-être aussi qu'une malheureuse indocilité vous ramènera ici. Si vous y revenez, l'état des lieux vous fera souvenir de votre faute. C'est à quoi se borne la vengeance d'un sage, qui, loin de porter son ressentiment jusqu'où le porteroit un homme ordinaire, veut bien vous avertir que celui que vous avez blessé à Schiras est à présent le meilleur de vos amis.

La lecture de cet écrit me fit un grand plaisir. Je sortis de la grotte, & ayant, contre mon attente, retrouvé mon cheval attaché à un arbre, je montai dessus, & je repris avec précipitation le chemin de Schiras. Etant arrivé, je descendis chez un Iman (1) de mes amis, & j'écrivis un billet au fils du Bacha, qui sur le champ m'envoya prier d'aller le voir. Quand je fus près de son lit, il se mit sur son séant, & me serrant la main : j'ai pris de si bonnes

(1) Curé mahométan.

précautions, me dit-il, que mon père ne ſait pas que je ſuis bleſſé. Mes bleſſures, quoique grandes, ne ſont pas périlleuſes. Ainſi il n'y a rien à craindre, ni pour vous, ni pour moi. Je le priai de ne pas me laiſſer ignorer plus longtemps les cauſes de ſa haine. La jalouſie, reprit-il, avoit allumé la fureur où vous m'avez vu, & qui m'auroit été fatale ſans votre généroſité.

J'avois un rendez-vous le même ſoir dans la maiſon où vous allâtes; & je devois m'annoncer moi-même en jouant du flageolet dans la rue; c'eſt le ſignal que j'avois donné à la belle Gauher, dans un billet que je lui avois écrit. Vous ayant vu paſſer ſous mes fenêtres, je vous ſuivis. Vous entrâtes chez ma maîtreſſe; vous y demeurâtes aſſez longtemps, je crus qu'elle m'avoit trahi, & que vous m'aviez enlevé le bien le plus précieux que j'euſſe au monde. La rage s'empara de mon cœur, je courus après vous, je vous attaquai, vous ſavez avec quel ſuccès. Mon innocence, repartis-je, méritoit cette faveur du ſort. Je le ſais, reprit-il; hier une eſclave de Gauher m'apprit que mon dernier billet avoit été ſurpris par ſes frères, & me dépeignit la cruelle aventure qui vous étoit arrivée à

mon occaſion. J'en fus touché, mais je penſai mourir, quand l'eſclave ajouta que ma maîtreſſe alloit être la victime de notre amour, & qu'elle n'avoit pas deux heures à vivre. Sans perdre un ſeul moment, j'écrivis à ſon père que mon deſſein avoit toujours été d'épouſer Gauher, & que je la lui demandois inſtamment. Ce billet, ſigné de mon nom, a eu tout l'effet que je pouvois déſirer. Ajoub, continua-t-il, ſoyons toujours amis, & ſi vous m'accordez cette grâce, allez tout-à-l'heure confirmer de ma part la parole que j'ai donnée. Je m'acquittai de cette agréable commiſſion avec autant de joie qu'en reſſentirent ceux, qui, quelques jours auparavant, avoient voulu me maſſacrer. La nuit ſuivante il me ſurvint une fièvre violente, cauſée par les agitations & les fatigues des jours précédens. Je fus longtemps ſans voir perſonne. Je n'étois pas même encore hors de danger, lorſque les nouvelles tardives de votre retour pénétrèrent enfin juſqu'à moi. Hélas! celles de votre départ pour Ormus ne furent pas ſi lentes. Elles m'auroient ſans doute fait deſcendre dans le tombeau, ſi mon père pour me guérir n'eût employé que ſes propres remèdes. Connoiſſant mon plus grand mal

que je ceſſai alors de lui cacher, il eut recours à votre père, adorable Rouſchen; & après quelques conférences, voici ce qu'il en tira, & qui me rendit la vie. Ajoub me préſenta une lettre de mon père, où je lus, avec un contentement que je ne pus diſſimuler, qu'il l'avoit agréé pour gendre. Il eſt aiſé de ſe ſoumettre au devoir quand il eſt d'accord avec l'inclination. Après notre mariage, Ajoub s'adonna au commerce. Diſpenſez-moi, Seigneur, de paſſer outre; je l'ai ſuivi par-tout, & je ne ſais comment la mort a pu nous ſéparer.

Loulou, par une petite ſaillie qui lui vint, ou qui étoit de commande, fit diverſion aux larmes de ſa mère. Ma chère mère, lui dit-elle, l'eſclave portugaiſe me voyant pleurer ce matin, m'a raconté une fable qui m'a appaiſée, & que j'ai appriſe; voulez-vous que je vous la répète? La belle Perſane ſourit comme malgré elle, & lui répondit: Si elle n'eſt pas longue, je vous permets de la rapporter. Loulou jeta ſur moi une œillade qui ſembloit m'avertir qu'elle alloit me ſurprendre. Je vais apprendre à Abdalla, dit-elle, pourquoi les hommes vieilliſſent, au lieu que les ſerpens rajeuniſſent tous les ans.

Second conte de Loulou.

PEU après que les Périſes eurent commencé à faire paroître aux hommes leur puiſſance & leur amitié, ceux-ci leur demandèrent un don. Nous vous l'accordons, répondirent les Périſes. Le don que vous nous avez octroyé, reprirent les hommes, c'eſt que nous nous maintiendrons toujours dans la fleur de notre jeuneſſe, ſans jamais reſſentir les incommodités de l'âge décrepit. Soit, dirent les Périſes, nous y conſentons; mais conſervez ſoigneuſement le privilège que nous allons vous expédier, car ſi vous le perdez, vous retomberez dans votre premier état.

A quelque temps de là, un jeune péri apporta aux hommes des lettres de vigueur perpétuelle, en très-bonne forme. Auſſitôt tous les vieillards rajeunirent, leurs cheveux blancs tombèrent, il ſe détacha de leurs yeux de petites tayes, ils quittèrent leur peau ridée, ils ſe trouvèrent enfin auſſi beaux & auſſi forts qu'ils euſſent jamais été. Combien de vieilles alors devin-

rent ſuperbes ? avec quelle fierté ſe vengèrent-elles du mépris qu'on avoit eu pour elles ?

Il arriva quelques années après un renouvellement de guerre entre les hommes & les bêtes ſauvages, au ſujet de certaines forêts que les hommes avoient uſurpées. Les armées s'aſſemblèrent, & les hommes ayant confié le bagage aux ânes & aux autres animaux domeſtiques, marchèrent à grandes journées vers les forêts conteſtées. Les ennemis avoient mis en embuſcade le long des chemins, les ſerpens, les renards, & quelques autres bêtes des plus ruſées, avec ordre de diſputer courageuſement les paſſages les plus difficiles. C'étoient des eſcarmouches continuelles, & le malheur des hommes fut ſi grand, qu'ils perdirent dans une de ces occaſions ce qu'ils avoient de plus cher, je veux dire leur privilège, & cela par la pure faute de l'âne qui en étoit chargé.

Ce ſtupide animal étant arrivé au bord d'une rivière, & voulant la paſſer, un gros ſerpent, qui en défendoit le gué, lui dit que s'il prétendoit ſuivre ſon chemin, il falloit qu'il abandonnât tout ce qu'il portoit. L'âne voulut s'en retourner ſur ſes pas ; mais com-

me il étoit fort altéré, il se baissa pour boire avant que de partir. Le serpent s'opposa même à cela, & s'étant avancé jusqu'auprès de lui, il lui dit : Il ne faut pas vous le dissimuler; ces eaux dont je suis gardien sont fort douces & fort fraîches, & vous mériteriez bien d'en boire à votre aise après les fatigues que vous avez essuyées. Mais je vous jure que je ne vous en accorderai pas une seule goutte, que vous ne m'ayez livré votre fardeau. Déchargez-vous; dans l'instant vous vous rafraîchirez, puis vous irez gayement rejoindre votre troupe. L'âne, que la soif & la crainte de demeurer derrière pressoient également, se rendit à cette trompeuse harangue, & jeta sa charge. Pendant qu'il boit, le serpent s'empare des paniers; y ayant trouvé le privilège, il l'emporte, & va le communiquer aux autres serpens. Depuis ce temps-là, les serpens abandonnent tous les ans leur vieille dépouille, & rajeunissent. Les hommes, au contraire, s'affoiblissent d'heure en heure, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la vieillesse, qui achève enfin de les consumer.

J'eus tout lieu de me douter que la personne & sa fille avoient été averties de mes vues, & que ce conte étoit un conte préparé.

paré. J'assurai la mère de la plus parfaite admiration par rapport à ses aventures. Almoraddin témoigna les mêmes sentimens. Elle fut très-contente de nos réflexions; & comme nous nous retirions, elle me somma obligeamment de satisfaire au plutôt à la convention. Je voudrois, madame, lui dis-je, y avoir satisfait d'avance, à l'exemple d'Almoraddin; car que puis-je vous raconter après les merveilles que nous avons entendues?

Nous ne retournâmes pas chez elle de quelques jours. Almoraddin pressoit ses ouvriers, & troquoit diverses marchandises qu'il avoit de trop, contre d'autres qui lui manquoient. Pour des gommes d'Arabie, de l'ambre de Souffel, & des toiles blanches de Cambaye, il eut des diamans de Visapour, des perles de Coromandel, & du poivre de Canara, qui est le poivre le plus estimé dans les Indes. Quoique ces échanges lui fussent très-avantageux, le gain qu'il y faisoit le touchoit bien moins que le plaisir d'offrir à la belle Zulikhah un présent parfaitement assorti, soit qu'il réussît dans son entreprise, soit qu'il la manquât. Je m'occupois aussi de mon côté. Plus j'interrogeois de monde, plus je me convainquois

que l'Oracle que je cherchois ſeroit difficile à trouver. Les aventures de la dame perſane m'avoient d'abord donné quelque lueur d'eſpérance ; mais ayant vû par la fin de ſon récit qu'elle n'avoit plus la moindre rélation avec les péris, je m'accuſai moi-même de m'être flatté trop-tôt. Au retour de la dernière viſite dont j'ai parlé, Almoraddin, encore plus attaché à ſes préjugés que l'autre fois, me dit : Nous avons fait entendre à Rouſchen que nous l'admirions tous deux. Pour moi j'admire l'ordre de ſes rêveries, & ſa grande ſimplicité à l'égard d'Ajoub. Et vous, Abdalla, qu'admirez-vous ? Ses découvertes, répondis-je froidement. Ce que vous nommez découvertes, reprit Almoraddin, n'eſt donc pas un tiſſu de rêveries ? Auriez-vous encore quelque diſpoſition à croire que Rouſchen ait été dans l'iſle Détournée ? Je ſuis perſuadé, repartis-je, que ſon corps n'y a pas été, mais ſon ame a pu y aller ; & le voyage que fait une ame, n'eſt pas moins vrai que ceux que font les ames & les corps joints enſemble. Le prophête n'alla-t-il pas de la Mecque à Jéruſalem, & de Jéruſalem au ciel ? Ne traverſa-t-il pas le ciel de fer, le ciel d'airain, le ciel d'argent, le ciel d'or, le

ciel de perles, le ciel d'émeraudes, le ciel de rubis, & le ciel d'opale, quoiqu'il y ait d'un ciel à l'autre le chemin que pourroit faire un homme en mille ans ? Ne pénétra-t-il pas les cinq cent quarante eſpaces d'eau, de neige, de grêle, de nuées, de ténèbres, de feu, de clarté & de gloire qui s'étendent depuis le ciel d'opale juſqu'au trône de Dieu ? Ne revint-il pas à la Mecque par les mêmes routes qu'il avoit tenues en allant ? Et ce voyage immenſe le prophête ne le fit-il pas en une nuit, ſans que la belle Aïſcha, avec laquelle il étoit couché, s'apperçut de rien ? Elle ne s'apperçut de rien, diſent les plus célèbres Docteurs, parce que le corps de Mahomet demeura dans le lit auprès d'elle. Almoraddin, qui n'étoit pas ſavant, baiſſa les yeux ; & je ne jugeai pas à propos d'augmenter ſa confuſion. Quand nous revîmes Rouſchen, je ſortis de mon engagement par cette hiſtoire.

Hiſtoire du prince Tangut, & de la princeſſe au pied de nez.

DANS une des vallées du grand mont Daſanger, régnoit un roi veuf, fort pauvre & fort vieux, qui avoit trois fils, à qui il parla un jour en ces termes: « Mes ancêtres m'appellent ; mais avant de mourir je dois vous révéler un ſecret. Très-peu de temps avant mon mariage, m'étant fatigué à pourſuivre un ours, je paſſai la nuit dans la caverne de la montagne jaune. Un fort beau jeune homme ſe montra inopinément à moi le matin, & me dit: Aboucaf, fais de beaux enfans, & envoie les ici, quand tu ſeras ſur le point de quitter le monde. Je ne pus remercier ce jeune homme, parce que je ceſſai tout-à-coup de le voir; mais je n'ai jamais oublié ſes paroles. Allez à la montagne jaune, mes enfans, peut-être y trouverez-vous un héritage plus digne de vous que celui que je vous laiſſerai ». Les trois princes montagnards partirent auſſitôt, & s'étant fort avancés dans la caverne, ils apperçurent le pied d'un eſcalier qui avoit

été caché juſqu'alors. Ils montèrent plus de mille marches, & à la fin ils parvinrent à un lieu carré, taillé dans le roc, où ils ne virent qu'un petit panier de joncs. Ce panier renfermoit une bourſe de cuir cru, un cornet ſemblable à ceux dont les bergers ſe ſervent pour rappeler leurs troupeaux égarés, & une ceinture de poil de chèvre aſſez groſſière. Vraiment, dit Hiarkan, l'aîné des frères, notre père avoit raiſon de ne pas ſe hâter de nous indiquer ce tréſor. Ne laiſſons pourtant pas de le partager entre nous; je retiens la ceinture; & moi le cornet, dit Xamor, qui étoit le puîné. La bourſe me reſtera donc, reprit le cadet, qui s'appeloit Tangut. Hiarkan, en déployant ſa ceinture, en vit ſortir un billet où il lut ces mots: *En quel lieu veux-tu être?* Les deux autres, curieux de ſavoir s'ils ne trouveroient point de pareils billets, regardèrent, l'un dans le gros bout de ſon cornet, l'autre dans ſa bourſe. Xamor en trouva un qui diſoit: *Combien de troupes deſires-tu?* Le cadet tira auſſi de ſa bourſe un billet qui portoit: *Quelle ſomme te faut-il?* Si nous n'avons qu'à ſouhaiter pour être obéis, s'écrièrent-ils tous trois enſemble, nous voilà heureux. Il eſt aiſé de vérifier ces

prodiges, dit Tangut, je vais commencer. Il ferma sa bourse, & il dit : Il me faut mille pièces d'or. A l'instant la bourse s'enfla, & s'appesantit de telle sorte qu'elle lui échappa des mains. Il l'ouvre à terre, il la renverse, mille pièces d'or en sortent & se répandent. Jugez du ravissement des frères à ce spectacle. Aboucaf ne put y prendre part ; il venoit d'expirer quand ils arrivèrent chez lui. Après avoir fait de magnifiques funérailles à ce bon prince, ils convinrent ensemble de garder le secret, & d'abandonner leur stérile patrie, pour aller chercher de plus heureux climats. Hiarkan & Xamor partirent les premiers ; je ne vous raconterai point leurs aventures, quoique je les sache. Il suffit de vous dire qu'ils fondèrent la même année les deux villes & les deux royaumes (1) qui portent encore

(1) Le royaume d'Hyarkan a au nord le mont Magog, au midi le mont Caucase, à l'orient le royaume de Xamor, & à l'occident le petit Thibet & le Giagatai.

Le royaume de Xamor a au nord le pays des Tartares Kàlmuks, au midi le royaume de Belor & le grand Thibet, à l'orient la Tartarie sujette à l'empereur de la Chine, & à l'occident le royaume d'Hyarkan.

aujourd'hui leurs noms. Je m'arrête à ce qui regarde Tangut.

Il tourna ſes pas du côté du midi, & après avoir longtemps voyagé, il s'arrêta dans la grande ville de Kemmerouf, capitale du royaume d'Aſſan. Comme le ſéjour lui en plut, il tira de ſa bourſe une prodigieuſe quantité d'or, avec quoi il ſe donna un équipage leſte & magnifique, & tous les dehors d'un grand prince. Sa dépenſe exceſſive le fit bientôt diſtinguer à la cour; on ne parloit plus chez le ſultan Fadhel (ainſi ſe nommoit le roi d'Aſſan) que du libéral Tangut. Les émirs briguoient non-ſeulement ſon amitié, mais auſſi ſa ſimple connoiſſance. Les dames ſe jouoient une infinité de tours les unes aux autres pour ſe le dérober, parce que la jeuneſſe & l'abondance, qui ordinairement ſont brouillées enſemble, ſe réuniſſoient en ſa perſonne. Tangut témoignoit à toutes les beautés de Kemmerouf qu'il les eſtimoit beaucoup; mais au fond, des faveurs offertes avoient pour lui peu d'attraits. Les charmes de la fière Dogandar, fille unique du ſultan, triomphèrent ſeuls de ſon cœur. Il fit inutilement pour elle des choſes qui auroient pu ruiner le grand Kan, & appauvrir le roi de la Chine.

Le ſultan & la ſultane qui s'applaudiſſoient de l'attachement de ce généreux & opulent étranger, & qui ne doutoient pas qu'il ne fût d'une naiſſance illuſtre, ordonnèrent enfin à la princeſſe de ne pas trop le dédaigner, & de répondre, du moins par reconnoiſſance, à ſes reſpectueux empreſſemens. Dogandar changea tout-à-coup de conduite. Dans l'air doux & gracieux qu'elle affecta, le ſultan crut reconnoître une marque d'obéiſſance, & Tangut mille preuves d'amour. Ils ignoroient l'un & l'autre le vrai motif qui la faiſoit agir.

Un ſoir, après quelques petits entretiens flatteurs & enjoués, elle dit à ſon amant: » Je doute que vous m'aimiez, puiſque j'ignore encore le nom du monarque à qui vous devez le jour. Vos tréſors inépuiſables prouvent que vous êtes un grand prince, c'eſt ce que la lie du peuple ſait comme moi. N'eſt-il pas étrange que je ne vous connoiſſe pas mieux que le reſte du monde ne vous connoît? Non, vous ne m'aimez point. Ah! ſi vous m'aimiez, que je vous punirois ſévèrement d'un myſtère qui m'eſt ſi injurieux! Ces dernières paroles, que la belle prononça avec colère, effrayèrent l'amoureux Tangut. Quoi, madame, dit-

il, vous m'accusez & vous me condamnez en même-temps ? convainquez-moi du moins de mon crime ? que vous ai-je refusé ? Vous avez eu raison de juger de ma naissance par mes richesses, car je dois à mon père la bourse qui en est la source, & que je porte toujours sur moi. Seroit-il possible, s'écria Dogandar, en prenant volontiers le change, que tout l'or que vous répandez ne vînt que d'une bourse, & d'une bourse aisée à porter ? Ah ! vous continuez à me tromper ". Madame, repartit Tangut, vous allez vous-même en voir l'expérience. Là-dessus il tire sa bourse, il l'ouvre plusieurs fois, & il en fait sortir un très-grand nombre de belles pièces d'or, qu'il verse à mesure aux pieds de la jeune princesse. Dogandar épriſe d'un désir extrême de se rendre maîtresse de cette admirable bourse : je n'en croirai pas mes yeux, dit-elle, à moins que je ne fasse moi-même une si agréable épreuve. Elle arrache, comme en badinant, la bourse des mains de Tangut, elle la cache dans son sein, elle s'enfuit, & met tout de suite cinq ou six portes entr'elle & lui. Tandis qu'il crut que sa maîtresse vouloit se divertir, il attendit son retour sans inquiétude ;

mais un eunuque étant venu le congédier durement de la part de Dogandar, il ne douta presque plus de son malheur. Il retourna chez le sultan le lendemain, & il ne lui fut plus possible, ni ce jour-là, ni les autres, de parler à la princesse. Il est vrai qu'il la vit une ou deux fois, & qu'elle jeta aussi les yeux sur lui; mais ces yeux auparavant si pleins d'attraits étoient indifférens, & même mépriſans. Jamais embarras n'égala celui de Tangut; son amour l'arrêtoit, & l'impossibilité de soutenir sa dépense ordinaire l'engageoit à s'éloigner. Après avoir combattu quelque temps, il se détermina d'autant plus volontiers à partir, que son mal n'étoit pas sans remède, si l'un de ses frères vouloit le secourir.

Il sortit donc de Kemmerouf sans prendre congé de personne, & se rendit auprès de Xamor, qu'il espéroit gagner plus aisément qu'Hiarkan. Mon frère, lui dit-il, le plus grand des malheurs m'est arrivé: une indigne beauté m'a enlevé ma bourse. Prêtez-moi, je vous prie, votre cornet, j'irai incessamment me la faire rendre. Xamor fut surpris & affligé; néanmoins, après quelques reproches, qui étoient plutôt des effets de son amitié que des mar-

ques d'indignation, il accorda à ſon frère la grace qu'il ſouhaitoit.

Tangut retourna à Kemmerouf par le chemin le plus court, réſolu d'en faire le ſiége. En jouant ſix fois de ſon cornet, il mit cinquante mille hommes vis-à-vis de chacune des ſix portes de la ville. Ces hommes étoient forts & courageux, parfaitement bien armés, & diſtribués par cent, par mille & par dix mille, ſous des chefs ſages & intrépides. Il ne leur manquoit ni vivres, ni munitions, ni aucune ſorte de machines propres à faire un ſiège. Pendant que de gros détachemens de cavalerie allèrent déſoler la campagne, l'infanterie battit & ſappa les murs. Fadhel, & les habitans de Kemmerouf, ſe voyant tant d'ennemis ſur les bras, ſans ſavoir, ni qui ils étoient, ni d'où ils venoient, ni ce qu'ils vouloient, étoient dans une conſternation inexprimable. Ils eſſayèrent de faire paſſer quelques eſpions dans le camp, mais ces eſpions furent tous arrêtés. Ils tachèrent auſſi inutilement d'endommager les aſſiégeans, en les accablant de traits & de pierres, & en faiſant ſur eux de vigoureuſes ſorties. Ils éprouvèrent bientôt qu'ils avoient affaire à des ſoldats invulnérables,

& le ſultan comprit qu'il falloit ſe réſoudre, ou à périr ou à implorer la clémence d'un ennemi qu'il ne connoiſſoit point. Ce dernier parti lui ayant paru le moins inſupportable, il ſortit avec ſa famille & ſa cour, pour aller ſe jeter aux pieds du vainqueur. Dès qu'il fut hors la porte, il fut enveloppé & conduit, avec toute ſa troupe, à la tante de Tangut, devant qui il ſe proſterna ſans oſer lever les yeux.

Je ne ſais, Seigneur, lui dit-il en ſoupirant, ſi vous êtes un homme, ou quelque choſe de plus : mais je ſais que je me ſuis attiré votre indignation, puiſque j'en reſſens de ſi terribles effets. Soit que vous ayez réſolu de ſuivre les mouvemens de votre colère, ſoit que vous lui ayez preſcrit quelques bornes, j'eſpère que vous ne déſapprouverez pas l'humble démarche que je fais. Prononcez, Seigneur, l'arrêt de notre mort, ou accordez-nous le pardon des fautes que nous avons pû commettre contre vous ; nous voici entre vos mains, prêts à nous ſoumettre à toutes vos volontés. Mais ſi vous nous traitez en criminels, faites-nous la grâce de nous apprendre par quel malheur nous avons encouru votre indignation.

Tandis que le Sultan parloit, toute sa suite versoit des larmes, & avoit les yeux baissés, à la réserve de la belle Dogandar, qui, bien qu'elle pleurât comme les autres, regardoit de temps en temps Tangut. Elle le reconnut; & l'on ne sauroit croire de quel courage & de quelle confiance elle se trouva remplie. Tangut de son côté rencontra ses yeux, & ne put résister à leur impression: son cœur s'émut & s'adoucit, ce qui lui resta de colère ne servit qu'à l'embarrasser, & à rendre sa contenance incertaine. Il releva le Sultan, en lui disant qu'il donneroit bientôt l'éclaircissement souhaité; & il se retira brusquement pour cacher son trouble, & songer à ce qu'il avoit à faire & à dire. Il eut beau se consulter: l'amour, qui venoit de reprendre toutes ses forces, le ramena toujours à un point, & lui persuada de se racommoder avec sa maîtresse. Dans cette vue, il fit dîner avec lui le Sultan, les princesses, & les principaux Emirs. Dogandar n'étoit pas la seule alors qui le reconnût; mais personne n'osoit ouvrir la bouche.

Plus hardie que les autres, elle risqua de lui parler, & lui dit: « Si l'on avoit la liberté, Seigneur, de vous déclarer ce

qu'on penſe, on viendroit peut-être aiſément à bout de vous convaincre que votre colère eſt injuſte ». Madame, répondit Tangut, je ne connois perſonne qui puiſſe moins me convaincre de cela que vous. Il y eut je ne ſais quoi de ſi timide dans le ton & dans la manière dont cet amant regagné prononça ce peu de paroles, que la ruſée princeſſe ſentit bien qu'il la craignoit. Prenant avantage de cette précieuſe découverte : ce ſera cependant moi, reprit-elle; vous avez pris mal une choſe que je n'ai faite qu'en riant, & regardé comme des inſultes, une conduite que je n'ai ſuivie que pour vous éprouver. Si je vous avois cru d'un tempérament ſi impétueux, je vous aurois ménagé avec plus de circonſpection. Vous aſſurez que vous m'aimez, je veux m'en éclaircir par un moyen innocent que vous me fourniſſez vous-même; au même moment je vous perds, & vous ne reparoiſſez enſuite que le fer à la main pour me percer le ſein. Je n'ai point dû prévoir un départ ſi ſubit, ni m'attendre à un retour ſi cruel; avouez-le, Seigneur, & condamnez-vous ».

Tangut demeura muet à ce diſcours. Fadhel parla enſuite, & après avoir blâmé

l'imprudence de ſa fille, & témoigné fort au long qu'il déſapprouvoit le peu de ménagement qu'elle avoit eu ; il conclut en diſant : « Prince, ſi cette inconſidérée mérite encore quelque part dans vos bonnes grâces, je vous la livre dès demain ». Pourquoi, interrompit la Sultane, remettre cette affaire à demain ? Je donne dès-à-préſent ma fille au brave Tangut ; qu'il vienne en notre compagnie rendre la tranquillité à ſes propres ſujets. Le fils d'Aboucaf ne put ſe réſoudre à refuſer un bien ſi préſent. Il conſentit d'entrer dans Kemmerouf, mais à condition qu'il prendroit avec lui le monde qu'il jugeroit à propos, & qu'il demeureroit maître d'une des portes de la ville. La frayeur des habitans ſe changea en une joie parfaite lorſqu'ils virent Tangut dans les rues. Il s'entretenoit familièrement, tantôt avec le Sultan, tantôt avec les princeſſes ; & ne portoit ſur ſon viſage aucun ſigne de colère. Il avoit en effet oublié tout le paſſé, & il ne penſoit plus qu'au bonheur de poſſéder la charmante Dogandar. Le Sultan le régala magnifiquement dans un jardin, dont tous les arbres étoient chargés de torches ardentes, & où il faiſoit auſſi clair qu'en plein jour.

Après le ſoupé, Dogandar joignit Tangut, & l'écarta aſſez loin de la compagnie. Nous voici, lui dit-elle, en état de parler à cœur ouvert. Que je ſuis heureuſe d'avoir pour amant & pour époux le plus puiſſant prince de l'univers! Mais vos dernières merveilles m'ont tellement ſaiſie, que je ne reviens point de mon étonnement. Perſonne ne peut faire la guerre ſans argent; & néanmoins quoique la ſource de vos tréſors fût demeurée entre mes mains, vous avez levé une armée capable de conquérir toute la terre. Vous avez fait plus; car vous nous avez ſurpris par une marche ſi ſoudaine & ſi bien concertée, que nous avons été attaqués avant que d'apprendre que nous euſſions la moindre choſe à craindre. Je ne vous dirai rien de vos ſoldats, qui tuent ſans pouvoir être tués. Pour moi, tout cela me paſſe, & ſi j'oſois eſpérer quelque complaiſance de votre part, je vous témoignerois là-deſſus ma curioſité un peu plus ouvertement que je ne fais. Elle diſoit cela d'un air ſi tendre & ſi inſinuant, & lançoit en même-temps, ſur Tangut, des regards dont l'impérieuſe douceur étoit ſi accoutumée à le démonter, que n'étant plus maître de faire aucune

réflexion, il tira ſon cornet, & lui dit: « Je ſerois, Madame, le plus ingrat des mortels, ſi je vous laiſſois plus long-temps en peine. Ce ſeul inſtrument m'a donné mon armée, & pourroit m'en donner un million d'autres plus nombreuſes ſi j'en avois beſoin. Je n'ai qu'à en jouer pendant un inſtant, & à demander autant de troupes qu'il me plaît, auſſi-tôt je ſuis obéi. Cela eſt-il poſſible, dit l'artificieuſe princeſſe? ma ſurpriſe augmente, & ma curioſité auſſi. Il faut abſolument que j'eſſaye ſi ce miraculeux cornet ſeroit auſſi efficace entre mes mains qu'entre les vôtres ». En parlant ainſi, elle le lui prend fort adroitement, & s'étant éloignée de cinq ou ſix pas, en folâtrant, elle l'embouche & demande cent mille hommes. En un clin d'œil, toute la ville & le palais, & même le jardin, furent remplis de nouveaux ſoldats. Ceux de Tangut diſparurent, parce que l'enchantement étoit fait de manière, qu'un effet produit par une autre perſonne détruiſoit l'ouvrage de la première. Tout ce que put faire le malheureux amant, ce fut de prévenir l'ordre que ſa maîtreſſe alloit donner de l'arrêter. Il ſortit promptement du jardin; puis, à la faveur des ténèbres, il

ſe ſauva par la plus prochaine porte de la ville.

Arrivé à la campagne, il déteſta ſa complaiſance & la perfidie de Dogandar. La crainte d'être pris ne lui permit de s'arrêter nulle part. Quand il ſe crut ſauvé, & qu'il penſa plus tranquillement à ſes malheurs, & aux moyens de les finir, il ne ſe préſenta à ſon eſprit qu'un expédient ſûr, c'étoit la ceinture de ſon frère aîné; la difficulté d'avoir cette ceinture l'inquiétoit furieuſement. Hiarkan étoit naturellement bruſque, hautain, & peu officieux; Tangut en craignoit un refus, accompagné de mauvais traitemens. Il fallut pourtant ſe réſoudre à tout ce qui pouvoit arriver.

Prenant d'abord Hiarkan par ſon foible, il ſe jeta à ſes pieds, & lui dit la larme à l'œil: « Plût à Dieu, mon frère, que j'euſſe ſuivi vos ſages conſeils. Vous avez toujours eu pour moi la tendreſſe d'un père; je ſuis bien malheureux de n'avoir pas eu pour vous la docilité d'un enfant. C'eſt-là, mon frère, la plus grande de mes fautes: car quoique la perte que j'ai faite de ma bourſe, & du cornet de Xamor, ne me rende que trop criminel, cette perte,

la bien considérer, n'eſt qu'une ſuite du peu de déférence que j'ai eu pour vos avis. Quelles larmes peuvent expier ce crime? Preſcrivez-moi, généreux Hiarkan, telle peine qu'il vous plaira; mais ne me refuſez point le ſeul ſecours qui me reſte pour rétablir la fortune d'une famille qui a le bonheur de vous avoir pour chef. En vous demandant votre ceinture, je ne vous demande qu'un bienfait de trois inſtans, ils me ſuffiront pour reprendre ce qu'on m'a volé. Que je ſerois fortuné après cela, ſi vous me permettiez de ne plus m'éloigner de vous, & de profiter des exemples de prudence & de ſageſſe qui vous échappent à tous momens, & que j'ai juſqu'à préſent ſi malheureuſement négligé d'imiter!

Hiarkan ſe tenoit immobile comme une ſtatue, & paroiſſoit inſenſible aux larmes & aux paroles de Tangut. Mais cette inſenſibilité apparente fut ſuivie d'une colère ſi épouvantable, que le pauvre cadet ſe crut abſolument perdu. Ce fut cependant ce qui le ſauva: car la bile d'Hiarkan s'étant évaporée, les remontrances ſuccédèrent aux injures; & enfin la ceinture fut accordée. Tangut ſe met cette merveilleuſe ceinture, il nomme une moſquée de Kemmerouf;

&, en une minute; il se trouve dans cette mosquée. Il s'y tint caché jusqu'après minuit. Alors, tout le monde étant profondément endormi, il nomme la chambre de sa maîtresse, & s'y rend. Elle dormoit tranquillement. Tangut, en s'approchant de son lit, sentit au dedans de lui-même un combat dont il pensa enrager. Les deux insignes fourberies que Dogandar lui avoit faites n'avoient pas été capables d'étouffer l'amour qu'il avoit pour elle; il étoit au désespoir de se trouver si constant. Ah! Hiarkan, dit-il tout bas, si vous étiez à ma place! Le souvenir de ce frère, & la vive appréhension d'être désormais sans ressource, l'ayant encouragé, il ouvrit impétueusement tous les rideaux, & renversa une table avec beaucoup de fracas.

La belle Dogandar s'éveilla en sursaut toute tremblante; & sans oser ouvrir les yeux, elle demanda qui faisoit ce grand bruit? C'est un amant joué, répondit Tangut. Qu'on me rende tout-à-l'heure la bourse & le cornet, je n'ai qu'un moment à demeurer ici. Dogandar, sachant à qui elle avoit affaire, perdit beaucoup de sa peur. Il n'y avoit, répliqua-t-elle, en regardant Tangut, que vous qui puffiez venir

ainſi ſurprendre les gens. Je ne trouve pas mauvais que vous faſſiez tous les jours de nouveaux prodiges : mais, en vérité, il me ſemble que vous auriez pû vous paſſer de venir ainſi à heure indue troubler mon repos. Apprenez-moi, s'il vous plaît, la cauſe de ce nouvel emportement ; je ne ſais ſi c'eſt un rêve, mais il me paroît que vous venez de me tenir un langage fort extraordinaire.

Elle s'étoit miſe ſur ſon ſéant ; ſon ajuſtement de nuit étoit d'un goût & d'une propreté enchantée ; & la clarté favorable de deux bougies parfumées faiſoit découvrir mille beautés ſur ſon viſage. Tangut, qui n'avoit jamais vu ſa maîtreſſe en cet état, ne tint pas long-temps contre des charmes qui l'avoient déjà tant de fois déſarmé, & que la circonſtance rendoit encore plus touchans. Toute ſa colère s'évanouït. Je vous ſupplie, madame, reprit-il, de me pardonner ma bruſquerie. Permettez-moi pourtant de me plaindre avec reſpect de ce qu'il n'a pas tenu à vous que je ne fuſſe le plus infortuné de tous les hommes. Vous m'avez joué deux tours..... Ne recommencez pas à m'inſulter, interrompit la princeſſe, approchez-vous. Tangut s'approcha

de la malicieuſe Dogandar, ravi de la faveur qu'elle lui faiſoit. Quels tours, continua-t-elle, oſez-vous me reprocher ? Que prétendez-vous avec ces expreſſions outrageantes ? Après l'éclairciſſement que je vous ai donné au ſujet de la bourſe ; pouvez-vous encore vous plaindre de moi ? A l'égard du cornet, vous feriez plus prudemment de vous taire, que de me faire reſſouvenir de l'action la plus lâche dont un homme ſoit capable. C'eſt vous qui m'avez jouée. Moi, madame ! repliqua Tangut. N'eſt-ce point vous, pourſuivit Dogandar, qui m'avez abandonnée dans le temps même que je vous accordois tout ? N'eſt-ce point vous qui avez lâchement pris la fuite, & qui, par cette action honteuſe, m'avez expoſée à la riſée de tout l'univers ? j'avois mis ſur pied une nouvelle armée ; la vôtre avoit diſparu ; belles raiſons de fuir ! Ces nouvelles troupes n'étoient-elles point à vous auſſi-bien que le cornet, ou, pour mieux dire, auſſi-bien que celle qui s'étoit innocemment ſervie de cet inſtrument pour les appeler ?

Cette chûte toucha tellement Tangut, qu'il ſe mit à genoux pour demander une ſeconde fois pardon à la jeune princeſſe,

mais elle le fit relever auſſi-tôt; & comme il ſe relevoit : Vous êtes, lui dit-elle, plaiſamment bâti avec cette ceinture; quelle mode nous amenez-vous donc là ? Apparemment que les Lutins ſont faits ainſi ; mais ſi cela eſt, ils ne ſont, ni ſi riches, ni ſi adroits qu'on penſe. Voilà une ceinture bien groſſièrement travaillée. Que je voie ſi je ne me trompe point. Dogandar ne pouvoit commencer plus heureuſement les queſtions qu'elle avoit envie de faire pour découvrir le nouveau ſecret. Madame, repartit Tangut, en s'avançant, je ne connois point la nation Lutine, ni je ne ſais ſi la ceinture eſt un de ſes ajuſtemens. Ce qui eſt certain, c'eſt que la mienne eſt d'un prix ineſtimable, & qu'elle m'eſt infiniment chère, puiſqu'elle m'a procuré le bien dont je jouis à préſent. Pendant qu'il parloit, la ſubtile princeſſe dénouoit la ceinture, le tirant inſenſiblement à elle. Comment donc avez-vous fait, reprit-elle; venez-vous de bien loin ? Avez-vous mis beaucoup de temps à votre voyage ? J'ai, répondit-il, fait plus de trois cent lieues en un inſtant; cette ceinture n'a pas plutôt été ſur moi, que j'ai nommé cette ville, & que je m'y ſuis trouvé. Mais, madame,

il me ſemble que vous m'en dépouillez ? Dogandar en avoit attiré aſſez pour en faire un tour autour d'elle, & elle achevoit de ſe ceindre dans le moment qu'il s'apperçut de la tromperie. Au lieu de lui répondre, elle nomma la chambre du Sultan, & elle y fut tout-d'un-coup tranſportée. Auſſi-tôt Fadhel mit ſes gardes en mouvement ; tout le palais fut rempli d'une rumeur épouvantable. Bien en prit à Tangut d'y avoir été ſouvent, & d'en avoir appris les iſſues les plus ſecrettes. Un petit eſcalier dérobé lui en fournit une très-heureuſe ce jour-là. Il traverſa toute la ville en courant, & s'étant rendu à un endroit des remparts qui étoit à moitié ruiné, il eut encore aſſez de force & d'adreſſe pour s'échapper par-là. Après avoir un peu repris haleine, il ne ſe plaignit point de lui-même comme les autres fois, il n'eut point recours aux imprécations : il ſe livra avec une eſpèce de tranquillité au plus noir déſeſpoir, & ſe dévoua à la mort.

A l'Occident de Kemmerouf, il y a des montagnes affreuſes, qui forment un déſert immenſe, ſi ſec & ſi ſtérile, que les animaux mêmes qui trouvent le plus aiſément leur nourriture dans les lieux arides, n'oſent

s'y

s'y tenir. Tangut s'y achemina dans l'espérance d'y finir bientôt sa vie & ses maux. Il marcha tout le reste de la nuit & le jour d'après sans se reposer, afin que la fatigue se joignant à la faim, son dernier moment arrivât plutôt. Vers la fin du jour, comme il suivoit à pas chancelans le penchant d'un roc, il tomba dans un grand évanouissement, & son corps, privé de tout sentiment, roula quelque-temps vers un précipice, où ce malheureux prince se seroit entiérement brisé, si ses habits ne s'étoient accrochés autour d'un vieux figuier qui l'arrêta. On pouvoit appeler cet arbre la merveille de ce lieu solitaire, car on n'y voyoit point d'autre verdure. L'évanouissement de Tangut fut suivi d'un long assoupissement, dont il ne sortit que lorsque le nouveau jour fut déjà assez avancé. Ayant ouvert les yeux, le premier objet qui le frappa, ce fut l'arbre qui le retenoit. Il en considéra quelque temps les fruits, & tenté d'en goûter, il dit en lui-même : J'ai résolu de mourir; mais que m'importe de mourir un jour plus tard? Jouissons encore une fois du plaisir de manger des figues, puisque la fortune nous en offre; nous n'en mourrons pas moins après. Il se leva avec beaucoup

de peine, & ayant attiré à lui les plus prochaines branches de l'arbre, il dévora avec une extrême avidité, & ſans aucune attention, tout autant de figues qu'il en put cueillir. Son nez croiſſoit d'un pied à chaque figue qu'il avaloit; & quoiqu'il s'aperçût de ce prodige affligeant, le chagrin qu'il lui cauſa ne put l'emporter ſur ſa gourmandiſe. Il continua de manger juſqu'à ce que ſon eſtomac fût plein, & ſon nez continua toujours de croître. Ce nez s'embarraſſa même tellement dans les branches du figuier, que Tangut eut toutes les peines du monde à le retirer ſain & ſauf.

Tandis que les plaiſirs durent, les maux qui en viennent ne font pas grande impreſſion; mais il n'en eſt pas de même après. Tangut, qui auroit auparavant défié la fortune de le rendre plus miſérable, apprit par ce qui venoit de lui arriver que ſes malheurs pouvoient augmenter. J'ai été engendré, diſoit-il, ſous une abominable planète: mon imprudence m'a cauſé mes autres malheurs; mais qu'ai-je fait pour mériter celui-ci? Fuyons cet arbre fatal & ſon injurieux ſecours, ne ceſſons pas de chercher la mort. Il dévide ſon nez autour de ſon bras gauche, & chargé de ce pénible &

ridicule fardeau, il pourſuit ſa route. Les figues avoient réparé ſes forces, ainſi il marcha avec une nouvelle vigueur, & le ſoleil n'étoit pas couché lorſqu'il arriva dans un vallon fort éloigné du lieu qu'il avoit quitté. Là, s'étant aſſis ſur une pierre, il tourna par haſard ſa vue vers un enfoncement que l'ombre des rochers rendoit aſſez obſcur, & il y vit un ſecond figuier tout couvert de très-belles figues. Cette découverte, au lieu de lui faire plaiſir, le chagrina tellement, que s'il n'avoit pas été ſi fatigué, il ſe ſeroit éloigné d'un objet qui ſembloit l'inviter à alonger encore ſa vie & ſon nez. Il ſe tourna d'un autre côté, & il s'endormit.

A ſon réveil la faim le tourmenta, & un certain je ne ſais quoi lui dit en lui-même; tes figues d'hier ſont digérées, quel mal y auroit-il à manger de ces autres qui ſe préſentent? que peut-il t'arriver de pire que ce que tu as déjà? pourquoi t'éloigner? ce vallon ne peut-il pas te ſervir de tombeau? cueille, mange de ces fruits délicieux en attendant la mort. Ces penſées entraînèrent l'affamé Tangut vers le figuier. Retenant le bout de ſon nez d'une main, de l'autre il cueillit une figue, & la porta à ſa bou-

che ; mais à peine l'eut-il avalée, que cette extrêmité de ſon nez lui échappa. Il voulut la reprendre, & il lui ſembla que ſon nez s'étoit raccourci au moins d'un pied. Une ſeconde figue, qui eut un pareil effet, le confirma dans ſon opinion, & une troiſième ne lui permit plus de douter de la vertu bienfaiſante de ces fruits. Avec quelle joie & quel empreſſement ſe hâta-t-il de réduire ſon nez à la meſure naturelle ! Ayant ſi heureuſement recouvré ſa figure ordinaire, il imagina, pour le rétabliſſement de ſes affaires, un ſtratagême qui lui réuſſit parfaitement. Il défit la toile de ſon turban, & y mit beaucoup de figues de cette derniere eſpèce ; & étant retourné en diligence au premier figuier, il en cueillit auſſi une grande quantité, qu'il enveloppa ſéparément dans la même toile ; après quoi il reprit le chemin de Kemmerouf, où il rentra au ſoir.

Il demeura la nuit chez une pauvre femme, qui le logea ſans le connoître. Le matin il ſe barbouilla le viſage avec de la terre, ſe traveſtit en payſan, & ayant rempli un petit panier de figues qui alongeoient le nez, il les couvrit de feuilles, & alla paſſer & repaſſer devant le palais de Fadhel.

Le chef des pourvoyeurs l'ayant apperçu, l'appela, & lui demanda ce qu'il portoit à vendre. Ce ſont de petites figues de montagnes, dit le payſan. Nous ne ſommes pas encore au temps des figues, répartit l'officier, en découvrant le panier; celles-ci ſont pourtant mûres: combien veux-tu les vendre? Les fruits qui naiſſent ſur les rochers expoſés au ſoleil, dit le payſan, mûriſſent plutôt que les autres; vous m'en donnerez tant... Il propoſa un prix, & le marché fut bientôt conclu. Tangut changea de quartier, s'habilla en médecin, s'attacha une barbe poſtiche, qui le rendoit méconnoiſſable, & attendit en cet état l'effet de ſes figues.

Le chef des pourvoyeurs du palais ne les eut pas plutôt achetées, qu'il courut les porter à la ſultane & à la princeſſe, qui prenoient enſemble du café. Fruits nouveaux! s'écria-t-il, je vous apporte les premières figues de cette année. La mère & la fille ſe jetèrent ſur le panier. Dogandar en prit plein ſes mains avec autant de hâte que ſi elle les avoit dérobées, & s'enfuit de l'autre côté de la chambre pour les manger plus vîte & plus à ſon aiſe. La mère fut la première à remarquer que ſon nez s'étoit alongé

de quatre pieds, après avoir mangé quatre figues. Elle en rejeta une cinquième à demi-pelée, & fit un cri qui obligea Dogandar à retourner la tête. Quel nez ! madame, s'écria-t-elle. Ah ! ma fille, dit la ſultane, en la regardant elle-même, nous ſommes perdues. Elles volent toutes deux au miroir, & le miroir trop fidèle les repréſente telles qu'elles ſont. Qui pourroit exprimer les différentes paſſions qui s'élevèrent en leurs cœurs ? Le grand bruit qu'on entendit chez elles y attira toutes les femmes du palais, le ſultan, le grand-viſir, le chef des eunuques, & pluſieurs émirs. Fadhel fut ſaiſi d'un étonnement étrange ; mais afin de ne pas augmenter la conſternation de la ſultane & de la princeſſe, il dit que l'accident qui leur étoit arrivé ne pouvoit être qu'une illuſion, & que quand même la choſe ſeroit réelle, il ſeroit aiſé aux médecins, qu'il alloit faire aſſembler, d'y apporter un prompt remède.

Les plus habiles médecins du royaume d'Aſſen furent convoqués, & ils viſitèrent enſemble les malades. Après de longs & inutiles raiſonnemens, ils conclurent que ces excroiſſances de nez, dont leurs livres ne parloient point, pouvoient, à la véri-

té, être enlevées ſans danger par quelques coups de raſoir; mais que la baſe de chacun de ces nez s'étant amplifiée à proportion de la longueur ſurvenue, il reſteroit toujours une difformité notable au milieu du viſage, & principalement au milieu de celui de la princeſſe, qui avoit été plus friande & plus avide que la ſultane. Ce jugement redoubla le déſeſpoir de Dogandar & de ſa mère; elles s'enfermèrent de peur qu'on ne les vît. Le bruit de leur malheur ne laiſſa pas de ſe répandre dans toute la ville, avec la triſte déciſion des médecins. C'étoit ce que Tangut attendoit.

Il alla, en qualité de médecin étranger, préſenter ſes ſervices au ſultan, lui faiſant tout eſpérer de ſa longue expérience & de la connoiſſance qu'il avoit des ſimples. Fadhel accepta ſes offres, & le mena lui-même dans l'appartement des dames. Le prétendu médecin leur tâta le pouls aux jambes & aux bras, il examina leurs nez; puis groſſiſſant le ton de ſa voix, il leur dit: « Mes reines, vous reſſemblez à des éléphans. S'il y avoit un moyen de faire diſparoître la trompe d'un éléphant, ſans qu'il fût néceſſaire de la couper, ce même moyen pourroit ſervir à vous guérir: Or, il y en a

un, & je crois être le seul au monde qui le sache. J'en ai fait l'épreuve sur un des plus puissans éléphans du royaume de Pégu. Mais avant que de commencer à travailler à votre guérison, je vous avertis que l'éléphant est d'un tempérament tranquille, qui contribue beaucoup à faire opérer les remèdes qu'on lui donne; & que par conséquent le mien ne peut agir sur vous que lorsque j'aurai réussi à mettre toutes vos humeurs en équilibre.

Après qu'il eut prononcé cette belle harangue, qu'il avoit ainsi dressée pour se divertir en allant à ses fins, Fadhel lui dit qu'il n'avoit qu'à gouverner les princesses comme il le jugeroit à propos, & lui donna un appartement dans le palais, afin qu'il fût plus à portée d'elles. Il leur fit prendre pendant huit jours des remèdes très-communs, auxquels il donnoit des noms inconnus pour en inspirer une haute idée. Les remèdes ayant, à ce qu'il dit, ramené le tempérament de la sultane à la juste égalité qui étoit absolument nécessaire pour la guérir, il la fit entrer dans un cabinet dont il avoit fait fermer toutes les fenêtres, & lui mit dans la bouche quatre bonnes figues l'une après l'autre, qu'elle eut soin d'ava-

ler. Vous voilà guérie, madame, lui dit-il. Elle porta la main à ſon nez, & fut ſi tranſportée de joie, qu'elle laiſſa le médecin pour courir ſe montrer à ſa fille, qui attendoit avec impatience l'iſſue de l'opération. Dogandar voyant la ſultane parfaitement guérie, verſa ſur elle des larmes de joie. Elle conjura enſuite, à mains jointes, le médecin de ne pas différer ſa guériſon. Tangut lui dit, avec froideur, qu'il ſouhaiteroit que ſa complexion reſſemblât à celle de ſa mère. Il lui retâta le pouls à pluſieurs repriſes, puis il branla la tête, & fit une mine de ſi mauvais augure, que Dogandar en trembla juſques dans l'ame. Après ces cérémonies, il lui déclara nettement que ſon mal étoit incurable, & voulut prendre congé. La ſultane & Fadhel, qui ſurvinrent, furent vivement touchés de cette déciſion. Ne pouvant perſuader au médecin de donner des remèdes à la malade, ils le prièrent de reſter du moins quelque temps à la cour, à quoi il témoigna ne conſentir qu'avec peine.

Dogandar paſſoit les jours & les nuits à pleurer. A quoi me ſervent à préſent, diſoit-elle, tous les avantages que la nature & la fortune m'avoient accordés ? Hélas ! ces traits

réguliers, ces yeux pleins de feu, ce teint éblouiſſant, cette beauté enfin dont on m'a tant de fois flattée, avec aſſez de juſtice, ne ſert plus qu'à donner un plus grand relief à la laideur monſtrueuſe qui me défigure! Y auroit-il une princeſſe plus heureuſe que moi ſur la terre, ſans ce malheur épouvantable qui m'accable, & qui me fera mourir! mais cette réflexion ne fait que redoubler ma douleur: la bourſe inépuiſable, le redoutable cornet & la miraculeuſe ceinture ſont mal entre les mains d'un monſtre. Un après-dîner, Tangut voulant entrer chez elle, l'entendit raiſonner à-peu-près de cette ſorte, & conçut, par ſes diſcours, que l'occaſion de recouvrer tout ce qu'il avoit perdu, étoit venue.

Bien réſolu d'en profiter, il entra ſans faire ſemblant d'avoir rien ouï, & ſalua la malade à ſon ordinaire. « Quoi! lui dit-elle en gémiſſant, ſeroit-il poſſible que vous m'euſſiez abſolument condamnée à demeurer toute ma vie comme je ſuis? Ayez compaſſion de moi, je vous en conjure; faites du moins une tentative; craignez-vous de n'être pas aſſez recompenſé? Si les tréſors de mon père ne ſont pas aſſez grands, l'infortunée princeſſe qui vous parle peut vous

faire elle-même des préſens qui vous forceront d'avouer que jamais médecin ne fut mieux payé que vous ».

« L'intérêt, madame, répondit Tangut, ne fut jamais un motif propre à me faire agir: je ne travaille que pour la gloire. J'envie celle des conquérans & des rois qui ſe ſont rendus fameux, non-ſeulement par leurs exploits, mais auſſi par leurs bienfaits; & dans la profeſſion que j'exerce, ſi je pouvois être d'un moment à l'autre dans les extrémités du monde les plus reculées, je remplirois de mon nom tout l'univers, en rendant la ſanté aux plus illuſtres malades de toutes les nations ».

» Rendez-moi les agrémens que j'ai perdus, répliqua Dogandar, je vous mettrai en état de faire plus de conquêtes & de libéralités que tous les rois enſemble n'en firent jamais. Je ferai plus, je vous donnerai le moyen de vous rendre ſi promptement dans tous les lieux où vous voudrez être, que la vîteſſe des oiſeaux ne ſera que lenteur en comparaiſon de votre rapidité ». Tangut, devenu habile par ſes propres malheurs, parut fort étonné à ces propoſitions. Madame, dit-il en ſouriant, on promet tout pour obtenir ce qu'on déſire for-

tement; on promet même l'impoſſible. Mes promeſſes ne ſont point de cette nature, interrompit Dogandar; & ſi, après ma guériſon, quelques foibles appas que je devois à la nature..... Elle n'en dit pas davantage; mais elle tira de ſon cabinet la bourſe, le cornet & la ceinture; & les montrant au Médecin, elle lui en expliqua les vertus. Quoiqu'il fût plus ſavant qu'elle ſur cette matière, il parut incrédule à tout ce qu'elle lui dit, & feignit même de vouloir s'en aller, pour n'être pas obligé, diſoit-il, de s'entretenir davantage de bagatelles; ſi bien que la princeſſe eut encore la peine de le prier d'emporter chez lui ces trois raretés, pour en faire l'épreuve. Comme par complaiſance, il les mit dans ſa poche; & ayant ainſi ratrapé ce qu'il avoit tant de fois déſeſpéré de r'avoir, il réſolut de ne pas différer la fin de la ſcène. Rien ne me fait eſpérer votre guériſon, dit-il à la princeſſe; mais puiſque votre reconnoiſſance s'étend ſi loin, vous me forcez à tenter l'impoſſible; je reviendrai dans une heure. Il alla ſe ceindre, & ſe préparer à partir.

Etant rentré chez la princeſſe avec un certain nombre de figues médicinales, & une figue commune qu'il avoit eu ſoin de

se procurer, il la trouva dans le cabinet où sa mère avoit été guérie, couchée sur un sopha; après lui avoir tâté le pouls aux bras & aux jambes, & à d'autres parties sensibles, elle tomba, par un certain mouvement qu'il fit dans une espèce de syncope, dont elle ne sortit que pour avaler autant de figues qu'il en falloit pour réduire la mesure de son nez à un pied; & cela étant fait, il lui retâta le pouls. Ah! madame, s'écria-t-il quel changement fatal! mon remède n'opérera plus. Continuez toujours de m'en donner, répondit la princesse. J'y consens, reprit le médecin: je souhaite que mon art me trompe. Soit frayeur ou autre chose, l'évanouissement de la princesse recommença; il se réjouit du plaisir de se venger, & lui mit dans la bouche la figue commune, qu'elle avala sans aucun succès. Douleur inexprimable! horrible renouvellement de désespoir! Je demeurerai donc, dit-elle, en poussant un long gémissement, je demeurerai donc avec un pied de nez? Oui, madame, répartit le médecin, c'est Tangut qui vous en assure. En même-temps il ouvre les fenêtres, il arrache sa fausse barbe, il se montre, & nomme la ville d'Hiarkan, où sa ceinture

de peine, & ayant attiré à lui les plus prochaines branches de l'arbre, il dévora avec une extrême avidité, & sans aucune attention, tout autant de figues qu'il en put cueillir. Son nez croissoit d'un pied à chaque figue qu'il avaloit; & quoiqu'il s'apperçût de ce prodige affligeant, le chagrin qu'il lui causa ne put l'emporter sur sa gourmandise. Il continua de manger jusqu'à ce que son estomac fût plein, & son nez continua toujours de croître. Ce nez s'embarrassa même tellement dans les branches du figuier, que Tangut eut toutes les peines du monde à le retirer sain & sauf.

Tandis que les plaisirs durent, les maux qui en viennent ne font pas grande impression; mais il n'en est pas de même après. Tangut, qui auroit auparavant défié la fortune de le rendre plus misérable, apprit par ce qui venoit de lui arriver que ses malheurs pouvoient augmenter. J'ai été engendré, disoit-il, sous une abominable planète: mon imprudence m'a causé mes autres malheurs; mais qu'ai-je fait pour mériter celui-ci? Fuyons cet arbre fatal & son injurieux secours, ne cessons pas de chercher la mort. Il dévide son nez autour de son bras gauche, & chargé de ce pénible &

ridicule fardeau, il pourſuit ſa route. Les figues avoient réparé ſes forces, ainſi il marcha avec une nouvelle vigueur, & le ſoleil n'étoit pas couché lorſqu'il arriva dans un vallon fort éloigné du lieu qu'il avoit quitté. Là, s'étant aſſis ſur une pierre, il tourna par haſard ſa vue vers un enfoncement que l'ombre des rochers rendoit aſſez obſcur, & il y vit un ſecond figuier tout couvert de très-belles figues. Cette découverte, au lieu de lui faire plaiſir, le chagrina tellement, que s'il n'avoit pas été ſi fatigué, il ſe ſeroit éloigné d'un objet qui ſembloit l'inviter à alonger encore ſa vie & ſon nez. Il ſe tourna d'un autre côté, & il s'endormit.

A ſon réveil la faim le tourmenta, & un certain je ne ſais quoi lui dit en lui-même; tes figues d'hier ſont digérées, quel mal y auroit-il à manger de ces autres qui ſe préſentent? que peut-il t'arriver de pire que ce que tu as déjà? pourquoi t'éloigner? ce vallon ne peut-il pas te ſervir de tombeau? cueille, mange de ces fruits délicieux en attendant la mort. Ces penſées entraînèrent l'affamé Tangut vers le figuier. Retenant le bout de ſon nez d'une main, de l'autre il cueillit une figue, & la porta à ſa b...

che ; mais à peine l'eut-il avalée, que cette extrêmité de son nez lui échappa. Il voulut la reprendre, & il lui sembla que son nez s'étoit raccourci au moins d'un pied. Une seconde figue, qui eut un pareil effet, le confirma dans son opinion, & une troisième ne lui permit plus de douter de la vertu bienfaisante de ces fruits. Avec quelle joie & quel empressement se hâta-t-il de réduire son nez à la mesure naturelle ! Ayant si heureusement recouvré sa figure ordinaire, il imagina, pour le rétablissement de ses affaires, un stratagême qui lui réussit parfaitement. Il défit la toile de son turban, & y mit beaucoup de figues de cette dernière espèce ; & étant retourné en diligence au premier figuier, il en cueillit aussi une grande quantité, qu'il enveloppa séparément dans la même toile ; après quoi il reprit le chemin de Kemmerouf, où il rentra au soir.

Il demeura la nuit chez une pauvre femme, qui le logea sans le connoître. Le matin il se barbouilla le visage avec de la terre, se travestit en payſan, & ayant rempli un petit panier de figues qui alongeoient le nez, il les couvrit de feuilles, & alla passer & repasser devant le palais de Fadhel.

Le chef des pourvoyeurs l'ayant apperçu, l'appela, & lui demanda ce qu'il portoit à vendre. Ce ſont de petites figues de montagnes, dit le payſan. Nous ne ſommes pas encore au temps des figues, répartit l'officier, en découvrant le panier; celles-ci ſont pourtant mûres: combien veux-tu les vendre? Les fruits qui naiſſent ſur les rochers expoſés au ſoleil, dit le payſan, mûriſſent plutôt que les autres; vous m'en donnerez tant... Il propoſa un prix, & le marché fut bientôt conclu. Tangut changea de quartier, s'habilla en médecin, s'attacha une barbe poſtiche, qui le rendoit méconnoiſſable, & attendit en cet état l'effet de ſes figues.

Le chef des pourvoyeurs du palais ne les eut pas plutôt achetées, qu'il courut les porter à la ſultane & à la princeſſe, qui prenoient enſemble du café. Fruits nouveaux! s'écria-t-il, je vous apporte les premières figues de cette année. La mère & la fille ſe jetèrent ſur le panier. Dogandar en prit plein ſes mains avec autant de hâte que ſi elle les avoit dérobées, & s'enfuit de l'autre côté de la chambre pour les manger plus vîte & plus à ſon aiſe. La mère fut la première à remarquer que ſon nez s'étoit alongé

de quatre pieds, après avoir mangé quatre figues. Elle en rejeta une cinquième à demi-pelée, & fit un cri qui obligea Dogandar à retourner la tête. Quel nez ! madame, s'écria-t-elle. Ah ! ma fille, dit la ſultane, en la regardant elle-même, nous ſommes perdues. Elles volent toutes deux au miroir, & le miroir trop fidèle les repréſente telles qu'elles ſont. Qui pourroit exprimer les différentes paſſions qui s'élevèrent en leurs cœurs ? Le grand bruit qu'on entendit chez elles y attira toutes les femmes du palais, le ſultan, le grand-viſir, le chef des eunuques, & pluſieurs émirs. Fadhel fut ſaiſi d'un étonnement étrange ; mais afin de ne pas augmenter la conſternation de la ſultane & de la princeſſe, il dit que l'accident qui leur étoit arrivé ne pouvoit être qu'une illuſion, & que quand même la choſe ſeroit réelle, il ſeroit aiſé aux médecins, qu'il alloit faire aſſembler, d'y apporter un prompt remède.

Les plus habiles médecins du royaume d'Aſſen furent convoqués, & ils viſitèrent enſemble les malades. Après de longs & inutiles raiſonnemens, ils conclurent que ces excroiſſances de nez, dont leurs livres ne parloient point, pouvoient, à la véri-

té, être enlevées ſans danger par quelques coups de raſoir; mais que la baſe de chacun de ces nez s'étant amplifiée à proportion de la longueur ſurvenue, il reſteroit toujours une difformité notable au milieu du viſage, & principalement au milieu de celui de la princeſſe, qui avoit été plus friande & plus avide que la ſultane. Ce jugement redoubla le déſeſpoir de Dogandar & de ſa mère; elles s'enfermèrent de peur qu'on ne les vît. Le bruit de leur malheur ne laiſſa pas de ſe répandre dans toute la ville, avec la triſte déciſion des médecins. C'étoit ce que Tangut attendoit.

Il alla, en qualité de médecin étranger, préſenter ſes ſervices au ſultan, lui faiſant tout eſpérer de ſa longue expérience & de la connoiſſance qu'il avoit des ſimples. Fadhel accepta ſes offres, & le mena lui-même dans l'appartement des dames. Le prétendu médecin leur tâta le pouls aux jambes & aux bras, il examina leurs nez; puis groſſiſſant le ton de ſa voix, il leur dit: « Mes reines, vous reſſemblez à des éléphans. S'il y avoit un moyen de faire diſparoître la trompe d'un éléphant, ſans qu'il fût néceſſaire de la couper, ce même moyen pourroit ſervir à vous guérir: Or, il y en a

un, & je crois être le ſeul au monde qui le ſache. J'en ai fait l'épreuve ſur un des plus puiſſans éléphans du royaume de Pégu. Mais avant que de commencer à travailler à votre guériſon, je vous avertis que l'éléphant eſt d'un tempérament tranquille, qui contribue beaucoup à faire opérer les remèdes qu'on lui donne; & que par conſéquent le mien ne peut agir ſur vous que lorſque j'aurai réuſſi à mettre toutes vos humeurs en équilibre.

Après qu'il eut prononcé cette belle harangue, qu'il avoit ainſi dreſſée pour ſe divertir en allant à ſes fins, Fadhel lui dit qu'il n'avoit qu'à gouverner les princeſſes comme il le jugeroit à propos, & lui donna un appartement dans le palais, afin qu'il fût plus à portée d'elles. Il leur fit prendre pendant huit jours des remèdes très-communs, auxquels il donnoit des noms inconnus pour en inſpirer une haute idée. Les remèdes ayant, à ce qu'il dit, ramené le tempérament de la ſultane à la juſte égalité qui étoit abſolument néceſſaire pour la guérir, il la fit entrer dans un cabinet dont il avoit fait fermer toutes les fenêtres, & lui mit dans la bouche quatre bonnes figues l'une après l'autre, qu'elle eut ſoin d'ava-

ler. Vous voilà guérie, madame, lui dit-il. Elle porta la main à ſon nez, & fut ſi tranſportée de joie, qu'elle laiſſa le médecin pour courir ſe montrer à ſa fille, qui attendoit avec impatience l'iſſue de l'opération. Dogandar voyant la ſultane parfaitement guérie, verſa ſur elle des larmes de joie. Elle conjura enſuite, à mains jointes, le médecin de ne pas différer ſa guériſon. Tangut lui dit, avec froideur, qu'il ſouhaiteroit que ſa complexion reſſemblât à celle de ſa mère. Il lui retâta le pouls à pluſieurs repriſes, puis il branla la tête, & fit une mine de ſi mauvais augure, que Dogandar en trembla juſques dans l'ame. Après ces cérémonies, il lui déclara nettement que ſon mal étoit incurable, & voulut prendre congé. La ſultane & Fadhel, qui ſurvinrent, furent vivement touchés de cette déciſion. Ne pouvant perſuader au médecin de donner des remèdes à la malade, ils le prièrent de reſter du moins quelque temps à la cour, à quoi il témoigna ne conſentir qu'avec peine.

Dogandar paſſoit les jours & les nuits à pleurer. A quoi me ſervent à préſent, diſoit-elle, tous les avantages que la nature & la fortune m'avoient accordés ? Hélas ! ces traits

menaçoit plus. Nous nous regardâmes Almoraddin & moi avec la même penſée, & un égal déſir de conſulter Feridoun. Nous fîmes jeter la ſonde. Ayant reconnu qu'on pouvoit ancrer, nous exhortâmes le pilote & l'équipage à ne rien craindre; & nous étant mis dans la chaloupe avec deux rameurs, nous allâmes deſcendre derrière un petit écueil. L'iſle étoit toute couverte d'arbres. Après avoir cheminé quelque temps ſans rencontrer ame vivante, ſinon quelques gazelles, & un fort grand nombre de ſouris qui ne fuyoient point à notre approche, nous vîmes une cabane au milieu d'un petit jardin entouré de bambous. Au bruit que nous fîmes, l'habitant ſe montra. C'étoit un Santon, qui vint à nous d'un air ouvert, & qui nous invita à entrer, en diſant: Loué ſoit Dieu. Soyez les biens-venus dans l'iſle du meilleur des génies. Mon père, lui répondis-je, vous connoiſſez Feridoun. Nous avouons que nous ne ſommes pas ſans crainte; ne nous refuſez pas votre ſecours. Nous lui racontâmes ce que nous avions appris du pilote; mais, ajoutâmes-nous, il n'eſt pas vraiſemblable que Feridoun, qui connoît Dieu, enſanglante ſes

mains ſans raiſon. Êtes-vous muſulmans, dit le Santon ? Oui, mon père, répondîmes-nous, nous le ſommes, quoique grands pécheurs. Et les gens de votre navire ſont-ils auſſi muſulmans, reprit-il ? Nous le croyons auſſi, repartîmes-nous. Ne craignez donc rien, répliqua le Santon; paſſez ici la nuit, demain vous verrez le génie. Il eſt à préſent de l'autre côté de la montagne. Ce bon Santon nous fit faire, en ſa compagnie, un repas frugal, plus agréable que les feſtins des plus voluptueux omerahs. Aſſis ſur des peaux de gazelles, nous mangeâmes de bons fruits conſervés dans du coton, d'autres fruits ſecs, & des cocos frais, dont la liqueur nous déſaltéra & nous réjouit.

En ſoupant, notre hôte nous entretint du caractère & des mœurs du génie. Il nous dit que c'étoit un des plus zélés & des plus fiers muſulmans qu'il y eût dans ſa nation; & qu'il haïſſoit tellement les adorateurs du feu & les autres idolâtres, qu'il les faiſoit mourir dès qu'ils tomboient entre ſes mains; qu'il les diſcernoit, ſoit par une odeur infecte qui ſortoit d'eux, ſoit autrement; & que ſans doute le père de notre pilote, & ceux qui avoient

péri avec lui, étoient mages, quoiq
fiſſent ſemblant de ne l'être point. Qu
n'étoit donc, ni le caprice, ni une cru
inſenſée qui gouvernoit Feridoun, r
un zèle éclairé. Savez-vous, interrom
je, de quelle eſpèce de génies il eſt,
pourquoi il s'afflige ſi déméſurément ?
Votre première queſtion, reprit le Santon,
eſt la plus dangereuſe que vous puiſſiez
faire ici: Dieu nous préſerve de nous y
arrêter. A l'égard de la ſeconde, j'y ſatis-
ferai avec plaiſir. Feridoun aime que j'y
réponde fort au long; & ce que j'ai à
vous raconter vous occupera, en atten-
dant le ſommeil.

Fin du douzième volume.

TABLE
DES CONTES
DU TOME DOUZIÈME.

LA TOUR TÉNÉBREUSE ET LES JOURS LUMINEUX.

RICDIN-RICDON, page 31
La Robe de sincérité, 148

LES AVENTURES D'ABDALLA.

COMMENCEMENT des aventures d'Abdalla, fils d'Hanif, 340
Histoire d'Almoraddin, 351
Aventure de la Dame Indienne délivrée du feu, 363
Aventure de la Fille Indienne enlevée par des Fakirs, 370
Premier conte de Loulou, 381
Histoire du Roi sans nez, 384
Histoire de la Dame Persane, & son voyage dans l'île Détournée, 392
Le Monde à l'envers, 409
Histoire d'Ajoub de Schiras, 423

Suite de l'hiſtoire de la Dame Perſane
Réſurrection de la reine Feramak Gian ſon mari,
Continuation de l'hiſtoire d'Ajoub,
Second conte de Loulou,
Hiſtoire du prince Tangut, & de la ceſſe au pied de nez,
Troiſième conte de Loulou, 496
Suite de l'hiſtoire d'Almoraddin, 498
Aventure du père du Pilote, 499

Fin de la Table du Tome douzième.